This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SÉRIE. T. LIX

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1910

Digitized by Google

OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google

L'ART DE CRÉER DES MONSTRES

Ne vous attendez pas, ô lecteur, à me voir étaler sous vos yeux le désolant spectacle de ces êtres mort-nés, de ces larves humaines que l'on dirait conçues par la nature dans une crise de folie. Tel n'est pas mon projet : vous auriez tôt fait, je le crains, d'en détourner la vue. Je ne veux pas davantage vous décrire ces animaux étranges, représentants fossiles d'un passé disparu, dont l'effarante multitude peuplait il y a de cela des millions d'années le ciel, la terre et les eaux. De ces idoles sinistres ou grotesques créées par la crédulité des hommes, du totem australien jusqu'aux divinités mi-bestiales mi-humaines qu'adorait l'ancienne Égypte, je n'entends pas non plus évoquer la malplaisante image.

C'est ailleurs aussi que vous devrez chercher, si elle vous intéresse, la figuration du monde surnaturel inventé par le paganisme hellénique, avec ses faunes, ses sirènes, ses centaures, ses cyclopes, ses harpies, ses géants aux cent bras, ses dieux à double face. Car tout ceci n'est que fiction. Chères aux poètes, ces divagations stériles resteront à jamais lettre morte pour les biologistes, que seule préoccupe la vraie science de la vie.

Les monstres qui feront l'objet de cette étude sont, eux, au contraire, bien réels et bien vivants. Tous, d'autre part, méritent incontestablement ce nom. Tous présentent ces énormes anomalies, ces déviations très apparentes du type qui caractérise la *monstruosité*.

Seulement, vous vous en doutez bien, il y a monstre et

823332

Digitized by Google

monstre. Quelque authentiques qu'ils soient, les miens ne ressemblent ni de près ni de loin aux horreurs exposées dans les baraques foraines ni même aux spécimens garnissant les vitrines des musées. Ils n'apparaissent tels qu'aux yeux du naturaliste. Ce sont néanmoins de véritables monstres, mais des monstres dont la plupart ne découvrent qu'à regret, pour les initiés seuls, leurs microscopiques difformités.

Ils ne sont point, au surplus, des produits *directs* de la nature. Il n'en est pas un qui ne sorte de la main de l'homme ; et nombreux ont été — si nombreux que la liste en serait interminable — les expérimentateurs qui, dans ces derniers temps, se sont adonnés à cette étrange fabrication.

Singulière tâche, direz-vous, qu'ont entreprise là les savants ! On conçoit très bien qu'un jardinier s'applique assidûment à varier, en les perfectionnant, les nuances, la forme, les dimensions d'une fleur en vue d'augmenter son rendement esthétique. L'effort de l'éleveur peut se comprendre aussi qui dotera ses chevaux, ses moutons ou ses bœufs de qualités ou d'aptitudes nouvelles. Quand il confectionnait de toutes pièces ses monstres empaillés, Barnum, l'illustre Barnum y trouvait son profit. Mais on n'aperçoit guère, du moins à première vue, la raison pour laquelle des gens de haut esprit passent leurs précieuses journées à créer, non sans peine, des animaux bizarres, plus laids que nature, moins viables généralement que ceux dont ils proviennent et défigurés à tel point que nul d'entre eux, s'il gardait la mémoire de son ancien aspect, ne se reconnaîtrait sous sa forme présente.

A ces laborieux essais, commencés depuis longtemps déjà, abandonnés puis repris avec une inlassable ardeur dans ces dernières années et poursuivis simultanément en France, en Allemagne, en Amérique, il faut évidemment un motif autrement stimulant qu'une curiosité banale. Et ce motif, quel peut-il être sinon le légitime désir de pénétrer une partie du

Digitized by Google

grand mystère que recèlent, si simples qu'ils soient, tous les organismes vivants?

Veut-on se familiariser avec le jeu d'une machine, on la démonte et la remonte de diverses façons, en essayant tour à tour chacune de ses pièces, en les substituant l'une à l'autre, en les modifiant même au besoin. Ceci n'améliore pas toujours l'engin; quelquefois même ces manipulations le détraquent de telle sorte qu'il fonctionne moins bien après qu'avant. Mais qu'importe? Elles nous ont appris en revanche comment il marche ou, s'il s'arrête, pourquoi il ne marche plus. Lorsque, détachant d'un animal une partie choisie à l'avance, l'expérimentateur la transportera chez un autre sujet ou dans une autre région du corps, il ne fera pas autre chose. S'il décompose et recompose ainsi l'organisme vivant, c'est avec l'espoir de lui arracher pièce à pièce le secret de son mécanisme.

L'idée d'un tel transfert, à vrai dire, n'est pas neuve. Les chirurgiens indous usaient déjà de ce moyen pour combler les pertes de substance volontaires ou accidentelles infligées à la peau. En l'employant à leur tour nos biologistes modernes l'ont orienté vers un tout autre but. Moins directement utilitaires, leurs *greffes* et leurs *transplantations* prétendent, ainsi qu'on le verra plus loin, à de plus hautes visées. « Née de la thérapeutique, écrit *Albert Branca*, la greffe retournera sans doute à la thérapeutique; mais elle aura permis d'élucider quelques-uns des problèmes les plus troublants de l'énergétique cellulaire et de la physiologie. »

I

La méthode était donc trouvée. Mais comment procéder à ses nouvelles applications?

Élire tout d'abord, cela va de soi, un sujet convenable. Après bien des recherches il a été fait choix d'un animal de

Digitized by Google

volume très réduit, quoique aisément perceptible à l'œil nu, que son inépuisable vitalité démontrée déjà par d'anciennes expériences prédestinait à cette ingrate mission.

Il n'est autre que l'*hydre d'eau douce*, un minuscule polype vivant à l'état libre en compagnie des daphnies, des dytiques, des planaires, dans les mares de notre pays.

Mal inspiré, soit dit en passant, fut le zoologiste qui lui donna ce nom. N'évoque-t-il pas en effet la terrifiante silhouette du reptile aux sept têtes, fils de Typhon et d'Echidna, dont le sang lui-même charriait un venin mortel? Or, quels traits communs a-t-on pu découvrir entre la forme affreuse du monstre lernéen et la fine, la délicate, l'élégante bestiole que l'on trouve dans nos eaux? Combien plus elle ressemble, avec sa tige élancée et flexible, avec sa couronne de tentacules en forme de pétales enroulés, avec sa trompeuse immobilité, à un chrysanthème un peu grêle en train de s'épanouir! Si manifeste est cette analogie que plus tard, quand il fallut imaginer un terme pour désigner le renflement terminal de l'hydre surmonté de ses filaments tentaculaires, on adopta celui d'*hydranthe :* mot dérivé du grec qui veut dire *fleur des eaux.*

Vous plaît-il maintenant de voir cette jolie fleur trahir devant vous son animalité? Attendez que passe non loin d'elle un de ces petits crustacés — cypris ou daphnie — hôtes habituels de nos étangs, et ses longs tentacules inertes jusque là vont le happer soudain. Un instant plus tard, enlacé dans leurs replis, il s'y débattra en vain; lentement mais fatalement il descendra vers la bouche du polype dont il deviendra la proie. Ils ont donc tort, ces malheureux passants, de se fier à ses airs indolents, à son allure placide. Biologiquement parlant, l'insidieuse fleur des eaux n'est rien moins qu'une abominable ogresse aussi vorace, aussi perfide, aussi dangereuse pour ses voisins que la pieuvre embusquée sous un rideau de goëmon ou tapie au fond de sa retraite rocheuse!

Digitized by Google

La faute d'ailleurs n'en est point à elle. Pas plus que nous l'hydre ne sait vivre de l'air du temps. Elle supporte mal le jeûne et son estomac, ou ce qui en tient lieu, réclame une pâture abondante. Lorsque dans l'aquarium qui lui sert de prison on néglige sa provende, elle ne tarde pas à dépérir; ses tentacules s'atrophient et bientôt disparaissent; la tige elle-même s'amincit et se rétracte; et le corps tout entier de l'animal devenu microscopique en arrive à ne plus dépasser les dimensions d'un de ses propres œufs.

Mais si l'appétit combatif dont l'a doué la nature fait de notre polype un ennemi redoutable pour le menu monde qui l'environne, il lui faut à son tour se défendre contre des adversaires aussi bien et même mieux armés que lui. Ses tissus trop mous, trop vulnérables cèdent à la moindre attaque pendant que l'adhérence de son pédicule rend toute fuite impossible. Néanmoins il subsiste, il pullule même dans ce milieu hostile. Comment donc échappe-t-il à ces brutales ou perfides agressions? En usant d'un double stratagème que l'on croirait dicté, s'il s'agissait ici d'un organisme supérieur, par le plus merveilleux instinct : il réduit son volume et fait le mort.

Voulez-vous être témoin de cette rapide transformation? Imprimez une secousse aux parois du bocal, agitez l'eau de l'aquarium dans lequel l'hydre se livre tranquillement au plaisir de la pêche; mieux encore, touchez-la du bout d'un instrument, et soudain, comme un colimaçon rentrant ses cornes, elle invagine d'abord ses tentacules, se recroqueville ensuite tout entière sur elle-même, se fige enfin dans une immobilité complète. D'un instant à l'autre elle s'est métamorphosée en un corpuscule amorphe, absolument inerte, n'offrant pour ainsi dire plus aucune prise à l'ennemi qui tenterait de la saisir et que, par surcroît, sa coloration verte aide encore à confondre avec les détritus végétaux dont sont remplies les eaux stagnantes. Bien perspicace serait alors le

Digitized by Google

pirate aquatique dont l'œil ou l'appareil tactile devineraient sous cet aspect banal la proie vivante qu'il convoite.

Malheureusement pour l'hydre ni la réduction de son volume, ni sa subite transfiguration, ni même sa décevante fixité ne la mettent à l'abri des persécutions humaines. Il existe des laboratoires où l'on fait de ces misérables petites bêtes une consommation prodigieuse. Pour y suffire, chaque jour, impitoyablement, on les traque sans merci; puis une fois capturées on les envoie rejoindre, sous le vitrage de l'aquarium, leurs compagnons d'infortune jusqu'au jour néfaste où, extraites de leur prison, elles seront sacrifiées tour à tour sur l'autel de la moderne Isis.

Nous ne savons pas exactement jusqu'à quel point l'hydre souffre de ces épreuves. Très vraisemblablement la douleur proprement dite, telle que nous la concevons, n'est pas perçue par elle. Mais si ce triste don lui était octroyé, elle paierait bien cher, la pauvre créature, l'honneur de servir au progrès de la science. Soumise à d'affreuses mutilations, le pied rudement arraché de sa base, le corps percé d'aiguilles et découpé en vingt morceaux, les tentacules amputés l'un après l'autre, forcée après cela, pour comble de disgrâce, de contracter des unions monstrueuses, elle se croirait brusquement transportée dans la sanglante horreur d'un *Jardin des supplices*.

II

Les plus anciennes expériences pratiquées sur l'hydre, expériences datant déjà du milieu de l'avant-dernier siècle, n'ont pas été, à proprement parler, des tentatives de greffe.

La première épreuve subie par elle et dont l'initiative appartient à un naturaliste génevois, Abraham Trembley, fut bien autrement singulière. Peut-être de vos lectures d'enfant avez-vous gardé le souvenir de ce fameux exploit du

Digitized by Google

baron Munchhausen, de Monsieur de Cracq si vous aimez mieux, qui, serré de près par un loup et sans arme pour se défendre, trouva dans son esprit fertile le moyen suivant de s'en rendre maître. Enfonçant son bras jusqu'à l'épaule dans la gorge du fauve à la minute précise où, la gueule grande ouverte, l'animal fondait sur lui, il le retourna comme un gant et le laissa mort sur la neige. Eh bien! cette fantastique transposition, issue d'une imagination vantarde, Trembley l'a réalisée expérimentalement sur l'hydre en procédant bien entendu d'une façon plus délicate. Douée d'une vitalité que ne posséda jamais le loup de Munchhausen, celle-ci survécut parfaitement à cette épouvantable opération. Et l'on put assister à un spectacle éminemment insolite : celui d'un animal digérant avec sa peau tandis que son tube digestif lui tenait lieu de vêtement.

Poursuivant ses recherches, le même observateur constata un second fait non moins surprenant que le premier : à savoir que non seulement l'hydre d'eau douce se laissait diviser en plusieurs fragments sans en paraître le moins du monde incommodée, mais encore qu'il est au pouvoir de chacun d'eux de reconstituer un nouvel individu en tout semblable — sauf ses moindres dimensions — au sujet dont il dérive.

Où trouver une démonstration plus claire de la résistance vitale et de l'extrême plasticité de l'hydre?

Et comment la révélation de ces étonnantes aptitudes n'a-t-elle pas inspiré à d'autres, immédiatement après la découverte du naturaliste génevois, l'idée de la *greffe expérimentale* et le désir d'en poursuivre l'étude sur un aussi admirable sujet? Parce qu'il se produit parfois, dans le développement progressif des sciences, de ces temps d'arrêt dont personne n'a pu saisir les causes; parfois aussi un prospecteur de génie abandonne, le croyant inexploitable, un superbe filon dont on ne découvre que longtemps après la richesse. Toujours

Digitized by Google

est-il qu'entre les expériences de Trembley et les recherches dont je vais maintenant vous entretenir il n'y avait qu'un pas: mais ce pas on a mis un siècle et demi à le franchir!

III

A ne considérer que son principe, la greffe animale ne diffère point de celle des plantes. Leur technique aussi obéit dans une certaine mesure à des règles communes. De part et d'autre la soudure ne s'obtient qu'au prix de l'avivement des surfaces et de leur étroite juxtaposition suivie d'une immobilisation prolongée.

Cette analogie pourtant ne se maintient pas jusqu'au bout. Ne fût-ce qu'à cause de leurs inévitables déplacements les animaux en général se prêtent malaisément à la transplantation. Il suffit, pour la greffe végétale, de rapprocher deux rameaux biseautés que l'on fixe sur place à l'aide d'un lien quelconque. Ici l'opération sera plus compliquée. Il y faudra, si l'on veut aboutir, plus d'adresse et de soins. Souvent aussi, comme c'est le cas pour l'hydre, on devra compter avec l'exiguïté du sujet, l'inconsistance de ses tissus, la rétractilité de ses tentacules.

Aussi aurai-je à remonter assez loin pour enregistrer le premier de ces succès. Il fut obtenu, paraît-il, par *Blumenbach*, en enfilant bout à bout sur une fine baguette de verre deux demi-longueurs d'hydres de couleurs différentes. Encore fallut-il pour le faire accepter en dépit de son invraisemblance, par le monde scientifique d'alors, la sanction d'*Erasme Darwin*, le propre aïeul du fondateur de l'évolutionnisme.

A *Wetzel* revient le mérite d'avoir établi de façon irréfragable la possibilité de cette greffe, mais en employant à la vérité une méthode beaucoup moins primitive. On lui doit

Digitized by Google

également une expérience des plus curieuses dont les résultats ont été vérifiés depuis par divers observateurs, *Engelmann*, *Nussbaum*, *Ischikawa* entre autres.

Coupant une hydre en travers, il inséra entre les deux tronçons un segment prélevé sur un autre animal, mais retourné en doigt de gant, à l'instar des hydres de *Trembley*. On vit alors une chose inattendue. S'allongeant, se rétractant, se contournant dans tous les sens, s'entêtant au prix d'efforts inouïs à remettre à l'endroit — comme la culotte de Dagobert — le tronçon inverti, l'animal n'eut de cesse que quand ce dernier but fut atteint. Et cela parce que notre polype n'entendait point unir sa peau ou, pour être plus exact, la couche extérieure remplissant son office, à la membrane interne correspondant chez lui à notre tube digestif. Bien qu'ils aient une origine embryonnaire distincte, les deux feuillets en question veulent bien, ainsi l'a prouvé l'expérience de *Trembley*, assumer tour à tour les fonctions l'un de l'autre; mais ils ne peuvent frayer ensemble. Alors qu'il ne leur déplaît point de s'employer alternativement aux mêmes besognes, ils regimbent, tel un attelage mal assorti, lorsqu'on les couple au même brancard.

Malgré l'espoir que l'on pouvait fonder sur ces premières recherches, quatre années s'écoulèrent avant qu'un autre biologiste, *Herbert W. Rand*, pensât à les reprendre. Mais en revanche son travail est peut-être encore à l'heure présente le plus complet qui ait paru sur le greffage de l'hydre.

Pour avoir quelque chance d'aboutir il importe avant tout, le corps de l'animal taillé au préalable d'après un programme arrêté par l'expérimentateur, de fixer dans la position qu'elles devront garder plus tard les pièces à transplanter. Or, quand il s'agit, et c'est ici le cas, de fixer l'un à l'autre des segments à peine plus gros qu'un fil de soie et mesurant quelques millimètres de longueur, on ne peut évidemment

Digitized by Google

songer à l'emploi des sutures. Y parvînt-on qu'il faudrait encore, après cela, assurer la tranquillité du sujet.

Voici comment ont été remplis, d'une façon assez simple, ces multiples desiderata. Une couche de paraffine est coulée d'abord sur le fond d'un vase plat ; on creuse ensuite sa surface de liliputiennes rigoles dessinant très exactement, à la manière d'un moule, la forme souvent très compliquée que l'on projette de donner à l'animal futur. Il ne reste plus alors qu'à déposer dans ces rainures les différentes parties dont on désire opérer la soudure. L'union une fois faite, ce qui demande seulement quelques jours, l'hydre nouvelle est libérée de ses entraves.

Mais quel changement, hélas ! aura produit en elle cette réclusion forcée ! Nul ne reconnaitrait sous son masque d'emprunt la jolie fleur vivante qu'à créée la nature, avec sa corolle ondulée et sa tige couleur de printemps. Un animalcule fantastique, un être de l'autre monde dont l'aspect vous frapperait de stupeur si sa taille tout à coup agrandie se haussait à la nôtre : voilà ce qu'a fait d'elle la cruelle main de l'homme !

Tantôt le monstre artificiel — matérialisation d'un rêve extravagant — aura deux, trois, quatre têtes entées sur un corps unique ; tantôt, au contraire, plusieurs corps surmontés d'une seule tête. Chez d'autres, une tête surgira à la place même du pied ; chez d'autres encore le corps entier disparaîtra pour ne plus laisser que deux têtes réunies par les surfaces coupées, pareilles à deux chefs de guillotinés qu'on aurait soudés par la section du cou. D'autres enfin, avec des têtes, des pieds, des tiges géométriquement insérés les uns sur les autres, affecteront les contours des majuscules de l'alphabet, depuis l'II jusqu'à l'L, depuis le T jusqu'au V, depuis l'Y jusqu'au Z.

Avec cela, le record de l'hétéroclisme n'était pas encore atteint. Une américaine, *Florence Peebles*, élève du zoologiste

Digitized by Google

Morgan, s'est mis en tête de le conquérir. J'évoquais tantôt la figure invraisemblable d'un polype uniquement composé de deux têtes. Poussant l'expérience jusqu'à son extrême limite, l'opératrice ne s'est-elle point avisée, après avoir d'abord confectionné une couple de ces monstres, d'aviver sur chacun d'eux l'extrémité d'une de leurs têtes et de les accoler bout à bout, en ménageant toutefois leur couronne tentaculaire. Qu'en est-il résulté ? Un animal composite sans corps proprement dit, mais possédant par contre quatre têtes, deux au milieu, deux à chaque bout, chacune avec son cercle de tentacules. Énigme vivante dont, faute de mieux, on pourrait comparer l'apparence extérieure à celle de ces bâtons de sucre d'orge qu'adornent naïvement des collerettes dorées et peintes de papier découpé: l'une — simple — placée à chacune de ses extrémités, l'autre — double — occupant son milieu.

IV

Peut-être vous êtes-vous dit déjà que ces malheureuses hydres, dont la difformité d'ailleurs se cache au fond des eaux, sont de trop petits monstres pour qu'on prenne intérêt à leur sort. Mais d'autres animaux existent, d'une taille plus grande, chez lesquels la greffe réussit merveilleusement et sur qui elle a été très largement pratiquée.

Parmi ceux qui possèdent ce funeste avantage figure le *ver de terre*, le *lombric* des zoologistes. Ayant vingt à trente fois les dimensions de l'hydre il est beaucoup plus maniable qu'elle et, de plus, on l'a toujours sur la main.

Déjà en 1829, notre compatriote *Ch. Morren*, qui jadis occupa la chaire de botanique à l'Université de Liége, avait essayé, sans guère y parvenir, de joindre par le flanc deux de ces animaux après avivement des surfaces qu'il désirait agglutiner. A cette époque l'asepsie n'était pas inventée. Moins encore que les chirurgiens, les physiologistes n'en

Digitized by Google

avaient cure. Aussi les pauvres vers siamois, pris de septicémie, périrent-ils avant leur complète réunion : et la voie ouverte par Morren resta-t-elle infrayée jusqu'au moment où, soixante-dix ans plus tard, un naturaliste de Marbourg, *Ernest Joest*, s'avisa de reprendre et de varier ces difficultueux essais.

Ne croyez pas en effet que le lombric soit un patient bénévole. D'allure si lente dans la vie ordinaire, il n'accepte pour ainsi dire jamais sans révolte le supplice qu'on lui inflige — supplice rappelant cette torture chinoise imaginée par Ling, qui consiste à taillader le corps de mille blessures dont aucune n'est assez profonde pour amener la mort.

Si, ce que je vous souhaite de tout cœur, vous avez l'innocent amour de la pêche à la ligne et qu'une heureuse fortune vous permette de satisfaire votre passion, combien de fois avez-vous dû pester contre l'agaçante turbulence qui se manifeste chez le ver au premier contact de l'hameçon. A la seconde même où la piqûre l'effleure, sa queue s'entortille violemment autour de vos phalanges pendant que la tête s'étirant, s'allongeant, s'amenuisant comme un fil vous glisse entre les doigts. Parvenez-vous à la fixer au fer que la bête insoumise essaye encore de s'échapper; luttant avec une furieuse énergie elle enroule sa queue autour du crochet qui la blesse, s'y cramponne et d'un dernier effort en arrache son corps meurtri. Déjà gênante pour le pêcheur dont cependant la patience est la prime vertu, une pareille agitation entravera bien davantage encore le travail de la greffe. Ajoutez à cela que les tissus du ver n'ont guère de résistance, ce qui rend très laborieuse l'application des sutures et très douteux aussi leur maintien.

Vous n'ignorez pas non plus qu'en chirurgie humaine il arrive fréquemment — moins souvent que jadis — que le blessé succombe non à l'opération mais aux complications qui la suivent. Le lombric, lui aussi, reste exposé, l'opération

Digitized by Google

finie et bien finie, au plus terrible de tous les accidents : l'infection, à laquelle il n'échappera jamais si on l'abandonne à lui-même.

N'oublions pas enfin une dernière et essentielle condition. Comme vous et moi, l'animal a besoin d'être sustenté; qui plus est, en sa qualité de malade, il réclamera une alimentation toute particulière.

Autant d'obstacles qu'il a fallu tourner, autant d'*impedimenta* dont avant tout il fallait désencombrer la route.

En premier lieu, ce qu'il importait d'obtenir est l'*immobilité* du sujet. Et le moyen auquel après beaucoup d'essais *Joest* crut devoir s'arrêter fut l'immersion dans l'eau chloroformée. Seulement qu'on y prenne garde : pour paralyser l'animal sans l'exposer à un danger mortel, il est indispensable de surveiller la narcose avec une attention extrême; et ceci n'est pas une tâche aisée attendu que le sommeil commence après quelques instants, qu'il est complet en moins de trois minutes et qu'il y a péril à garder le sujet plus longtemps immergé. D'ordinaire l'insensibilité persiste pendant un quart d'heure, délai largement suffisant pour mener à bien l'opération, malgré l'inconvénient d'une sécrétion visqueuse que fait sourdre à la peau le contact du liquide. Le malheur est que maintes fois, nonobstant ces précautions, le patient trop profondément endormi ne se réveille jamais.

Seconde difficulté : l'application des *sutures*. Ici comme à l'amphithéâtre on se sert d'aiguilles courtes mais très fines et le fil dont on use est aussi délié qu'un brin de soie. Il faut en outre, pour les manier comme il convient, des doigts sûrs et de bons yeux. Encore n'est-on pas positivement certain que la suture tiendra : si, par exemple, les chairs sont plus friables que de raison — auquel cas il n'y aurait aucun avantage à vouloir remplacer les fils par quelqu'une de ces ingénieuses agrafes celles de *Michel* entre autres, dont l'usage est entré depuis peu dans la chirurgie courante.

Digitized by Google

Que l'on ait affaire à un sujet exceptionnellement indocile ou doué d'une musculature vigoureuse, et il pourra se faire aussi qu'en s'allongeant outre mesure pour se diriger en avant, la portion antérieure du corps, rompant ses attaches, laisse derrière elle tout l'arrière-train. On évitera ce dernier écueil en enlevant au ver tout point d'appui. Pour cela, il suffira de maintenir au fond du vase une couche d'eau assez épaisse pour rendre glissante la surface du verre, assez mince pour ne pas noyer l'animal.

Toutes ces conditions remplies, le plus grave de tous les risques — celui de l'*infection* — ne sera pas encore écarté. En vain stériliserait-on l'atmosphère ambiante; en vain aspergerait on de liquides antiseptiques le récipient dans lequel il repose, la contamination des plaies serait toujours à craindre parce que le danger n'est point là. L'infection vient d'ailleurs. Elle a son origine dans les germes que renferme normalement le contenu de l'intestin.

C'est ce dernier produit, la *materia peccans*, que l'on doit éloigner à tout prix. Mais comment y réussir? Je ne sache pas que l'art vétérinaire ait, à l'heure ou nous sommes, découvert une seringue *ad usum lumbrici*. Eût-on l'instrument à sa disposition qu'encore il resterait à apprendre la manière de s'en servir. D'un autre côté, soumettre le blessé à une abstinence complète et prolongée serait le condamner à périr d'inanition.

On a su, heureusement, trouver un moyen terme. Durant les jours qui précèdent l'opération l'animal est gardé à une diète absolue : ce qui permet l'évacuation totale du résidu de ses digestions. Puis, la greffe parachevée, on transporte le corps emmailloté d'un linge humide dans un bocal demi-clos. Là, il est couché douillettement sur un lit épais de papier à filtrer également imbibé d'eau, qui va lui servir à la fois de lit et de pâture : pâture frugale, moins succulente sans doute que la bonne terre grasse dont il fait sa nourriture

Digitized by Google

habituelle, mais suffisamment réconfortante pour un convalescent et qui, elle du moins, ne laissera dans le tube digestif qu'un détritus imputrescible.

Lorsque l'on réussit, en y appliquant tous ses soins, à écarter du blessé ce péril immédiat, voici comment évoluera la cicatrisation. Au bout de sept à huit jours les fils tomberont d'eux-mêmes; mais les fragments auront eu déjà le temps de s'unir à l'aide d'une substance gélatineuse, grisâtre, remplissant l'intervalle qui les séparait. Cette substance peu à peu augmentera de consistance en même temps que s'achève son organisation : de telle sorte qu'après trois ou quatre semaines la soudure des tronçons sera définitive. Alors, alors seulement il deviendra possible de rendre l'opéré à son milieu natal — la terre humide — et remis de ses épreuves on pourra, au prix de quelques précautions, le maintenir en vie pendant encore un an ou deux.

V

L'expérience la plus simple, celle qui rationnellement devrait précéder toutes les autres, fut l'essai d'une soudure entre la *tête* d'un lombric et la *queue* d'un autre. Presque toujours le résultat en sera positif : et la réunion s'effectue, d'après *Joest*, de la façon suivante.

Tout au début, les ondulations qui font progresser l'animal et commencent naturellement par la tête ne franchissent point la ligne de jonction, où s'arrêtent également les produits de la digestion. Mais dès la fin de la première semaine, quelquefois même plus tôt, on voit déjà le contenu de l'intestin s'insinuer dans la portion caudale et le sang lui-même passer d'un segment à l'autre. Preuve évidente que la continuité entre le tube digestif et les canaux sanguins des deux tronçons se trouve à ce moment entièrement rétablie.

Or, jamais suture, quelque idéale qu'elle soit, ne réalisera

Digitized by Google

l'abouchement *direct* de ces microscopiques canaux. Imaginez des centaines de conduites d'eau que disjoint et déplace tout d'un coup une secousse sismique. Pour réparer le dommage il ne suffira point de les rejointoyer : c'est à leur raccord qu'avant tout il y aura lieu de procéder ; et les gens du métier vous diront le temps et la peine que réclame un semblable travail. Il en sera de même pour les vaisseaux coupés du lombric. D'abondants matériaux devront être amenés à pied d'œuvre à l'aide desquels seront construites des voies nouvelles qui, judicieusement orientées, viendront remplacer les communications rompues. Mais quel effort une pareille réfection n'exigera-t-elle pas? Et pour l'accomplir pleinement et en un temps si court, quelle énergie plastique ce misérable ver blessé, exsangue, à demi-mort de faim, n'aura-t-il pas à déployer?

Plus lent à se restaurer, le système nerveux ne reprendra pas aussi vite ses fonctions. Jamais cependant il ne s'écoulera plus d'une quinzaine de jours avant qu'il n'ait récupéré à son tour toute son activité, ainsi qu'en témoigne la propagation des mouvements d'une extrémité à l'autre.

A dater de ce jour, les deux moitiés de vers n'en font plus qu'un seul ; et leur fusion sera tellement intime que, si l'on a choisi deux exemplaires très jeunes, on verra la croissance marcher du même pas dans toute la longueur du nouvel animal.

Ceci, toutefois, n'est matériellement vrai que pour des vers de même espèce. L'unification ne sera jamais aussi complète quand les deux segments auront été pris sur des lombrics d'espèces différentes. Qu'on accouple, par exemple, comme l'a fait autrefois *Bonnet*, un demi-ver *blanc* à un demi-ver *rouge*, et ce produit arlequiné de la greffe restera indéfiniment mi-partie rouge et mi-partie blanc.

Enhardi par ces premiers succès, *Joest* a tenté depuis d'autres combinaisons. Ayant au préalable décapité deux lombrics, il entreprit d'accoler les *queues* restantes par leurs

Digitized by Google

surfaces de section. L'animal ainsi constitué perdit l'aspect conique qu'il offre normalement pour affecter celui d'un cylindre uniforme, avec une queue à chacun de ses bouts.

L'obtention d'un tel monstre était déjà en soi-même une chose peu ordinaire. Mais ce qui fut plus surprenant encore, c'est la manière dont il put s'adapter à son état nouveau. Supposez qu'inconscient de son impuissance l'animal essaie de ramper. Chacune des queues veut alors se porter en avant, mais l'effort de l'une rencontre et neutralise l'effort de l'autre. Ainsi se fait-il que ce double corps reste en place comme deux ressorts d'égale force arc-boutés l'un sur l'autre et agissant en sens contraire. L'animal va-t-il accepter avec résignation cette gênante immobilité? Ne le croyez pas. Bien que, sans jeu de mot, il n'ait plus la tête à lui, il trouvera néanmoins un moyen très original — et d'ailleurs simple comme l'œuf de Colomb — de satisfaire à son besoin de locomotion. Ce moyen le voici : le corps du ver commence par s'infléchir au niveau de la ligne de jonction ; puis ce pli s'accentue en une coudure très nette, laquelle, se prononçant toujours davantage, finit par rapprocher jusqu'au parallélisme les deux moitiés de l'animal; disposées de cette façon, celles-ci rappellent le manche et la batte d'un fléau replié, ou plus exactement encore les deux branches d'une épingle à cheveux. Au lieu de se combattre, les extrémités réconciliées du ver vont, dès lors, manœuvrer de conserve et ramper toutes deux dans le même sens : spectacle peu banal qui dut profondément surprendre l'expérimentateur quand pour la première fois il se produisit sous ses yeux.

Il était tout indiqué, après cela, de procéder à l'expérience inverse, c'est-à-dire à l'accolement par leurs surfaces vives de deux têtes ou plutôt de deux segments prélevés sur la partie antérieure du corps de deux vers différents.

Malgré son analogie avec la précédente, le greffage en question aboutit à un échec quasi-complet. La soudure fut

Digitized by Google

l'exception; et, dans les cas où elle parvint à s'établir, l'opéré succomba toujours très vite.

Pouvait-il en être autrement? Le lombric de tantôt, celui qui n'avait ni tête ni bouche se trouvait par là même à l'abri de toute perturbation digestive; le jeûne seul pouvait en avoir raison. Celui-ci, au contraire, avec ses deux têtes et ses deux bouches mourra au contraire de trop manger. S'alimentant par les deux bouts mais incapable en échange d'évacuer ce qu'elle absorbe, la pauvre bête est à l'avance vouée au *miserere*. Aussi, sur cent treize opérés, *Joest* n'a-t-il pu conserver au delà de deux mois le plus résistant de ses sujets. Dans l'ignorance de son infirmité, l'imprudent bicéphale s'était nourri comme de coutume — et la constipation l'avait tué. On le vit bien quand il mourut : son abdomen immodérément distendu rappelait, toutes proportions gardées, celui d'un boa en pleine période de digestion!

Le savant marbourgeois ne fut guère plus heureux quand il voulut renouveler l'essai des vers siamois. Il réalisa en revanche, toujours aux dépens du lombric, une forme animale dont la nature vivante, que je sache du moins, n'offrit jamais d'exemple. Cette forme — unique au monde — est celle non d'un disque, mais d'un *anneau* hermétiquement fermé, sans commencement ni fin, comme le serpent *Ouroboros*, symbole de l'éternité. L'opération par laquelle on l'obtient s'accomplit en deux temps. En premier lieu l'on soude par leurs extrémités coupées deux vers dont la tête et rien que la tête a été amputée, d'où résulte l'animal à deux queues que j'ai décrit plus haut. Puis, après guérison, les deux bouts libres sont avivés, mis en regard l'un de l'autre et finalement suturés. De linéaire qu'elle était la forme devient ainsi celle d'un cercle parfait.

Ce monstre innommable sans queue et sans tête, par conséquent impossible à nourrir, a néanmoins, le croirait-on, vécu près de trois mois. Et pendant tout ce temps, il ne cessa de répondre par des contractions énergiques à la

Digitized by Google

moindre excitation. Seulement ces efforts de reptation demeuraient nécessairement stériles; ils ne pouvaient donner à l'animal que l'illusion d'un déplacement. Si court qu'ait été l'intervalle entre sa naissance et sa mort, la malheureuse horreur a, je le crains, trouvé le temps bien long. Paralysée comme elle l'était, privée des plaisirs de la table et de tous les autres agréments de la vie, affreusement défigurée, le monde n'avait plus pour elle aucun charme ; et combien de fois sans doute, dans la désespérante monotonie de ses jours et de ses nuits n'aura-t-elle point souhaité le repos éternel!

Elle n'en mourut point, cependant; et l'heure de la délivrance sonna pour elle quand on fendit l'anneau au pôle opposé à celui de la soudure. Ayant repris du coup sa forme rectiligne, l'animal se mit bientôt à ramper suivant le mode habituel. Il ne se contenta même pas de cela. Il eut l'ambition — et le courage — de se reconstituer ou à peu près une tête et une queue normales.

Moins impressionnante peut-être, mais plus originale au sens biologique, est l'expérience suivante qu'exécuta le même naturaliste, et par laquelle je terminerai l'exposé, forcément écourté, de ses nombreux et ingénieux essais.

Au lieu d'ajuster bout à bout dans leur situation naturelle la moitié antérieure d'un lombric à la moitié postérieure d'un autre lombric, il imprima à l'une d'elles, avant d'appliquer les sutures, un rotation complète. Ainsi disposées, la face *ventrale* d'une des parties prolongeait directement la face *dorsale* de l'autre et vice versa, c'est-à-dire que sans qu'il y parût, l'assemblage nouveau offrait en permanence la bizarre attitude de ces hommes-caoutchouc qui, par un déhanchement ultra-clownesque, vous regardent en face pendant qu'ils vous tournent le dos.

Transposition bien bénigne et qui cependant n'eut pas l'heur de plaire à l'opéré, si l'on en juge par l'agitation qu'il manifesta aussitôt mis en liberté. Par des contractions énergiques

Digitized by Google

et méthodiquement ordonnées, en s'y appliquant avec une infatigable obstination, le ver dit clairement son désir de corriger le défaut dont il est affligé. Il ne veut, suivant son droit, ni ramper sur son dos, même partiellement, ni se balader le ventre en l'air. Et, ce qui ne laissera pas d'étonner, c'est que toujours il vient à bout de son dessein. Tant et si bien il manœuvre, tordant en sens inverse les deux moitiés de son corps, que peu à peu l'anomalie disparaît.

Peut-être n'avez-vous pas oublié qu'une incompatibilité du même genre s'observe chez l'hydre d'eau douce. Malgré les dissemblances énormes qui les séparent, le ver et le polype ont cela de commun qu'ils se prêtent à toutes sortes de mutilations, qu'ils acceptent bénévolement les annexions les plus baroques; mais ni l'un ni l'autre ne consentent à ce qu'on modifie certains rapports de leurs organes, parce que sans doute ces rapports sont réglés dès le commencement des choses par des lois infrangibles.

VI

Au regard de ces curieuses recherches, les greffages entrepris sur des animaux plus rétifs n'offriraient, je le crois, qu'un médiocre intérêt. On me permettra donc de passer sous silence des études du même ordre poursuivies de divers côtés par d'éminents biologistes chez les astéries, les rhizopodes et même les protozoaires.

Mais en dehors de ces derniers existe tout une catégorie d'organismes formant une classe à part dont la plasticité égale et parfois même dépasse celle de l'hydre et du lombric. Je veux parler des *larves*, ces formes transitoires revêtant l'apparence et la structure d'un animal parfait, mais tout à fait différent de son progéniteur.

Parmi elles on peut citer, comme un matériel excellent les têtards de la grenouille, du crapaud, du triton et de la salamandre.

Digitized by Google

Le plus simple et je pense aussi le premier en date de ces greffages est celui qui fut pratiqué par *G. Born*, en 1894. Deux têtards de grenouille grise — notre grenouille comestible — ont été coupés en deux dans le sens de leur longueur; puis les moitiés homonymes ont été interchangées, le côté droit de l'un s'accolant au côté gauche de l'autre et vice versa. On tenta de même la réunion d'une moitié postérieure d'un têtard avec la moitié antérieure d'un autre. Des deux parts la cicatrisation s'obtint sans grande difficulté et se maintint par la suite. On put même s'assurer que, dans le dernier cas, les excitations portées sur la partie antérieure du nouvel animal se transmettraient directement et sans interruption à la partie postérieure.

Faisant plus et mieux, le même naturaliste imagina de souder latéralement, en un accouplement monstrueux, d'un côté deux têtes sans queue et de l'autre deux queues sans tête.

D'aussi hasardeuses expériences, est-il besoin de le dire, ne réussissent, et encore pas toujours, que si l'on opère sur de très petites larves, longues à peine de trois millimètres. On conçoit aussi que la survie en soit courte; rarement en effet leur existence a pu se prolonger plus d'un mois.

Réalisant enfin, au moyen de la greffe, une anomalie qui se rencontre de temps en temps dans l'espèce humaine, *Born* a fait d'une de ses larves un *monstre parasitaire*. A l'instar des « phénomènes » exhibés dans les foires, le têtard en question portait, appendues à son flanc, deux demi-larves vivantes, l'une formée par une tête et l'autre par une queue!

Telle est, au surplus, la complaisance de ces organismes que, d'après *Born* lui-même, il ne serait nullement nécessaire de s'adresser pour cette transplantation à des animaux de même espèce; seulement, quand on néglige cette condition, les produits obtenus vivent un peu moins longtemps que les autres : trois semaines au lieu d'un mois.

Digitized by Google

VII

Passons maintenant à des organismes occupant dans l'échelle animale un rang plus élevé. Va-t-on rencontrer encore chez ceux-ci la même adaptabilité? Ou bien, en raison de leur complexité plus grande, seront-ils réfractaires à toute transplantation?

Si l'on en croit la plus ancienne de ces expériences, attribuée légitimement ou non à *Baronio*, ce naturaliste aurait enté avec succès l'aile d'un serin et la queue d'un chat sur la crête d'un coq: bizarre décoration qui sans doute excita chez ses compagnes, quand leur seigneur et maître reparut parmi elles, un étonnement voisin de la stupeur ou peut-être, qui sait? une enthousiaste admiration.

Beaucoup plus tard, par la création — celle-ci tout à fait authentique — du *rat proboscidien*, *P. Bert* ouvrit une voie nouvelle à l'étude expérimentale de la greffe chez les animaux supérieurs.

Le procédé dont il usa fut celui du *marcottage* qu'emploient communément les horticulteurs. Dans une incision faite sur le nez d'un rat il introduisit et fixa par des points de suture l'extrémité écorchée de la queue du même animal. Il attendit que la réunion fut effectuée; puis il détacha la dite queue de l'arrière-train en la sectionnant près de sa racine. L'appendice n'adhérait plus, dès lors, que par sa pointe; et fiché comme il l'était au nez du rongeur on pouvait lui découvrir, avec un peu de bonne volonté, une certaine analogie avec la trompe de l'éléphant ou du tapir (1).

(1) En dehors du monde académique, *P. Bert* eut des imitateurs pour qui le progrès de la science était le moindre des soucis. Est-ce une légende, est ce une histoire vraie? Voici, en tout cas, ce que raconte à ce sujet Alexandre Dumas dans ses *Impressions de voyage*.

Un zouave besogneux avait eu vent, par quel hasard Dieu seul le sait, de l'opération exécutée par son savant compatriote. Et l'idée lui était venue de fabriquer à son tour des rats à trompe, un mâle et une femelle dont il

Digitized by Google

Le même expérimentateur voulut aussi répéter sur le rat l'expérience vainement et itérativement tentée sur le lombric : à savoir la soudure par le flanc de deux de ces animaux. Son essai réussit en ce sens qu'il ne tarda pas à s'établir de l'un à l'autre des connexions nerveuses et vasculaires. Pour s'assurer du dernier fait, on eut recours à une injection d'atropine chez l'un des sujets; en même temps que sa propre pupille, celle de son frère siamois témoigna par sa dilatation qu'elle aussi ressentait les effets du poison.

Pratiquée ensuite sur deux animaux d'espèce différente, le rat et le cochon d'Inde, cette seconde tentative subit un échec complet; ce qu'avec plus d'humour que de sens physiologique *P. Bert* crut pouvoir attribuer « à la difficulté que l'on éprouve à maintenir tranquilles des animaux si peu propres à fraterniser ».

Renouvelée sur deux souris blanches, une expérience toute récente a démontré catégoriquement la possibilité de cette réunion latérale. Mais elle a dû laisser dans l'esprit des pauvres bêtes martyres de la science un bien cruel souvenir, car il a fallu pendant très longtemps immobiliser dans une douloureuse tension tous les membres et même leurs têtes, la queue seule restant libre, de manière à empêcher le déplacement du corps en n'importe quel sens.

On a même réussi l'expérience sur des animaux de plus grande taille. *Sauerbruch* et *Heyde* sont parvenus à « siamoiser » jusqu'à des lapins, et cela à des degrés divers : soit en n'incisant que la peau et suturant les muscles, soit en fendant la paroi dans toute son épaisseur et réunissant les lèvres

avait le placement — contre espèces sonnantes — chez un collectionneur de sa connaissance, naïf amateur de raretés zoologiques. Celui-ci s'y laissa prendre : et sûr d'avoir mis la main sur une espèce absolument inédite, il attendit impatiemment la mise bas qui s'annonçait très prochaine. Quelle ne fut pas, hélas ! sa déception quand, le jour venu, il constata que la portée tout entière était formée par les plus normaux, les plus orthodoxes des ratons !

Digitized by Google

des deux plaies, soit enfin par l'établissement d'une communication directe entre l'intestin de l'un et l'intestin de l'autre. Les individus ainsi accolés se comportent alors comme un organisme unique. Les substances chimiques, les microbes eux-mêmes injectés sous la peau passent du premier au second ; lorsqu'un des sujets est moins développé que l'autre, ce dernier maigrit et croît plus lentement, comme si le plus débile se développait aux dépens du plus fort. Enfin, si l'un d'eux vient à mourir, l'autre succombe trois ou quatre heures plus tard, infecté sans doute par des poisons cadavériques, car la catastrophe ne se produit pas quand on a soin d'isoler le survivant dans la demi-heure qui suit le décès de son compagnon.

Hâtons-nous d'ajouter que pour aboutir il faut accoupler de très jeunes animaux, qu'ils proviennent de la même portée et que par surcroît ils soient tous deux de même sexe — condition qui semble également indispensable dans l'espèce humaine.

(*A suivre.*) C. VANLAIR.

Digitized by Google

LE CONFLIT

ENTRE

LES THÉORICIENS ET LES PRATICIENS

SUR LE TERRAIN DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

Depuis le temps où Adam Smith et J.-B. Say, et plus tard Bastiat et Stuart Mill, constituèrent le corps de doctrines qui porte le nom de Libéralisme économique, les idées ont singulièrement évolué. En dehors des systèmes socialistes proprement dits, il s'est formé une opinion moyenne qui, aussi bien dans les différents partis politiques que dans les milieux cultivés de tous les pays, accueille avec sympathie les revendications des classes laborieuses et accepte sans répugnance les solutions interventionnistes.

Cependant une certaine catégorie d'hommes demeure hostile à la législation ouvrière et à l'étatisme, et inébranlablement fidèle aux principes de l'école libérale : c'est le monde des grands commerçants, des industriels, des gens d'affaires, des banquiers. Et leur opposition aux théories nouvelles est d'autant plus digne de considération, que ces hommes sont ceux qui manient vraiment la matière de l'économie politique. Ils sont les acteurs du drame, mieux même, les metteurs en scène qui font mouvoir d'innombrables figurants passifs. Ils vivent au milieu des faits, ils s'en

Digitized by Google

inspirent ou les dirigent. Ils voient « du dedans » la loi de l'offre et de la demande, l'action de la concurrence, les difficultés ouvrières.

Mais ces hommes ne sont au point de vue économique que des praticiens. L'ensemble et la liaison des phénomènes leur échappent. Il est rare qu'ils aient fait de l'économie politique une étude systématique, et qu'ils se soient documentés autrement que par leur propre expérience professionnelle. Les théoriciens, au contraire, qui ont appris l'économie politique dans les séminaires, et qui ont puisé leur documentation dans les bibliothèques, les universités, les congrès, sont presque toujours acquis aux idées interventionnistes et avancées.

Tel est le conflit. Il est grave, si l'on songe que, dans l'état actuel de notre système de gouvernement, les lois sociales sont préparées par des commissions où dominent les professeurs et les fonctionnaires, qu'elles sont votées par des Chambres législatives composées pour les trois quarts d'avocats, mais qu'elles doivent être appliquées, en fait, par des industriels qui leur sont restés hostiles.

Le même antagonisme existe dans la plupart des pays qui sont entrés dans l'ère de la législation ouvrière. Il paraît particulièrement profond en Belgique, où le monde industriel n'est encore que très peu habitué à l'intervention de la loi dans ce qu'il regarde comme son domaine propre.

Un exemple caractéristique de ce conflit — nous répétons le mot à dessein — nous est fourni par la discussion de la récente loi sur la limitation de la durée du travail dans les charbonnages. La thèse interventionniste, après avoir triomphé au Conseil Supérieur du Travail, a été soutenue par la Commission spéciale de la Chambre et, avec des variantes, par la plupart des orateurs qui ont participé aux débats. A la vérité, certains d'entre eux n'ont adhéré au principe de la loi que pour des raisons d'ordre électoral, qu'on aurait

Digitized by Google

autant aimé ne pas voir dominer une question aussi importante, qui échappait au surplus à la compréhension de la majorité des électeurs.

La thèse libérale — en enlevant au terme tout sens politique — a été défendue dans une série de mémoires par la Fédération des Associations charbonnières de Belgique.

La Commission du Sénat, auprès de laquelle les avis des grands industriels qui font partie de la Haute Assemblée ont trouvé crédit, tout en admettant le principe de l'intervention, a proposé un certain nombre d'atténuations, qui ont conduit finalement à une transaction entre les deux Chambres.

Ajoutons, pour éviter tout malentendu, que dans cette affaire ce sont, à notre avis, les associations charbonnières qui ont raison contre les sociologues; mais pas justement peut-être pour les motifs qu'elles ont donnés. En tout cas, nous n'en concluons pas contre *toutes* les lois sociales, et moins encore contre les lois sociales proposées dans les autres pays.

I

Cette fidélité de la plupart des industriels belges aux principes de l'ancien Libéralisme économique tient à diverses causes.

Certains verront tout simplement dans leur opposition à la législation ouvrière le souci d'un intérêt de classe. Cette supposition n'est pas, à tout prendre, injurieuse, et il serait difficile de soutenir qu'elle ne renferme pas une part de vérité. Il serait réellement extraordinaire qu'une catégorie sociale comme celle des chefs d'industrie n'envisage pas à son point de vue une politique qui la menace. On peut en convenir sans fausse honte : le contraire serait un miracle ! Nul ne songe à reprocher aux organisations ouvrières de lutter pour le triomphe de leurs revendications. Il n'y a pas de raison pour refuser la même liberté aux patrons. On dira

Digitized by Google

que ceux-ci défendent des privilèges, mais on oublie que beaucoup d'entre ces « patrons » sont souvent des *salariés*, de simples gérants d'une propriété indivise entre les innombrables actionnaires des sociétés anonymes. A côté d'eux sont des directeurs, des ingénieurs, des comptables, des employés de tout ordre et de tout rang, que la force des choses associe dans une commune résistance aux empiétements de l'interventionnisme.

L'intérêt privé des « patrons », ainsi entendu, touche à celui d'une classe nombreuse de gens, qui ne sont pas tous des « capitalistes » dans le sens donné au mot par les polémiques. Quel petit bourgeois n'a pas quelques titres de sociétés industrielles, dont la prospérité ou la ruine affecte ainsi les revenus les plus modestes? Et ne voit-on pas que ce pays serait frappé dans ses forces vives, si l'ensemble de ses industries voyait sa situation compromise par une législation imprudente? En ce sens « l'intérêt des industriels » finit par se confondre avec celui de la nation tout entière, et, en premier lieu, avec celui des ouvriers eux-mêmes, à la fois comme producteurs et comme consommateurs.

Il est plus juste de dire que cette hostilité envers l'étatisme est un reflet de l'esprit d'indépendance un peu frondeuse qui a de tout temps caractérisé les Belges. « Charbonnier en sa maison est roi », disait on à Liége dès le xv^e^ siècle. Nous n'avons jamais aimé l'intrusion du prince dans nos affaires privées. Et quand un inspecteur vient nous dire que nous n'avons pas le droit de travailler le dimanche, nous sommes toujours tentés de lui répondre qu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas.

En second lieu, les industriels et les commerçants, habitués à se tirer d'affaire eux-mêmes et à faire vite, se méfient instinctivement des lenteurs et des complications que comporte fatalement toute intervention de l'État.

Ils sont aux prises avec les mille difficultés de chaque jour,

Digitized by Google

ils sont harcelés par les préoccupations de l'achat, de la fabrication, de la vente, des échéances. Ils trouvent leur tâche déjà assez laborieuse et ils ne demandent généralement au gouvernement qu'une seule chose : c'est de ne pas compliquer encore leur affaire par des règlements à observer.

Il est difficile de ne pas donner quelque peu raison aux industriels : on doit réellement *avoir vécu* de la vie de l'usine ou de la mine pour comprendre la complication des rouages, l'enchevêtrement des services, la diversité infinie des conditions de la production. Il n'y a pas deux entreprises qui sont organisées de même. Et l'on veut qu'elles se plient toutes aux mêmes règles, quelles que soient leur prospérité ou leur faiblesse !

Mais où les « patrons » ont complètement tort, c'est lorsqu'ils s'insurgent contre des lois *votées*. On a vu, à propos de l'application de la loi sur le repos dominical, afficher presque publiquement l'intention de s'y soustraire. Profitant de l'incertitude et des contradictions de la jurisprudence et du laisser-aller de certains inspecteurs, on a essayé — presque inconsciemment parfois — d'éluder la loi. Nous ne prétendons pas qu'elle soit bien faite, ce n'est pas la question. Mais nous disons que pareille attitude n'est pas tolérable, venant d'hommes qui appartiennent aux classes « dirigeantes ». Comment pourront-ils réclamer du pouvoir l'application des lois qui protègent la propriété, s'ils se soustraient à celles qui protègent le travail? Industriels et commerçants se plaignent que l'on fasse de mauvaises lois : que ne s'occupent-ils un peu plus de politique, au lieu d'abandonner le soin de conduire les affaires publiques aux politiciens de profession?

Sur les autres principes qui rentrent dans la doctrine de l'école libérale, l'opinion des milieux industriels n'est pas aussi complètement fixée.

En matière de politique douanière, ils pratiquent généralement l'opportunisme. Beaucoup de « patrons » sont libre-

Digitized by Google

échangistes pour leurs matières premières, et protectionnistes pour leurs produits. En thèse générale, le monde des affaires est cependant, en Belgique, favorable au libre-échange. Il se rencontre d'ailleurs sur ce terrain avec la plupart des économistes — car la théorie du protectionnisme « scientifique » n'a que très peu de représentants autorisés — et ici le conflit ne se produit pas. Le débat n'embrasse guère que les droits d'entrée sur les céréales et les animaux, et il est plutôt entre les industriels et les propriétaires terriens qu'entre les théoriciens et les praticiens.

La question des accidents du travail s'est trouvée réglée, pour un certain temps tout au moins, par la loi du 24 décembre 1903. Mais celle des retraites ouvrières est fort loin d'être résolue. La loi du 10 mai 1900 — loi votée en hâte à la veille d'un scrutin menaçant — n'a produit que des résultats insuffisants. Le système des sociétés mutualistes subsidiées s'est répandu dans les milieux de la petite industrie et dans les groupements d'artisans et d'employés de la partie flamande du pays, beaucoup moins parmi les ouvriers proprement dits et les grandes agglomérations industrielles de la région wallonne. Il faut dire que quantité d'ingénieurs, de directeurs d'usines, d'administrateurs de sociétés, *ignorent* complètement la loi de 1900. Nous avons eu nous-mêmes l'occasion d'en exposer le mécanisme devant des industriels, et nous sommes resté stupéfait de voir certains hommes, qui dirigent des centaines d'ouvriers, soupçonner à peine l'existence de cette loi. Une indifférence aussi extraordinaire ne provient pas nécessairement d'une dureté de cœur spéciale — bien qu'elle ne révèle évidemment pas un souci exagéré de la personne des ouvriers — mais plutôt du caractère absorbant de la vie des affaires. La plupart des industriels, déjà surmenés par les occupations de chaque jour, obligés d'étudier continuellement des projets, des rapports, des devis, écartent machinalement tout ce qui n'exige pas une solution

Digitized by Google

immédiate. Ils ont déjà assez à faire avec les réformes obligatoires, pour ne pas vouloir s'embarrasser de celles qu'ils ne sont pas absolument tenus d'appliquer à date fixe.

D'autres disent qu'ils feront les frais des pensions ouvrières quand leurs concurrents auront commencé, ce à quoi on peut objecter qu'il faut bien que quelqu'un commence, et qu'au surplus les patrons, si souvent attaqués et pas toujours sans fondement, trouveraient dans des charges volontairement assumées l'occasion d'une réponse généreuse. Hâtons-nous de dire que de grandes usines l'ont compris ainsi, et font largement leur devoir, telles la Société Cockerill et quelques autres. Mais écartons aussi certaines créations, utiles peut-être dans leurs effets directs, mais inspirées avant tout par des préoccupations politiques, et qui font servir les mutualités de retraite à une mise en tutelle des ouvriers sous la férule du « bon patron » de Le Play. Il faut combattre ces tentatives d'assujettissement, parce qu'elles introduisent dans la question des éléments extra-économiques qui la déforment, et parce qu'elles tendent à diminuer chez les travailleurs le sentiment de leur responsabilité et le souci de leur liberté.

On trouvera peut-être que les opinions sociales des commerçants et des industriels, telles que nous avons cherché à les caractériser, ne sont ni très fortement motivées ni solidement coordonnées.

Il ne faut pas s'en étonner.

La plupart des hommes d'affaires n'ont jamais étudié l'économie politique. Ceux d'entre eux qui sont ingénieurs ont suivi un cours à l'université, mais généralement sans lui accorder grande attention. Beaucoup se contentent, en matière de doctrines sociales, de généralités usées et de banalités empruntées — comme source scientifique — à la sagesse des nations : le stimulant de l'intérêt personnel, l'incompétence de l'État, les vertus de l'épargne, et la maxime — niaise ou odieuse — que l'argent ne fait pas le bonheur.

Digitized by Google

Ceux qui lisent sont rares, et pratiquent surtout les auteurs français qui sont restés fidèles au Libéralisme économique du milieu du XIXe siècle. Or, voici ce qu'on lit, pour prendre un exemple de ce qu'ils y trouvent, dans la préface écrite — en 1909 — par M. J.-L. Courcelle-Seneuil pour la dixième édition du « Traité des opérations de banque » de J.-G Courcelle Seneuil :

« La société humaine peut être considérée comme une association universelle où chacun des hommes, qui ont augmenté ou diminué la richesse du monde civilisé, reçoit sa part.

« Il n'y a pas d'arbitraire dans cette répartition des biens de toute nature, des richesses dont la somme augmente ou diminue sans relâche.

« La liberté du travail et l'échange libre entre citoyens égaux en droits est le meilleur régime de répartition que les hommes aient imaginé.

« Sous ce régime l'homme est libre de travailler, d'acquérir et de conserver par les moyens légitimes telle part de richesse qu'il veut et qu'il peut acquérir.

« Tant que les richesses que chacun possède sont acquises par l'héritage, le travail et l'échange libres, elles sont bien acquises, quelle que soit leur somme, et la part que chacun acquiert n'est prise sur la part d'aucun autre. »

On accumulerait difficilement en moins de lignes autant de pétitions de principe, d'affirmations dogmatiques et d'optimisme satisfait. Quel effet veut-on que des conclusions pareilles produisent sur des hommes dont l'esprit est inconsciemment faussé par la « déformation professionnelle » et qui se trouvent — parfois à force de travail, sans doute — du côté des *beati possidentes* du régime capitaliste? Ce n'est pas là, en tout cas, qu'ils puiseront le souci d'une analyse exacte, le besoin d'une critique vraiment scientifique, ni la préoccupation du progrès social.

Digitized by Google

Il est juste de reconnaître, d'autre part, que l'école libérale, même au temps du « manchestérianisme », a dépassé sur certains points les conceptions du monde industriel. Celui-ci n'a jamais reconnu *en fait* le droit de grève, tandis que les économistes libéraux, avec une hauteur de vue qui les honore, ont depuis cinquante ans proclamé sa légitimité. Ils ont dévancé la forte parole de Waldeck-Rousseau que la grève n'est pas une liberté à l'état de tolérance, mais une liberté à l'état de droit.

II

Si nous connaissons quelque peu les industriels et les ingénieurs — pour appartenir à la corporation — nous n'oserions pas en dire autant des économistes. Mais nous avons plutôt attaqué les premiers, tandis que nous allons défendre les seconds contre certains partis pris injustes.

On reproche aux sociologues de se payer de mots, de ne pas se rendre compte des difficultés pratiques, d'appliquer des solutions théoriques sans avoir vu les choses de près, bref de trancher du fond de leur cabinet, au nom d'une science encore hypothétique, des questions qu'ils ne connaissent que superficiellement.

Cette accusation d'incompétence est banale. Il est toujours aisé à un spécialiste de prendre un homme qui n'est pas spécialisé en défaut sur un point de détail — dont il s'exagérera l'importance réelle. C'est ainsi que les méprises des gens d'affaires font rire les ingénieurs, et celles des ingénieurs les contremaîtres.

La documentation livresque a ses inconvénients, mais elle a l'immense avantage de donner des idées générales. S'il est fâcheux que les économistes demeurent le plus souvent à l'écart de la vie réelle, on peut dire qu'il n'existe pas de branche du savoir humain, si ce n'est peut-être la médecine,

Digitized by Google

où les théoriciens, les « inventeurs » soient aussi les auteurs du labeur professionnel de chaque jour. Les grands juristes ne sont pas nécessairement des avocats qui plaident beaucoup. Les traités de mécanique ne sont pas écrits par des constructeurs de machines. Et cela est très compréhensible.

La systématisation des découvertes individuelles, l'observation impartiale des faits, la discussion des théories supposent un certain esprit de critique, une faculté de déduction et de coordination qui se rencontrent rarement avec les qualités qu'exige la vie active, c'est-à-dire la promptitude des décisions et *l'instinct* de la solution juste. Il est tout naturel que cette division du travail, avec les querelles de compétence qu'elle entraîne forcément, règne aussi en économie politique. Les praticiens n'ont pas de loisirs pour de longues études : ils peuvent, sans diminuer en rien leur rôle propre, abandonner le soin de s'y livrer à des hommes de bibliothèque.

La plupart des économistes ont donc reçu une formation purement universitaire. Beaucoup, parmi les Français et les Belges, ont fréquenté en Allemagne les séminaires dirigés par les maîtres de l'école historique. Ils y ont pris parfois les défauts, mais aussi les qualités de la science allemande : la patience, la méthode, l'art de la documentation, la crainte des généralisations superficielles.

Ce sont là des conditions précieuses pour aborder l'examen pratique des problèmes sociaux. L'homme d'études commencera par éliminer toute idée préconçue. Il recherchera ce qui a été fait dans les autres pays et soumettra ces expériences à une critique scientifique. Il utilisera les témoignages des techniciens, des hygiénistes, des statisticiens, et les confrontera entre eux. Il évitera de supprimer les difficultés d'application par un excès d'optimisme, mais ne les exagérera pas non plus par un pessimisme de parti pris. Enfin, il se rendra compte de la relativité de ses conclusions.

A ces méthodes scientifiques, le praticien moyen ne

Digitized by Google

peut opposer que sa seule observation, faite de près sans doute, mais limitée, sans généralité, faussée à son insu par son « équation personnelle », par les préjugés de son milieu. Il croira nécessairement que ce qui est maintenant a été et sera toujours; il s'exagérera démesurément des détails et envisagera tout changement comme irréalisable ou néfaste.

Mais il faut repousser aussi les prétentions des demi-savants parlant au nom de la « Science » comme s'ils exerçaient un sacerdoce, et les fantaisies de certains sociologues de ministères, tranchant avec désinvolture des problèmes pratiques dont ils ne savent pas le premier mot. Ceux-là paraissent n'avoir pas d'autre but que d' « embêter les industriels » par une réglementation agaçante et des enquêtes tracassières. Ils suscitent des protestations justifiées et font le plus grand tort à une cause excellente.

Les vrais économistes ont un autre rôle à remplir. Ils peuvent être des pacificateurs et des arbitres entre le capital et le travail. Désintéressés dans le conflit, ils parleront le langage impartial et modéré de la raison éclairée, du bon sens, du cœur et, au milieu des luttes sociales, ils aideront à préparer les solutions de demain.

III

Une conciliation est nécessaire entre les théoriciens et les praticiens.

Pour plusieurs raisons.

En premier lieu le concours des hommes du métier — ingénieurs, industriels, commerçants — est indispensable au point de vue de la connaissance des faits. Eux seuls, en dehors des publications statistiques officielles, peuvent fournir des données certaines sur un grand nombre de questions. Il serait à désirer, dans l'intérêt général, qu'ils ne se refusent pas à livrer aux enquêteurs des renseignements tirés de leur

Digitized by Google

pratique. Le souci de ne pas dévoiler à des tiers les particularités de leur entreprise, un certain sentiment du secret professionnel — spécialement respectable lorsque ce n'est pas le chef de la maison qu'on interroge — expliquent évidemment de la réserve. Mais il y a tant de choses qu'il serait intéressant et utile de savoir! Nous n'avons qu'une idée très vague de l'organisation de nos banques, de la capacité de production de nos diverses industries, du montant des capitaux engagés, de leur rentabilité. Nous ne savons rien de précis du mouvement des fortunes, de la composition des revenus, de la répartition des dépenses. On a fait de laborieuses et inestimables recherches sur les salaires et les budgets ouvriers, mais lorsqu'on s'élève dans l'échelle sociale on ne trouve plus aucun document d'ensemble. Toutes ces lacunes ne peuvent être comblées qu'avec l'aide des intéressés eux-mêmes, s'ils veulent bien dépouiller la méfiance instinctive qu'ils opposent aujourd'hui aux faiseurs d'enquêtes économiques.

Le témoignage des industriels est plus nécessaire encore, dans un but pratique immédiat, lorsqu'il s'agit de la préparation d'une loi sociale. Mille détails d'application ne peuvent être réglés que si l'on connaît exactement les conditions dans lesquelles chaque industrie s'exerce, les sujétions, les usages, les particularités de toutes sortes, justifiées ou non. Or, à présent, les professeurs ou les fonctionnaires qui élaborent ces lois n'ont qu'une idée toute générale du milieu où elles joueront. Certains industriels, de leur côté, loin de tirer de leur expérience, *dans un esprit de bonne volonté*, les renseignements qui peuvent faire jaillir une solution, les réservent jalousement en vue d'enquêtes privées dirigées contre la législation projetée. Il y a une certaine manière de signaler les difficultés, non pas pour chercher à les aplanir, mais pour les exagérer comme à plaisir et faire du moindre caillou une montagne.

Digitized by Google

La loi votée telle quelle, il reste à l'appliquer. C'est la tâche délicate, pour laquelle législateurs et sociologues se retournent vers les industriels et leur disent : « Nous avons, malgré vous et contre vous, fait une loi qui va vous imposer des charges nouvelles ou bouleverser les conditions où s'exerçait votre industrie. Maintenant notre rôle est fini. Débrouillez-vous ! Nous comptons sur votre énergie, votre habileté, votre esprit pratique, vos ressources pour contrebalancer cette charge par une augmentation du rendement de vos entreprises et pour organiser celles-ci conformément au régime nouveau. » Confiance flatteuse, si l'on veut, et revanche inattendue pour les industriels, mais qui montre combien leur concours entier est nécessaire pour faire réellement aboutir une loi sociale.

Quand l'heure de la mise en vigueur effective de la loi actuelle sur la limitation de la durée du travail dans les mines sera venue, on verra ce qu'elle va produire. Au cours des débats parlementaires on a exprimé la conviction que notre industrie charbonnière supporterait les charges de cette loi. Affirmation optimiste ! Le succès dépend en partie des exploitants eux-mêmes, qui ont constamment soutenu le contraire, mais plus encore de la nature des choses. Ils ont assez dit les conditions spéciales des gisements houillers belges. On s'en rendra compte tôt ou tard. Mais n'aurait-il pas mieux valu commencer par accueillir, *sur ce point* où ils étaient seuls compétents, les observations des charbonniers?

IV

Pour établir cette conciliation si nécessaire entre les théoriciens et les praticiens, on commencera par définir le rôle qui appartient aux uns et aux autres, et pour cela il convient de séparer la science économique et l'art économique.

Digitized by Google

La science est le domaine des hommes d'études. Elle recherchera les lois des phénomènes, elle analysera les notions de biens, de valeur, de capital. Elle scrutera les grands faits de la production, de l'échange, de la formation des prix, du taux des salaires, du commerce international. Elle restera forcément dans les hautes sphères de la théorie, et ses conflits seront des disputes d'écoles.

Mais l'art économique est le terrain où toutes les passions se heurtent. La question n'est plus de savoir comment expliquer ce qui *est*, mais comment réaliser ce qui *doit être*. Sans doute la connaissance des fondements scientifiques de l'économie politique est précieuse pour se guider au milieu du chaos des compétitions et des systèmes. On ne saurait pas exagérer, même au point de vue pratique, l'importance des études de théorie pure pour fournir une base rationnelle à un plan de réformes. Mais ici on touche à la vie même. Le débat porte sur les intérêts de milliers de personnes, sur le sort qui sera fait à des capitaux immenses.

La première chose à faire sera de fournir aux hommes de science et aux hommes d'action l'occasion de se rencontrer.

Aujourd'hui ils demeurent généralement à l'écart les uns des autres, s'ignorent et se méconnaissent, les industriels déniant aux économistes toute compétence, les économistes affectant de défendre les intérêts publics contre les intérêts privés des industriels Or, il faudrait qu'ils se retrouvent dans des réunions communes, qu'ils collaborent aux mêmes publications, qu'ils discutent. Il y a bien le *Conseil Supérieur du Travail*, mais on s'est plaint qu'il ne comprenne que quelques représentants de la grande industrie, contre une majorité excessive de sociologues et de fonctionnaires acquis d'avance aux idées interventionnistes. Il y a aussi la *Société d'Économie politique*, mais sa composition générale et ses tendances dominantes ne paraissent pas la préparer à un rôle plus large.

Digitized by Google

Car il faudrait d'abord éliminer tout dogmatisme, abandonner le parti pris hautain de l'ancienne école libérale — nous ne disons pas nécessairement ses solutions — prendre comme point de départ les bases scientifiques de l'économie politique pure et, en présence d'un problème social donné, se placer en toute indépendance au point de vue strictement *réaliste*.

Des questions comme l'extension aux industries, autres que celles du charbon, de la loi limitant la durée du travail, ou la généralisation des pensions de retraite, doivent être examinées en fait, *telles qu'elles se posent en Belgique en 1910*.

Notre pays occupe une situation toute particulière parmi les nations. Obligé de pourvoir par l'échange aux besoins de la population la plus dense du monde entier, il doit maintenir à ses produits un prix de revient qui leur ouvre l'accès des débouchés les plus éloignés. Si l'Allemagne protectionniste a pu faire supporter à ses industries la charge des assurances obligatoires; si la France, qui possède un grand marché intérieur, et l'Angleterre qui domine le commerce des mers, ont pu imposer aux leurs la limitation de la durée du travail des adultes — et encore ces deux expériences sont bien courtes — il n'est pas prouvé, par leur exemple seul, que la Belgique puisse imiter ses puissants voisins. *La législation ouvrière est un luxe*, que seuls peuvent se permettre les peuples privilégiés par les conditions naturelles ou sociales, et avant de chercher à réaliser une réforme, si désirable qu'elle soit, il faut voir si chaque industrie visée, en particulier, sera assez forte pour la supporter sans préjudice *permanent*.

Ne soyons cependant pas trop pessimistes. Jusqu'ici la prospérité industrielle de la Belgique est allée croissant, malgré les charges ou les restrictions apportées par vingt ans d'une législation sociale modérée, dont chaque étape avait en

Digitized by Google

son temps suscité les craintes qui accompagnent, en ce moment, la prochaine entrée en vigueur de la loi sur la durée du travail dans les mines. Chaque fois l'adaptation aux conditions nouvelles s'est faite, et les progrès de la technique ont bientôt abaissé les prix de revient, assez pour supporter les frais de la réforme.

Il faut espérer que cette collaboration loyale et entière des économistes et des industriels, que nous appelons de tous nos vœux, permettra de poursuivre l'œuvre nécessaire. Sans doute les travailleurs manuels ont vu, depuis un demi-siècle, leur sort s'améliorer grandement. Mais le progrès que révèlent les statistiques ne doit pas faire oublier qu'il reste, au point de vue social, immensément à faire: organiser sérieusement les pensions de retraite — avec un caractère obligatoire *s'il le faut* — résoudre le problème du logement ouvrier, combattre le chômage, renforcer l'instruction professionnelle et perfectionner les conditions générales de l'emploiement. Pour réaliser ce programme, ce n'est pas de trop du concours de tous. Économistes et industriels ont chacun leur rôle à jouer : l'intérêt et l'honneur du pays leur commandent de s'unir dans un même souci de la prospérité de la Belgique et du bien-être de ses travailleurs.

Ces deux grands buts ne sont pas inconciliables.

Un pays riche, conscient de ses ressources, assuré de ses débouchés, peut s'offrir le luxe et la joie des réformes sociales. Et une génération ouvrière certaine du lendemain, jouissant de salaires élevés et de courtes heures de travail, atteindra à une productivité insoupçonnée de ses devancières. De telles transformations ne se feront pas sans conflits et sans périodes de transition douloureuses pour les uns ou pour les autres, et il faut se garder ici d'un lyrisme de fin de banquet officiel, mais chacun doit, dans la mesure de ses forces, sonner le ralliement des bonnes volontés.

MAX L. GÉRARD.

Digitized by Google

Mme YU-YUMÉ [1]

CHAPITRE IV.

LE PONT DE LA LUNE REFLÉTÉE...

Mme Yu-yumé est toute seule, toute seule avec les lanternes d'or...

Son singe a froid, elle est assise par terre, elle glisse un peu vers les cloisons...

Il y a un grand miroir de laque; Yu-yumé voit que ses yeux ont peur...

Sa petite bouche est entr'ouverte, son peigne en jade est tout de travers... Quelque chose tinte dans sa manche, c'est une bourse de rios d'or; car Mme Yu-yumé est riche...

Et cela a un cliquetis luisant... Mme Yu-yumé songe que la nuit est longue; peut-être son noble époux est-il rentré...

Et Mme Musaraki est toute seule...

Yu-yumé est inquiète d'être là. . Le joueur n'est plus dans la salle, dans la salle pleine de parfums...

Mme Yu-yumé voudrait bien qu'il ôtât son masque, et que les parfums ne fussent pas si forts...

Mais quelqu'un paraît, sous la porte, dans le clair de lune qui bleuit tout...

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* d'avril 1910.

Digitized by Google

... Tiens! c'est Maison-Mauve, Maison-Mauve toute brillante, avec son bôshi de crêpe jaune, et sa robe jujube aux iris d'or!...

« Venez, suivez-nous noble dame, l'air est de la poussière d'argent, la forêt de pins est toute proche; Shûn! Oh! le printemps est dans l'air! La foule est joyeuse sous la lune, et nous allons danser sur l'eau, au milieu des iris laqués d'or, au Pont de la Lune Reflétée... »

Yu-yumé voudrait bien s'en aller, mais le tossoumi là-bas résonne, et la petite voix tremblante qui l'attire a son grelot nacré...

Elle avance, elle suit Maison-Mauve, et voici un merveilleux jardin...

En vérité cela est un rêve, le rêve de M^me^ Yu-yumé...

Des arbres petits aux lignes torses comme des dragons couchés, et mille papillons couleur de lune striant de rose les pruniers...

Et les pins aux aiguilles pourpres, et les lucioles de Sekiya; c'est le paradis des scarabées... une odeur de fantôme et d'iris...

Oh! les petits arbres centenaires qui ne remuent pas quand on les a touchés!... regardez ce qui glisse sur le sable... on dirait une laque d'argent... Silence!... ce sont le lotus blancs qui fleurissent au clair de lune...

Tout luit par terre... l'air est doux... Tout à coup au détour de l'allée, oh! soudain une eau verte apparaît, une eau verte avec un pont rouge, et la lune se reflétant en or...

Voici les voix, les chansons, les rires, et la grande foule marchant sur le pont, allant d'une extrémité à l'autre, et le joueur de tossoumi...

« Un gô de Saké, dit Mukayé, dit Mukayé à Maison-Mauve; Né-zan, penche la jarre en laque; loin du Saké il n'y a point de bonheur!... Le monde, l'honneur et la gloire, toutes ces choses, qu'est-ce que cela? quand les Shôjos, les

Digitized by Google

petits dieux rouges, ne dansent pas autour de moi!... Okamé! Okamé! Okamé! Sois avec nous, déesse de joie! .. Nous danserons, nous danserons ce soir, sur le Pont de la Lune Reflétée!... »

Et il frappe si fort sur le sol qu'il brise son éventail raide. Yu-yumé pousse un petit cri, Maison-Mauve rit, le bouffon parle...

« Honneur à l'ivresse qui rend tout beau! Buvons! buvons comme Roshûm, comme Roshûn, sous la belle lune, sur la rivière de Waï! Il n'y a point d'honneur, il n'y a point de gloire! Grande Tenshi-Daïzinn! enseigne-nous le vrai bonheur! la volupté des nuits vagabondes! le saké! les pipes à encens! la danse, les chansons impies, et les gueshâs à sourires laqués! »

... Le rire éclate comme une écorce, une écorce de melon d'eau...

Mme Yu-yumé trouve très étrange, mais elle n'ose pas du tout bouger... Une danseuse la prend par la main.

« Venez avec nous sous les lanternes; venez danser, petite gueshâ... Vent doux, vent du Fousiyama! oh! empêchez les nuages de couvrir la lune!... Nous danserons sous le ciel clair... Venez avec nous petite gueshâ... »

Mme Yu-yumé secoue la tête; son peigne lui chatouille le cou; en vérité c'est une noble dame; elle ne veut pas qu'on l'appelle gueshâ...

Pressant son singe si fort qu'il crie, elle recule en secouant ses rios d'or...

« Soyez sûre que vous vous trompez; je suis très noble de famille... Mon époux a beaucoup de richesses; c'est tout à fait un noble seigneur... »

« Noble seigneur! ah! ah! » dit Maison-Mauve, « quelle noblesse?... Nous sommes tous seigneurs!... seigneurs de folle joie! seigneurs d'ivresse!... Ah! ah! » dit Maison-Mauve, « noble seigneur!... »

Digitized by Google

« Venez avec nous, » dit la danseuse, « c'est une belle chose d'être gueshâ... Mukayé vous tiendra par la robe... vous ne tomberez pas dans l'eau. . »

Et tous crient dans l'air du printemps.

« Okamé! Okamé! Okamé! sois avec nous, déesse de joie! Nous danserons, nous danserons ce soir, sur le Pont de la Lune Reflétée! »

Mme Yu-yumé a fort peur...

La ronde commence, bigarrée; les parfums roulent, le saké luit, les voix grincent comme du vieil ivoire..

Mme Yu-yumé a peur de tomber; les parfums sont si forts, la danse si violente; elle n'a jamais vu danser ainsi, elle a presque honte de voir cela...

« N'est-ce pas que vous êtes effrayée? voulez-vous descendre jusqu'au lac? De là vous verrez toute la fête, et c'est en vérité, fort beau... »

Une petite voix mystérieuse... une petite voix aux angles laqués... Mme Yu-yumé tourne la tête... elle voit le joueur de tossoumî...

Mme Yu-yumé est toute tremblante...

Cela est si mystérieux deux mains fardées sur une guitare, et un masque blanc qui ne remue pas...

Mme Yu-yumé voudrait bien répondre, mais elle ne peut pas parler...

Le joueur de tossoumî est si près d'elle, qu'il écrase son singe contre son bras...

« O vous Dames de la cage noire. Venez sur le Pont Benkeï !... »

Elle croit entendre la chanson ancienne, la chanson qui la conduit toujours...

Le masque d'ivoire la regarde, une main fardée la prend par les doigts... mais la main fardée est si froide qu'on dirait une tige d'émail...

Elle n'a pas le temps de lever les paupières, elle se trouve

Digitized by Google

au bas du pont, la fête rouge au-dessus de la tête, et le joueur la conduisant...

« Venez avec moi, noble dame, les grands pins jouent du tossoumi... si la fête lasse votre âme... la belle lune est un lotus vert... »

Il la conduit, elle n'ose rien dire, mais où donc la conduit-il ?

Autour d'eux des iris gigantesques, et des chauve-souris glissent doucement...

Les cheveux éparpillés sur la joue, Mme Yu-yumé marche à petits pas; son singe lui fait ployer la tête, suspendu par la queue à son cou...

Autour d'eux des iris gigantesques, presque aussi grands que Mme Yu-yumé, un lac glacé de clair de lune, des chauve-souris glissent doucement...

« Venez, noble dame, venez faire un rêve, tel que jamais vous n'en ferez de pareil. Oh ! maintenant tout est noble sous la lune ! Venez noble dame au pays de Là-bas ! »

Sur des mousses d'or, sur des algues roses, la rivière coule à petits flots lents...

Le joueur de tossoumi tient un bol de laque...

Mme Yu-yumé ne sait pas comment elle a bu...

Mme Yu-yumé a bu au bol de laque... elle ne sait pas du tout comment... Pourquoi sa tête est-elle si pesante ?...

Est-ce que son singe s'incline trop fort ?...

Tout à coup elle se trouve dan sa chambre verte. Mme Musaraki est toute droite dans un coin... elle a l'air très irritée contre elle... Mme Yu-yumé pense qu'elle a raison...

Elle tient une théiére d'ivoire, avec une lanterne dedans, et la lanterne éclaire la théiére, et la théiére est toute rouge au dehors.

... Mme Musaraki ouvre la bouche... comme cela est drôle en vérité !... au lieu de paroles austères, elle commence à fredonner...

Digitized by Google

« O vous Dames de la Cage noire, venez sur le Pont Benkeï !... »

... Yu-yumé sent qu'on tire sa manche... elle pense qu'elle a marché dessus...

Tout à coup cette chose change... elle croit qu'elle est une gueshâ, et qu'elle se promène dans la rue suivie par deux kamouros... Elle regarde à droite et à gauche... Une cloison accroche ses cheveux... quelque chose tire ses aiguilles, et racle sa nuque rose de fard...

Puis, tout à coup, elle croit qu'elle est morte, morte de tristesse et d'ennui... et on la porte sur une natte, avec des lotus entre ses doigts... et Mme Yu yumé est très triste... une grande angoisse est dans son cœur... mais un hurlement la réveille, et ses yeux s'écarquillent d'effroi...

CHAPITRE V.

MADAME YU-YUMÉ SE SAUVE...

Mme Yu-yumé voit bien qu'elle a rêvé, mais elle ne comprend pas du tout comment elle se trouve de nouveau sur le Pont rouge.

Elle croyait en être si loin .. Elle croit qu'il s'est passé des choses étranges depuis qu'elle a bu au bol laqué...

Mais un hurlement la réveille, c'est la folle danse qui finit...

Maintenant, vaincus par l'ivresse, les corps s'abattent dans les fleurs...

L'odeur du saké prend à la gorge...

Mme Yu-yumé ne comprend plus du tout...

Des cadavres jonchent la terre, le sommeil du saké les a pris; et maintenant les petits dieux rouges tournoient autour d'eux lourdement...

Une chanson monte, criarde et vile... Mme Yu-yumé n'en-

Digitized by Google

tend plus rien que le rire de Maison-Mauve, et les derniers battements de pieds...

A la première coupe, dit le proverbe, à la première coupe l'homme boit le saké, à la seconde coupe, dit le proverbe, le saké tout seul boit le saké, et en vérité, à la troisième coupe, le saké boit l'homme, et c'est fini...

Est-ce bien la place d'une noble dame, au milieu de l'orgie finissant ?

Mme Yu-yumé est toute triste; elle ne s'attendait pas à cela...

Des hommes livides frappent des femmes; ils frappent des femmes qui rient si fort, que toutes leurs épingles tremblent, et qu'elles n'en ont pas l'air offensé...

Mme Yu-yumé lève la tête, et là, sur un arbre, quelque chose est perché...

Ce n'est pas tout à fait un oiseau; il y a au-dessus une lanterne rouge...

C'est une forme humaine, accroupie, dominant l'ivresse comme un Darmâ...

Mme Yu-yumé craint de la reconnaître... Elle tient un petit tossoumi noir...

« O vous Dames de la Cage noire !... »

Mme Yu-yumé a tout à fait peur; un cadavre s'accroche à sa robe...

Mme Yu-yumé pousse des cris aigus. Mais tout à coup là-haut sur l'arbre, le joueur ôte son masque lentement.

Il ôte son masque d'ivoire, il hoche la tête de haut en bas...

Oh ! c'est une chose effrayante ! comment pouvait-on l'imaginer ?

Un crâne chauve, un nez d'oiseau de proie, et il hoche la tête lentement...

Ses yeux sont deux trous, sa bouche est une ride, une ride fendue dans un menton blafard... et avec un méchant sourire, il hoche la tête de haut en bas...

Digitized by Google

Mme Yu-yumé est épouvantée... C'est un petit vieillard au regard creux, et il fredonne d'une voix chevrotante...

« Venez sur le Pont Benkeï !... »

Oh ! le sourire, la lanterne rouge, la tête ridée qui se secoue lentement...

Et Mme Yu-yumé se sauve, serrant son singe entre ses bras.

Elle se sauve, elle court si vite que sa robe se déchire à tous les cailloux... elle traverse la grande salle... elle croit voir partout le petit vieillard...

Elle traverse la rue étroite, la rue étroite que l'aube blanchit... elle entre dans son jardin plein de rosée, au milieu des rouges pots d'émail...

Elle entre dans sa petite chambre, et glisse par terre en frissonnant ; elle glisse par terre sur les nattes, elle a bien envie de pleurer...

Mme Yu-yumé a fait un rêve, un rêve qu'elle ne refera pas...

Comme Mme Yu-yumé est triste! Elle se met à ronger une fleur... Elle ronge une fleur par la queue... Elle pense à ce qui s'est passé...

Elle songe aux iris gigantesques... elle a bu la chose qui endort... elle a rêvé de manche tirée, et aussi à Mme Musaraki...

Mme Yu-yumé regarde sa manche, elle cherche sa bourse de rios d'or...

Elle ne retrouve pas sa bourse, ni son beau peigne dans ses cheveux...

Son peigne de jade ciselé que son noble époux lui donna ; ne l'a-t-elle pas senti en rêve glisser sur sa nuque rose de fard?...

Elle a rêvé qu'elle était morte, et on l'a transportée sur ce pont; on l'a dépouillée de ses richesses... c'est le petit vieillard aux yeux de hibou...

Digitized by Google

Oh! Mme Yu-yumé est triste! et n'a plus du tout envie d'aller, au milieu des chants et des parfums, à la Maison des Lanternes Rouges.

Le singe pour se réchauffer, danse au soleil levant sur les nattes...

Mme Yu-yumé le suit des yeux et mâche, pensive, une fleur...

Comme elle songe à tout cela, voilà que l'on frappe à la porte; c'est sans doute Mme Musaraki qui porte le thé du matin.

« Ils ont fait cette nuit un grand bruit à la Maison des Lanternes Rouges.. Mais j'espère que cela, Yu-yumé, n'a pas troublé votre sommeil... »

Mme Yu-yumé baisse la tête et se cache entre deux paravents, et doucement, sur les tatamis, Mme Musaraki pose les théières...

ANTONINE COULLET.

Digitized by Google

LE " JEUNE HOMME „ DE MARCELINE

La publication des lettres inédites de M^me^ Desbordes-Valmore, par M. B. Rivière réveilla, en 1896, des curiosités qui semblaient assoupies. On crut qu'enfin, à la lumière de nouveaux documents, on tenait le nom de celui que Marceline aima et chanta pendant toute sa vie. Hélas, autant d'enquêtes entreprises, autant de résultats différents; M. J. Lemaître lui-même, après un examen attentif, dut avouer son incertitude.

Tout récemment, dans un livre très goûté du public et dont la presse s'est beaucoup occupée, M. Jacques Boulenger s'est cru plus heureux que ses devanciers (1). Pour lui, l'amant de Marceline est bien H. de Latouche. H. de Latouche, de son vrai nom Hyacinthe Thabaud dit Latouche, occupa une place très en vue dans les lettres, sous la Restauration. Il écrivit dans de nombreux journaux, notamment dans le *Constitutionnel*, il fut le collaborateur de Lepoitevin Saint-Alme au *Nouveau Figaro*; il fut, à l'époque où l'idéal romantique dirigeait ses adeptes plutôt vers la réaction politique, le seul romantique libéral. Il joua un rôle important dans la publication des *Annales romantiques* où il inséra des poésies, des extraits de ses romans, des traductions de Schiller, sans

(1) JACQUES BOULENGER, *Marceline Desbordes-Valmore* d'après ses papiers inédits. Paris, 1909, Arthème Fayart, éditeur. Voyez la *Revue* de mars, p. 313.

Digitized by Google

compter maints articles de critique littéraire et des comptes rendus de salons de peinture de l'époque.

De Latouche n'avait pas fait d'études régulières; toujours une base solide lui manqua pour asseoir son talent. Doué d'un sens artistique très affiné, il ne sut jamais donner à ses pensées un tour élégant et précis. Poutant il mérite sa part de gloire. La publication des œuvres d'André Chénier est pour Latouche un titre si sérieux à la célébrité que Sainte-Beuve, qui ne l'aimait point, se plaît à lui rendre justice. Mais ce n'est pas tout. Car H. de Latouche devina George Sand et encouragea ses premiers essais; il « lança » maint écrivain. De leur propre aveu, J. Lefèvre-Deumier et Charles Nodier lui doivent beaucoup ; d'un passage d'Auguste Barbier on peut conclure que ce fut H. de Latouche qui le découvrit. Il fut, dit Raoul Deberdt (1), un de ses meilleurs et de ses plus complets biographes, un « grand exciteur d'âmes ». C'est à ce titre qu'il mérite une place dans l'histoire littéraire de la Restauration.

Mais voici qu'une avalanche de griefs vient étouffer sa modeste renommée. H. de Latouche est un plagiaire, il pille Hoffmann sans avertir le public; mais, par contre, il fait attribuer à une vertueuse duchesse un roman scabreux qu'il vient d'écrire; à M. Sosthènes de la Rochefoucault, au *Constitutionnel*, à tout le monde il joue des tours pendables. Maniaque, hypocrite, H. de Latouche se brouille avec tous ses amis; il se dit romantique, mais ne réussit qu'à se faire appeler *misérable* par V. Hugo qui ne peut lui pardonner ses railleries à l'adresse de *Bug-Jargal* et de *Han d'Islande* (2). Vigny, Lamartine sont, à l'occasion, tout aussi maltraités par lui, et Georges Sand, elle-même, qu'il a « lancée » pour-

(1) Raoul Deberdt : *Un grand exciteur d'âmes.* (*Revue des revues* 1er mai 1899).

(2) « Ce roman, dit Latouche, appartient à l'horrible et l'ennuyeux mais l'ennuyeux domine. »

Digitized by Google

tant, n'échappe pas toujours à ses atteintes. Et voici que M. J. Boulenger, à son tour, accuse Latouche d'un nouveau crime : ce fut, dit-il, l'amant cruel de Mme Desbordes-Valmore qui la fit souffrir toute sa vie. Il abandonne la pauvre fille dont il a un enfant, sous prétexte qu'il est marié ; il se brouille avec elle ; mais il sait que sa maîtresse l'aime toujours ; il mêle sa vie à la sienne ; partout il est sur son chemin et, soumise, elle exalte son perfide amant en des vers plaintifs, cependant qu'il semble ricaner et se moquer de ses angoisses.

Mais voici le comble de la lâcheté ou de l'inconscience. Maintenant Marceline est vieille, mère de plusieurs enfants. H. de Latouche rôde auprès d'elle, il ne l'aime plus ; l'a-t-il jamais aimée? Il croit retrouver dans Ondine Valmore les charmes de sa mère et le voilà épris. Aux yeux de celle dont il a brisé la vie, le voilà ourdissant la même trame contre la fille de Marceline. Tels seraient le dernier exploit, la pire ignominie de Latouche.

***

A vrai dire, ce n'est pas d'hier que l'écrivain a été accusé d'avoir été l'amant de Marceline. Sainte-Beuve déjà le soupçonnait et l'écrivait à Ulrich Guttinguer. Depuis, d'autres critiques littéraires, Spoelberch de Lovenjoul, Pougin, Loliée, Léon Séché, ont avancé que Latouche pourrait bien être celui que, avant M. Boulenger, M. J. Lemaître appelle le « jeune homme de Marceline ». Aussi M. Boulenger, dans son récent livre, ne prétend-il nullement apporter une hypothèse nouvelle comme beaucoup l'ont cru ; il veut simplement produire des arguments inédits en faveur de l'opinion formulée par certains de ses devanciers.

Les documents, qui peuvent nous aider à éclaircir le mystère, sont actuellement assez nombreux, et le principal, sans contredit, est cette pièce de vers où Marceline nous fournit

Digitized by Google

une indication, bien vague il est vrai, sur le nom de l'amant :

Ton nom, partout ton nom console mon oreille.
Tu sais que dans mon nom le ciel daigna l'écrire;
On ne peut m'appeler sans te jeter vers moi,
Chaque lettre en est mienne et me mêle avec toi.

Ces vers ont paru dans un ouvrage peu connu, le *Miroir des Salons*, par M^me^ de Saint-Surin (Paris, 1834, in-8°, p. LII). On ne les connaissait que sous leur seconde forme :

Tu sais que dans le mien le ciel daigna l'écrire;
On ne peut m'appeler sans t'annoncer à moi,
Car depuis mon baptême il m'enlace avec toi.

Dans un des manuscrits de Marceline, M. Boulenger a relevé une autre variante :

Tu sais que dans ton nom le mien ne peut l'écrire (*sic*) ;
On ne peut m'appeler sans le jeter sur moi;
Chaque lettre en est mienne...

M^me^ Desbordes-Valmore, dit M. Boulenger, s'appelait Marceline-Félicité-*Josèphe*, et Latouche Hyacinthe-*Joseph*-Alexandre. M. J. Lemaître avait déjà, sans y ajouter grande importance, signalé cette particularité. Mais l'argument est-il sérieux? Commentons nos textes. Le mot *baptême* semble indiquer qu'il s'agit du *prénom* de Marceline ; *On ne peut m'appeler sans t'annoncer à moi*, ceci paraît prouver qu'il est question du prénom principal ou du nom de l'amant. Les prénoms accessoires demeurent généralement ignorés; plus que ceux de tout autre, ceux de H. de Latouche devaient l'être puisqu'on a été jusqu'à l'appeler Henri, alors qu'il se nommait Hyacinthe; *Chaque lettre en est mienne*, indique que le nom de l'amant est contenu dans le nom de M^me^ Valmore, et par conséquent plus court que celui-ci; c'est Marc, Marco ou Marcel.

Digitized by Google

De Comberousse, le neveu de Latouche et son premier apologiste, a expliqué cette substitution de prénom : « Comme il signait toujours H. de Latouche, on s'obstina à l'appeler Henri et il se laissa faire. Pourquoi? Par coquetterie de poète sans doute, aimant mieux Henri qu'Hyacinthe. »

Quoi qu'il en soit, l'explication fournie par M. Boulenger est dénuée de force et il l'a bien senti lui-même, car il s'est fait des objections sans pouvoir les réfuter. Mais n'est-ce pas le document le plus sûr qu'il écarte du coup?

Marceline aime à appeler son amant *Olivier*. Voilà de quoi nous permettre de faire de nouvelles recherches. Il semble toutefois que ce soit plutôt un petit nom d'amitié tendre qu'un nom véritable. Ainsi, plus tard, Marceline appelle Valmore « Tomy », parce qu'il avait joué avec elle, à Bruxelles, ce rôle dans une comédie de Desforges. A la fin de 1818, la librairie Louis publiait une œuvre en prose de M^me^ Desbordes-Valmore, innocente pastorale dont le héros est un berger du nom d'Olivier. Faible indication.

Mais nous possédons mieux, une lettre de Marceline à « Olivier ». Cette lettre, reproduite par M. J. Boulenger, a été signalée une première fois par M. de Spoelberch de Lovenjoul :

« *Janvier*,

« Ne viens pas demain matin, bien-aimé; j'ai mille courses à faire, des visites d'obligation. Hier, j'ai reçu celle d'un gros homme d'esprit tout poudré, qui s'est d'abord mis à deux genoux pour demander merci. J'ai ri et j'ai reçu l'hommage de ses bonbons et de ses almanachs, que dis-je? des plus précieux recueils du monde, puisque le nom de tout ce que j'aime s'y trouve. J'ai baisé ce nom qui décidera mon sort. Adieu, mon Olivier. Et mes trois grâces, mes trois amies? Apporte-les moi donc, je t'en prie, ne laisse pas écouler un jour sans travailler. Songe que tu t'occupes de mon bonheur.

Digitized by Google

Je la veux cette jambe de bois chérie, ce pauvre poète déchiré et surtout ce barbier laid et intéressant. Que tu as bien fait de les mettre en Espagne! Ils n'ont jamais froid. Viens-y, petit ami, viens nous chauffer au soleil le plus pur. En attendant, je te verrai samedi au coin du feu de mon amie. »

M. de Spoelberch ajoute ceci : « *P. S.* Au moment où nous corrigions les épreuves de ces lignes, une seconde lettre de Marceline Desbordes à cet Olivier inconnu vient d'être mise au jour. Elle a fait partie, sous le numéro cent quarante-cinq, de la vente d'autographes effectuée le 18 décembre dernier (1899) par M. Noël Charavay. » Ce billet, également non signé n'éclaircit rien, car l'indication de son destinataire présumé n'est nullement authentique. Elle se compose *uniquement* des mots suivants transcrits au crayon et d'une écriture étrangère sur l'autographe même : *Lettre de M^me^ Desbordes-Valmore à M. Audibert* (1).

« Rappelle-toi bien ta promesse, cher bien-aimé; n'oublie pas que je n'ai plus une âme que pour t'aimer, pour te suivre et s'attacher à toutes tes actions.

« Ne restons pas plusieurs jours sans nous voir; j'ai trop souffert; demain à quatre heures, je t'attends. Aime-moi, petit ami, réponds à mon cœur, ô je t'en supplie, aime-moi bien! C'est comme si je te disais : Donne-moi la vie. Ton amour est plus encore, Olivier, mon Olivier, mon Olivier. Tu ne sais pas à quel point tu peux me rendre heureuse ou malheureuse. »

M^me^ Desbordes-Valmore désigne donc son amant sous le nom d'Olivier : l'hypothèse qui consiste à faire de Latouche

(1) D'après Boulanger, c'est sur la première lettre que ces mots se trouvent, et l'auteur de cette note ajoute de nombreux détails sur M. Audibert et Marceline. (Voir BOULENGER, *La jeunesse de M^me^ Desbordes-Valmore.*)

Digitized by Google

cet amant y trouve-t-elle un appui? Non certes. J'ai relu le livre de M. Boulenger, et je crois voir qu'il néglige d'utiliser cet éclaircissement; peut-être n'ose-t-il en user. Il insiste longuement sur ce que H. de Latouche a écrit deux romans dont les héros s'appellent Olivier, Olivier Brusson et Olivier. Puisque, pour M. Boulenger, l'amant de Marceline est Latouche et qu'elle aime à l'appeler Olivier, j'imagine que, n'était la difficulté de la thèse, il aimerait à y trouver un nouvel argument. Mais Marceline appelle son ami Olivier dès 1808 et Olivier Brusson est de 1823, et Olivier de 1826! On ne peut se figurer pourtant que Latouche se soit entretenu avec elle en 1808 de ses futurs romans! Pour *Olivier Brusson*, du reste, la supposition est insoutenable, car ce personnage n'a rien de sympathique; il n'y a donc aucune raison pour qu'une femme en fasse son idéal. Quant à l'autre *Olivier*, nouvelle scabreuse que Latouche se défendit d'avoir écrite et que son auteur, quel qu'il ait été, voulut faire attribuer à la duchesse de Duras, les circonstances mêmes de sa publication louche et précipitée montrent à suffisance qu'elle ne prêtait à aucun rapprochement, surtout dix-huit ans plus tôt. N'avons-nous pas tort, d'ailleurs, de nous attarder à un détail auquel M. Boulenger n'a peut-être pas voulu attacher d'importance? Toutefois il était bon de noter que, dans ce cas, le « document Olivier » reste inutilisé et que c'est dommage.

Quoi qu'il en soit de cet Olivier, les lettres citées nous apprennent plusieurs choses intéressantes. Par elles nous savons que le nom véritable de l'ami se trouve dans les almanachs de l'époque. Notez que rien ne dit qu'il soit question *d'almanachs littéraires;* bien mieux, il semble légitime d'avancer que s'il en était ainsi Marceline ne dirait pas : « puisque le nom de tout ce que j'aime s'y trouve » mais « puisque les œuvres, la pensée de tout ce que j'aime s'y trouvent ». De plus, la façon dont elle en parle montre que pour d'autres, ces almanachs ont en soi peu de valeur.

Digitized by Google

Faut-il croire qu'Olivier est un poète? Rien ne l'indique ; tout au plus pouvons nous penser que c'est un écrivain. Rigoureusement, nous ne pouvons avancer qu'une chose, c'est qu'au moment où Marceline écrit, il est en train de composer un roman ou une nouvelle, dont le sujet nous transporte en Espagne, dont les héros sont une « jambe de bois », un « poète déchiré » et un « barbier laid et intéressant ». Jusqu'ici, cette œuvre et son auteur sont restés ignorés.

Cet auteur serait-il M. Audibert?

Louis-François-Hilarion Audibert, fils d'un avocat d'Aix, suivit à Paris la même profession que son père. Il fut attaché au cabinet de Chateaubriand ministre. Il est cité par Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, t. VII, p. 3-4) comme un des collaborateurs de Michaud à la *Quotidienne*. Outre les ouvrages cités par M. Boulenger, *Indiscrétions et Confidences*, *Souvenirs du théâtre et de la littérature*, *Histoire et roman*, l'*Ermite*, il publia, dans les *Annales de la littérature et des arts*, des morceaux couronnés deux fois aux concours organisés par la Société des bonnes lettres (1823) : *Discours sur les avantages de la légitimité* (1825). Il écrivit, en outre, un roman, *Gavino*, qui nous intéresse davantage. « *Gavino*, dit M. Boulenger, est l'histoire de deux *frères* dont l'un est *barbier* et *laid*, et dont l'autre, après avoir servi comme soldat, revient dans son village avec une *jambe de bois*, et la scène de la nouvelle se passe en *Espagne*. Malheureusement *Gavino* manque cruellement de poète déchiré et c'est fort contrariant. »

Sans prétendre pour cela, que l'hypothèse Audibert vaut mieux qu'une autre, je remarque que l'argument donné ici occasionnellement en sa faveur est important ; il est au moins aussi probant que ceux tendant à endosser l'aventure à Latouche. Aucune des œuvres de celui ci ne correspond mieux que le roman d'Audibert au signalement que porte la lettre.

Digitized by Google

Je ne puis, d'autre part, laisser cette lettre sans souligner un détail qui me frappe. Remarquez-vous « les trois *grâces*, les trois *amies* » qui sont, si j'entends bien, une jambe de bois, un poète déchiré, un barbier laid et intéressant?

Passe encore pour la jambe de bois, encore qu'une jambe de bois, qui est une des grâces et une amie, nous laisse au moins abasourdis. Mais le poète et le barbier? Ou bien comme Homère, M^me^ Desbordes sommeille parfois, ou bien elle veut tout simplement dire : « Vos trois créations, mes trois âmes amies »; mais il y a dans la pensée un *saltus* difficile à admettre. Ou bien s'agit-il réellement d'œuvres littéraires? Le jeune homme de Marceline ne serait-il pas un peintre, par exemple, et serait-il question de toiles qu'il lui aurait promises? Supposition toute gratuite, d'ailleurs.

Pour éclairer les recherches, il faut tenir compte des détails physiques sur l'homme aimé : il avait les yeux bleus et la voix charmeuse, une voix de sirène qui berçait l'aimée et la troublait. Elle était, nous apprend encore Marceline, trois ans plus âgée que lui :

> Trois fois le jour de la naissance
> Baisa mon front limpide assoupi d'innocence,
> Avant que ton étoile à toi, lente à venir,
> Descendit marier notre double avenir.

Si habilement que M. Boulenger veuille l'éluder, voilà une constatation qui conserve toute sa valeur et c'est que Marceline est de trois ans plus âgée que son amant. Latouche est d'un an plus âgé qu'elle; il reste malgré tout impossible d'expliquer qu'une femme se soit vieillie à plaisir à ses propres yeux, pis encore, aux yeux de son amant!

Toujours par elle, on sait encore que quelqu'un qui lui est cher fit un voyage à Rome.

> Rome où ses jeunes pas ont erré, belle Rome!

Digitized by Google

Pendant le triste voyage que Marceline fit en Italie avec Valmore, elle écrivit à son amie, Pauline Duchambge, en lui annonçant qu'elle n'avait pu passer par Rome.

« Et moi, sais-tu ce que je regrette de cette belle Rome? La trace rêvée *qu'il y a laissée de ses pas, de sa voix si jeune alors, si douce toujours, si éternellement puissante sur moi.* »

Mais sommes-nous bien sûrs qu'elle veuille parler ici de son séducteur? Il y a une chose qui frappe en tout cas : c'est qu'ici encore la « colombe » parle de la voix de celui qu'elle aime. Mais peut-être est-ce un trait de la psychologie de Marceline, que ce qu'elle aime chez un homme, c'est une voix douce et harmonieuse et qu'elle la recherche chez tous. Le fait n'aurait rien d'étonnant : vivant au milieu d'artistes dramatiques et lyriques, et artiste elle-même, elle était de celles que le timbre de la voix, instrument précieux de son art, devait particulièrement frapper. Il est cependant admis, me dira-t-on, que dans la correspondance de M^me^ Desbordes-Valmore les passages qu'elle souligne se rapportent à son amant. Mais lisez toute la lettre en question, que M. Boulenger a peut-être tort de ne pas reproduire intégralement, et jugez :

Lettre à Madame Pauline Duchambge à Paris.

Milan, 20 septembre 1838.

« Valmore qui t'aime à travers ses grincements de dents contre la destinée te parle ou plutôt t'aime, par moi, hélas ! qu'il aime aussi beaucoup. Il a horriblement souffert, mais il ne se consolera jamais de ne nous avoir pas fait voir Rome. Et moi, sais-tu ce que je regrette de cette belle Rome? La trace rêvée *qu'il y a laissée de ses pas, de sa voix si jeune alors si douce toujours, si éternellement puissante sur moi.* »

Digitized by Google

Vraiment, il faut avouer que, dans l'hypothèse de son dernier biographe, la subtilité de Mme Desbordes-Valmore serait excessive. Ainsi, dans cette lettre, *il* signifierait tantôt Valmore, tantôt l'amant. Admettons qu'elle désigne souvent son amant par *il*; mais franchement, si cette convention est appliquée ici, elle rend le style de Marceline singulièrement subtil et obscur. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que Valmore, que Marceline aima bien sincèrement, avait été en Italie dans sa jeunesse. Cette lettre s'expliquerait donc tout naturellement.

Cependant il est incontestable qu'il est des raisons de défendre une autre interprétation.

En 1813 Marceline écrit encore :

> J'ai tout perdu mon enfant par la mort,
> Et (dans quel temps!) mon ami par l'absence,
> Je n'ose dire, hélas ! par l'inconstance :
> Ce doute est le seul bien que m'ait laissé le sort.

Je traduis : à cette date 1813 l'ami est *absent* et cette absence est de telle nature qu'elle laisse des espérances à la délaissée; c'est donc que l'ami était trop loin pour pouvoir lui répondre.

Notons que d'après Comberousse, neveu d'H. de Latouche, c'est de 1811 à 1814 environ que M. de Latouche séjourna en Italie ou il était chargé d'une mission diplomatique. Mais la date est discutée. Toutefois, d'après Perraud de Thoury, le voyage date de 1816. En somme, rien n'est bien certain.

Il nous reste à prendre en considération l'avis de Sainte-Beuve, sur l'importance duquel Boulenger insiste beaucoup :

« Sainte-Beuve, dit Léon Séché, en matière de critique, agissait d'après les mêmes principes que la police en matière criminelle; en toute œuvre, en toute vie, il cherchait la femme. »

Digitized by Google

Sans doute, le témoignage de Sainte-Beuve a son importance, encore ne suffit-il pas et faut-il en rechercher les sources.

Il est notoire aussi que Sainte-Beuve détestait H. de Latouche et devait croire assez facilement ce qu'il désirait être la vérité. Or, l'imputation dont il s'agit n'était pas pour accroître la bonne renommée de H. de Latouche.

« Sainte-Beuve, dit Raoul Deberdt, qui cherchait à se glisser dans le salon des vieilles duchesses légitimistes, ne pouvait voir sans horreur ce Latouche, le Diogène républicain, le railleur et le mystificateur continuel des jeunes ambitieux de la coterie académique, et d'ailleurs comment le cauteleux auteur des *Lundis*, qui jalousa et détesta également Balzac et Michelet et tous les grands penseurs ou novateurs du siècle, aurait-il pu apprécier et comprendre ce fanatique démocrate, cet émancipateur de femmes, ce lanceur de paradoxes et de thèses extraordinaires ?»

Dans un des *Cahiers* de Sainte-Beuve, on lit cette affirmation écrite vers 1839 : « L'amant-poète célébré dans les élégies de Mme Desbordes-Valmore est Latouche, celui des élégies de Mme Dufrénoy est Fontanes. »

En 1851, lors de la mort de Latouche, Sainte-Beuve entreprit une démarche bien hardie, qui nous paraîtra peu délicate même. Il écrivit à Marceline. Il lui dit qu'il la savait très liée avec Latouche et que mieux que personne, elle pourrait donner sur lui un jugement fondé et impartial.

Pour apprécier sa réponse, pour lui donner la portée qu'elle mérite, il faut tenir compte de l'emphase habituelle de la poétesse... « Non, ce n'était pas un méchant, mais un malade, car l'apparition seule d'un défaut chez ses idoles le jetait dans un profond désespoir... On l'a cru jaloux, littérairement parlant. Il ne l'a jamais été, mais injuste, prévenu; oh ! oui. »

Digitized by Google

On prétend reconnaître dans cet « oh ! oui » un cri du cœur. Nous sommes loin d'y contredire ; mais ajoutons vite avec Marceline « littérairement parlant ».

Quelqu'un de prévenu peut voir dans la lettre de Marceline des allusions à l'amant qui l'a trompée et qu'elle aime ; si l'on tient compte du style emphatique auquel la « colombe » nous a habitués, l'argument occupe dans le dossier une importance secondaire.

Pour défendre sa thèse, M. Boulenger cite encore le témoignage de Lacaussade. M. J. Lemaître dit, en effet, que celui-ci se vantait de tenir l'indiscrétion du propre fils de Marceline, Hippolyte Valmore. Le fait paraît hautement invraisemblable ; car ne semble-t-il pas que son fils est le dernier à qui une mère, qui a commis un péché de jeunesse, irait confier le nom de son séducteur?

M. Boulenger déclare quelque part *qu'avec un peu de bonne volonté*, on trouverait quelque ressemblance entre le roman de Latouche, *France et Marie*, et l'histoire de la tendre Marceline. Abondons dans son sens et déclarons qu'à ce compte, l'action de *Léo* présente peut-être avec l'idylle que nous supposons beaucoup d'affinités aussi. Cet argument peut se multiplier et avec *un peu de bonne volonté* il serait assez aisé de prouver que tel littérateur a été l'amant de Marceline et l'on arriverait peut-être à des résultats bien inattendus.

Si l'on examine les romans de Latouche de plus près, en s'appuyant sur cette constatation banale que les écrivains se plaisent, pour ainsi dire inconsciemment, à dépeindre dans leurs œuvres les femmes qui ont occupé leur pensée, on remarquera que les héroïnes des romans de Latouche ne ressemblent en rien à la plaintive Marceline.

Certes, les femmes des romans de Latouche sont des « romantiques » ; même le romantisme d'H. de Latouche a quelque chose de « tudesque » ; on s'aperçoit que Latouche

Digitized by Google

a lu les « romantiques » d'outre-Rhin et qu'il a traduit Schiller et Hoffmann. Les héroïnes de ses romans sont rêveuses et fortes comme les blondes filles de la Germanie ; mais, avant tout, ce sont des espèces de viragos dans le sens moral du mot, des femmes qui agissent et aiment à agir en homme, à mener leur existence à leur guise. Latouche se complait à décrire des êtres d'exception, jusqu'à cette Fragoletta au sexe ambigu, dont les aventures sont le prétexte d'observations curieuses. Dans la vie réelle, ce goût de Latouche pour la « virago » se traduisit notamment par la sympathie violente que lui inspira George Sand. Les allures masculines d'Aurore Dupin n'y furent pas étrangères. C'est ce que remarque très justement Deberdt : « Latouche, malgré son cœur très tendre et très épris d'idéal, a toujours vécu en misogyne, dans une société d'hommes ; George Sand lui plaisait justement à cause de son costume masculin et de son allure de jeune page désexué. Sans doute sur le tard, et quand il fut devenu vieux, on le vit habiter avec une jeune demoiselle, éprise de lui psychiquement, Pauline de Flangergue, de même que la noble et touchante M^lle^ Read veilla sur les dernières années de Barbey d'Aurevilly. Mais c'était là un pur mariage d'âme. En réalité, Latouche semble avoir été un éternel malade, un torturé, un exclu d'amour comme Swift, comme Jean-Jacques. De là cet éternel rêve de haute passion platonique et aussi cette hantise des cas psychologiques étranges qui caractérisent son œuvre ; de là sa tendre affection pour le chaste Balzac, ce bénédictin à qui on ne connut jamais une maîtresse et qui, lui aussi, dissimula sans cesse, sous un faux étalage de plaisanteries rabelaisiennes, la pureté cénobitique de sa vie recluse. »

Voilà qui nous fournit contre la thèse de M. Boulenger, une présomption plutôt qu'un argument. Mais elle n'est pas isolée. Nous possédons, en effet, un document dont M. Boulenger ne souffle mot. Il s'agit d'une pièce de vers adressée par

Digitized by Google

Latouche à Mme Desbordes-Valmore. Elle figure dans l'*Almanach dédié aux dames pour l'année 1822*, paru chez Le Feuel et chez Delannoy, en décembre 1821. Elle a d'ailleurs été signalée par Spoelberch de Lovenjoul (*Bulletin du bibliophile* 1900, p. 561 et 599), puis par M. Léon Séché. En voici un extrait :

> Comme elle (Corinne) tu vivras dans un long avenir,
> Soit qu'Amour dans tes chants, dictés par l'avenir,
> Célèbre sa douceur et ses lois éternelles,
> Soit que tes vers, trempés de larmes maternelles,
> De ton fils qui n'est plus consolent le tombeau,
> Ton fils, ange du ciel, et si jeune et si beau.
> Tel le bouton naissant, fugitive espérance
> Cache un ver ennemi qui le ronge en silence :
> La nymphe, qui, la veille, adorait ses couleurs,
> Ne le retrouve plus en visitant ses fleurs.

Ce qui nous frappe surtout ici, remarque M. de Spoelberch, c'est l'indication publique, sans restriction ni atténuation, de la mort du fils clandestin de Marceline Desbordes et cela cinq ans seulement après cette mort, alors qu'en 1821 Mme Valmore, mariée depuis quatre ans, était mère de deux enfants légitimes — sa fille Junie, née en 1818, morte un mois après sa naissance, et son fils Hippolyte, né en 1820 —; ne semble-t-il pas inexplicable que M. de Latouche ait ainsi précisé aux yeux de tous, et sous cette forme, un fait tenu généralement le plus caché qu'il est possible ?

Sans doute cela est étrange, moins étrange toutefois si Latouche est un simple ami de Marceline. Car s'il fut l'amant, il faut avouer qu'on ne le comprend guère; ces vers offriraient quelque chose de profondément choquant non seulement pour sa maîtresse, mais pour lui-même; ils seraient souverainement maladroits, et l'on est en droit de supposer que H. de Latouche à qui, s'il avait de nombreux défauts, on reconnaît un tact irréprochable, n'aurait pas fait preuve d'un tel cynisme.

Digitized by Google

Comment expliquer donc cette mention intempestive ?

Peut-être H. de Latouche ignorait-il que l'enfant que Marceline avait perdu était illégitime; peut-être se rappelait-il uniquement les plaintes de Marceline et voulait-il montrer la part qu'il prenait à son désespoir, en exaltant l'enfant qu'elle avait perdu. Quoi de plus naturel ! Mais si l'enfant était son fils, ces vers acquièrent pour nous un sens si étrange et prêtent à une interprétation si fâcheuse, que nous ne pouvons facilement l'admettre.

Il ne serait pas plus facile de concilier, d'autre part, avec une telle supposition les termes pénétrés dans lesquels Marceline parle du service que lui rend, à elle et aux siens, ce pseudo-amant, et cela en s'adressant à Constant Desbordes, dont il n'y a nul lieu de supposer qu'elle fît un complice de son inconsciente indulgence :

« Je suis très confuse et presque affligée des soins et des peines que prend pour nous M. de Latouche. Comment pourrons-nous jamais le reconnaître? Ce sera donc dans l'autre monde? Que de dettes à payer pour celui-ci. »

Vrai! Si indulgente qu'elle fût, si fort qu'elle aimât son amant, on ne peut croire qu'elle se fut abaissée jusqu'à reconnaître qu'elle eut *des dettes à lui payer*. Ce serait là une générosité qui risquerait fort d'être mal interprétée.

Du reste, Marceline sait à l'occasion ne pas mâcher les vérités et M. de Latouche lui-même, tout ami et bienfaiteur de la famille qu'il est, s'entend dire son fait quand il le mérite. En 1839, une femme s'adresse à la poétesse et se plaint à elle d'avoir été séduite par M. de Latouche, dont elle a un enfant; s'il n'épouse pas celle qu'il a séduite, du moins qu'il la secoure dans sa détresse[1]! La « tendre » Marceline fut touchée et promit d'intercéder; il en résulta pour elle

(1) Les lettres que Marceline échangea avec son mari, à ce sujet, sont reproduites dans le livre de M. Boulenger.

Digitized by Google

bien des ennuis. Latouche, à tort ou à raison, prétendit avoir affaire à une « maîtresse chanteuse ».

Marceline était d'un sentiment différent. En tout cas, à partir de ce moment, nous voyons son amitié pour Latouche se refroidir d'autant plus que c'est vers la même date qu'elle commença à suspecter la conduite de l'écrivain vis-à-vis de sa fille, Ondine Valmore. Marceline, tout naïvement et sans penser à mal, confiait tous les ans ses filles à H. de Latouche; elles allaient donc, chaque été, passer quelques beaux jours à *Val-de-Loups*. Mais bientôt le vieux barbon s'intéressa à Ondine; elle lui plut et il lui fit une cour hardie. Marceline s'aperçut de cette passion sénile et éloigna sa fille. Elle avait perdu sur de Latouche toutes ses illusions; elle ne l'appela plus que *l'étrange vieillard* et s'en écarta, malgré les généreux reproches de Valmore qui voulait pardonner.

Et nous touchons ici — rapidement — à un point particulièrement délicat. Si H. de Latouche avait été l'amant de Marceline, il y aurait eu de sa part — et rien ne permet de l'affirmer — une sorte de dépravation morale, de honteux sadisme à courtiser presque simultanément la fille et la mère, et c'est déjà assez fâcheux pour sa mémoire que familier de ce ménage aventureux, ami intime du père et de la mère, il ait oublié âge, convenances, respect humain pour essayer de plaire à cette jeune fille, élevée pour ainsi dire sous ses yeux.

* * *

M. Boulenger constate que les vers de Marceline sont encore tous pleins de ses souvenirs et animés par son amour. Certes, au moment de la mort de Latouche, Marceline s'est montrée généreuse et impartiale; ce n'est pas les torts d'un amant qu'elle oubliait, c'est à un ami qu'elle rendait justice, à un ami qui l'avait offensée mais à qui sa bonté indulgente avait pardonné.

Digitized by Google

Nous sommes donc convaincu — ceci en conclusion — que l'amant de Marceline ne put être H. de Latouche. Mais alors, qui est donc le jeune homme de Marceline?

Nous ne passerons pas en revue toutes les suppositions que l'on a faites. Aucune ne nous satisfait complètement. Il y a bien M. Audibert, mais enfin nous n'avons à son sujet que des semblants de preuve. Il y a Dupuy des Islets, mais, en somme, rien ne démontre qu'il s'agisse réellement de lui. Il y en a bien d'autres encore...

Faut-il y aller de notre hypothèse? La voici; mais en la formulant, confessons qu'elle n'est jusqu'ici appuyée sur aucun fait : c'est une piste que nous indiquons aux chercheurs; il se peut qu'elle ne soit, après tout, pas plus mauvaise que celles qu'on a déjà suivies.

Peut-être l'amant de M^me^ Desbordes-Valmore a-t-il été un acteur, et, qui plus est un chanteur du Théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Ainsi s'expliquerait que Marceline insiste tant sur la voix de l'ami. Notons en passant que Jean-Eugène de Bonne, le père putatif qui signa l'acte de décès de l'enfant de Marceline, était, en 1808, attaché au Théâtre de la Monnaie. Il est vraisemblable, en outre, qu'un acteur de quelque renom ait voyagé en Italie, et son identification pourrait être rendue possible à l'aide des almanachs de l'époque; rien n'empêche d'admettre non plus qu'un acteur ait employé ses loisirs à rimer. Est-ce que Valmore ne le faisait pas? Ajoutons qu'une lettre de Marceline, citée par Boulenger, vient étayer notre hypothèse :

« Je suis engagée, écrit-elle, dans cette triste ville pour l'année suivante; je l'ai fait pour papa. Les autres provinces sont moins sûres pour le payement des appointements et Dieu sait avec quelle douleur j'ai signé un acte qui me retient dans une ville où toutes mes blessures se rouvrent à chaque pas. »

Digitized by Google

Sans doute, le fait que son enfant est mort à Bruxelles peut expliquer l'angoisse qui étreint Marceline lorsqu'elle retourne en cette ville. Mais observons que ce sont *toutes ses blessures* qui se rouvrent à chaque pas. N'est-ce pas peut-être que Bruxelles est la ville où elle a aimé et souffert, où chaque promenade, chaque ombrage évoquent à son esprit le temps béni où elle adorait l'infidèle?

En tout cas, ce n'est point à de Latouche que peut se rapporter ce passage de lettre si caractéristique, et il vient s'ajouter au faisceau de preuves, ici rassemblées, pour le disculper au moins d'un des méfaits dont on a voulu charger sa mémoire.

G. Vranckx.

Digitized by Google

LA CONQUÊTE DE L'AIR [1]

V. — L'avenir de l'aéronautique.

Cette période moderne commence, en 1880, avec les illustres aéronautes dont nous avons déjà parlé, Gaston et Albert Tissandier, les premiers qui obtinrent réellement de la dirigeabilité. Leurs expériences commencèrent en 1883 et 1884. Encouragés par les résultats d'un appareil d'essai, ils construisirent un ballon allongé de 1,060 mètres cubes, mesurant 28 mètres de long et 9 mètres de diamètre. Il était assez semblable au type de Giffart et de Dupuy de Lome. La nacelle était en bambous assemblés. La propulsion se faisait au moyen d'une hélice actionnée par un moteur électrique de 1 1/2 cheval seulement, recevant son énergie d'une pile spéciale aux bichromates alcalins. Avec une puissance aussi faible on comprend aisément que les résultats ne devaient pas être bien sensationnels, surtout lorsque le vent soufflait. Néanmoins, par des vents faibles de 3 ou 4 mètres ils parvinrent à se tenir sur place, quelquefois même à naviguer vent debout. C'était donc un commencement de solution. Faute de capitaux suffisants, les frères Tissandier abandonnèrent leurs expériences de dirigeabilité et furent suivis immédiatement par deux hommes éminents, encouragés pécuniairement par le Gouvernement. Nous vou-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de mars 1910.

Digitized by Google

lons citer ici les deux noms universellement connus, les capitaines Renard et Krebs.

Leur dirigeable, surnommé « La France », était aussi de forme allongée de 50 mètres de long, 8 mètres de diamètre et cubant 1,864 mètres cubes. La nacelle, semblable à celle de nos aéronats actuels, était longue de 33 mètres, 1m40 de largeur et 2 mètres de haut. Elle était constituée par des bambous assemblés et entretoisés. L'hélice avait 7 mètres de diamètre et était actionnée par un moteur électrique de 8 1/2 chevaux et l'énergie produite par une pile Renard très légère.

Le 9 août 1884, « La France » quitta la première fois son hangar de Chalais-Meudon. Le temps était calme. L'aérostat se dirigea vers Villacoublay, vira et revint atterrir sur la pelouse de Chalais d'où il était parti. Ce fait constitue donc le premier voyage circulaire aérien. La distance parcourue était de 7,600 mètres en vingt-trois minutes. « La France » fit plusieurs sorties en 1884 et 1885 et presque toutes donnèrent des résultats concluants, aussi voit-on de nouveau l'engouement des masses se porter vers la dirigeabilité. Beaucoup de projets surgissent, mais bien peu, hélas ! sont mis en œuvre.

Citons toutefois le projet d'un ballon mixte, surnommé « L'Avisol », d'Arsène Olivier. Il consistait en un ballon pourvu de deux grandes ailes de sustension et était muni d'une hélice à axe vertical actionnée par un moteur électrique ou à vapeur.

Vient ensuite le ballon lenticulaire de Capazza, dont les idées se rapprochaient quelque peu de Pline et du capitaine roumain Phérékyde, tous trois fervents partisans de la forme lenticulaire.

Avec le concours de Gower, Debayeux construisit, à Villeneuve-Saint-Georges, un ballon fusiforme de 3,000 mètres cubes et un hangar pour l'abriter. Après avoir dépensé 200,000 francs en essais infructueux, l'idée et les expériences furent abandonnées.

En un mot, tous les inventeurs qui n'ont pas suivi ce

Digitized by Google

que l'on voudrait appeler l'Ecole française de l'aéronautique, représentée par les idées de Meusnier, de Jullien et de Giffard, complétée par les travaux de Dupuy de Lome et les expériences des frères Tissandier, n'ont abouti absolument à aucun résultat.

Mais la dirigeabilité n'occupait pas seulement le monde savant, et l'aérostation scientifique, qui n'était plus suspecte à la science officielle, continuait ses travaux. Ce merveilleux outil d'investigation était employé par des physiciens, des chimistes, des météorologistes, des astronomes, des physiologistes. Reprenons donc dans cet ordre d'idées quelques expériences intéressantes.

Cependant, à cause de la multiplicité des faits qui vont se succéder dès maintenant dans l'histoire de l'aéronautique, nous sommes forcés d'abandonner notre système chronologique et, pour être clair et compréhensible, de diviser cette période en trois sujets bien distincts. Nous relaterons d'abord tout ce qui a rapport au sphérique libre jusqu'à ce jour. Nous parlerons ensuite de tout ce qui se rattache aux dirigeables et enfin dans un troisième chapitre nous parlerons des appareils d'aviation proprement dit, autrement nommé « du plus lourd que l'air ».

Du sphérique libre.

Le 20 octobre 1881, Duté-Poitevin et Ch. du Hauvel étudièrent, dans un voyage de Paris à Cleuville, le moyen de supprimer les oscillations verticales du ballon, ayant pour effet de diminuer la durée des ascensions. Cette expérience fut couronnée de succès et confirma pleinement leurs théories.

Le 25 janvier 1882, à bord de « La Comète », W. de Fonvielle et Brissonnet s'élevèrent de Paris pour étudier un brouillard qui subsistait sur la ville depuis trois semaines.

Le 22 juin 1882, D. Napoli, Drzewiecki et du Hauvel,

Digitized by Google

s'élevèrent de Paris pour étudier la formation d'un nuage et d'un orage.

Le 11 mars 1883, « L'Horizon », emportant son propriétaire, le marquis de Dion, du Hauvel et Duté-Poitevin, s'éleva de Paris, parcourut 480 kilomètres en onze heures et atterrit à Aarau, en Suisse, forcé par le poids de la neige qui couvrait le ballon et remplissait la nacelle.

Le 2 et 3 octobre 1884, Hervé et Lair, à bord du « National », quittèrent Paris à 10 h. 15 du soir pour expérimenter un nouveau matériel, ancre et soupape, devant prolonger les ascensions. L'atterrissage se fit à Wertheim, en Bavière, à 9 h. 40 du matin. La réussite fut donc brillante.

Le 13 août 1887, « Le Horla » emporta Jovis et Mallet à 7,100 mètres d'altitude. En quatre heures il parcourut 400 kilomètres et atterrit dans le Luxembourg belge à Sainte-Ode.

Le 4 décembre 1894, à 10 h. 28 du matin, le Dr Berson quittait seul la terre, avec le « Phœnix », pour une ascension en hauteur, n'emportant qu'un guide-rope de 40 kgr. pour tout instrument de sécurité. Le résultat de cet essai fut le suivant : en un quart d'heure le « Phœnix » planait à 2,000 mètres; à 11 h. 28, altitude 5,000 m., température —18°; à 11 h. 49, alt. 6,000 m., temp. —25°5; à midi, alt. 6,750 m., temp. —29°; à midi 25, alt. 8,000 m., temp. —39°; à midi 49, alt. 9,150 m., temp. —47°9. Alors commença une descente lente et l'atterrissage se fit sans incident à Schonwohld à 3 h. 45, à 310 kilomètres du départ. Le temps de montée fut de deux heures vingt minutes et la descente dura trois heures.

C'est là une des plus belles expériences que l'on ait vu jusqu'à cette date et c'est à la suite de ce succès que Jobert et Penaud proposèrent d'étudier les hautes régions au moyen d'un ballon-sonde non monté, emportant simplement des appareils enregistreurs. Cette idée fut soutenue par Renard, G. Yon, Capazza et Hermite. Un ballon lancé par ce dernier atteignit 9,000 mètres. Aidé

Digitized by Google

par son ami Besançon, et avec la libéralité du prince Roland Bonaparte, grand ami des sciences, il construisit son « Aerophyle », ballon-sonde spécial qui, le 18 février 1897, atteignait 15,500 mètres d'altitude, enregistrant un froid de —66°. Dès ce moment, les expériences de ballons-sondes deviennent internationales et ces *lancers* se font simultanément à Paris, Berlin, Strasbourg, Saint-Pétersbourg, etc. Un ballon-sonde allemand, le « Cirrus », montait, le 6 septembre 1906, à 18,450 mètres. Le froid y était de —67°.

Le *Bolletino della Societa Aeronautica Italiana*, de février 1909, p. 55, décrit les résultats donnés par l'ascension d'un ballon-sonde, lancé le 27 juillet 1908 par l'Observatoire de Pavie, dont l'altitude a été de 23,306 mètres. La clarté parfaite des diagrammes rapportés par les appareils enregistreurs était remarquable.

Enfin vers fin 1908 deux ballons-sondes jumelés de 2 mètres et 1m35 de diamètre auraient enregistré l'altitude formidable de 29 kilomètres, une pression de 10 m/m de mercure et une température de —63°4.

Nous ne pouvons omettre de citer les belles ascensions astronomiques de MM. le comte de la Vaulx, Besançon, Maurice Mallet, Chapithney, de Knyft, de Fonvielle, le comte Castillon de Saint-Victor et enfin de Mlle Klumpke, déléguée de l'Observatoire, qui faisait alors ses premières ascensions. Ces aéronautes scientifiques observèrent les éclipses, les comètes et autres phénomènes astronomiques et rapportèrent de leurs voyages aériens de précieux renseignements.

Là ne se borna pas le rôle des ballons et en 1901 nous voyons naître l'aérostation médicale, grâce à l'initiative du Dr Guglielminetti, de Monte-Carlo. Le but du savant docteur était de contrôler si à une altitude donnée il y avait augmentation des globules sanguins, comme elle se manifeste chez les habitants des montagnes. Les essais confirmèrent ses théories.

Digitized by Google

Entre-temps, le Dr Tissot étudiait à son tour le terrible mal des aéronautes et ses remèdes.

En 1895, L. Godard fit une ascension, accompagné de deux oursons qu'il conduisit à 800 mètres d'altitude. Le but était de voir l'impression produite à grande hauteur sur les animaux. Rien d'anormal ne fut constaté.

Nous ne serions pas complet en omettant de signaler la photographie aérostatique; l'idée en remonte au premier photographe aéronaute Nadar (1) dont nous avons parlé antérieurement, mais à cette époque les procédés au collodion humide, à cause de la lenteur d'action du produit et au long préparatif, n'étaient guère appropriés à ces opérations. Ce n'est que vers 1878, lors de la découverte par Lainé, de Strasbourg, du procédé rapide au gélatino-bromure d'argent, que la photographie en ballon devint réellement possible. La photographie en ballon libre date donc de 1880. Le 14 juin, P. Demarets, à bord du « Gabriel », nous rapporte deux clichés très nets pris à 1,100 et 1,300 mètres d'altitude. Nous ne pouvons évidemment pas nous étendre ici sur tous ces faits, qui sortiraient du cadre de notre résumé. Disons simplement que la photographie en ballon présente une valeur inappréciable, soit en rapportant une situation topographique, une position fortifiée ou tout autre phénomène atmosphérique. Elle est d'une utilité incontestable par la reproduction exacte des choses que la science a besoin de connaître et d'avoir sous les yeux pour l'étude en commun.

Ce rapide exposé d'expériences diverses nous montre combien les applications scientifiques de l'aérostation ont été nombreuses et variées au cours de ces vingt dernières années. Pour se rendre compte de la place que tient l'aéronautique dans le mouvement scientifique contemporain, il suffit de jeter un coup d'œil sur les nombreuses expositions de cette période et de voir quelle importance,

(1) Félix Nadar vient de mourir le 22 mars dernier à l'âge de 91 ans.

Digitized by Google

sans cesse croissante, y prend tout ce qui touche à la navigation aérienne.

Mais à côté de toutes ces belles ascensions, de ces résultats superbes, nous ne pouvons passer sous silence une liste de catastrophes. Il s'agit des ascensions maritimes, de ces voyages au-dessus des flots, qui ont toujours paru exercer une singulière fascination sur les aéronautes. Nous avons relaté la traversée heureuse de la Manche par Blanchard et Jeffries en 1785. Nous avons parlé de la mort dans les flots de Pilâtre de Rozier, du marin Prince et du soldat Lacaze du siège de Paris. Nous n'énoncerons pas toutes les descentes en mer, mais simplement les plus émouvantes, et nous dirons un mot des grandes traversées.

Le ballon de Blanchard ne fut pas le premier qui traversa la Manche; le 22 février 1784, soit un an avant lui, un petit ballon libre de $1^{m}50$ de diamètre, gonflé à l'hydrogène, partit de Sandwich, dans le comté de Kent, et atterrit quelques heures après à Warneton (Belgique).

Le 7 novembre 1836, Green, en compagnie de Holloud et Monk-Masson, partirent de Londres à 1 h. 30 et atterrirent le lendemain à 7 h. 30 du matin à Weilberg, dans le duché de Nassau, après avoir vogué sur la Manche, la France, la Belgique et une partie de la Prusse.

En 1872, Duté-Poitevin, accompagné de l'adjoint au maire de Marseille, et de M. Bedé, négociant à Bordeaux, firent involontairement une ascension maritime dans les circonstances suivantes, dont le résultat, involontaire aussi, donna lieu à une grande invention. Installés à Marseille avec un ballon captif, le 22 juin, jour d'inauguration, un violent coup de mistral inclina le ballon, le câble se rompit et les aéronautes furent emportés au-dessus des flots, atteignant en un instant l'altitude de 4,500 mètres. Par une manœuvre habile de Duté-Poitevin, une heure après le ballon se trouvait au-dessus des flots au large de Toulon où le remorqueur *Le Persévérant* vint recueillir les naufragés. Grâce au câble sus-

Digitized by Google

pendu sous la nacelle, qui fit office de stabilisateur, l'aéronaute put se maintenir à la surface des flots pendant près de deux heures en attendant les secours. C'est de cette expérience que Hervé tira l'invention de son stabilisateur dont nous parlerons dans la suite.

Le 31 août 1874, J. Duruof et sa femme attendaient à Calais un vent favorable pour tenter la traversée. Insulté par les gens à cause de son attente continuelle, il résolut de partir dès le soir même. A 7 heures, ils s'embarquaient à bord du « Tricolore », 800 mètres cubes, sans vivres ni vêtements chauds, passèrent la nuit au-dessus des flots et furent recueillis à 4 heures du matin, en pleine mer du Nord par un chasse-marée anglais. Cette émouvante ascension ne refroidit pas l'ardeur de Duruof et deux ans plus tard, le 24 août 1876, à bord de « La Ville de Calais », en compagnie d'un journaliste, Salomon, il s'éleva et fut emporté vers la mer. Le cône-ancre Sivel qu'il avait emporté lui permit de se tenir à la surface des flots; descendus au large de Harfleur, ils étaient presque immergés quand une chaloupe vint les recueillir.

Le 27 juin 1893, à bord du « Tsar », L. Godard et J. Courty partirent de Dunkerque à 6 heures du soir, atterrirent en mer, où un remorqueur, envoyé à leur secours, vint les prendre.

Toutes les ascensions maritimes n'ont pas eu le même résultat et l'issue de beaucoup fut plus funeste.

Le 8 août 1880, Charles Brest partit follement de Marseille, à bord du « Nautilus », sans vivre ni outillage. Il se perdit en mer.

Le 14 août 1881, d'Armentières, parti de Montpellier, à bord de « L'Eole », fut retrouvé noyé huit jours après dans la mer du Nord.

Une catastrophe dont le retentissement fut grand, est celle du « Saladin ». Cette ascension, organisée par la Société météorologique de Grande-Bretagne, était conduite par le capitaine Templer, accompagné de Gardner et de Powel, membres du Parlement. Le ballon s'appro-

Digitized by Google

chant de la mer, les aéronautes voulurent atterrir; un choc très violent précipita hors de la nacelle Templer et Gardner et le ballon, ainsi délesté, s'éleva avec une rapidité vertigineuse et emporta Powel dans la direction du Sud-Est. Le ballon et le cadavre de Powel furent retrouvés plusieurs mois après dans la Sierra de Pedrosa, en Gallice (Espagne).

Et cette liste funeste pourrait se continuer ainsi bien longue encore si l'emplacement ne nous faisait défaut.

Pénétré de cette idée de préservation, un ingénieur aéronaute français, du nom de Hervé, étudia longuement et expérimenta avec succès tout un matériel aérostatique, en vue de réaliser scientifiquement les voyages aérostatiques au-dessus des flots avec le moins de danger possible.

Dans le même ordre d'idées, Lhoste, un jeune aéronaute français, poursuivit avec opiniâtreté et une constance remarquable, la traversée de la Manche du continent en Angleterre et fut amené à créer ainsi dans ce but un matériel tout spécial. On sait que cette traversée est beaucoup plus difficile que celle d'Angleterre en France, qui a été exécutée plusieurs fois comme nous l'avons vu et, en outre, par le colonel Burlang en 1882, le capitaine Morton en 1897, Parceval Spencer et Lawrence Swinborne en 1899. La traversée du continent en Angleterre fut faite pour la première fois par Lhoste, en 1883. Son premier essai du 27 mai, en compagnie d'Eloi, à bord de « L'Hirondelle », fut infructueux. Elevé de Saint-Omer, un vent contraire les ramena en Belgique. Le 6 juin ils repartent de nouveau à bord du « Pilâtre de Rozier » et sont encore ramenés à l'est de Boulogne. Deux jours après, Lhoste repart seul, s'élève à 5,000 m., passe sur Dunkerque et atterrit en pleine mer à 16 kilomètres seulement des côtes anglaises; il fut recueilli par le lougre français *Noémie*.

Sur ces entrefaites, le 3 juillet, le belge Morlan et le français de Conta s'élevaient de Courtrai en vue d'atter-

Digitized by Google

rir vers Liége ou Cologne. L'aérostat planait sur Louvain, lorsqu'un courant les entraîne vers Ostende et la mer. Le lendemain, à 4 heures du matin, le ballon atterrissait à Bromley, en Angleterre, recueillant ainsi la gloire qu'ils n'avaient pas cherchée, en réalisant les premiers la traversée du continent en Angleterre.

Non découragé, Lhoste tente à nouveau la traversée. Le 9 septembre, à 5 heures du soir, ayant constaté l'existence de plusieurs courants aériens favorables à ses projets, il les mit à profit avec une grande habileté, louvoye sur la Manche et atterrit à Hythe à 11 heures du soir. En 1884, une nouvelle traversée fut aussi heureuse; parti de Boulogne, Lhoste reprit la terre à 2 kilomètres de New-Romney.

Encouragé par ses succès, il voulut partir de Cherbourg, et c'est alors qu'il utilisa les agrès qu'il avait spécialement étudiés pour ses expériences. Le 29 juillet 1886 il quittait Cherbourg et atterrissait à Tottenham, dans la banlieue de Londres. La dernière ascension fut celle du 13 novembre 1887. Parti de La Villette, à bord de « L'Arago », Lhoste et Mangot, accompagnés d'Archdeacon, atterrirent à Quillebœuf, dans la Seine-Inférieure, où ce dernier débarqua, alors que les deux premiers, voyant un vent favorable, reprirent l'air vers la mer. Passé la côte, l'aérostat se dirigea vers l'Ouest et atterrit à 12 milles seulement des côtes anglaises. Aperçu par le vapeur *Prince Léopold*, son capitaine, Mac Donald, envoya une chaloupe à son secours, mais la mer était grosse et lorsque les sauveteurs arrivèrent la nacelle était vide. Les infortunés aéronautes avaient été arrachés par la violence des lames et engloutis dans les flots.

La fréquence de ces catastrophes ne pouvait ralentir le zèle des hardis explorateurs des routes aériennes, et sans nous attarder sur le projet de l'américain Wyse qui voulait faire la traversée de l'Océan, essai qui le conduisit dans le Connecticut et non en Europe, nous passerons à

Digitized by Google

une expérience d'une haute importance scientifique : l'exploration du Pôle nord en ballon.

Cette idée avait hanté bien des cerveaux et nombreux sont les projets étudiés dans ce but : Dupuis-Delcourt en 1845, Mareschal en 1863, G. Lambert en 1870, Silberman en 1871, Tridon en 1872; Sivel, une des victimes du « Zenith » dont nous avons parlé, devait construire dans ce but un aérostat de 15,000 à 18,000 mètres cubes.

Et plus récemment, nous avons les projets du commandant Cheyne (Amérique), qui fit, de 1877 à 1882, de nombreuses conférences sur ce sujet; de Bausset, américain également, projeta (sur le papier) un voyage autour du monde en passant par le pôle; idée bien américaine! Besançon et Hermite poussèrent très loin leurs études préliminaires et devaient traverser la Méditerranée à titre d'essai; Surcouff et Godard, en 1897, émirent également un projet très sérieux; mais passons directement aux hommes d'action, où nous devons citer tout d'abord l'illustre Andrée, dont tout le monde connaît les exploits que nous résumerons ici brièvement.

Salomon-Auguste Andrée, né le 18 octobre 1854 à Grenna, dans la province de Smoiland, en Suède, était un savant ingénieur-mécanicien. A l'âge de 26 ans, il était nommé professeur suppléant de physique à l'Ecole technique de Suède. A 28 ans, il fit partie d'une expédition au Spitzberg. Il étudia très sérieusement l'aérostation scientifique et les déviateurs qui lui donnèrent la certitude d'atteindre par ce moyen le pôle nord en ballon. Il fit part de ses projets, en 1895, à l'Académie des Sciences, reçu de précieux encouragements techniques et financiers. De courageux compagnons s'offrirent à l'aider dans la tâche surhumaine qu'il avait entrepris, et c'est ainsi que tous les membres de l'expédition étaient des ingénieurs et des officiers engagés comme simples mousses à bord du *Virgo*, tant était grand l'enthousiasme que le voyage d'Andrée avait soulevé non seulement dans

Digitized by Google

la Suède entière, mais dans toutes les nations scientifiques.

La construction du matériel aérostatique fut confiée à un grand aéronaute français, M. Lachambre (mort le 12 janvier 1906).

Le ballon, cubant 4,500 mètres cubes, fut livré fin avril 1906 et expédié à Stockholm où le navire le *Virgo* devait l'emmener au Spitzberg. Celui-ci quitta le port de Gothembourg le 7 juin 1896, au milieu de frénétiques acclamations. Andrée était accompagné de Ekholm et Strindberg. Le 22 juin, le *Virgo* arrimait à l'île des Danois, au nord du Spitzberg, et le débarquement du matériel commença. Un hangar fut élevé et l' « Ornen » fut complètement gonflé le 27 juillet.

Il ne restait plus qu'à attendre un vent favorable. Entre-temps, le 15 août, un grand trois-mâts norwégien fut aperçu par les explorateurs. C'était le *Fram*, le navire de l'intrépide Nansen, qui passait comme pour saluer le ballon d'Andrée. Nansen en ce moment tentait de gagner le pôle en traîneaux.

Enfin, le 17 août, après vingt et un jours d'attente, sans résultat, Andrée, voyant la saison trop avancée, ordonna le dégonflement de l' « Ornen ».

La seconde expédition eut lieu l'année suivante; Andrée avait fait porter la capacité de l' « Ornen » à 5,000 mètres cubes et avait complété son matériel d'une façon minutieuse et irréprochable. Il avait cette fois pour compagnons Fraenkel et Strindberg. Le Gouvernement suédois mit à la disposition des explorateurs la canonnière le *Svensksund* qui accompagna le *Virgo*. Partie le 18 mai 1897 de Gothembourg, l'expédition arriva le 30 mai à l'Ile des Danois. L'état du sol, couvert de neiges et de glaces, rendit très difficile le débarquement.

Bref, tout se passa sans incident et le 22 juin, à minuit, la nacelle était suspendue à l' « Ornen ». L'attente fut longue et ce n'est que le 9 juillet qu'un vent du Sud s'éleva et souffla en tempête. Andrée n'eut pas confiance

Digitized by Google

en ce vent, et il eut raison, car le lendemain il soufflait du Nord. Enfin, le 11 juillet, un vent du Sud se manifesta à nouveau et l'intrépide Andrée décide le départ. L'heure solennelle a sonné. Une activité fiévreuse agite Andrée et ses amis. Les adieux sont courts, mais les cœurs se comprennent et parlent plus que des discours. Subitement Andrée s'arrache des mains de ses amis, pénètre dans la nacelle et d'une voix ferme s'écrie : « Strindberg, Fraenkel, partons. » Ce sont ses derniers mots. Les cordages sont coupés et le ballon s'avance majestueusement vers le Nord, retenu par le guide-rope à 100 mètres au-dessus des flots, à la vitesse de 30 à 35 kilomètres à l'heure. En conservant cette vitesse initiale et cette direction, il aurait atteint le pôle en moins de deux jours. Mais, helas ! nul ne sait ce que sont devenus André et ses deux compagnons. Un seul pigeon a apporté d'eux la dépêche suivante : « 13 juillet midi 1/2. 80°2' Nord latitude, 15° Est longitude, bonne marche vers Est 10° Sud. Tout va bien à bord. C'est la 4e dépêche par pigeon. »

(Nous donnerons dans la suite la biographie d'Andrée et tous les détails de son départ pour le pôle Nord à bord de l' « Ornen ».)

Nous avons vu qu'Andrée comptait, pour la réussite de son voyage polaire sur la déviation du ballon. Peut-être se faisait-il illusion sur la valeur de ce procédé qui était celui employé par Lhoste et Mangot pour leurs ascensions maritimes.

Les appareils inventés par Hervé, qu'il serait trop long de décrire ici et constituant du reste une partie exclusivement technique, étaient de beaucoup supérieurs comme efficacité aux appareils Lhoste et Mangot.

Hervé les expérimenta, le 12 septembre 1886, dans une célèbre ascension qu'il fit, à bord du « National », au-dessus de la mer du Nord. Parti de Boulogne à 6 h. 30 du soir, il demeura vingt-quatre heures et trente minutes dans les airs, parcourant 300 kilomètres sur mer, obtenant des déviations atteignant 68°.

Digitized by Google

C'est muni de ces appareils que le comte H. de la Vaulx parvint à faire sur la Méditerranée des expériences concluantes et très intéressantes. Nous ne dirons pas ici ce qu'est l'intrépide, savant et aimable aéronaute dont nous allons parler. Il est le type de l'homme d'action, calme et maître en face du danger, tenace dans ses entreprises. Personne mieux que lui ne possède toutes les qualités de sang-froid, d'énergie et de persévérance nécessaire au grand explorateur.

Ses ascensions sont nombreuses et brillantes. Notamment celle de Paris à Kiew, en Russie, en trente-six heures, qui lui valut le Grand Prix de l'Aéronautique. Elles se totalisent actuellement par plus de 25,000 kilomètres dans les airs.

Il projeta un voyage maritime sur la Méditerranée, confia la construction de son ballon de 3,000 mètres cubes à M. Mallet, aéronaute français. Un hangar fut édifié sur la plage des Sablettes, près de Toulon, et c'est de là que le 12 octobre 1901, à «1 h. 5 du soir, le « Méditerranéen » s'élevait aux acclamations de la foule, ayant à bord H. de la Vaulx, le comte Castillon de Saint-Victor, Hervé et le lieutenant Tapissier. Le ballon était suivi par le torpilleur français le *Du Chayla*. Cette ascension fut faite dans des conditions défavorables. La production de l'hydrogène manqua de régularité, par la faute du mauvais vouloir du Ministre de la Marine qui retira aux explorateurs certaines facilités accordées primitivement. Le gonflement dura trois semaines au lieu de trois jours; de ce fait il y eut production de gaz carbonique causé par l'entraînement des sables calcaires que refoulait la pompe d'alimentation des générateurs, ainsi que des rentrées d'air, ce qui réduisit à 2,500 kilogrammes la force ascensionnelle qui devait être de 3,400 kilogrammes. Il fallut donc sacrifier une partie du matériel, les compensateurs, les freins hydronautiques, les palans de manœuvre, le déviateur à maxima, etc. Il ne restait à bord du « Méditerranéen » que le gros équilibreur, le déviateur à mini-

Digitized by Google

ma, l'ancre, le cônes-ancres et le guide-rope marin. Ces instruments étaient insuffisants pour ces essais de direction et c'est ce qui explique le semblant d'échec de l'expédition. Néanmoins, l'aérostat avait plané sur les flots pendant quarante-deux heures et si le vent avait permis d'éviter les côtes d'Espagne, le ballon eut pu naviguer quarante-huit heures encore sans difficulté. Il atterrit sur le pont du *Du Chayla* en pleine mer, expérience encore inconnue jusqu'à ce jour.

Ces essais permirent néanmoins d'apprécier la valeur des appareils de Hervé.

Non découragé par ce semblant d'échec, M. de la Vaulx s'occupa de préparer une nouvelle expédition pour l'année suivante.

De la plage de Palavas, à 12 kilomètres de Montpellier, le 22 septembre 1902, le « Méditerranéen n° 2 » s'élevait vers la mer avec les mêmes passagers. Après avoir gagné le large vers Bizerte, il resta stationnaire sur son stabilateur pendant douze heures consécutives, à 25 milles Sud-Est de Faraman. Après quelques expériences de déviation très concluantes, vingt-cinq heures de sustension à la surface des flots, l'aérostat vint atterrir en face de Marseillan, à 5 kilomètres entre Villeroi et les Salins. Le cuirassé l'*Epée* rentra le soir au port de Cette avec les aéronautes et leur matériel. Quelques jours après, une violente tempête enleva le hangar de Palavas. Avec la persévérance qui le caractérise, le comte de la Vaulx continua en 1904 ses expériences de plus en plus concluantes et démontra ainsi qu'avec les appareils Hervé la navigation aérienne au-dessus de l'immensité de la mer n'offre plus aucun danger. C'est là un point acquis d'une valeur incontestable, car lorsque le ballon dirigeable existera définitivement, il est certain que les traversées seront fréquentes; si une panne venait à immobiliser le moteur, l'aéronat ne serait pas complètement désemparé et ne serait pas forcé de voguer vers l'inconnu. Les déviateurs lui permettraient de dévier même

Digitized by Google

notablement du lit du vent et de gagner ainsi une côte hospitalière. On voit donc quelle est l'importance des appareils de Hervé et il faut rendre hommage au comte de la Vaulx d'avoir compris que pour résoudre en entier le problème de la navigation aérienne, il fallait procéder méthodiquement, ne rien laisser au hasard, décomposer ce grand problème et résoudre point par point chaque face de la question.

MM. de la Vaulx et Hervé poursuivent encore actuellement, avec une patience louable, leurs essais de déviation.

Avant de terminer cette série de récits de l'aérostation maritime, nous dirons un dernier mot du grand aéronaute Louis Godard et de son audacieux projet de la traversée de l'Atlantique, qu'il étudia dans ses moindres détails.

Ce trajet est d'environ 7,500 kilomètres et pourrait être accompli, toutes circonstances favorables en quatre jours et demi. Cependant il admet une traversée de douze à quinze jours et son ballon est construit pour y séjourner vingt-sept jours. Huit ballonnets-gazomètres, pour réparer les pertes de gaz, donneraient une durée supplémentaire de douze à treize jours, soit ainsi un total de quarante jours. Sous la nacelle est suspendu un canot automobile de sauvetage en aluminium. Cet aérostat, muni des appareils Hervé, pourrait entreprendre cette traversée sans danger sérieux et Louis Godard est l'aéronaute vaillant et intrépide apte à mettre ce projet à exécution. Le 17 novembre 1889, il fit avec son grand captif du Trocadéro une ascension libre avec vingt personnes à bord, voyage qui reste unique dans les fastes de l'aérostation.

En 1897, Godard parcourut 1,660 kilomètres en vingt-quatre heures et quinze minutes. A bord du « Saint-Louis », avec M. Balsau, il alla de Paris en Russie, 1,360 kilomètres, et enfin fit une ascension atteignant l'altitude de 8,558 mètres. Il prétend vouloir atteindre 12,000 mètres avant de terminer sa carrière.

Digitized by Google

En 1898, sous l'impulsion du comte de la Vaulx, dont nous avons parlé, le sport aérien en sphérique libre reprit vigoureusement sa place. De grands voyages, à grande altitude et à grande distance, des courses telles que la Coupe Gordon Bennett, des rallyes-ballons s'organisent de toutes parts. Quelle locomotion, en effet, est plus agréable; que d'imprévus, que de péripéties intéressantes! Aucun voyage ne se ressemble. L'aérostation est un sport attachant et passionnant.

Celui qui y a goûté ne peut plus s'en passer. Elle ne consiste pas, comme beaucoup pourraient le croire, à monter le plus haut possible, puis à descendre. C'est dans la conduite d'un ballon que se révèle la science. Il faut pouvoir se tenir dans les régions basses, franchir les villes, les villages, les bois, les vallées, planer sur toute une civilisation, dont on surprend les secrets. A l'atterrissage, on apporte avec soi l'inconnu: et que d'émotions et de sensations inoubliables peut procurer l'aérostation à notre esprit aventureux. Elle nous permet d'éprouver pour quelques heures les jouissances de l'explorateur le plus audacieux. Sans fatigue ni perte de temps, tout le monde peut le dimanche quitter sa table de travail et quelques instants après parcourir en vainqueur l'immensité des déserts aériens. C'est là l'idéal des sports.

Pour terminer cette subdivision, nous citerons, simplement pour être complet, sans nous y étendre longuement, puisque toutes ces ascensions sont connues, les grandes épreuves de ces dernières années.

Pour ne parler que de l'Aéro-Club de France, le plus actif, nous dirons que cette association, dont les travaux n'ont fait qu'augmenter, avait à son actif, en 1901, 372 ascensions, ayant enlevé 1,075 voyageurs, séjourné 2,463 heures dans l'atmosphère et parcouru 59,710 kilomètres. Le volume de gaz consommé représente le cube formidable de 472,200 mètres cubes. Cette statistique est suffisamment éloquente.

Digitized by Google

Le sphérique se construit en toutes dimensions, depuis le « Petit Brésil », œuvre de Santos Dumont, cubant 113 mètres cubes, jusqu'au géant de Giffard que nous avons décrit, cubant 25,000 mètres cubes et pesant sans lest, ni guide-ropes, ni grappins, 16,350 kilogrammes. On voit qu'il y a donc de la marge. La réclame moderne, toujours ingénieuse, a aussi envahi l'aérostation: c'est ainsi que nous voyons Godard construire un ballon-biberon et Lactambre un ballon-bouteille. Pour nous occuper seulement des ballons sphériques, nous dirons que les plus courants cubent de 600 à 800 mètres cubes et les ballons des grandes épreuves de 2,000 à 2,500 mètres cubes. Les premiers emportent deux passagers, les plus gros de six à dix personnes. Nous ne rentrerons pas dans les détails de construction d'un ballon, mais il est bon de savoir que la première question à envisager est le choix de l'étoffe. Nous avons vu que de Montgolfier employait la toile d'emballage recouverte de papier: inutile de dire que cette composition ne pourrait contenir l'hydrogène, ni même le gaz employé actuellement. Le physicien Charles employa la soie vernie au caoutchouc: c'est l'étoffe qui est la meilleure mais aussi la plus coûteuse. Généralement le tissu du ballon est une étoffe de coton ou le ponghée. Quel que soit le tissus, il est toujours soumis à des essais de résistance à l'aide d'un dynamomètre spécial. Le fonctionnement de la soupape et la description des agrès seraient par trop techniques pour trouver place ici: reprenons donc le sens historique de notre résumé.

L'aérostation a toujours passionné les femmes. Nous avons vu l'ascension de M^me^ Thible, à Lyon, en 1784, celles de M^me^ Blanchard: citons en outre celle de M^me^ Sarah-Bernhardt, l'illustre pensionnaire de la Comédie Française, en 1878.

De ce fait, l'aérostation matrimoniale ne pouvait manquer de naître. C'est en Amérique, naturellement, en 1890, à Lowil, dans le Massachusetts, que fut solennelle-

Digitized by Google

ment célébré un mariage en ballon devant plus de 10,000 personnes. Il était captif d'abord, mais aussitôt la cérémonie terminée, clergyman et témoins descendirent et le ballon libre s'éleva dans les airs emportant l'heureux couple, voulant se rapprocher sans doute de la lune... de miel.

La Vie au grand air, grand périodique français, créa ces dernières années une coupe Challenge des femmes aéronautes et nombreuses sont celles qui prirent part à ce tournoi aérostatique.

Nous ne pouvons même citer ici tous les noms des femmes aéronautes modernes; contentons-nous des plus célèbres, et nous nommerons Mme Masuel, Henriette Delaunay, Surcouff, de Larine, la duchesse d'Uzès, Lina de Visa, de Louge, Berthe de Nyse, l'archiduchesse Marguerite, fille de S. A. I. l'archiduc d'Autriche Léopold-Salvator, qui, âgée de 8 ans seulement, fit avec son père sa première ascension.

Un autre genre de sport est la descente en parachute, qui est représentée avec honneur par Mlle Kathchen Paulus, de Francfort a/M., qui a opéré jusqu'à ce jour plus de 100 expériences.

1900 fut aussi une grande année dans l'histoire de l'aérostation, notamment par le concours de Vincennes, auquel prirent part plus de 150 ballons. Ce fut assurément la plus grande manifestation aérostatique qui ait eu lieu et c'est lors de ces fêtes que le « Saint-Louis », piloté par Louis Godard et Balsan, atteignit l'altitude de 8,558 mètres, restait dix-huit heures consécutives dans les airs dont sept heures d'orage.

Les 26 et 27 septembre 1903, le « Djinn », emportant de la Vaulx, le capitaine Voyer et le comte d'Oultremont, partit de Paris et atterrit à Carlam Hill, près de Hull, en Angleterre, après une ascension de dix-sept heures, trajet le plus long qui ait été accompli de France en Angleterre.

Franchir les plaines, les mers, ne suffit plus à l'ardeur

Digitized by Google

de nos modernes aéronautes et leur noble ambition est maintenant de planer, comme les aigles, au-dessus des Alpes et des Pyrénées; d'ailleurs le spectacle en vaut la peine: quels splendides panoramas se déroulent sous les yeux émerveillés de l'aéronaute qui voit s'abaisser sous ses pieds les sommets aux neiges éternelles.

Un brillant aéronaute suisse, le capitaine Spelterini, que tout le monde connaît de nom, s'est fait une spécialité de ces ascensions en montagne. Il a effectué sept voyages déjà au-dessus des Alpes, atteignant des altitudes de 6,800, 5,200 et, le 8 août 1909, 5,700 mètres. Spelterini nous laisse les plus beaux souvenirs de ses périlleux voyages.

L'archiduc Léopold-Salvator est aussi un fervent de l'alpinisme aérostatique et son ascension du 16 avril 1903, au-dessus du groupe du Dachstein, est une des plus belles réalisée en montagne. Le départ eut lieu de Salzbourg avec le « Météor » qui s'éleva jusqu'à 4,200 mètres et, après quatre heures de sustension, parcourant 170 kilomètres, vint prendre terre à Judenburg, près de Weisskirchen, en ayant doublé le sommet du Dachstein (2,996 mètres).

Les Pyrénées aussi ont attiré les aéronautes et ainsi l'aérostation a conquis peu à peu l'immensité des continents et des mers, et les déserts brûlants de l'Afrique eux-mêmes seront un jour sillonnés par des navires aériens.

Nous terminerons ici cette subdivision pour parler de la deuxième partie, non moins intéressante : Les dirigeables.

(A suivre.) L.-G. Suain.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

La fin de saison sera, grâce au zèle des directeurs de la Monnaie, une sorte de renouvellement ou, si vous aimez mieux, de récapitulation de tout le travail de l'année. Après une revue admirable des drames lyriques de Gluck, on nous promet, avec des interprètes allemands, que nous goûterons à nouveau les joies wagnériennes. Enfin l'opéra de Monte-Carlo nous débarqua, ayant à sa tête le célèbre chanteur russe, M. Chaliapine.

Mais avant tout cela, dans un élan de louable éclectisme, MM. Kufferath et Guidé devaient nous offrir la primeur d'un opéra conforme aux formules désuètes de l'art italien. Certes, l'auteur de *La Dorise*, M. Galeotti, n'ignore pas les secrets des instrumentations compliquées ; mais après avoir ouï trois mesures d'orchestre, on est déjà convaincu qu'il est coloriste et mélodiste, qu'il se rattache à l'art de Verdi, pour ne pas remonter plus haut. Si le morceau détaché, l'air de bravoure sont sacrifiés par lui à ce récitatif continu, que Wagner a imposé une fois pour toutes à la scène lyrique, il n'en est pas moins vrai que le mouvement de son œuvre, les variations de ton, certains intermèdes plus particulièrement déclamatoires lui impriment une physionomie fort différente de celles des dernières compositions dramatiques du même genre en Italie et en France. L'originalité du musicien est quelque peu laborieuse et il force souvent la note, tapant fort plutôt que juste. Mais il faut beaucoup lui pardonner, parce qu'il a été desservi par un poème simplement absurde ; il n'est pas permis de se moquer du monde comme le fait intrépidement le librettiste de *La Dorise*.

Mme Croiza n'est pas trop avantagée par son rôle, et pourtant elle sait y être enjouée et touchante suivant les circonstances. Mmes Dupré et Symiane n'ont pas grand'chose à faire à côté d'elle. Le principal emploi est tenu par M. De Cléry ; il y manifeste une autorité devenue coutumière.

Nous aurions voulu assister à ces cinq exécutions de Gluck, qui groupèrent des ferveurs trop clairsemées. Ici déjà nous avons parlé d'*Armide* et d'*Orphée*. Les reprises d'*Iphigénie en Tauride* et d'*Alceste*, après les fameuses représentations de jadis, qui épuisèrent une veine en somme peu

Digitized by Google

abondante, n'appellent pas de commentaire nouveau. En revanche, en nous offrant *Iphigénie en Aulide*, on nous permit une comparaison du plus haut intérêt. Les deux *Iphigénie* ne sont pas seulement les filles jumelles d'un créateur musical, dont la gloire ne peut plus subir d'éclipse. Ce sont deux dates importantes de l'histoire d'un art fameux. La moins connue des deux œuvres est celle dont Racine a fourni le thème. Le librettiste en a suivi l'inspiration avec une fidélité assez grande ; toutefois il a supprimé le personnage d'Ulysse, dont la diplomatie artificieuse s'accordait mal avec la simplicité des développements que comportait la réduction en trois actes. De même il a négligé Eryphile, c'est-à-dire l'élément de vie et d'intérêt qui résultait d'une rivalité d'amour. L'amour n'est plus qu'un ressort secondaire dans l'action du drame. Celui-ci est inclus tout entier dans le problème angoissant du sacrifice d'Iphigénie. Les larmes de sa mère, les violences d'Achille, la colère d'Agamemnon, puis ses hésitations paternelles suffisent à soutenir notre attention et, à de certains moments, à nous émouvoir jusqu'aux larmes. Certes il y a dans *Alceste* l'angoisse la plus humaine ; mais il m'a paru que nulle part autant que dans *Iphigénie en Aulide*, le génie musical de Gluck n'avait su, par des moyens élémentaires, jeter le trouble dans les âmes.

L'interprétation de Mmes Croiza et Béral est digne d'un théâtre de premier ordre ; M. Laffitte a également droit à des éloges. Les chœurs bien stylés et les ballets réglés avec tact achèvent la conquête du spectateur que, dès le lever du rideau, des décors lumineux prédisposent favorablement.

Des autres théâtres bruxellois rien à dire, en cette quinzaine, sinon qu'une troupe de fortune nous a fait connaître au Parc *La Barricade* de M. Paul Bourget et que l'Alcazar nous initia aux tribulations peu passionnantes d'un beau soudard, mal armé contre les séductions des donzelles.

J. DE W.

* * *

Les livres.

G. LAFENESTRE, *La vie et l'œuvre de Titien*. Paris, Hachette, in-12. — Cette nouvelle édition de l'intéressante étude de M. Lafenestre atteste des soins, qui en accroissent singulièrement la valeur. L'éminent archéologue a lu tout ce qui a été écrit dans ces dernières années sur le plus illustre des artistes vénitiens, et il a fait preuve de la plus louable objectivité dans ses jugements sur les recherches et les appréciations d'autrui. Sa monographie est aussi abondamment et aussi minutieusement documentée qu'on peut le désirer ; on lira avec un réel plaisir certaines lettres, certains extraits d'œuvres historiques, qui nous restituent les milieux princiers dans lesquels vécut Titien jusqu'à un âge très avancé, honoré aussi bien de Charles-Quint et de son fils Philippe que des divers potentats, dont le dilettantisme très italien lui valut l'amitié et la protection. A certains endroits, l'auteur a cru pouvoir se départir de l'extrême sobriété de son exposé, et sur les voyages du peintre, sur son long compagnonnage avec P. Arétin, sur ses relations avec l'empe-

Digitized by Google

reur, il a su être aussi vivant que l'exige une œuvre d'histoire. Néanmoins, c'est l'analyse de ses tableaux et l'étude des circonstances dans lesquelles ils furent composés qui constituent l'essentiel de cette utile monographie.

* * *

Signalons le nouveau volume de M. Léon Séché, *Madame d'Arbouville d'après ses lettres à Sainte-Beuve* (Paris, *Mercure de France*, in-12). Est-on en droit d'affirmer que nous avons ici de quoi compléter et corriger ce que nous savions du grand critique? Ce serait peut-être s'avancer fort; les lettres de Mme d'Arbouville nous font surtout connaître et aimer cette noble femme, qui défendit avec une belle vaillance une vertu sans austérité vaine et déplaisante contre les tentatives souvent renouvelées d'un homme qu'elle chérissait, mais dont elle connaissait trop les tares physiologiques pour se livrer à lui. Céder, c'eût été se condamner à un prochain abandon, se diminuer sans profit pour personne, s'exposer peut-être aux indiscrétions d'un second *Livre d'amour*. Mais l'amie sûre, jamais découragée, la conseillère se prodigua pendant les quatre ans que dure cette correspondance, et probablement plus longtemps encore.

M. Séché a bien vu cela, et le commentaire dont il fait précéder ces lettres, pour abondant qu'il soit, est d'une lecture attrayante et instructive. C'est un utile complément aux nombreux volumes qu'il a déjà publiés sur le grand critique et son entourage féminin.

* * *

Voici deux livres inspirés par la Lorraine. L'un est de M. René Lauret et a paru chez Bernard Grasset; il est intitulé *Line*; le sous-titre localise un récit, dédié à M. Maurice Barrès, et dont la sobriété et l'élégance le distinguent avantageusement parmi trop de fictions mort-nées de nos débutants. Les recherches de mots et de détails pittoresques, destinées à donner à cette œuvrette une couleur provinciale, m'ont plu davantage que le *voulu* des pages d'entrée et de conclusion, le ton doctrinal — et quelquefois doctrinaire — de celui qui veut prouver. Ailleurs le jeune romancier s'abandonne à sa verve, et le récit coule, frais et rapide, comme les rivières de son pays. Il y a dans ces deux cents pages une très belle promesse de talent.

Il y a déjà des réalisations plus fermes dans le second livre, *Sang d'Argonne*, dont l'auteur est M. Daniel Laumonier (Paris, Plon). C'est un « récit lorrain » et qui fait suite naturelle à d'autres récits du même écrivain, *Anne-Marie La Providence* et *Collier d'Or*. Le XVIe siècle, les années révolutionnaires et le commencement du XIXe siècle sont les époques les plus héroïques de l'histoire de cette noble province qui, écartelée en 1871, n'en continue pas moins à vivre et à prospérer en des tronçons qui rêvent de se rejoindre. On sait ce qu'est devenu cet admirable foyer d'art et de culture nancéen; on

Digitized by Google

aurait tort de désespérer de la plaine messine. Ici moins de souci de l'écriture que chez M. Lauret, mais de l'abondance, de la facilité et une rapidité d'allures qui fait penser, sinon à Walter Scott, nommé par M. Barrès dans sa vibrante préface, du moins à un bon élève de Dumas père et aussi, avec moins d'emmêlement, au premier Balzac.

* * *

PIERRE-MAURICE MASSON, *Madame de Tencin* (1682-1749). Paris, Hachette, in-12. — Voici un excellent livre, d'un dessin ferme, d'une critique irréprochable, d'une vérité saisissante. Et, mérite particulier, c'est un livre qui nous manquait. On a beaucoup écrit sur le XVIIIe siècle, on l'a abordé par tous les côtés, même ceux dont l'escarpement aurait dû décourager les enquêtes. Le monde d'alors, silhouetté par Arsène Houssaye et autres pas ellistes, traité à l'eau-forte par les Goncourt, peint en bustes surtout féminins, par Sainte-Beuve a, dans ces trente dernières années, inspiré à MM. Gaston Maugras et Lucien Perey toute une suite de monographies abondantes, volontairement prolixes, cousées d'inédit et surchargée de savoureux et interminables extraits. On ne peut plus s'occuper des cours de Louis XV et Louis XVI sans recourir à ce que ces laborieux commentateurs ont écrit sur Lauzun, les Choiseul, les Boufflers, Mme d'Epinay et l'abbé Galiani. Mais sur la Tencin, sa vie, ses intrigues, son salon et ses ouvrages nous étions insuffisamment informés.

Sainte-Beuve semble s'en être désintéressé; il lui donne, en passant, un coup de sa griffe acérée (dans un article sur la Pompadour, où il loue d'ailleurs son « coup d'œil » et son esprit); il la mentionne avec une sorte de dédain. M. Masson a prouvé que le personnage joué par elle méritait moins d'indifférence, qu'elle avait tenu bien des fils, menacé ou provoqué la faveur de plus d'une puissance, approché elle-même de cette quasi-souveraine influence, dont son frère bénéficia sans cesse, quoiqu'il s'en défendît ou, du moins, eût les apparences de le faire. Grâce à la correspondance de cette intrigante de génie avec Richelieu et aussi avec ce frère, correspondance malheureusement perdue aux neuf-dixièmes, nous sommes maintenant un peu plus avancés dans la connaissance d'un règne, et ce n'est pas un bénéfice minime; mais nous acquérons — et c'est l'essentiel — des certitudes sur une femme qu'on a trop souvent rabaissée à n'être que la tenancière d'un bureau d'esprit. En réalité, le salon et les romans de Mme de Tencin ne sont que l'habile paravent, derrière lequel se dissimule à peine une redoutable ambition, toujours active et tenace, un de ces génies féminins, où l'on ne sait s'il y a plus à exécrer qu'à admirer, et pour qui la domination est la volupté suprême; comme dit en conclusion l'auteur, « elle appa« raît, au milieu d'une génération frivole comme une amazone manquée »; mais il est bon d'ajouter que d'autres femmes eurent alors des tempéraments

Digitized by Google

d'hommes, une Mme du Chatelet, une Geoffrin, une du Deffand peut-être, sans qu'aucune, supérieure à la Tencin par tel ou tel talent, lui fût d'ailleurs comparable par cette ubiquité dans les œuvres de sa volonté conquérante.

M. W.

* * *

M. Cammaerts, dont nous avons publié une étude sur Guido Gezelle et signalé jadis d'ingénieuses traductions de ce poète, s'essaie maintenant à un autre travail, peut être plus malaisé. J. Ruskin écrit une langue très particulière, traîtresse en ses replis savants; sa pensée aime à s'envelopper de voiles qu'on n'écarte que d'une main hésitante. Il y a d'autant plus de courage et de mérite à s'efforcer de le mettre à la portée du public français.

Les *Conférences sur l'Architecture et la Peinture* faites à Edimbourg en 1853 présentent, sous une forme concise et familière, un exposé frappant de la doctrine ruskinienne telle qu'elle se dégage de l'étude des *Modern Painters* et des *Pierres de Venise*. Sous leur aspect modeste, elles marquent un moment solennel dans l'œuvre et dans la vie du maître: celui auquel, délaissant le travail recueilli du critique d'art, il se décide à parler directement à ses contemporains et à entreprendre cet apostolat pour la défense de la Beauté contre le conventionalisme d'un art officiel et contre l'industrialisme d'une société utilitaire, au cours duquel il épuisa le meilleur de ses forces.

Les *Conférences* sont au nombre de quatre. Les deux premières constituent un plaidoyer en faveur de la Renaissance gothique et un réquisitoire contre le style néo-grec ou palladien; la troisième constitue une sorte d'apologie de W. Turner et représente son art comme le couronnement de l'évolution du paysage en Europe du XIVe au XIXe siècle. La quatrième enfin renferme un exposé de la doctrine de l'école préraphaélite et une éloquente défense de ses principes fondamentaux.

Comme on le voit, ces *Conférences* n'intéressent pas seulement les « Ruskiniens » mais tous ceux qui suivent, même de loin, les grands mouvements de l'Art Moderne dont la Renaissance gothique, l'impressionnisme de Turner et la poussée préraphaélite constituent peut-être les trois principales étapes, non seulement en Angleterre, mais dans l'Europe entière C'est l'éditeur Laurens, à Paris, qui a entrepris cette importante publication, annotée avec soin. L'illustration est abondante; à côté des planches figurant dans l'édition originale, prennent place les reproductions de plusieurs œuvres d'art auxquelles il est fait allusion au cours de chaque conférence.

* * *

TROIS LIVRES SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — La production historique ne chôme pas en France, mais il n'y a pas d'époque qui constitue un thème aussi fécond de recherches et de polémiques que l'année 1789 et celles qui

Digitized by Google

suivirent. Trois livres récents s'y rapportent encore. L'un d'eux est d'un des plus brillants disciples de M. Aulard, le professeur Sagnac, de Lille; il est intitulé : *La Chute de la Royauté* (Paris, Hachette, in-12) C'est le récit attentif, minutieux et critique de tous les événements qui précédèrent immédiatement la célèbre journée du 10 août. L'auteur a su renouveler une matière qui semblait tout près de l'épuisement. Il s'efforce à l'impartialité, ce qui ne veut pas dire qu'il dissimule des sympathies doctrinales pour les « patriotes » et les Jacobins, défenseurs de l'intégrité du territoire contre les intrigues autrichiennes, les constitutionnels et la Cour. Peu ou point d'appréciations, mais une coordination adroite, serrée et nerveuse de faits tant de fois racontés, mais qu'il est toujours possible de présenter sous un jour nouveau. Seul, le début du chapitre V est consacré à la revue et à la critique de tant d'historiens, qui obéirent à des passions diverses en interprétant les faits. Une fois de plus le parti-pris de Taine éclate aux yeux; il égale, s'il ne dépasse, celui du réactionnaire Mortimer-Ternaux. Avec plus de probité, mais guère plus de sang-froid, Michelet et Louis Blanc ont dramatisé cette journée du 10 août qui n'avait pas besoin pourtant de l'ornementation littéraire. Il y avait place entre ces extrêmes pour un exposé scientifique, et tout permet de présumer que M. Ph. Sagnac nous l'a enfin donné.

Ce n'est pas du tout le même caractère d'objectivité qui fait le mérite du récit que nous donne M. Pierre de Vaissière de *La Mort du Roi* (21 janvier 1793), chez Perrin (in-8°). Non que les préoccupations scientifiques soient absentes de ce volume, illustré et imprimé avec goût. Mais on est averti, dès les premières lignes, des tendances politiques de l'auteur. Il n'importe, au surplus, l'intérêt de son livre étant dans la reconstitution, heure par heure et, pourrait-on dire, minute par minute, de la dramatique journée du 21 janvier 1793. Pour cela, l'auteur a mis à contribution toutes les sources avec un grand souci de précision, et on a bien raison de dire qu'il l'a fait « avec une simplicité éloquente », car il n'y a nulle déclamation dans ce minutieux récit, qui se lit avec une agréable facilité, malgré ce que le sujet offre de répulsif.

Enfin, signalons brièvement un nouveau livre de M. Albert Mathiez, dont les beaux travaux sur l'histoire religieuse de la Révolution font autorité. Ce livre se rattache aux mêmes préoccupations que les précédents (*La Révolution et l'Église*, Paris, A. Colin, in-12). L'auteur y étudie un certain nombre de questions spéciales, dont la solution n'est pas indifférente à notre connaissance de l'esprit religieux à la fin du XVIII^e^ siècle. Ce n'est pas louer faiblement les publications antérieures de ce consciencieux érudit que d'avancer que plusieurs de ces questions n'auraient même pu être posées, avant qu'il apportât des précisions et contribuât à éteindre des préjugés dans un domaine où les gens de parti avaient été, plus encore qu'ailleurs, les seuls à exprimer des opinions motivées. Maintenant encore, on est porté à soutenir que les libres-penseurs ne sont pas moins suspects que les prêtres lorsqu'ils abor-

Digitized by Google

dent l'étude religieuse d'un temps où toutes les traditions furent bousculées, mais aucune autant que celle du catholicisme officiel, appuyé sur la monarchie. M. Mathiez n'a pas été le premier à observer — mais plus que tout autre il aura contribué à rendre cette observation scientifique — que l'on avait, après 1789, moins ambitionné de détruire le sentiment religieux que de l'assujettir à des préoccupations de civisme, en faisant du clergé l'instrument actif d'une propagande politique. C'était déjà l'idée de Rousseau ; mais ses disciples la précisèrent et lui donnèrent toute sa portée. C'est ce que montre encore, dans le présent volume, une curieuse étude sur les « philosophes et la séparation des églises et de l'État » ; on y voit Montesquieu, Voltaire, même Helvétius et d'Holbach, partisans d'une organisation religieuse mise au service des intérêts de l'État.

Les autres études du recueil n'ont pas moins d'importance historique, si l'on ne peut dire que toutes se rattachent à des objets aussi passionnants. Cependant, la discussion de la thèse de M. Aulard sur le rôle religieux de Robespierre et l'analyse des circonstances, dans lesquelles fut institué le Concordat, ont un vif attrait par l'énergie toute personnelle que déploie l'auteur dans son exposition. W.

* * *

La littérature balzacienne, qui forme déjà une bibliothèque, non compris le trésor de documents légué à l'Académie française par M. de Lovenjoul, vient de s'enrichir d'une intéressante publication. *La Dilecta* dont l'auteur est Mme Geneviève Ruxton, fait ressortir, dans le cadre d'un commentaire précis et précieux, la douce figure de Mme de Berny, la muse éthérée, qui fut le type, avec les transpositions nécessaires, de Mme de Mortsauf du *Lys dans la Vallée* et inspira les plus pures créations de la *Comédie humaine*. Les femmes qui réalisèrent le rêve secret de l'Homère de la société du XIXe siècle purent se flatter, comme Mme de Castries, d'avoir influencé son éducation politique, ou, comme l'*Étrangère*, d'avoir contribué à donner un but à sa vie désorbitée, la *Dilecta* reste le premier et peut être le seul amour du maître, parce qu'elle sut lui imposer une direction souveraine, les plus nobles de ses volontés.

Mme Ruxton, dont une préface de Jules Lemaître loue avec tact la ferveur pour le grand écrivain, nous paraît avoir bien saisi la nature de cette influence qu'exerça cette autre Mme de Warens, supérieure à la première par les vertus bourgeoises et la collaboration intellectuelle dont elle communiqua les bienfaits à son jeune ami Il y a dans son livre (éd. Plon) des pages bien féminines, des notations délicates et des sous-entendus charmants. Qu'après cela des parties de ce livre n'échappent pas aux redites, devenues quasi inévitables dans un pareil sujet, c'est ce qui n'offusquera ni ne découragera aucun lecteur.

* * *

Digitized by Google

M. Segard n'est pas un inconnu pour nous. Conférencier agréable et grand propagandiste des idées françaises, il a été applaudi chez nous. Il a, d'autre part, contribué à faire connaître nos écrivains, et M. Edmond Picard lui doit la seule étude, par laquelle il a franchi le cercle un peu étroit de la notoriété belge. Le voici qui publie (éd. Plon. in-12) un volume intitulé *La Sicile*, qui se recommande par de sérieuses qualités littéraires. Il n'a essayé d'y rivaliser ni avec les historiens proprement dits, ni avec les manuels pratiques de renseignements Volontairement, il n'a étudié que du seul point de vue artiste, les paysages, les monuments, les souvenirs historiques et les ruines éloquentes des civilisations disparues. Grecs, Carthaginois, Romains, Byzantins, Arabes, rois normands et espagnols ont laissé dans l'île de Théocrite des chefs-d'œuvre incomparables. M. Achille Segard les a étudiés en amoureux infiniment sensible à tous les ordres de beauté. Son style très imagé, pénétré devant la nature et devant les œuvres d'art d'une émotion presque religieuse, suggère au lecteur des visions d'une poésie et d'une précision parfaites.

* * *

M. Romain Rolland commence (éd. Ollendorff) avec *Les Amies* la troisième et dernière partie (*La fin du voyage*) de ce *Jean-Christophe* qui a dans la littérature d'aujourd'hui une place à part.

Dans ce nouveau volume, Jean-Christophe et son ami Olivier continuent leur voyage à travers la vie contemporaine. Mais Olivier se marie. Christophe, de son côté, est pris par des affections ou des amitiés féminines; et les deux amis s'éloignent momentanément l'un de l'autre. La femme joue le principal rôle dans ce livre, où passent une suite de types de jeunes filles et de jeunes femmes, très variés et très vrais. C'est une vivante étude de la crise morale que traverse la femme — (mariée ou indépendante) — d'aujourd'hui. Au contact des misères et des joies de ses « Amies », l'âme de Jean-Christophe, sans rien perdre de cette intransigeance morale qui fait sa force et sa saveur, est rendue plus humaine et plus proche encore de nous.

* * *

L'auteur de *Fruit sauvage*, V. Bouyer-Karr, publie *La Voile rouge*, dont le succès sera plus éclatant encore. C'est une suave idylle, terminée en drame farouche, et toujours d'un intérêt passionnant, qui se déroule au milieu des pêcheurs de la Côte d'Azur, dont les mœurs pittoresques sont décrites avec une rare poésie. (Librairie Ollendorff.)

Digitized by Google

NOS PARTIS POLITIQUES

AU LENDEMAIN DU 22 MAI

Les élections du 22 mai ont donné lieu à des jugements fort contradictoires. Chacun de nos trois grands partis s'est proclamé victorieux : les cléricaux, par ce qu'ils gardent le pouvoir ; les libéraux, par ce que seuls ils ont conquis un siège ; les socialistes, par ce qu'ils ont vu s'accroître presque partout le nombre de leurs suffrages. Cependant, au fond, personne n'est satisfait : le gouvernement, par ce que sa majorité est réduite à six voix, dont une imparfaitement sûre, et les partis d'opposition, par ce qu'ils avaient compté, cette fois, renverser le gouvernement.

I

Le principal fait qui se dégage de l'ensemble du scrutin, c'est la continuation du mouvement qui, depuis l'introduction de la R. P., a graduellement éclairci les rangs de la majorité cléricale, tombée de 58 voix en 1898, à 28 en 1900, à 26 en 1902, à 20 en 1904, à 12 en 1906, à 8 en 1908, enfin à 6 dans l'élection de cette année. Ce qui est particulièrement grave pour la droite, c'est que le nombre de ses suffrages a diminué dans une proportion plus forte encore. D'après les chiffres avoués par le *Journal de Bruxelles*, (numéro du 25 mai), alors que le chiffre des suffrages émis s'est accru de 101,308, l'accroissement des voix accordées aux candidats gouvernementaux n'a pas dépassé 33,989,

Digitized by Google

à peine un tiers. En réalité, d'après les chiffres officiels, défalcation faite des suffrages obtenus par les démocrates chrétiens qui sont partout en baisse, l'opposition a gagné, depuis 1906, 60,835 voix contre 29,186 attribuées aux cléricaux.

En faisant la part des diverses circonscriptions, on trouve que les cléricaux sont relativement en légère avance sur leurs chiffres de 1906, à Roulers, Ostende, Namur et Turnhout, c'est-à-dire précisément dans des circonscriptions où la présentation de listes catholiques dissidentes semblait augmenter nos chances de succès. Or c'est le contraire qui s'est produit; mais ceci prouve simplement qu'en 1906 les partisans de ces listes avaient confondu leurs voix avec celles de l'opposition. — D'autre part, Louvain, Ypres et Malines ont fourni à l'opposition des gains notables. — Il en a été de même à Dinant où, grâce à l'intervention d'une liste dissidente assez sérieuse, il s'en est fallu de cent voix à peine qu'un second libéral ne fut élu. — Il en a encore été ainsi dans tous les arrondissements du Luxembourg. — A Nivelles, où le parti libéral semblait s'être effondré, il y a quinze ans, voici qu'aujourd'hui, reprenant une forte avance sur les socialistes, il s'empare d'un second siège conquis sur les cléricaux. — C'est le phénomène inverse qui s'est produit à Courtrai, mais toujours au profit de l'opposition, grâce à la propagande incessante du représentant socialiste, auquel les cléricaux espéraient enlever son siège. — A Anvers, où l'accroissement du corps électoral a été considérable, les libéraux ont gagné 12,562 voix, les socialistes 2,216 et les catholiques seulement 7,570. — L'arrondissement de Bruxelles comporte un examen spécial de la situation.

Les chiffres de l'élection y donnent :

Cléricaux : 129,552 (gain sur 1906 : 20,373)
Libéraux : 98,634 (» » : 10,455)
Socialistes : 68,604 (» » : 10,984)

Digitized by Google

Les cléricaux ne sont en arrière que de quelques cents voix. Mais il faut tenir compte de leur alliance avec les indépendants, qui leur a valu une forte part des 11,280 suffrages obtenus en 1906 par la liste de M. Théodor; de plus, ils ont recueilli un bon tiers des 8,631 suffrages qui avaient été donnés en 1906 aux démocrates chrétiens et qui se sont trouvés réduits à 5,510 dans l'élection du 22 mai. Les libéraux, de leur côté, ont été affaiblis par la présentation d'une liste soi-disant wallonne qui, avec ses 4,148 voix, a fait le jeu du gouvernement, ainsi que par d'autres défections encore, dues en grande partie à l'habileté avec laquelle les cléricaux avaient exploité les intérêts de l'Exposition universelle. A première vue on ne saisit pas la connexité des deux questions. Mais une fraction trop considérable de la bourgeoisie bruxelloise s'est laissée effrayer par la perspective de l'agitation intense que ne manquerait pas de provoquer la dissolution des Chambres rendue inévitable par un succès sérieux de l'opposition; — sans oublier la perspective d'émeutes, au cas où le gouvernement, désavoué par le corps électoral, se serait avisé de garder le pouvoir jusqu'à la rentrée ordinaire du Parlement. — C'est principalement sur la rive droite de la Senne qu'a sévi cette préoccupation, mais le reste de l'agglomération avait un autre motif pour bouder les libéraux et si dans certains quartiers on leur a tourné le dos par ce qu'on avait l'Exposition, dans d'autres on en fait autant par ce qu'on ne l'avait pas. Enfin il est de notoriété que beaucoup d'employés et de petits bourgeois qui d'ordinaire donnent leurs suffrages à la liste libérale ont tenu à empêcher l'échec de M. Bertrand, en lui accordant un vote de préférence qui devrait profiter à toute la liste socialiste. Rien qu'à Schaerbeek, il a ainsi obtenu, personnellement, 2,685 voix qui ont achevé de donner aux socialistes de cette commune une avance de 1,682 voix sur leur chiffre de 1906.

Digitized by Google

Heureusement le ralentissement du progrès des libéraux dans certaines parties de l'agglomération a été partiellement compensé par les résultats de leur propagande dans les cantons ruraux de l'arrondissement. Cette pénétration des campagnes par les partis d'opposition est même un des traits caractéristiques les plus suggestifs de la dernière élection, et cela parmi les paysans de la province d'Anvers, du pays de Namur et du Luxembourg, aussi bien que dans les cantons ruraux du Brabant. Dans maint village, où naguère un libéral n'osait se montrer, des auditoires attentifs ont accueilli nos conférenciers; des associations libérales se sont fondées; des drapeaux bleus ont fait leur apparition aux fenêtres; des cortèges libéraux ont pu circuler sur la voie publique et, au jour du scrutin, des minorités inattendues sont venues attester à quel point nos idées avaient pénétré dans des masses jusqu'ici inféodées au clergé. Les ministres du culte, qui sont entretenus par l'argent des contribuables libéraux aussi bien que catholiques pour remplir une mission exclusivement spirituelle et qui, en réalité, ne sont plus que des agents politiques au service d'un parti, auront beau s'évertuer à établir que la chute du gouvernement actuel serait le signal d'une persécution religieuse « à l'instar de ce qui se passe en France »; ils auront beau affirmer, la larme à l'œil, que voter pour les candidats de l'opposition, c'est se compromettre en ce monde et se damner dans l'autre: ils verront de plus en plus s'écrouler le mur de terreurs et de calomnies, derrière lequel ils avaient jusqu'ici parqué leurs ouailles. La brèche est ouverte; il ne s'agit plus que de l'élargir et c'est peut-être la principale œuvre à accomplir par les libéraux, s'ils savent y apporter avec esprit de suite l'énergie et la persévérance qu'ils ont déployées dans les derniers mois de leur propagande électorale.

Digitized by Google

II

Une question qui devait naturellement se poser après la récente élection, c'est comment un pareil déplacement de suffrages n'a assuré que le déplacement d'un seul siège. Il résulte des calculs les plus modérés, (ceux de M. Hermann Dumont, dans le *Ralliement*) que si l'on additionne le chiffre des suffrages respectivement obtenus par les différents partis en 1910 dans une moitié du pays à ceux qui leur avaient été attribués en 1908 dans l'autre moitié, on trouve, pour les libéraux, les socialistes et les démocrates-chrétiens, 1 million 249,039 voix ou, en négligeant ces derniers 1,202,301, alors que le total des voix ministérielles atteint seulement 1,194,624.

D'autre part, à ne considérer que la dernière élection, il est incontestable que, pour obtenir un siège, il a suffi aux cléricaux de produire 14,019 voix en moyenne, alors qu'aux anticléricaux il en a fallu 16,001; ou, en d'autres termes, il a fallu à l'opposition 1,993 suffrages de plus qu'à la droite ministérielle pour atteindre un même résultat. Si les cinq provinces intéressées avaient formé un collège unique, avec un même quorum, qui eut été alors de 14,529 voix, l'opposition aurait obtenu 38 sièges au lieu de 36; les ministériels, 47 au lieu de 49. La *Flandre libérale* (n° du 26 mai) a appliqué le même raisonnement aux résultats de 1908 et elle a trouvé que, pour les quatre autres provinces une proportionnalité intégrale aurait assuré à l'opposition, non compris un démocrate-chrétien, 46 sièges au lieu de 43, alors que la droite aurait dû en obtenir 34 au lieu de 37; si bien que la Chambre devrait comprendre aujourd'hui (toujours abstraction faite de l'unique démocrate-chrétien), 84 membres de l'opposition contre 81 ministériels.

Que devient, dans ces conditions, la célèbre devise qui a

Digitized by Google

présidé aux campagnes triomphales de la Société pour la Représentation proportionnelle :

Le pouvoir à la majorité réelle du pays; le contrôle aux minorités; une représentation exacte de tous les éléments du corps électoral? — Et faut-il s'étonner si les quelques majoritaires impénitents du parti libéral ont cru l'occasion propice de s'en prendre au principe même de la R. P.? Nous pouvons être bien tranquilles à cet égard. Jamais, à moins d'un coup de force, notre pays ne sera ramené aux absurdités et aux injustices du régime majoritaire, d'abord par ce que ce serait à nouveau l'écrasement d'un grand parti qui a le droit de vivre de sa propre vie entre le parti clérical et le parti socialiste, ensuite par ce qu'un pays qui a introduit dans son régime électoral un principe de raison et de justice ne fait pas machine arrière dans le développement progressif de ses institutions. Mais si le principe de la R. P. a définitivement acquis droit de cité parmi nous, il ne s'ensuit point que son mode de réalisation soit à l'abri de toute critique. Ce qu'on est en droit de reprocher à notre régime proportionnaliste, c'est de ne pas être suffisamment proportionnel. Dès 1900, dans cette *Revue* même, j'ai prévu et dénoncé la vraie cause des irrégularités actuelles : la multiplicité et, par suite, l'exiguïté des circonscriptions, en dehors de quelques grands arrondissements (1).

Peu importe qui en profite. Que ce soient, comme à Malines, les cléricaux, obtenant trois sièges avec 46,632 voix, alors que l'opposition en obtient un seul avec 24,818 voix, ou, comme à Nivelles, le cartel qui emporte à son tour trois sièges avec 46,259 voix, alors que la droite avec ses 29,497 voix doit se contenter du quatrième, l'irrégularité n'en est pas moins flagrante. Effet du hasard, dira-t-on. Mais c'est pré-

(1) Cf. GOBLET D'ALVIELLA, *La représentation proportionnelle en Belgique, histoire d'une réforme*, 1 vol. Bruxelles, Weissenbruch, 1900, chap. IX.

Digitized by Google

cisément cette part du hasard qu'il s'agit d'éliminer dans la mesure du possible. Des déchets, il y en aura toujours; mais il faut du moins empêcher qu'ils ne soient assez multipliés pour créer dans l'ensemble une majorité factice, comme on l'a autrefois si souvent et si justement reproché au régime majoritaire.

L'*Étoile belge* a judicieusement rappelé que, lorsqu'on introduisit le suffrage universel, on se donna le mot pour conserver à peu près l'ancienne géographie électorale. Aujourd'hui les faits se sont prononcés et il semble que le moment est venu de mettre fin à ce régime transitoire. Une amélioration notable consisterait à établir des circonscriptions provinciales (sauf pour le Brabant où il y aurait peut-être lieu d'appliquer des règles spéciales, à raison de la divergence d'intérêts entre Bruxelles et les campagnes, les cantons wallons et les cantons flamands). Mais un système plus rationnel pourrait se chercher dans l'ordre d'idées exposé par M. Van de Walle à la Chambre et dans la presse : il s'agirait d'attribuer à chaque parti le droit d'utiliser dans certaines circonscriptions les excédents de suffrages qui lui ont été laissés pour compte dans d'autres collèges. Le problème va, du reste, se poser pour les élections provinciales et peut-être le système qu'on y adoptera fournira-t-il les éléments d'une solution applicable aux élections législatives.

Un autre reproche adressé avec une fréquence croissante à notre système actuel de votation, c'est qu'il vincule la liberté de l'électeur au profit des associations électorales et même de leurs comités. J'ai également prévu ce mouvement d'opinion, il y a quelque dix ans, quand j'ai proposé, ici même, un système mixte supprimant la case de tête, tout en maintenant certains avantages à l'ordre de présentation. Cependant l'idéal serait d'attribuer à chaque électeur autant de suffrages qu'il y a de candidats sur la liste de son choix, en lui imposant de désigner par un numéro l'ordre de ses préfé-

Digitized by Google

rences entre eux. C'est le système fréquemment adopté à l'intérieur de nos associations électorales pour la formation de leurs listes. Malheureusement, son application à des grandes masses d'électeurs allongerait extraordinairement la durée des votations, sinon des dépouillements.

En attendant, le remède est partiellement entre les mains des votants et c'est encore un détail caractéristique de la dernière élection que le recours au vote de préférence y est devenu de plus en plus fréquent, non seulement dans les arrondissements, comme Courtrai et Nivelles, où il était en quelque sorte imposé par les conditions du cartel, mais encore dans les grandes circonscriptions, telles qu'Anvers et surtout Bruxelles, où il a modifié,dans les listes de deux partis, l'ordre de présentation arrêté par les parrains. — Il serait désirable que nos associations politiques se prononcent plus explicitement sur sa légitimité, si l'on ne veut pas que ce genre de propagande reste une duperie pour les candidats les plus scrupuleux.

De toute façon, ce qui est inadmissible, c'est qu'on en revienne à la liberté du panachage. Les lois doivent tenir compte des faits. Qu'on le regrette ou non, nos élections sont des luttes entre partis ou groupes politiques. Chaque électeur doit avoir le droit de choisir entre les listes; si aucune ne répond à ses désirs, il a la faculté de présenter des candidatures même isolées, pourvu qu'il trouve à s'associer avec 99 autres présentants. Il peut également voter en blanc. Mais il serait absurde de l'autoriser à faire des choix contradictoires, peut-être dans l'arrière-pensée de nuire à une des listes pour lesquelles il vote, en travaillant à écarter ses candidats les plus méritoires, comme on l'a vu plus d'une fois dans les élections communales.

Au fond, le principal grief allégué contre la R. P., c'est qu'elle ralentit la vie politique et qu'elle supprime les mouvements d'opinions. Sur le premier point il suffit de s'en

Digitized by Google

référer à l'intensité de l'agitation électorale qui — en dehors peut-être de l'agglomération bruxelloise — a remué le pays entier. La vérité est que la R. P., sans rien changer aux conditions de la lutte dans les arrondissements partagés, a fait pénétrer l'activité des partis dans tous les arrondissements où la certitude d'une défaite absolue amenait naguère les minorités à se désintéresser des élections. — Quant au second point, il est indéniable que les renversements de majorité se font avec plus de lenteur, précisément par ce qu'ils doivent correspondre aux fluctuations réelles de l'opinion. Mais sur quoi peut-on se fonder pour soutenir qu'au 22 mai le régime majoritaire eût écrasé la droite? Je veux bien admettre qu'à Bruxelles les socialistes eussent consenti à se faire représenter par des libéraux sans demander des concessions intempestives et que ceux-ci l'eussent emporté au ballottage. Admettons également qu'à Nivelles le cartel eut fait passer deux libéraux et deux socialistes. Partout ailleurs, dans les provinces d'Anvers, de Namur, de la Flandre et du Luxembourg, les candidats catholiques l'auraient emporté haut la main, au second tour, sinon au premier. Les cinq provinces auraient donc envoyé à la Chambre 23 libéraux, 2 socialistes et 55 cléricaux. Qu'après cela M. Woeste continue à déplorer l'introduction de la R. P.; que même certains socialistes regrettent le temps où, grâce au régime majoritaire, ils tenaient les libéraux sous leur coupe, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; mais que de nos amis leur fassent écho, c'est ce qui dépasse la compréhension !

III

Il est aussi absurde de mettre au passif de la R. P. l'apathie du corps électoral que de reprocher au baromètre la durée du mauvais temps ou la prolongation d'une sécheresse. Est ce la faute à notre mode de votation si nous nous

Digitized by Google

sommes fait illusion sur l'étendue d'un courant politique que nous croyions devoir emporter toutes les digues ? L'élan était incontestable, mais les faits ont montré qu'il n'avait guère pénétré au delà des couches superficielles du corps électoral. C'est une erreur assez répandue de s'imaginer que les partis politiques se partagent l'ensemble de la nation. Ils ne sont, en somme, que des états-majors comprenant : les personnages investis d'un mandat, les aspirants-mandataires, les membres des associations électorales, un certain nombre de journalistes, enfin une petite fraction de citoyens qui, pour une raison quelconque, se classent eux-mêmes sous une étiquette politique. La masse du corps électoral, surtout sous un régime de suffrage généralisé, reste en dehors de cette organisation. A la vérité, il s'y manifeste un clichage, mais il est dû à l'habitude, au désir de ne pas se déjuger, à l'influence du milieu ou de la tradition, à la lecture persistante d'un journal, à des sympathies personnelles pour tels ou tels politiciens, voire à une conception de l'intérêt général parfois confondue avec une certaine catégorie d'intérêts particuliers, et voilà pourquoi le suffrage universel, comme le faisait encore observer récemment M. Georges Lorand, est une force « calme, persévérante, conservatrice et presque immobile »,

Cependant, la routine des opinions n'est pas si forte qu'un certain nombre d'esprits plus habitués à raisonner par eux-mêmes ou plus disposés à subir des influences extérieures ne modifient leur attitude entre les scrutins, et cette évolution peut certainement prendre des proportions suffisantes pour déplacer une majorité aussi faible que celle de nos cléricaux. Avions-nous quelque bonne raison de l'espérer au 22 mai ?

Ce n'étaient pas les griefs qui nous manquaient. Alors que toute trace des anciennes dissentions libérales avait complètement disparu ; que même les deux grands partis d'opposition avaient cessé de se combattre, pour diriger tous leurs

Digitized by Google

efforts contre le gouvernement; que le parti libéral avait accentué son programme dans un sens démocratique et le parti socialiste avait modéré le sien en ce qui concerne les réformes pratiques, — les cléricaux avaient accumulé, dans les derniers temps, des maladresses et des provocations qui cachaient mal leurs propres dissidences. Sans programme positif, ils ne semblaient d'accord que pour déconsidérer l'enseignement public et favoriser les écoles confessionnelles. Ils n'avaient réussi à résoudre la question militaire qu'avec le concours des gauches, en jetant par-dessus bord une fraction de leur propre parti. Après avoir promis tout au moins l'unification des lois électorales, ils s'étaient systématiquement refusés à aborder l'examen de cette réforme qui menaçait de devenir un nouveau brandon de discorde dans leurs rangs. Prodigues des deniers publics, quand il s'agissait de subsidier les organisations électorales ou religieuses de leur nuance, ils laissaient en souffrance, faute d'argent, les travaux et les services les plus utiles, sans compter le refus systématique d'accorder aux fonctionnaires et aux agents de toute catégorie une augmentation de salaire nécessitée par un renchérissement général de la vie, lui-même attribuable en partie à l'accroissement des impôts indirects. Leur gestion financière était du reste, déplorable et il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que leurs prétendus bonis annuels étaient le fruit d'habiles jeux d'écriture. Enfin la partialité de leurs nominations était de nature à révolter quiconque estimait que les titres scientifiques et les capacités administratives devaient passer avant les services électoraux et les billets de confession. — A ces accusations, ils ont bien essayé de répondre qu'ils sont le vrai parti de la liberté ; qu'ils ne prétendent imposer aucune forme de religion, mais simplement faire respecter la foi de l'immense majorité des familles belges; que, en favorisant la substitution de l'enseignement privé à l'enseignement public, ils entendent décharger les contribuables d'un fardeau

Digitized by Google

énorme; qu'ils sont les vrais auteurs de la nouvelle loi militaire ; que, s'ils se refusent à supprimer le vote plural, c'est par ce qu'il y a là une transaction honnête et durable; que le gouvernement a donné satisfaction à tous les grands intérêts publics, sans établir de nouveaux impôts directs et sans compromettre l'avenir financier du pays. Passant ensuite de la défense à l'attaque, ils ont soutenu que l'opposition n'avait d'autre lien ni d'autre programme que le désir de déchaîner une persécution religieuse et de déchristianiser le pays, en forçant les enfants à fréquenter des écoles athées; que, pour escalader le pouvoir, elle avait prodigué des promesses irréalisables, ou du moins dont la réalisation ne pourrait se faire sans une énorme aggravation des charges publiques; enfin que, le maximum de nos espérances électorales étant la conquête de trois ou quatre sièges, tout gouvernement deviendrait impossible en l'absence d'une majorité quelconque dans le Parlement.

A quoi libéraux et socialistes n'ont pas manqué de répliquer qu'ils entendaient maintenir la liberté pour tous et que s'ils comptaient mettre un terme au gaspillage des subsides octroyés aux congrégations sous prétexte de favoriser des œuvres sociales, ils étaient trop respectueux des droits de la conscience pour rien entreprendre contre la liberté des cultes; que dans leur pensée, l'obligation de l'enseignement non seulement comprenait le libre choix de l'école, mais encore la faculté laissée aux communes de subsidier des établissements privés, partout où l'organisation des écoles publiques était insuffisante pour assurer l'instruction à tous les enfants, sous cette double réserve que l'enseignement scientifique fût contrôlé par l'État et que les droits des dissidents fussent respectés. Ils ajoutaient que le suffrage plural était devenu une mesure de parti, avantageant les électeurs ruraux au détriment des populations urbaines; que les réformes démocratiques inscrites à leur programme avaient été réalisées

Digitized by Google

sans le moindre bouleversement chez la plupart de nos voisins; enfin qu'ils trouveraient les ressources nécessaires pour les mener à bonne fin, en s'adressant à des sources de revenus jusqu'ici soustraites à l'impôt.

Ces considérations, que les partis d'opposition ont fait valoir, chacun d'après ses méthodes, n'ont pas été sans influencer une fraction notable du corps électoral, ainsi que je l'ai rappelé plus haut. Mais nous sommes en droit de nous demander pourquoi elles n'ont pas produit davantage.

La raison en est tout d'abord dans la prospérité même que traverse en ce moment la Belgique. Nos affaires se développent à l'intérieur et au delà de nos frontières; le travail abonde; les profits et les salaires sont en hausse; le bien-être et le luxe prennent des proportions sans précédents. Or si, dans les périodes de vaches maigres, on s'en prend au gouvernement de leur dépérissement, dans les temps de vaches grasses, on n'est que trop disposé à passer l'éponge sur les faiblesses, les fautes et même les scandales du pouvoir. Il s'est produit en grand, dans le pays, le même phénomène que nous avons constaté dans la capitale à propos de l'Exposition. Tout ce que demande une notable fraction de la bourgeoisie, c'est de la tranquillité, afin que les affaires marchent. Or, un changement de gouvernement, avec une dissolution en perspective, ne devait guère sourire à la finance, à l'industrie, au commerce, c'est-à-dire aux milieux où, en temps ordinaire, le parti libéral trouve un puissant concours. Les circulaires des candidats cléricaux ne faisaient guère entendre d'autre note et il paraît qu'à Bruxelles ainsi qu'à Anvers, la « Bourse » s'était carrément prononcée contre le renversement de la majorité parlementaire.

La seconde raison — peut-être plus puissante encore — c'est l'incertitude de ce qu'amènerait le triomphe de l'opposition et — particulièrement dans des groupes ordinairement acquis aux candidats des libéraux — la crainte de voir ceux-ci,

Digitized by Google

par soif du pouvoir, se mettre à la remorque du parti socialiste. Dans une interview accordée le 24 mai, au *Journal de Bruxelles*, M. Théodor, oubliant que la période des bluffs électoraux était close depuis l'avant-veille, a gravement prétendu que « le parti libéral n'existe plus comme tel et qu'il n'a plus de principes propres ». Inutile de démontrer que le nouveau député de la liste clérico-indépendante a pris ses désirs pour des réalités et que nos représentants libéraux n'ont aucune velléité de se suicider pour lui permettre de reprendre leur succession sous l'œil paternel de la droite. Il n'en est pas moins indiscutable que la crainte de concessions exagérées au socialisme contribue à écarter du parti libéral des éléments conservateurs qui sont sincèrement anticléricaux et qui à ce titre devraient nous donner leur appui. C'est une mauvaise politique de les injurier en les accusant de trahison; ce qui du reste est injuste, puisqu'ils sont libres de leur vote. Mieux vaut leur démontrer que leurs appréhensions n'ont pas raison d'être et que le parti libéral entend rester ce qu'il a toujours été, un parti d'ordre et de conservation sociale aussi bien que de démocratie et de progrès.

En réalité, ce qui les effraie, ce n'est pas notre programme, dont l'application renferme exclusivement des réformes justes et rationnelles auxquelles la Belgique ne peut plus se soustraire. Leur appréhension ne provient pas de ce que nous disons, mais plutôt de ce que nous ne disons pas, et à cet égard, il nous importe de faire entendre non seulement où nous voulons aller, mais encore où nous ne voulons pas aller.

IV

On me pardonnera de formuler ici quelques axiomes qui sont de véritables truismes, mais que nous sommes parfois enclins à perdre de vue : Quelles que soient les circonstances dans lesquelles les cléricaux perdront le pouvoir, la nouvelle

Digitized by Google

majorité sera composée de libéraux et de socialistes respectivement élus par des électeurs différents. Les deux fractions ne pourront rien l'une sans l'autre. Tout en poursuivant un arrière-but séparé, elles ont en commun certains objets d'application immédiate. Pour réaliser ces objets elles devront s'entendre entre elles. Cette entente n'est possible qu'au prix de concessions réciproques et d'engagements préalables.

Supposons qu'à la suite d'une dissolution, un déplacement de sièges assure à l'opposition actuelle une majorité de 7 à 8 voix. Voici la Chambre composée de 48 libéraux et de 38 socialistes en présence d'une droite réduite à 79 membres. Que va-t-il se passer? Tout en respectant la prérogative royale dans le choix des ministres, il faut reconnaître qu'il n'y a que trois combinaisons imaginables : un cabinet de libéraux modérés qui s'efforcerait d'administrer entre les partis, mais qui serait étranglé au premier tournant par la coalition des extrêmes; un cabinet exclusivement libéral qui gouvernerait au jour le jour avec l'appui des socialistes, mais qui serait plus ou moins sollicité à de perpétuelles capitulations; un cabinet mixte de libéraux et de socialistes qui chercherait à combiner des formules législatives susceptibles de réunir l'assentiment des deux partis.

De toute façon ce serait l'inconnu. Or le corps électoral a horreur du vide, tout autant que la nature dans l'ancienne physique. Il y a quelque trente-six ans, un parlementaire, distingué comme économiste sinon comme orateur, Adolphe Le Hardy de Beaulieu, écrivait déjà, dans cette *Revue*, pour expliquer les défaites alors persistantes des libéraux, que les électeurs ne donnent pas de blancs-seings aux partis et que si l'opposition voulait reprendre le pouvoir, elle devait dire « d'une façon, claire, précise, concordante », ce qu'elle voulait en faire [1]. Cette nécessité est encore plus impérieuse,

(1) *Les élections de juin, les enseignements qu'elles donnent*, dans la *Revue de Belgique* du 15 août 1874.

Digitized by Google

aujourd'hui qu'il s'agit de réunir dans une même action des éléments discordants qui ne doivent pas songer à se duper l'un l'autre. Affirmer qu'ils trouveront bien le moyen de s'entendre, quand ils auront mis les cléricaux par terre, n'est qu'une réponse dilatoire, de nature à aggraver le problème sans le résoudre. Ce n'est pas après la défaite de l'ennemi, c'est avant la bataille que, dans les conditions actuelles, il faut préciser les suites de la victoire.

On dira peut-être que chacun des deux partis a son programme détaillé et qu'il y a accord tacite ou avoué sur les points qui leur sont communs. On peut même énumérer à cet égard toute une série de réformes qui, en attendant la revision de la Constitution, suffiront certainement à occuper la durée d'une législature :

1° La réforme électorale à la province et à la commune; la généralisation de la R. P. et l'abolition du vote plural;

2° L'instruction obligatoire avec toutes les questions relatives à l'organisation primaire; la défense de l'école publique et le respect des consciences;

3° La réforme de l'impôt, de façon à atteindre des sources de revenus qui échappent actuellement à toute taxation, avec des dégrèvements pour les moins fortunés;

4° Une réduction du temps de service militaire compatible avec les exigences de la défense nationale.

5° Certaines réformes de la législation agricole, assurant plus de fixité aux baux et garantissant aux locataires sortants le remboursement de la plus-value qu'ils ont incorporée au sol;

6° Des réformes sociales qui ne soient plus des simples façades : les pensions de vieillesse, la cantine des enfants pauvres, la limitation des heures de travail dans certaines industries, etc.

Cependant les lois ne se bornent à poser des principes, elles en règlent l'application. Or les solutions transactionnelles,

Digitized by Google

que peuvent seules admettre les libéraux, risquent de se heurter ici à la politique de classe poursuivie par les socialistes. Il y a deux ordres d'idées dans lesquels les libéraux ne peuvent pas transiger : l'un c'est la liberté de conscience, l'autre c'est le rapprochement des classes par la conciliation des intérêts. Si nous cédons aux exigences socialistes, nous perdrons une de nos raisons d'être; si nous y résistons, ce sera le gâchis, voire l'inévitable retour des catholiques au pouvoir, salués par le refrain que :

> Ce n'était pas la peine assurément
> De changer de gouvernement.

Les socialistes, s'ils veulent sincèrement en finir avec le gouvernement clérical, et nous croyons qu'ils partagent en majorité à cet égard les sentiments si nettement exprimés par M. Emile Vandervelde à la tribune de la Chambre, doivent être les premiers à comprendre que les deux partis appelés à exercer le pouvoir ont à se donner des gages réciproques. Ces garanties ne peuvent sortir que de négociations préalables en vue d'établir sur quels points et dans quelles limites s'exercera leur action combinée. Il ne s'agit pas sans doute de rédiger d'avance des projets de loi. Mais il est nécessaire que, avant l'échéance de 1912, les chefs ou les mandataires des deux gauches parlementaires se soient abouchés pour déterminer dans les grandes lignes quelles seraient la nature et l'étendue des réformes à réaliser de commun accord en cas de succès électoral. Si quelque intransigeance faisait échouer ces pourparlers, le pays fera la part des responsabilités.

V

La situation est délicate pour les partis d'opposition qui ne peuvent s'en tirer qu'avec beaucoup de discipline, de souplesse et de franchise. Mais elle est bien autrement

Digitized by Google

difficile pour le gouvernement. Ou bien il essaiera de réaliser, fut-ce avec le concours de ses adversaires, quelques réformes, telles que l'unification du régime électoral, l'enseignement obligatoire, les cantines pour l'enfance nécessiteuse, etc. mais ce ne sera pas sans s'aliéner la vieille droite qui lui a déjà fait sentir dans la question militaire, on se rappelle avec quelle virulence, son opposition à toute marche en avant, — sans compter que les anticléricaux, à moins d'une excessive naïveté, lui tiendront la dragée haute. — Ou bien fera-t-il une tentative désespérée pour rallier toutes les forces cléricales dans une politique d'agression et de défi, comme celle dont le programme scolaire a été tracé, à la fin de la dernière session, par M. Woeste à la Chambre, par M. Alexandre Braun au Sénat? Mais, pour établir l'égalité réclamée par ces messieurs entre l'enseignement libre et l'enseignement public, il faudra ou bien grever annuellement le budjet de 18 nouveaux millions que pourra seule procurer l'élévation des impôts, ou bien diminuer la dotation déjà insuffisante de l'enseignement officiel. Ce n'est pas cette dernière solution qui effrayerait nos maîtres, mais s'ils veulent entrer dans cette voie avec leur faible majorité, ils ne feront que rendre plus aisé et plus efficace le rôle de l'opposition. — Peut-être y a-t-il un autre coup de parti encore qui pourrait les tenter. On sait que le rêve des catholiques a été longtemps d'introduire la R. P. dans les grandes villes, où ils sont minorité, et de maintenir le régime majoritaire dans les campagnes, où ils prédominent; c'est du reste le système qu'ils ont réussi à faire prévaloir indirectement dans les élections communales. Or, d'après ce qu'on connaît du nouveau recensement décennal, il y aura lieu de créer à la Chambre 22 nouveaux sièges qui seraient répartis de la façon suivante : 5 à Bruxelles, 3 à Anvers, 2 à Charleroi, 2 à Liége ; 1 dans chacun des arrondissements suivants : Louvain, Turnhout, Malines, Ostende, Roulers, Gand, Ter-

Digitized by Google

monde, Tongres, Neufchâteau et Mons. Les deux premières circonscriptions peuvent se prêter, tant bien que mal, au fonctionnement de la R. P., qui y donnerait sans doute quatre ou même cinq sièges à l'opposition. A Charleroi, Tongres, Gand, Termonde, Liége et Mons, les nouveaux sièges iraient simplement grossir le nombre total des mandats que les différents partis de ces arrondissements auront à se partager dans deux ans.

Mais dans les six circonscriptions restantes, l'élection, si elle était fixée au renouvellement partiel de 1912, devrait se faire d'après le système majoritaire et celui-ci assurerait probablement partout au premier tour le succès du candidat clérical. La juxtaposition du système majoritaire au système proportionnel est toujours détestable en elle-même, parce qu'elle fausse complètement la proportionnalité de la représentation. Que serait-ce donc dans le cas présent où elle assumerait le caractère d'une manœuvre électorale, destinée à assurer arbitrairement le maintien d'une majorité factice? Il y aurait là un coup analogue à celui que M. Vandenpeereboom a tenté en 1899. On se rappelle ce qu'il en est advenu. Cependant M. Vandenpeereboom avait une majorité de plus de 50 voix. Que ferait M. Schollaert avec sa majorité de 6 voix, en présence d'une opposition énergique et compacte qui, pour empêcher ce déni de justice, serait justifiée à employer les moyens les plus extrêmes?

Ajoutez que le gouvernement actuel, qui se savait menacé, s'était arrangé pour léguer à ses successeurs une succession obérée, dont ceux-ci auraient eu à supporter tout le poids. L'emprunt ne donne plus; la rente a baissé; les travaux publics sont en souffrance; les caisses sont vides et les arriérés s'accumulent; les réclamations légitimes de nombreuses catégories de fonctionnaires ne pourront guère être ajournées plus longtemps; le développement de notre colonie va exiger de nouveaux sacrifices et il est même assez incertain si nous

Digitized by Google

rentrerons dans la possession des trente millions qu'a laissé se volatiliser la légèreté de M. Renkin. En même temps grandit l'appétit des congrégations qui, sous prétexte de raffermir la situation du cléricalisme, vont multiplier leurs œuvres à subsidier, dussent celles-ci ne fonctionner que sur le papier. Bref, le gouvernement va se trouver acculé à l'impôt et ce n'est pas cette perspective qui est de nature à augmenter sa popularité dans le pays ni à maintenir l'union dans les rangs de sa majorité précaire.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

LES SOULIERS DE LAQUE

CHAPITRE PREMIER.

LE PETIT VISAGE...

Sur un caisson de camphrier rouge, quelque chose était assis les doigts croisés...

Et cela était accroupi comme une ombre sur la laque rouge d'un caisson...

Au-dessus était un lotus en pierre, un lotus en pierre plein de parfums, et exactement devant un petit visage, était suspendu une natte d'or.

Et cela avait l'air vivant, mais on n'en était pas tout à fait sûr...

Les mains étaient si frêles, et le visage si blanc, qu'on ne savait pas, en vérité, si c'était un homme ou une femme... et sur un caisson de laque rouge, cela était assis les doigts croisés...

Autour de ce petit visage, des écrans formaient une cage de ouate, et autour des écrans et de la natte, un triple rideau de bambous.

Et encore autour des bambous en nacre, tombait une portière dn plafond bas...

Digitized by Google

Et encore autour, des stores d'ivoire et des paravents en laque d'or...

Et tout cela au fond d'une salle, et cette salle au fond d'un palais, un palais aux piliers blancs et rouges, avec un bois profond autour.

Le bois avait des murailles en pierre, et des créneaux aux flancs des murs...

Et ceux qui passaient là, disaient à voix basse :

« Gloire au Mikado! au Tenshi-Sama!... »

. . . . . .

... Sur un caisson de camphrier rouge, il était assis les doigts croisés... une natte était devant son visage, son petit visage couleur de fard.

Or, il portait trente manteaux de soie, et des manteaux sortaient ses pieds brodés, ses pieds aux sandales délicates, qui jamais n'ont touché le sol...

L'air est tiède... embaumé de silence, et à travers les murs laqués d'or, les écrans et les stores d'ivoire, une voix monte en remous luisants...

« O Tenshi-Sama! Éternelle Sagesse! — Lotus suave de l'Éternité! — Tes lèvres sont les fleurs du Rêve — qui ne disent que des mots divins — ton souffle est le vent de l'Aurore — qui est l'encens des Bozatzus — tu es l'Éternel et l'Insondable — il n'y a rien de plus grand que toi! »

. . . . . .

Et à travers les murs laqués d'or, les écrans et les stores d'ivoire, la voix mystérieuse s'évanouit...

Les deux mains posées sur les genoux, — des mains qui n'ont jamais rien touché — les pieds repliés sous la robe, il demeure là, sans bouger...

Sa figure sous le fard, est jeune.

Le Tenshi est enfant du Soleil...

C'est un frêle petit visage, aux lèvres incarnates de fard,

Digitized by Google

et dans tout l'espace d'une année, ces lèvres n'ont pas dit trois mots...

Et la tiare est en soie de pourpre, avec des pétales brodés... Ce sont des fleurs de par delà l'Aurore, de l'Empire bleu des Iris...

... Pas de bruit... Nul écho du monde, en vérité, le monde est si loin... à travers la cage de ouate, et les écrans, et les bambous, et encore la portière, et les stores, et les murailles laquées d'or...

Et tout à coup, une voix lointaine, voix lointaine et proche à la fois...

« O Tenshi-Sama ! Éternelle sagesse ! — Lotus suave de l'Éternité ! — tu es l'Éternel et l'Insondable — il n'y a rien de plus grand que toi !... »

Et sur son caisson de camphrier rouge, il demeure, les doigts croisés, immobile, sous la cage de ouate, sachant que nul n'est aussi grand que lui...

Et il a un très grand Empire, mais son empire ne l'a jamais vu, ses sujets n'ont jamais vu sa face, et voilà, ce doit être ainsi...

Et c'était le très noble Oyezu, de la race des Ashikagas, et il n'y avait point eu d'empereur si noble dans tout l'Empire du Soleil...

Depuis cinq années, assis sur le trône, il n'avait pas remué le front, et le Shogun gouvernait à sa place, car il ne fallait pas qu'il vit le Soleil...

De temps en temps, pour charmer sa rêverie, une voix lointaine répétait :

« O Tenshi-Sama ! Éternelle Sagesse ! — Lotus suave de l'Éternité ! — Tu es l'Éternel et l'Insondable — il n'y a rien de plus grand que toi !... »

Et il ne devait pas entendre autre chose, et pas un œil ne devait le voir...

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LA CAGE QUI SE SOULÈVE...

La moitié du jour s'est écoulée, et tout à coup, sur les dalles de bronze, voilà un serviteur qui avance dans le labyrinthe des écrans...

Il avance jusqu'à la cage de ouate, et la cage se soulève un peu... et à travers la natte d'or, on voit un visage immobile...

Le serviteur prend un bol de riz au bout de deux bâtons de laque, et il le tend au Tenshi-Sama, par-dessus sa tête, en se prosternant...

« Que l'unique Lumière du monde daigne prendre son noble riz... »

La Lumière a pris son bol de riz, et elle dit ces mots au serviteur :

« Pendant ce temps, que fait mon Empire ? je n'ai entendu l'écho de rien depuis le mois de la Longue Clarté... »

Yébizu, qui est le serviteur au bol de laque, se prosterne un peu plus, et dit :

« Oui, ce mois est passé depuis lontemps, et depuis tant de mois, qu'on en a perdu le compte... Mous sommes au mois de la Chute des fleurs, que la Clarté Divine en soit informée... »

La Clarté Divine exprime son étonnement, par un léger cri semblable aux tiroirs de laque qu'on referme, mais elle ouvre si peu la bouche qu'elle ne sait pas du tout crier...

« Ce soir, dit Yébizu en s'inclinant davantage, il y a grande fête au Pavillon d'or. Le Shogun réunit l'Impôt des Provinces... C'est une grande fête, en vérité... »

On entend claquer les bâtons de laque dans la tiédeur immense de l'air...

Digitized by Google

« Est-ce que le Reflet du Soleil désire assister à la fête? »

Le Reflet du Soleil demeure incertain. Accoutumé à l'inertie, il ne s'en sépare qu'à regret.

Mais il réfléchit à quelque chose, et murmure cela avec lenteur :

« Je consentirai à voir cette fête... »

Et les bâtons de laque retombent sèchement dans le bol...

Yébizu s'incline pour le prendre, car la figure de l'Empereur, cela ne doit pas être vu...

Deux frêles mains, rivées de jade, tendent le bol à Yébizu, et c'est un très grand honneur pour lui que de voir les mains du Lotus Suprême...

Yébizu est un vieux serviteur, qui connut jadis l'Ashikaga, quand il était Shino de la couronne, quand il était Prince Impérial...

Et maintenant que l'Ashikaga est sur le trône, c'est lui qui lui porte chaque jour le bol au bout des bâtons de laque, car il n'est pas permis de toucher ce riz.

« Yébizu, dit la Clarté Suprême, j'oublie ce que c'est que le temps... car il s'est passé beaucoup d'heures depuis que je suis assis là... Je suis l'Unique et l'Insondable... mais je n'ose pas trop parler, car il y a du fard sur ma bouche... et mes paupières sont lasses de bouger... »

Le serviteur resta immobile, et derrière la natte d'or, on entendit ces mots :

« Le mois de la Chute des fleurs... C'est étrange... le mois de la Chute des fleurs. »

. . . . . .

« ... Je me souviens, lorsque j'étais Shino, Shino de la Couronne Impériale... et c'est juste au mois de la Chute des fleurs que je devins Tenshi-Sama... Oh! c'est une chose glorieuse! Bénissez les Dieux, Vils mortels! la parole de ma bouche est incomparable... Il n'y a rien d'aussi grand que moi... »

Digitized by Google

Le serviteur s'inclina davantage vers les marches de laque de l'escalier...

Et l'on entendit derrière l'écran d'or, ces paroles :

« Le mois de la Chute des fleurs... c'est étrange... le mois de la Chute des fleurs... Je suis enivré de paroles... je n'ai jamais parlé autant... mais mon esclavage est très noble... je ne regrette pas le Passé... Quand j'étais Shino de la Couronne, je marchais quelquefois sur le sol... je regardais à droite et à gauche... c'était une belle chose, en vérité... Mais je ne regrette pas ces heures... non, vraiment, je ne regrette rien. Et cependant il y a quelque chose qui vient parfois dans mon esprit... »

Yébizu releva la tête, mais il ne la releva pas d'un seul coup, il remua un peu le front, et le détacha des marches de laque...

« Est-ce que le Rayon du Soleil regrette une chose mortelle? »

Le Rayon eut un soupir étrange, qui ressemblait à un sifflement, et ses petites lèvres rouges se desserrèrent un peu plus.

« C'était dans le Gosho, ma demeure, chaque soir, après le repas, je m'asseyais dans la cour sablée, entre mes quatre paravents, et j'écoutais la voix des chanteuses et des gueshas du Noble Palais... Mais je me souviens d'une Niko, de quelque danseuse du temple, dont j'entendais aussi la danse et le chant sur le koma-fouyé...

« Je n'ai jamais vu sa figure... Elle dansait la Danse du Miroir... A travers mes écrans de soie, je voyais son ombre glisser...

« Et je ressentais une chose étrange... et je me souviens en particulier du bruit de ses souliers de laque sur le sable rouge de la cour... Autant de claquements sur mon âme!... et cependant les jours sont enfuis... Et maintenant où est la danseuse?... Je suis le Tenshi-Sama!... »

Digitized by Google

Alors on entendit une cloche de bronze, et Yébizu, le serviteur, s'inclina.

« Pour aujourd'hui l'heure est écoulée... Repos et Gloire au Fils du Soleil ! »

... Et lentement la cage de ouate, la cage de ouate retomba, et dans son auguste silence se contracta le visage blanc.

CHAPITRE III

LA FÊTE DES IRIS.

Kokoro ! kokoro ! kokoro ! chantait les cigognes sur les toits... et les cigognes chantaient ainsi, parce qu'elles ont le cœur fidèle... Cigognes du temple de Jinga, avez-vous vu cette grande fête, cette grande fête qui se prépare au mois très noble des Iris?

Il y a deux grandes collines, à droite et à gauche du Gosho ; il y a deux grandes collines, le Pavillon d'or et le Pavillon d'argent...

Comme on n'est pas au temps de la neige, on les a tendues de satin blanc, et de loin on dirait la neige, et cela est doux pour les yeux...

Ginkakugi, le Pavillon d'argent ; Kinkakugi, le Pavillon d'or...

Là, on prépare une grande fête, car c'est le jour des Iris.

C'est au soleil couchant, au soleil rouge, qui dore les pins velus de la Promenade de l'Est...

Dans la demeure Impériale, il y a une grande rumeur, et Yébizu dit au Shogun, qui porte une visière de laque :

« Soyez instruit, noble Seigneur, que le Tenshi-Sama paraîtra... »

Le Tenshi paraîtra à la fête, et cette parole se répand...

C'est aujourd'hui que le Shogun réunit l'Impôt des Provinces.

Digitized by Google

L'on montera prier au temple... c'est la grande fête des Iris...

« Prenez, dit le Shogun, la petite chaise de laque, la chaise de laque dorée, pour mener le Tenshi-Sama... »

Et on a pris une petite chaise, portée par derrière et par devant, avec des biseaux de laque rouge, et toute bosselée de dragons.

Mais c'était une chaise si étroite, qu'un enfant à peine pouvait y entrer; le siège était un coussin de nattes, et il y avait très peu d'air...

Et dans cette boîte de laque pendait un kaki-manoli, un petit rouleau d'amulettes, avec une odeur d'encens...

Et au commencement de la fête, on vint dans le fond du Palais, silencieusement, le long des portières, et parmi les rouges écrans...

On porta la petite chaise d'or jusqu'à la cage de ouate, et là, chacun se détourna en se prosternant profondément.

Voici que Yébizu soulève la cage :

« Miroir du Soleil, il est temps... »

Figé dans son rêve d'ivoire, à travers l'écran tissé d'or, le petit visage est immobile, le visage du Tenshi-Sama.

Yébizu a suspendu la cage, il a pris le caisson de camphrier, l'écran est toujours sur le visage...

Mais ce sont les soies qui pèsent le plus...

Yébizu a pris le caisson, et de la face Impériale neige de la poudre de riz sur les sandales brodées d'or...

On le met dans la petite chaise, on baisse les stores laqués, on la couvre d'un voile de crêpe, et la chaise se balance lentement...

Devant le kaki-manoli, l'Empereur est agenouillé, immobile, entre les étroites cloisons il ne pourrait pas remuer...

La chaise est, en vérité, si étroite que, quoiqu'avec un corps d'enfant, il ne peut tenir qu'à genoux, et ses bras sont collés aux portières. Une petite lanterne rouge baigne douce-

Digitized by Google

ment l'obscurité, et c'est ainsi que l'Empereur se promène, cadenassé dans un coffre à parfums...

« A-t-on mis l'Empereur dans sa chaise? demande le Shogun à Yébizu. »

Le Shogun est un seigneur très noble, très noble après le Tenshi-Sama...

Par ses ordres on règle la fête, on sème les chemins d'iris...

Là-bas, entre les deux collines, le Pavillon d'or et le Pavillon d'argent, il y a un temple qui s'élève, et l'on montera prier là.

Et tout à coup les gongs résonnent, les taïs d'ivoire et de cristal... tout un bataillon de guerriers rouges entoure la chaise du Tenshi.

Ils sont revêtus de laque rouge, le Shogun les mène de l'éventail, et l'on voit flotter leurs bannières sur la petite chaise d'or...

C'est Shouja-Kouki, la bannière rouge; Sériouki, le drapeau du Dragon, et Do-hou, le corbeau de cuivre, et Soto-Niji, le drapeau du Soleil...

Et les Chochis, sonneurs de gong, et les Kochis aux tambours jaunes, et les guerriers et le Shogun escortent au temple le Tenshi.

La foule se détourne et se prosterne, et lui, sous les stores laqués, il regarde fixement la lampe, ayant peur d'entendre tout ce bruit...

Son petit visage est immobile, et ses lèvres brûlées de fard... et le kaki-manoli se balance...

« Gloire au noble Tenshi-Sama! »

Comme c'est étrange une voix humaine! Il y a donc des gens qui marchent librement, qui ont une langue déliée et qui vont libres sous le ciel?...

Tandis qu'en son coffret, où l'air est rare et tout saturé de parfums, il est comme un spectre en soie, sous le fard peint, il y a cinq ans...

Digitized by Google

Dans son cœur est une vague espérance, une espérance des jours passés, entendre parmi les danses de la fête les souliers de laque de la Niko...

Ce bruit, la seule chose qu'il regrette — et sous son visage qui a l'air mort, son cœur attend la rumeur aimée...

Voilà qu'on est monté au temple, on pose la chaise sur le sol et, au pied du Shogun, on va mettre l'Impôt des Provinces réuni.

« Mettez l'or dans un sac de nattes, dit le Shogun à ceux qui sont là. »

Et tous les Daïmios des Provinces déposent leur or en monceau...

Les Daïmios d'Hitati, de Sourouga, de Shinano, ils mettent leur or sur la natte, tout l'or des récoltes de riz.

Et la grande fête commence, au pied du temple, au soleil du soir...

Sur la peau d'un tigre de Mandjourie, on a posé la petite chaise d'or ; à travers ses cloisons laquées, le Tenshi-Sama écoute les bruits...

Le Pavillon d'or étincelle, les jongues glissent sur le lac bleu.

Là-bas, sur la Montagne du Rêve, des joueuses de koto agitent leurs éventails, sur le balcon de l'Éternité, des danseuses tendent leurs bras vers la lune...

Une grande foule envahit les rives, et sa rumeur berce les flots nacrés...

Et voici qu'à l'ombre du temple commence la Danse du Miroir.

Et le Tenshi-Sama écoute, il écoute le claquement des pieds.

Quelle ombre a passé sur son visage, sur le frêle visage fardé ?

C'est le bruit des souliers de laque, il la reconnaît à travers les cloisons, la Niko, la danseuse inconnue, au son grêle du koma-fouyé...

Digitized by Google

Le bruit des sandales est semblable, qui peut tromper l'oreille du Tenshi !

Il n'a jamais vu la danseuse, mais il reconnaît son pas...

Et pour la première fois, dans l'ombre, hors de sa petite chaise d'or, le Tenshi voudrait avancer la tête, voir la danseuse, et mourir plus tôt...

CHAPITRE IV.

LA TRAME D'OR...

Les portières sont retombées, les écrans se sont resserrés, et dessous la cage de ouate, on a remis le Tenshi-Sama...

Car maintenant la fête est terminée; doucement dans l'ombre la ville dort, et le pas des coureurs nocturnes trouble seul le silence argenté...

Yébizu a rentré la chaise, il a déposé le caisson; l'écran sacré demeure immobile devant le visage Impérial...

S'il était permis d'écarter cette trame, cette légère trame d'or, qui flotte comme la moitié d'un rêve sur le petit visage blanc, oh ! dans les yeux qui ont toujours l'air fixe, les yeux d'émail imprégnés d'oubli, on aurait vu quelque chose comme une flamme, desséchant un peu le fard rosé.

« Lumière du Soleil ! Gloire au fils des Astres ! Gloire au fils des Astres, dit Yébizu, nous entrons dans le mois du Tonnerre, et ce mois est très glorieux. Les lèvres du Tenshi n'y doivent point toucher de riz, nul pas ne troublera donc son rêve. Car il se nourrit de la rosée des âmes, de la cendre pure des lotus... »

On entendit une voix derrière l'écran, mais Yébizu ne comprit pas ce qu'elle voulait dire...

« Aux pieds du noble Tenshi-Sama, on va déposer l'or des Provinces et, à travers l'écran divin, il mesurera sa grandeur. Les Provinces sont infiniment fertiles, les rizières sont

Digitized by Google

vastes comme le ciel... On va déposer l'Impôt des Provinces aux pieds du noble Tenshi-Sama. »

Le serviteur se tut. Le silence était vaste, dans le silence du Palais Sacré...

A travers les écrans de soie et les portières de bambous, la lune, par les cloisons ajourées, semait l'ombre de pétales verts, mais le Tenshi ne voyait pas ces choses et, à ce moment, il dit à haute voix :

« Yébizu, serviteur de ma puissance, voici le mois du grand Repos, mais avant de commencer mon rêve, ma bouche prononcera ces mots. Je suis la Clarté incomparable, l'Univers m'adore tout entier, et si je demeure immobile, c'est parce que les Dieux le sont aussi...

« Lorsque j'étais Shino de la Couronne, j'écoutais les danseuses chaque soir, à travers mes paravents de pourpre, sur les dalles de la grande cour... Et ce soir, à la fête sacrée, j'ai reconnu la Danse du Miroir, le bruit de ces souliers de laque, des souliers de laque dont je me souviens...

« Certainement c'est la même danseuse, car il n'y a point deux semblables pas...

« Oh! apporte-moi les souliers de laque de la Niko qui tient le Miroir!...

« Je ne verrai jamais autre chose, car la danseuse est loin de moi, et ma parole est incomparable...

« Je suis le Tenshi-Sama! »

Le souffle expira dans sa bouche, d'où les mots sortaient étonnés, car ce n'était pas la coutume qu'il dise tant de paroles à la fois...

. . . . . .

Alors Yébizu revint avec deux bonzes qui portaient des nattes pleines d'or (l'Impôt réuni des Provinces) et s'arrêtaient à chaque pas.

Les nattes d'or étaient pesantes, on les déposa sur le sol, et Yébizu mit les souliers de laque, les petits souliers, à côté...

Digitized by Google

Yébizu se prosterna sur la terre, et malgré la lune qui le regardait, le Tenshi-Sama écarta la trame, la trame d'or, de devant ses yeux...

Oh ! si le Soleil, son ancêtre, avait été au faîte du ciel, de quelles paroles de reproche n'eût-il pas accablé son fils?...

Yébizu était prosterné sur la terre, n'osant pas relever le front, mais le Tenshi ne regardait pas la natte, la natte toute pesante d'or...

C'était deux souliers de laque rouge, deux petits souliers de Niko, brodés pour des pieds invisibles, et remplis de feuilles d'iris...

Et à côté, le trésor de l'Empire n'était rien pour l'âme du Tenshi, il regardait les souliers de laque et il ne voyait pas plus loin.

Il croyait voir la Danseuse inconnue, la Danseuse qu'il ne verrait jamais...

Les yeux fardés se remplirent d'ombre, il laissa retomber l'écran...

Yébizu rentra dans le silence, et la liturgie vibra mollement :

« O Tenshi-Sama ! Éternelle Sagesse ! — Lotus Suave de l'Éternité ! — Tu es l'Unique et l'Insondable — il n'y a rien de plus grand que toi — ton souffle est le vent de l'Aurore... »

... Mais le Tenshi n'écoutait plus; sur son frêle petit visage, il sentait frémir l'écran d'or, ayant compris que dans le monde quelque chose était plus grand que lui...

ANTONINE COULLET.

Digitized by Google

L'ART DE CRÉER DES MONSTRES [1]

VIII

Ainsi qu'on l'a vu, un des changements directs apportés par la greffe consiste en une déformation plus ou moins considérable mais toujours très visible du corps de l'opéré. Par cela elle s'apparente à la greffe des jardiniers, qui, elle aussi, modifie dans une mesure variable mais de façon constante les caractères du produit.

Mais à côté et en dehors de la greffe animale proprement dite se range toute une série d'interventions n'offrant plus qu'une vague analogie avec le greffage des plantes. Tandis qu'il s'agit dans la greffe ordinaire d'un branchement simple ou multiple exécuté sur un arbuste ou un animal mutilé, les essais dont il va être question consistent en de véritables inclusions — des greffes internes si vous voulez — dont la plupart du temps rien ne trahit la présence.

De date plus récente que le transfert par greffe, les *transplantations*, c'est ainsi qu'on les nomme, comportent, au point de vue biologique, des enseignements d'une importance majeure.

Pour commencer par lui, le processus intime de la fécon-

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* de mai 1910.

Digitized by Google

dation dans l'un ou l'autre règne, d'où naît un nouvel être, n'est-il pas un admirable exemple, le plus merveilleux qu'il y ait au monde, d'une transplantation naturelle? N'est-ce pas également une véritable transplantation, spontanément issue de l'instinct familial, qu'opère en faveur de ses œufs un affreux crapaud de Surinam connu sous le nom de *Pipa*? En général la gent batracienne, vous ne l'ignorez point, s'embarrasse assez peu de sa postérité future : une fois la ponte achevée, le frai déposé en temps et lieu, la grenouille et le crapaud abandonnent leur progéniture à son destin. En semblable occurrence, plus soucieux que ses pareils des devoirs incombant à la paternité, l'honnête *Pipa* s'imposera la tâche de recueillir patiemment, soigneusement, cette gélatine vivante, espoir de sa race; et il n'aura de cesse qu'il ne l'ait transportée en entier sur le dos de sa femelle dont la peau rugueuse se tient prête à la recevoir. Dans ce gîte étrangement choisi va s'accomplir une réelle *incubation*. Autour de chaque œuf des boursoufflements apparaîtront qui transforment les anfractuosités de la peau en autant de logettes où l'embryon parcourra le cycle complet de ses métamorphoses. Parvenu enfin à l'état de larve, il s'évadera de son nid, heureux d'avoir pu échapper ainsi, grâce à la sollicitude paternelle, au péril d'une libération trop hâtive.

Le domaine expérimental nous offre des exemples rappelant d'assez loin, il faut en convenir, la coutume du *Pipa*. *Zahn*, *Léopold*, plus récemment *Féré* et *Tiesenhausen*, curieux de savoir ce qu'il en adviendrait, introduisirent des *embryons* sous la peau d'un animal de même espèce. Dans les premiers temps plusieurs de leurs tissus continuèrent à s'accroître mais pour aboutir, en fin de compte, à une dégénération totale.

Nous savons aussi par les expériences de *Spemann*, lesquelles à vrai dire consistent plutôt en greffes quasi microscopiques qu'en transplantations proprement dites, que

Digitized by Google

le déplacement de certaines parties du corps de l'embryon crée des anomalies tout aussi déroutantes que les monstruosités naturelles : telles, par exemple, qu'un dédoublement de la tête ou une quadruplication des yeux.

Rien n'empêcherait non plus de considérer comme une transplantation l'*interfusion du sang* dont le succès, à première vue, ne semble point devoir être douteux puisque les globules de tous les mammifères se ressemblent au point que le microscope ne parvient pas à les différencier. Mais cette apparente identité des globules n'est qu'un leurre ; et l'on peut en dire autant du sérum. Si l'on infuse dans les veines d'un animal le sang d'un autre individu *n'appartenant pas à la même espèce*, il se développe dans le sang du premier un poison mortel pour les globules du second. Cela étant, la transfusion ne pourra réussir qu'entre individus de même nom. C'est dire que de l'animal à l'homme le transport du sang est chose physiologiquement impossible. Son emploi thérapeutique n'a jamais été qu'un rêve : qui plus est un rêve dangereux auquel il faudra désormais renoncer.

IX

Les éléments *solides* composant nos organes s'accommoderont-ils mieux de ces transplantations ?

Si dès le principe je ne m'étais interdit à propos d'elles toute incursion dans le domaine chirurgical, il me suffirait, en guise de réponse, de rappeler les merveilleux résultats des restaurations autoplastiques. Des lambeaux cutanés ont pu servir en effet à combler de larges pertes de substance, à cicatriser des plaies naguère jugées incurables.

Entre les opérations de ce genre il en est cependant une que je veux retenir : l'implantation d'un morceau de la peau d'un *nègre* sur celle d'un *blanc*. Car une pareille expérience

Digitized by Google

ne soulève pas seulement un problème esthétique; sa portée est plus vaste. Dans la lutte qui, inévitablement, va s'établir entre l'intrus et l'hôte, quel est celui des deux qui en fin de compte l'emportera?

Trois choses seront possibles. Ou bien le lambeau noir pâlira peu à peu; ou bien, au contraire, il empiétera sur le champ qui l'entoure en lui communiquant sa teinte; ou bien enfin on le verra conserver purement et simplement sa couleur et son volume.

De ces trois éventualités la première est celle qu'a choisie la nature. D'après les observations concordantes de *Reverdin*, de *Maxwell*, de *Maurel*, de *Karg* et d'autres, la tache noire finira tôt ou tard par blanchir, comme, inversement, se négrifierait un lambeau de peau blanche encastré dans celle d'un homme de couleur. Le transplant, autrement dit, prendra toujours avec le temps la couleur du porte-greffe. Il adviendra de lui ce qui arrive de ces « déracinés » qui à la longue perdent leurs traits originels pour revêtir ceux de la race au sein de laquelle ils doivent vivre. Là comme ici se manifeste une tendance invincible à l'*uniformisation*.

Toutefois, par un caprice qu'il convient de noter, l'entement noir sur blanc aboutit, semble-t-il, plus facilement que l'autre: la soudure se fait mieux et la dépigmentation s'opère très lentement. On connaît même des cas où, exceptionnellement, grâce à des circonstances particulières, la teinte noire du transplant s'est indéfiniment conservée. Le fait s'est présenté entre autres chez un cobaye *bigarré* opéré par Carnot et sa collaboratrice, M^lle^ Deflandre.

De quoi l'on a conclu avec toute apparence de raison que les éléments pigmentés possèdent primordialement une vitalité supérieure à celle des cellules incolores. Quelque évidente que soit leur infériorité mentale, les nègres se montrent donc, sous ce rapport, mieux partagés que nous. Ici comme ailleurs l'albinisme doit être considéré non comme un avantage mais

Digitized by Google

comme une défectuosité organique, comme un signe de dégénérescence.

Mentionnerai-je aussi les résultats si étonnamment favorables d'une très audacieuse substitution : celle de la peau d'un animal à la peau humaine?

A ne tenir compte que de sa structure et de son aspect le tégument rose tendre du porc, avec son épiderme presque glabre, se présente comme un matériel de choix pour une telle opération. Comment ne l'a-t-on pas utilisé? La faute en est sûrement au très vieux préjugé dont a toujours souffert, sans que l'on sache pourquoi, cet innocent animal. Certes, quand il crie famine, notre estomac ne fait fi ni des saucisses ni du bacon confectionnés à ses dépens. Il nous agrée de réparer nos chairs en absorbant la sienne. Mais qui consentirait à laisser coudre sur soi, fût-ce pour fermer une plaie béante, un morceau de peau de cochon?

Force a donc été de chercher ailleurs des greffons moins difficilement acceptables. Ce service, il était naturel de le demander à des animaux domestiqués par l'homme ou tout au moins à portée de sa main.

C'est ainsi qu'on a eu recours dans ce but au chien, au cobaye, au poulet et même à la grenouille : oui, la grenouille, bien qu'elle soit le dernier animal auquel, à vue de nez, on songerait pour un pareil usage. Et vous ne serez pas médiocrement surpris d'apprendre que sa peau transplantée fournit des cicatrices irréprochables au triple point de vue de la mobilité, de la souplesse et de la résistance. Tout au plus est-elle passible d'un bien léger reproche : la persistance indéfinie d'une coloration très faiblement jaunâtre. Avouez qu'il y a dans une semblable adaptation quelque chose de déconcertant. Enter la peau d'une grenouille sur un être humain, n'est-ce pas comme si l'on greffait une fougère sur un pommier?

Peut-être l'explication s'en trouve-t-elle dans cette circon-

Digitized by Google

stance que la transplantation ne fait ici que substituer l'un à l'autre deux organes de structure et de fonction similaires ; elle n'est en somme que le rapiéçage d'un habit par des morceaux taillés sinon dans la même étoffe, au moins dans un tissu du même genre.

En sera-t-il encore ainsi lorsque les tissus à juxtaposer n'ont entre eux rien de commun? Et dans l'hypothèse d'une reprise même complète et définitive, le transplant continuera-t-il ou non à remplir dans son nouvel habitat la fonction qui lui est propre?

De très nombreuses recherches ont été entreprises qui ont pour but de répondre à ces troublantes questions. Je m'en tiendrai cependant — ou peu s'en faut — à l'exposé succinct de celles où trois glandes de valeur inégale ont joué le rôle de transplant : les mamelles, le corps thyroïde et l'ovaire.

X

Ribbert est, à ma connaissance, le premier qui ait exécuté avec un plein succès la transplantation de la *mamelle*. Sur une femelle de cochon d'Inde âgée seulement de quelques jours, il pratiqua l'extirpation totale de cette glande encore enveloppée de sa gangue nourricière, à l'imitation d'un jardinier qui rempote une fleur ou replante un arbuste. Le tout fut ensuite transporté sur l'*oreille* du même animal dans une pochette creusée à l'avance entre le cartilage et la peau. Bientôt de solides adhérences s'établirent entre le contenant et le contenu ; et cinq mois plus tard voici ce qui advint. L'animal ayant mis bas, on s'aperçut que la mamelle logée sous la peau de l'oreille en subissait immédiatement le contrecoup : la glande se mit à gonfler comme l'eût fait celle d'une nourrice ; plus encore elle donna du lait. Une seconde grossesse étant survenue, la chose se reproduisit à nouveau.

Digitized by Google

Que penser d'une telle réaction si ce n'est qu'il conviendrait d'abandonner la doctrine classique attribuant la lactation à une incitation réflexe, c'est-à-dire à des rapports *nerveux* préétablis entre la glande mammaire et l'appareil gestateur? Ce qui est vrai, c'est que l'entrée en jeu de la mamelle dépend en réalité d'une excitation de ses cellules sécrétoires par des substances versées *dans le sang* au terme de la période gravide. Car, les choses étant telles, il importe peu que la glande occupe ou non sa situation normale; en quelque lieu qu'elle soit elle en ressentira les effets.

Une aventure récente s'est chargée spontanément d'apporter à cette thèse une éclatante confirmation. On se souvient peut-être de ces deux fillettes soudées par le siège, *Rosa* et *Josepha Blazek*, qui s'exhibèrent il y a quelque dix ans dans la plupart des grandes villes européennes. Leur succès épuisé et sans doute leur fortune faite, elles s'étaient retirées dans leur pays. Un beau jour il se fit que l'une d'elles, Rosa, s'aperçut que son ventre prenait un développement inattendu. Elle s'en fut consulter un médecin qui, nonobstant les dénégations formelles de la jeune personne et les protestations non moins indignées de sa sœur, constata l'existence d'une grossesse datant de plusieurs mois. De fait, au terme dû, le 17 avril de cette année, notre prétendue malade mit au monde un garçon bien vivant et parfaitement constitué. Jusque là rien d'absolument anormal. Le fait était assez singulier mais rien de plus. Mais la chose vraiment intéressante fut celle-ci. Pendant la dernière période de sa gestation et surtout à l'époque de l'accouchement, les seins de la jeune fille s'étaient pigmentés comme de coutume en même temps qu'ils avaient subi le gonflement habituel et fourni du lait en plus ou moins grande abondance. Or, simultanément, les mêmes phénomènes apparurent chez sa sœur et cela avec la même intensité.

Sans nul doute le précieux ubiquisme dont j'ai parlé

Digitized by Google

tantôt appartient également à la mamelle humaine; et vous voyez d'ici les fantaisistes applications que l'on en pourrait faire : celle-ci entre autres que je propose aux chirurgiens de l'avenir. Malgré l'habitude qu'elles en ont, les nourrices congolaises ne sont pas sans éprouver quelque ennui du fardeau vivant qu'elles portent partout sur leur dos. Ce qui doit les contrarier plus encore, c'est d'interrompre forcément leurs travaux chaque fois — et cela arrive à tout instant — que leur rejeton réclame à grands cris sa pitance. En faisant opérer dans leur jeune âge le transfert dans le dos ou mieux sur les côtés des glandes dont leur progéniture aura besoin plus tard, il leur serait facile, l'heure venue, d'allaiter leurs négrillons tout en conservant les bras libres. L'esthétique, peut-être, n'y trouverait point son compte. Mais par cela même que l'utile viendrait ici remplacer l'agréable, le désir s'éteindrait chez nos sœurs du Congo de hâter dès leur jeune âge — comme elles en ont paraît-il l'habitude — la croissance de leurs glandes mammaires. D'où l'inutilité d'y appendre désormais les deux gousses d'arachide dont use là-bas toute adolescente bien née et qui par la traction légère mais continue exercée sur l'organe en favorise l'allongement...

XI

Plus aisément encore que la mamelle, une autre glande noble et précieuse entre toutes — l'*ovaire* — peut être détachée de ses adhérences et subir une complète transplantation.

La région choisie pour en effectuer la bouture sera tantôt très proche et tantôt éloignée du siège normal de la glande; parfois même celle-ci passera d'un individu à l'autre. Quel que soit son lieu d'implantation, l'ovaire commencera presque toujours par y prendre racine. Mais après quelques mois — sept mois chez le lapin — les éléments propres de la

Digitized by Google

glande tomberont graduellement en dégénérescence. Entretemps cependant elle peut vivre et grandir. Et si, transplantée en bonne place, elle continue à fabriquer ses œufs, on conçoit la possibilité d'une fécondation ultérieure. Plus d'une fois un ovaire malade a été remplacé chez la femme par un ovaire sain, et dans l'un de ces cas, *R. Morris* aurait vu survenir, non sans surprise, une belle et bonne grossesse sur laquelle il ne semblait plus permis de compter.

La possibilité d'un événement à ce point anormal soulève, entre parenthèses, une question des plus délicates. A qui, en pareille conjoncture, reviendra l'engendrement de l'enfant? Quelle en sera la vraie mère? Est-ce la femme qui l'aura nourri dans son sein, lui aura donné sa chair et son sang, ou bien celle qui seule en a fourni le germe? Problème ardu devant lequel eût hésité la sagesse même du grand Salomon, mais qui, physiologiquement, devra se résoudre en faveur de la seconde. Ainsi que l'a dit justement *Hans de Winiwarter*, le produit de la gestation ne sera pas l'enfant de sa mère : celle-ci n'en sera que la couveuse.

On possède, d'ailleurs, un moyen d'apprécier objectivement la part d'influence exercée par un ovaire étranger sur la qualité des descendants. Il découle explicitement d'une expérience de *Guthrie* que je me borne à résumer.

Ayant fait choix de deux poules de race pure, l'une blanche, l'autre noire, on substitua l'ovaire de la poule noire à celui de la poule blanche. Il fut procédé ensuite au croisement de cette dernière avec un coq noir. Cela fait, on attendit la ponte et l'éclosion des œufs. La question était de savoir comment se comporterait la couvée au point de vue de la couleur du plumage, caractéristique de la race. Eh bien! voici la réponse claire, nette, péremptoire, qu'a donnée la nature. Une moitié des jeunes était entièrement noire et la moitié restante se composait uniquement de poussins bigarrés, c'est-à-dire mi-partie

Digitized by Google

blancs, mi-partie noirs. De toute la couvée, pas un seul n'avait le plumage tout à fait blanc.

Cette bipartition paradoxale ne peut évidemment s'expliquer que par l'action perturbatrice de l'ovaire étranger. C'est sûrement à elle que doit être attribuée la venue des poussins noirs, dont la couleur anormale dérive de l'ovaire transplanté provenant, on ne l'a pas oublié, d'une poule également noire. Ici donc l'influence de cette dernière a manifestement prévalu. Mais pour le second lot, au plumage bigarré, la descendance a subi les effets réguliers du croisement. La constitution générale de la mère est intervenue comme de coutume et dans sa mesure habituelle. Autrement dit, l'hérédité raciale a repris tous ses droits qu'elle exerce en quelque sorte *à travers* la glande étrangère.

Comme chez la femme observée par *R. Morris*, la poule blanche a conçu toute sa couvée; c'est encore elle et elle seule qui l'a mise au monde; et néanmoins une partie de ses petits descend d'une autre mère. Ses jeunes sont bien à elle, mais on ne peut pas dire que tous sont d'elle!

Alors même que l'ovaire emprunté resterait indéfiniment stérile, sa présence ne passerait point inaperçue. Car la glande ovarienne n'a pas pour unique objet la confection des ovules; elle élabore en outre des substances *chimiques*, de nature ignorée, mais dont les effets retentissent sur l'économie tout entière.

Depuis longtemps déjà l'on avait rapporté à l'atrophie spontanée de l'ovaire les troubles particuliers que ressentent la plupart des femmes à certaine époque de la vie. L'apparition subite de ces troubles chez des ovariotomisées encore jeunes n'a fait que confirmer cette présomption, laquelle est devenue une certitude grâce à la transplantation expérimentale. Par la substitution d'un ovaire étranger, jeune et sain, à un ovaire lésé, des femmes souffrant des dits malaises les ont vu disparaître; la glande qu'elles se sont annexée a

Digitized by Google

produit chez elles à ce point de vue du moins une réjuvénation effective.

XII

D'un rang moins aristocratique que la glande ovarienne, le *corps thyroïde* — auquel on donne le nom de *goitre* quand il devient le siège d'une hypertrophie maladive — n'en remplit pas moins chez l'homme et l'animal un rôle considérable dans les échanges vitaux. On peut supprimer l'ovaire sans compromettre en rien l'existence, tandis que la perte totale du corps thyroïde entraîne inévitablement la mort. Ne sera-t-il pas possible, en pareil cas, d'éviter ce danger en remplaçant par une glande saine une glande thyroïde atrophiée?

Il y a longtemps déjà — dès 1890 — qu'un chirurgien français, *Lannelongue*, en a couru la chance; et depuis lors des essais sans cesse renouvelés ont démontré l'efficacité *relative* de cette transplantation. Dans un certain nombre de cas, la glande a pu vivre sur un sol étranger et même assumer plus ou moins les fonctions de l'organe disparu. Et si trop souvent la tentative est restée vaine, on a du moins appris à connaître la raison de son insuccès. Elle réside dans l'embarras qu'éprouve l'expérimentateur à sauvegarder la *nutrition* du transplant. On ne peut y arriver qu'en lui assurant une abondante irrigation sanguine qui, elle-même, ne s'obtient que par l'abouchement des vaisseaux de l'organe transplanté avec ceux du nouvel hôte. Or, tous deux sont ici d'un calibre si faible que, chez le chien notamment, la suture en est pour ainsi dire impossible.

Par un très ingénieux procédé qu'il serait trop long de décrire, un chirurgien allemand, *Capelle*, assistant du professeur *Garré*, est parvenu tout dernièrement à tourner cette difficulté, assez complètement pour que huit mois plus

Digitized by Google

tard la thryroïde substituée offrît encore une structure parfaitement normale. Son fonctionnement, en outre, n'avait nullement périclité. Tant que resta en place le transplant, les symptômes caractéristiques de l'*insuffisance* thyroïdienne continuèrent à faire défaut; ils reparurent dès l'instant où l'on en fit l'extirpation.

Semblable opération n'est point praticable chez l'homme. Mais l'ingéniosité des physiologistes et des médecins a triomphé cette fois encore des obstacles dressés par la nature. Il fallait trouver un organe aisément accessible dans l'intérieur duquel la parcelle transplantée baignât au milieu d'un tissu presque fluide et richement vascularisé. *Kocher*, *Garré*, *C. Müller* ont choisi dans ce but la moelle des os, nommément celle du tibia; et tout récemment, *Payr* a obtenu des résultats aussi favorables que possible en introduisant des fragments de corps thyroïde dans la pulpe même de la rate. Je dis « fragments » parce qu'il suffit d'un très petit morceau de la glande, pourvu qu'il reste vivant et actif, pour remplacer au besoin la glande tout entière.

XIII

Pour les organes volumineux et indivisibles, l'abouchement exact et direct des vaisseaux peut seul en garantir la survivance, abouchement que jusque dans ces dernières années tout le monde considérait comme une utopie opératoire. C'est ainsi que tout récemment encore le *rein* passait aux yeux de tous pour radicalement intransplantable.

Or, sa greffe — pleine et entière — est réalisée aujourd'hui. Au début de la présente année, *Unger* et *Reicher* présentaient à la Société de médecine de Berlin un chien vivant, en parfaite santé, auquel ils avaient extirpé — pour les réimplanter ensuite — non seulement les deux reins, mais encore leurs

Digitized by Google

annexes et même une partie de la vessie. La fonction éliminatrice de ces organes s'accomplissait aussi régulièrement que par le passé. Ce résultat, ils l'avaient obtenu par la *suture des vaisseaux* pratiquée à l'aide d'aiguilles extrêmement fines et sous la plus minutieuse asepsie.

Peu de temps auparavant, *Capelle* et *Garré* avaient déjà risqué, eux aussi, la transplantation du rein chez le chien. Mais celle-ci avait simplement consisté dans l'insertion de l'organe tantôt sous la peau du cou, tantôt dans le flanc de l'animal lui-même, en suturant tant bien que mal les vaisseaux de la glande à ceux de la région. Les opérés, malheureusement, succombèrent très tôt à l'infection; la survie la plus longue ne dépassa pas trois semaines. On put constater néanmoins, à l'autopsie, une réussite locale parfaite : le rein se trouvait physiologiquement irrigué et ne présentait aucune lésion.

En d'autres cas, l'abouchement des vaisseaux du rein aux artères et aux veines du cou ne forma que le premier temps de la transplantation. Ultérieurement l'organe fut extirpé de sa loge provisoire et transporté, chez un autre animal dont un des reins avait été préalablement enlevé, à la place précise qu'occupait ce dernier. Et, les sutures faites, on vit la glande transplantée remplir irréprochablement son office.

Puisque j'en suis à parler du rein, il m'en coûterait de ne point consacrer, ne fût-ce que quelques lignes, à la transplantation des *capsules surrénales*.

Posée sur le bord supérieur du rein qu'elle coiffe à la façon d'une mitre d'évêque, pour mieux dire, d'un bonnet de police, la capsule surrénale assume entre autres une mission singulière et, ce faisant, nous rend un inappréciable service. Sans elle, en effet, la peau humaine prendrait une teinte bronzée et se couvrirait, ainsi que les muqueuses, de bigarrures noirâtres. Outre cela elle sécrète — et ceci n'est connu que depuis peu — une substance chimique d'une

Digitized by Google

extraordinaire puissance, l'*adrénaline*, qui exerce sur la circulation une action locale des plus intenses. Versée sur la conjonctive de l'œil, une goutte de la solution au millième chasse violemment le sang des vaisseaux. Vides de leur contenu, ceux-ci s'effacent, disparaissent; et sous l'œil même de l'observateur la teinte rose de la membrane fait place à une pâleur cadavérique.

Un organe de cette importance ne pouvait échapper à l'attention des expérimentateurs. Mais jusqu'à présent les résultats de son bouturage ont été négatifs : vraisemblablement parce qu'il s'agit ici non pas d'une glande proprement dite, mais bien plutôt d'un appareil nerveux et que le tissu nerveux dégénère fatalement dès qu'il est transplanté.

XIV

Il me resterait à passer en revue la longue, la très longue série des tissus soumis à l'épreuve de la transmigration : os, périoste, dents, cerveau, muscles, cartilages, tendons. Ce serait en vérité peine perdue, car presque toujours ces essais ont échoué. Même quand il a pris racine le transplant finit la plupart du temps par mourir; dans les rares circonstances où il semble vivace, cette apparente perdurance n'est généralement qu'une réincarnation succédant à une dégénérescence plus ou moins complète.

Une exception doit être faite pour les tendons, le périoste, les dents et les vaisseaux.

C'est au *périoste* — cette membrane résistante qui partout recouvre la surface de nos os — qu'est due dans le cas de transplantation la reproduction du tissu osseux disparu.

Arrachées de leurs alvéoles puis remises en place ou transportées d'un alvéole à l'autre, des dents saines et même des dents malades ont pu contracter avec l'os des adhérences

Digitized by Google

nouvelles, assez solides pour permettre leur utilisation ultérieure. Avant que l'art dentaire n'eut fait son profit de cette constatation, un physiologiste français, *Philippeaux*, avait implanté une dent de cochon d'Inde sur la crête d'un coq, avec ce résultat qu'après y avoir pris racine la dent se mit à grandir, grandir, grandir avec une telle vigueur qu'en moins d'un an elle avait atteint une longueur de 13 millimètres, relativement énorme pour une dent de cobaye.

Quant au déplacement des *tendons*, lequel s'effectue d'admirable façon, il n'offre actuellement et n'offrira sans doute jamais qu'un intérêt chirurgical: intérêt très grand d'ailleurs puisque beaucoup de membres paralysés par l'atrophie partielle de leurs muscles lui ont dû le retour de leur motilité.

On pourrait en dire autant des *vaisseaux* si précisément, dans un but chirurgical, on n'avait soumis ces organes à toutes sortes d'expériences *in anima vili*. J'ai mentionné déjà le rôle rempli par la suture vasculaire dans la transplantation des thyroïdes et des reins. *Capelle* et *Garré* ont vu d'autre part que l'intercalation avec suture d'un tronçon de vaisseau sur le trajet d'un autre vaisseau n'entravait en rien la circulation du sang. Toutefois si les animaux ne sont pas de même espèce, si, par exemple, on remplace une portion de la carotide du chien par un segment pris sur l'aorte d'un lapin, ou bien encore l'aorte d'un chien par l'artère poplitée d'un homme, il se manifeste un mois déjà après la réunion une dégénérescence très accentuée dans la membrane interne du segment transplanté. Peut-être n'a-t-on pas oublié que le sérum d'un animal mélangé au sang d'un autre — pourvu que ce dernier appartienne à une espèce différente — y développe un poison destructeur de ses propres globules. La membrane étrangère semble exercer ici une action et une réaction de même ordre.

On inclinerait encore à penser que les gros vaisseaux seuls se prêtent à de semblables expériences. Rien ne serait moins

Digitized by Google

vrai. Des canalicules sanguins dont le diamètre dépassait à peine un millimètre ont été suturés avec une telle perfection qu'il ne s'y est même formé aucun caillot.

XV

Du moment où des organes relativement simples, constitués d'un seul tissu, ont tant de peine à vivre hors de chez eux, il semble *à priori* tout à fait inutile d'imposer la même épreuve à des appareils compliqués. Ici encore l'expérience a démenti cette présomption.

Ayant imaginé d'introduire sous le museau d'un rat — où elle dut se trouver singulièrement dépaysée — la patte écorchée d'un autre rat très jeune, *P. Bert* put se convaincre que le transplant s'accommodait sans effort à son nouvel habitat. Non seulement l'appendice en question avait survécu à ce déracinement, mais encore il avait gagné des dimensions égales ou presque égales à celles qu'il eût acquises s'il avait conservé ses connexions premières.

Plus récemment, en 1897, un autre expérimentateur, *Marchand*, exhibait à son tour devant les congressistes allemands réunis à Marbourg des rats traités à peu près de même sorte avec des résultats aussi satisfaisants. L'expérience n'avait subi qu'une légère variante : la patte avait été remplacée par une queue.

Remarquez que dans la longue liste des greffons ou des transplants dont je me suis occupé jusqu'ici, il ne s'en trouve pas un qui n'ait été prélevé sur un organisme sain et ne soit lui-même, avant son ablation, dans son état normal. J'aurais de longues — de trop longues pages — à ajouter à celles que vous venez de lire si je voulais entreprendre à son tour l'histoire des greffes *morbides*. A elle seule la transplantation

Digitized by Google

des *tumeurs* réclamerait une compendieuse étude. Mais outre que nonobstant de très nombreuses recherches il règne encore sur ce point une épaisse obscurité, un autre motif m'engage à passer ces essais sous silence. Pour la plupart d'entre elles, peut-être même pour toutes, le transfert des tumeurs n'est sans doute en effet à proprement parler qu'une *inoculation*. En transportant chez un autre animal un fragment de sarcome ou de cancer on ne fait qu'y déposer des germes parasitaires qui provoqueront en ce point la formation d'un tissu particulier différent soit par sa nature soit par son siège des éléments normaux dont il a pris la place.

(*A suivre*) C. VANLAIR.

Digitized by Google

LA QUESTION DES LANGUES

L'être est la résultante du milieu. Au point de vue physique l'ambiance réglera les conditions de pression atmosphérique, donc la capacité thoracique et l'intensité de la respiration. Les organes se mettent en harmonie, le double soufflet pulmonaire agit sur les cordes vocales tendues dans une glotte plus ou moins large, les vibrations subissent les ampliations des chambres résonnatrices du pharynx et des voies nasales. Le timbre dominant d'une race, l'articulation de son langage doivent au milieu commun ses caractères spécifiques.

D'autre part, l'affinement des sens perfectionne l'intelligence en passant par la phase obligatoire de l'imitation, et les onomatopées inspirées par le milieu composent le fond de la langue mère. Il semble que les voyelles dominent dans les pays de vie calme, ensoleillées vers le sud et froidement lumineuses vers les pôles; la phonation y porte sur les mouvements normaux du tube buccal. Dans les régions tempérées, les variations météorologiques rendent la vie plus précaire, elle oblige à plus d'effort et provoque les expressions interjectives, c'est-à-dire le jeu brusque des muscles buccaux.

La langue d'un peuple est donc une émanation du terroir, et on peut en déduire *à priori* que l'on n'impose pas une langue à un autre milieu, et que l'on ne crée pas une langue dans un milieu quelconque.

Digitized by Google

Aucune race, il est vrai, n'est d'origine locale ; l'émigration est une loi de nature qui obscurcit l'étude des genèses ethniques. Mais le facies de l'autochtonie ne s'en grave pas moins comme résultante de l'ambiance.

L'Europe, d'une géographie tourmentée, a diversifié les races envahissantes, parties d'un centre commun d'expansion. L'Asie, au nord de l'Himalaya et de ses prolongements indo-siniens, offre un type ethnique frappant dans sa généralisation. L'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud possèdent leurs races physiques distinctes. La puissance de l'hérédité justifie la persistance ethnique ; mais elle n'abolit pas l'adaptation au milieu. D'une frontière à l'autre les caractères anthropologiques se montrent constants dans chaque village, et transitionnels d'un village à l'autre. Tout étranger naturalisé dans le village prend volontairement les mœurs de l'endroit, mais la nature à son insu lui imprime peu à peu les caractères physiques locaux.

Dans tous les pays envahis, l'hérédité a maintenu le fond d'origine, mais la nature a modelé la descendance sur les grands traits des autochtones disparus. L'évolution néanmoins ne perd pas son action lentement modificatrice, et la population change de caractères ethniques avec le temps, changements adéquats aux modifications géographiques, météorologiques, économiques.

Si la nature localise la langue, l'évolution sociale ne tolère pas davantage des expansions arbitraires. On n'impose pas une langue, ce sont les langues qui s'imposent quand elles s'harmonisent aux mœurs, malgré les défectuosités qui peuvent la hérisser.

Le commerce se caractérise par une série continue d'opérations simples, renouvelées, multipliées en raison de l'activité individuelle. Pour gagner du temps, il use d'un langage écourté et de signes abréviatifs. Son extension mondiale réclame une langue offrant les mêmes avantages de simplicité et de

Digitized by Google

concision. La langue anglaise, langue d'un peuple d'affaires, s'est imposée à lui, malgré les difficultés de sa prononciation, difficultés graves en raison de leur caractère physiologique. L'anglais est, par le fait même, une langue d'expansion mercantile.

On ne va pas volontiers vers la langue allemande, d'une technique rebutante. Mais l'expansion allemande a forcé l'attention et rendu cette langue obligatoire dans ses centres métropolitains et coloniaux. L'allemand est une langue de concentration.

La France est un pays heureusement situé, où se rencontre la résultante de conditions moyennes, les plus favorables à la vie : moyennes de reliefs géographiques, d'hydrologie, de climature, de fertilité; populations variées, mais sans les grands heurts de races trop divergentes; pays d'aisance mieux équilibrée qu'ailleurs, en conservant le souci de son indépendance; à la diversité de caractère favorable au respect de la liberté de chacun; frondeur pour les principes, souple à la réglementation; au talent remarquable pour la défense de toutes les thèses humaines; peuple hospitalier, courtois, gai, à l'ironie bon enfant, spirituel; séduisant malgré ses travers et son chauvinisme, qu'il étale avec complaisance, en réalité plus théâtral que le gasconnisme froid du Flamand ou du Germain; pays dont la population a le moral en harmonie avec les charmes physiques. La France a toujours attiré l'attention mondiale, la sympathie des classes éclairées compensant l'envie suscitée par les instinctives haines de races, maintenues par l'ignorance. La France est l'objet de la curiosité des civilisés, Paris est considéré comme la capitale du monde.

Les langues germaniques sont alourdies par la juxtaposition des noms-définitions; les langues latines gagnent en pittoresque, mais perdent en mobilité, avec leurs désinences si variées. Le français libère les syllabes de toute agglutina-

Digitized by Google

tion paralysante, il jongle avec les mots, et dans chacune de ces interversions, il ajoute un sens, un coloris, qui donne l'illusion d'une richesse inouïe à un idiome plutôt pauvre en éléments premiers du langage. Cette pauvreté, il est vrai, résulte moins du nombre de racines disponibles, que de la libre évolution de la pensée, laquelle dépasse les moyens de représentation. La vénération de la langue française par les classes instruites n'est que la reconnaissance de la supériorité intellectuelle et morale de l'esprit qui la vivifie.

Aussi, malgré son acquisition pénible, ses conventions lexiques plutôt irrationnelles, la langue française est recherchée de toutes les civilisations qui s'élèvent; c'est la langue mondaine par excellence, la langue du bon ton, de l'élégance, même de l'art. Instrument difficile, le génie français en tire une littérature souple, vivante, se pliant à tous les genres en conservant une netteté, une clarté, un charme infini.

L'italien, à la phonétique caressante à l'oreille, n'est qu'une langue auditive, qui s'est imposée aux musiciens. Mais son coloris tout matériel cède le pas au français pour l'expression et le sentiment.

La langue se dégage si bien des mœurs que les mêmes phrases ont des sens différents selon les peuples qui les émettent.

Le *Time is money!* de l'anglais est sec, droit, rapide comme un coup de fleuret et justifie de près un acte utilitaire.

Le temps, c'est de l'argent prend un sens plus philosophique dans son énonciation française.

Exprimé en espagnol, en portugais ou en italien, l'aphorisme n'arrête pas l'attention, même dans le port le plus mouvementé; c'est un proverbe du nord, dépaysé, ne soulevant aucune ride dans la nonchalance de ces pays ensoleillés. Il y est parfaitement compris, mais il ne répond pas aux mœurs.

Digitized by Google

La langue de sentiment est plus universelle que celle des affaires, et le *Comment vous portez-vous?* garde sa valeur sous tous les dialectes. L'affairement l'écourte et le déforme dans un rapide souhait : bon jour! bon soir! bonne nuit! restant universels.

Langage et mimique s'harmonisent : nous voyons le *shake-hand* sympathique, mais bref comme la parole; alors que le serrement des mains à la française, plus alenti et plus affectueux, compose à lui seul, dans l'infini de ses nuances, une langue des plus expressives, souvent plus sincère que l'autre.

L'évolution des mœurs retentit immédiatement sur la phonation des idées. Le milieu simple et primitif se complaît dans son patois, qui en semble l'essence. Il faut se retrouver bien loin, sous un ciel étranger, pour comprendre le côté physiologique du patriotisme : drapeau, air national et toutes les conventions plus ou moins ridiculisées par leur abus au berceau familial, évoquent singulièrement les fibres d'attaches et émeuvent le plus sceptique. Mais le patois, bien mieux encore, ravive les souvenirs, et, dans la joie bruyante, fait revivre les moindres détails. Le compatriote rencontré au hasard peut être le dernier des aventuriers, sa personne disparaît dans le rayon de soleil qu'il vient de faire surgir; il symbolise un monde, le plus précieux des mondes, celui qui nous a formé.

En émigrant des campagnes vers les villes, l'homme prend la langue courante, peu raffinée, plus ou moins écourtée et argotique selon le degré de l'activité mercantile. Très suggestionnables la langue ou le peuple, dans leur confusion, s'assimilent les vocables des sports à la mode, les trouvailles des loustics, la langue des étalages et des affiches, toujours en suivant le même mode d'adoption : l'ironie, le snobisme, l'habitude, dans leur succession logique. La suggestion porte aussi sur les expressions qui émeuvent par leur idiotie inattendue et qui séduisent l'instinct simiesque des masses.

Digitized by Google

Les *As-tu vu Lambert? — On dirait du veau! — Les pieds nickelés — La ferme! — Tu parles!*, etc., obsessionnent certaines périodes; la bourgeoisie de plume cède à l'entraînement en assurant la fortune des *Un beau geste! — Le tournant de l'histoire — solutionner — Chantecler* — qui s'affirment successivement les *Tarte à la crème* du jour. La Belgique se montre ici la vassale de l'esprit français des rues. Elle a pourtant une expression propre, *vinculé*, prise souvent dans le sens de vaincre, plus rarement *d'énerver*, ce qui le rapproche de son sens juridique (restriction de jouissance). En matière professionnelle et scientifique la suggestibilité de la langue est plus excessive encore, et elle fait le plus grand tort à la vision et au talent individuels.

Les dialectes locaux, émanations du milieu, engendrent une littérature locale plus ou moins savoureuse selon ses interprètes. A vouloir lui donner une envergure démesurée, on la sort de son ambiance et on la ridiculise par la disproportion des prétentions. La langue trahit la race et son état mental : aimable et large d'allure, elle respecte chez les autres la liberté dont elle jouit chez elle; rétrograde, conservatrice, elle tend vers l'absolutisme de toutes les ignorances.

Le Néerlandais, au parler doux, expression d'un peuple souvent flegmatique, ne sort pas de son horizon; même aux colonies, il ne verse pas dans le prosélytisme outré. Le conquérant s'initie à la langue des conquis qui représente la communauté; le conquis qui vise le fonctionnarisme s'assimile la langue étrangère; tous deux vont au devant de leurs intérêts, paisiblement et rationnellement.

Le Flamand, plus rude et brutal, a un langage plus agressif; il n'a pas le flegme hollandais, sa passivité est plus hostile à ce qui l'entoure. A défaut d'adversaires étrangers, son humeur belliqueuse le soulève contre les siens. Sédentaire, le Flamand conserve sa langue et reste sans curiosité vis-à-vis du monde extérieur. Il ne se déplace que par nécessité, et alors il bara-

Digitized by Google

gouine, sans la fausse honte du Latin, les bribes qu'il s'assimile aisément et intelligemment. Mais se faire comprendre lui suffit, il n'a pas le souci de la perfection.

En s'élevant, la bourgeoisie flamande éprouve des besoins nouveaux : elle conserve sa langue pour la vie intime, mais elle recherche le français pour la vie mondaine, malgré l'hostilité de race, très prononcée chez le Flamand et qui le rend injuste et violent. La bourgeoisie flamande ne fait que suivre l'évolution linguistique de toutes les classes qui progressent, qui, dans toutes les parties du monde, vont vers le français, la langue de la civilisation morale et de l'élévation de la pensée.

La presse du pays flamand est française par le nombre et le tirage (17 organes flamands sur 86 journaux des grandes villes — 80 journaux flamands locaux pour les petites villes).

Si le commerçant, l'industriel, l'avocat, le juge, le médecin, le savant, de la moitié flamande du pays, s'adonnent par goût au français, c'est la langue flamande qu'il faut accuser, c'est chez elle que se rencontrent les obstacles à sa diffusion, obstables assez sérieux pour ne séduire ni Flamands du terroir, ni Belge de langue française, ni Wallon, pas même les littérateurs flamingants qui ne restent flamingants que par un effort soutenu de volonté obstinée, avec la mâle rage de ceux pour qui l'agression remplace l'argumentation. L'obligation officielle, à la démonstration si puérile de l'estampille postale flamande (Exposition de Bruxelles) ayant la priorité sur la langue officielle administrative, des recommandations postales du dimanche, la flamingantisation de la capitale et des noms propres des communes wallonnes, n'ont pu qu'aggraver le côté grotesque d'un mouvement que les Flamands intelligents sont les premiers à critiquer. 38 p. c. de notre population ne connaissent que le flamand, 35 p. c. ne parlent que le français ; 11 p. c. parlent les deux langues et nous les attribuons surtout à la population flamande. L'évo-

Digitized by Google

lution est si peu favorable au flamand que l'on souligne complaisamment les manifestations flamandes de la monarchie et du gouvernement, et là, encore, on discute la fidélité des textes. Le clergé, qui désire le flamand pour le peuple ignorant, n'en veut plus pour les classes bourgeoises qu'il domine par l'intérêt, et il le tient en maigre estime dans ses collèges.

La langue du peuple reste populaire dans ses œuvres : folklore, récits locaux en patois; la langue raffinée alimente sa littérature aux mêmes sources. Mais quand l'esprit s'élève et tend à devenir mondial, ce sont les mœurs françaises qu'il adopte, puis il leur emprunte sa langue pour vivre de sa vie morale.

Contrarier cette évolution est vain : vain, parce qu'on n'arrête pas une évolution naturelle; vain, parce que le progrès de la civilisation vient de la liberté, et que la liberté assure la direction sociale à la sélection des intelligences.

Or, toute contention vient de la réaction et de l'ignorance des lois universelles. Est-il même admissible que, au XX^e^ siècle, on remette en question le libre usage de la langue maternelle, la première de toutes les libertés? Imposer une langue, c'est démontrer à suffisance son inutilité. Depuis quand faut-il imposer le langage humain, quand celui-ci sert les intérêts communs et assure la paix? Mais ceux qui trouvent leurs intérêts, individuels ou collectifs, dans le désordre et l'inimitié de la famille nationale, peuvent se donner le ridicule de défendre le patois mondial. Derrière la réaction des langues, quels que soient les avocats mal avisés, se cache la réaction des dogmes, l'éternelle ennemie de la liberté féconde, dont la vie est dépendante de la désunion des races et des peuples.

En se dénationalisant, la littérature patoisante se suicide. Les races populaires ne peuvent avoir qu'une littérature populaire; la tragédie, le lyrisme philosophique ne supportent plus les vulgarités de vision et d'expression; ils veulent les souplesses de langage et la magie du style qui les interprètent

Digitized by Google

fidèlement. Ce furent jadis le latin et le grec qui représentaient les langues académiques ; le latin mort, sa succession a spontanément appartenu au français.

Le peuple wallon, sous la gaîté et la vivacité des allures, est de sens plus rassis et posé que le susceptible et ombrageux Flamand ; il ne cherche pas à dénationaliser sa langue, il reste froid devant les provocations outrageantes, et pourtant c'est son ménage, sa vie, ses intérêts que l'on prétend régenter. L'intransigeance lui siérait pourtant mieux qu'à son frère flamand, son patois est du vieux français et les floraisons de sa langue se retrouvent dans les idiomes latins, au point que le provençal et l'espagnol offrent un cousinage éventuel de vocables qui ne laissent pas que de surprendre, surtout quand on leur ajoute leur commune farandole.

Le mouvement flamingant est artificiel ; il appartient à la politique réactionnaire. Il entend se montrer despotique envers le Belge wallon qu'il hospitalise, alors que le Flamand qui s'élève dédaigne le néerlandais, plus correct et plus doux, pour le français : annonces, enseignes, réclames propagent le français en pleine campagne ; le signe maçonnique de la correction est le français, et le flamand usuel est mixturé d'innombrables expressions françaises, de ce français qui appartient à une race que l'on jalouse, bien qu'elle fasse vivre le peuple. A l'appui du projet de taxation des travailleurs étrangers par la France, des députés n'ont-ils pas fait valoir que les millions payés en salaires aux ouvriers flamands échappaient à la fiscalité et étaient exportés sans profit pour le commerce français ?

Ce mouvement, artificiel, est inexcusable au point de vue économique ; le Flamand envahit la Wallonie pour y trouver ses moyens d'existence, et c'est en maître qu'il prétend se dresser vis-à-vis de ceux qui le font vivre. Pourquoi cette outrecuidance envers la Wallonie, alors qu'on se montre sans exigence à l'égard de la France, de l'Allemagne, de la Russie,

Digitized by Google

du Canada et des États-Unis, où se dessinent les mêmes exodes? Faudra-t-il recourir au boycotage au profit du travailleur italien, qui s'offre partout, et qui n'a jamais songé à imposer sa langue, autrement facile et harmonieuse que le flamand, et d'une large expansion (Suisse, Méditerranée, États-Unis, Amérique du Sud)?

Le flamingantisme est si extravagant qu'il s'insulte lui-même. N'a-t-il pas trouvé, comme argument irrésistible, que la justice wallonne devait pouvoir juger en leur langue les délinquants flamands? L'argument, peu flatteur pour la race, n'est pas plus pertinent que pour les Russes, Italiens, Chinois, Bulgares, etc. qui séjournent en la Wallonie C'est l'envahisseur qui doit régler sa conduite sur la législation et les coutumes locales, et c'est par la langue locale qu'il apprendra à les connaître.

Mouvement absurde, qui, sous prétexte de vulgariser la langue courante, impose aux classes dirigeantes, toutes acquises au français, une langue littéraire que le peuple ne comprend pas, dont il ne veut pas, à en juger par son dédain des *Annales* et des *Guides* en flamand officiel, et dont les traductions soulèvent de perpétuelles contestations. Quand on veut éclairer un texte flamand obscur, on emploie le mot français, ce qui est significatif.

Mouvement antinational, car il appuie le pangermanisme de toute sa haine de race, et il vise la dislocation de notre pays. Si Flamands et Wallons ne sont que des frères consanguins, encore sont-ils frères, ils peuvent s'apprécier et s'estimer, en conservant chacun leurs qualités propres. De quel droit l'un s'occuperait-il du ménage de l'autre?

Mouvement qui accuse nettement l'ingratitude de ses promoteurs. Leur littérature n'a pu sortir d'une grossière matérialité, s'appuyant sur des mœurs moyen-âgeuses — c'est-à-dire une religiosité mécanique, des beuveries malpropres, des joies brutales, des rixes sauvages — qu'en s'inspirant des

Digitized by Google

littératures traduisant des mœurs plus édifiantes, littératures plus exclusivement françaises en raison de l'affinement du goût. Les meilleurs écrivains flamands doivent leur émancipation intellectuelle à l'esprit français.

Faut-il une longue enquête pour savoir à quelle race la Belgique doit sa profonde déchéance morale, mais aussi, compensation matérielle insuffisante, son activité industrielle?

Si une langue naturelle ne peut dépasser le niveau moral de ses adeptes, bien moins encore crée-t-on une langue nouvelle. Le mobile en est pourtant des plus louables, car loin de vouloir établir une suprématie, dans l'entente commune on cherche un lien commun, pour les relations morales plutôt que pour les affaires.

La création d'une langue universelle n'en reste pas moins d'une facticité mortelle. La langue universelle existait, et elle a subi le sort commun des manifestations naturelles ou sociales, qui se résume dans la trilogie forcée de la naissance, de la puberté et de la mort Le latin a subi ces phases, et quoique appartenant à une élite, il a succombé. Les naturalistes le soutiennent avec effort, mais seulement pour la nomenclature, et leur science en conserve un relent de pédantisme. Les médecins qui en usent encore imitent les augures.

La vraie langue, qui émane de la nature, ne supporte ni la greffe ni la taille ; elle conserve sa vigueur native, et de ses ramifications primitives surgissent les rameaux nouveaux. Tous les essais de langue universelle ne sont que des amoncellements de greffes subissant les déformations arbitraires de la taille grammaticale. Langues d'acquisition volontaire, elles servent les relations volontaires ; elles ont la sécheresse de tout ce qui est conventionnel. La traduction des œuvres d'imagination en une langue universelle n'expose qu'un squelette syllabaire. Le succès de la création nécessite les simplifications et les concisions des langues d'affaires, non pour gagner du temps, mais pour amoindrir les difficultés et les efforts de la

Digitized by Google

mémoire morte. Par ces défauts, elles ont les inconvénients des langues d'affaires pour l'exposition des sentiments élevés, le conventionnalisme étouffe le génie propre de la langue et la souplesse de ses adaptations.

Pourquoi même parler de langue universelle? Bien avant qu'elle ait conquis quelques petits groupes d'adeptes dans les pays les plus voisins, l'emballement de la première heure s'apaise, des doutes surgissent, la critique intervient, avec son âpreté habituelle, et des scissions apparaissent pour subir les mêmes avatars.

L'hostilité des races empêche les intelligences de s'entendre sur la solution la plus logique, le choix d'une langue vivante comme langue universelle. Deux langues d'assimilation aisée pouvaient prétendre à cette adoption : l'anglais et l'italien. L'anglais est universellement admis comme langue d'affaire mondiale. Le génie individuel peut l'élever bien au delà, mais la loi commune veut que la langue traduise les mœurs, et l'anglais de littérature moyenne se perd dans les longueurs, la monotonie de détails visuels de l'homme d'affaires.

Pourquoi la langue universelle, qui rassemble des intellectuels, ne cède-t-elle pas devant les réalités et la stabilité d'une langue vivante? Parce que ses partisans, bien qu'animés des meilleures intentions, restent sous l'influence d'un certain chauvinisme, préjugé que la langue universelle composite a pu affaiblir, mais non éteindre. La naturalisation de la langue universelle sera en rapport avec la part acquise du dialecte national.

En raison de ses divergences irréductibles, parce que futiles, il est consolant de voir la langue française, si discutée chez elle dans sa complexité de facture, prendre faveur dans tous les pays, descendre des classes supérieures vers les classes moyennes, et se faire peu à peu reconnaître comme la véritable langue universelle sans avoir jamais émis la moindre prétention à cet égard. C'est ce terrain lentement conquis, et

Digitized by Google

aussi l'émancipation contre toutes les servitudes qu'il symbolise, qui explique les jalousies et les réactions.

On ne crée pas une langue, on ne communique pas à une langue une expansion en désharmonie avec sa valeur mondiale, mais une belle langue, forte et sereine, peut mourir. Les langues anciennes qui sont d'hier, le prouvent. Elles peuvent mourir de sénilité; mais avec l'affairisme moderne, elles doivent mourir de congestion. L'affairisme inocule le microbe destructeur des sentiments purs et élevés qui doivent dominer la littérature, la science et les arts. Les langues modernes se falsifient d'éléments étrangers, de néologismes difformes, d'argot mondial, professionnel et sportif; la langue sert trop exclusivement la réclame, les matérialités de la vie; elle étale une morale de bas-fond, elle est cynique et naïve, rouée et d'une crasse ignorance, elle est le reflet de la décadence du siècle d'argent. L'art pour l'art tend à devenir un mythe, et que peut devenir la langue quand la pensée disparaît?

LÉON DUMAS.

Digitized by Google

LES MÉTHODES DU PASSÉ

DANS L'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE [1]

CONCLUSION

LE RAYONNEMENT DE L'ART FRANÇAIS AUX XII[e] ET XIII[e] SIÈCLES.

Nous avons montré avec quel enthousiasme trois grands archéologues, De Caumont, Viollet-le-Duc et Quicherat, avaient cherché à faire revivre devant nos yeux les plus belles périodes de l'Art français. Nous avons indiqué le moment vraiment unique où toute une jeunesse romantique, ardente, passionnée, éprise jusqu'à l'exaltation des beautés de notre passé, applaudissait l'effort jamais lassé de ces grands laborieux. Doctes et amateurs parlaient avec le même respect et le même amour de ces temps déjà lointains, où des artistes anonymes avaient donné des chefs-d'œuvre à la France.

Après avoir rendu hommage à ces historiens de l'Art, nous avons montré combien fut lourd l'héritage transmis par les maîtres de l'archéologie à leurs disciples. C'est le moment où Courajod inaugura ses leçons sur l'histoire de l'Art français, après avoir écrit un grand nombre d'études critiques sur les œuvres des XII[e]-XVI[e] siècles. Ce que fut l'enseignement de notre ami, quelques érudits pourraient le dire. Les auditeurs nombreux qui se rendaient, le mercredi matin, dans une des salles du Louvre, n'ont point oublié la belle chaleur et l'accent de profonde conviction

(1) Fin, voir la *Revue de Belgique* d'avril 1910.

Digitized by Google

du savant professeur. Ils gardent le souvenir du zèle qu'il déploya pour faire aimer notre art national; les jeunes générations peuvent encore, en lisant quelques-unes de ses leçons, retrouver un écho de cette conviction, de cette ferveur vraiment surprenantes! L'analyse détaillée et attentive des œuvres du XIV^e^ siècle italien, mises en regard des monuments français, les études si fécondes sur les artistes de la cour de Charles V et du duc de Berry, sur les sculpteurs des ducs de Bourgogne ont montré aux historiens la vigueur de l'Art français aux approches du XV^e^ siècle. Seul, au milieu des archéologues occupés à reproduire les idées de Quicherat, Courajod sut faire avancer l'histoire de l'Art français, et montrer combien il captivait encore les sculpteurs italiens des premières années du XV^e^ siècle.

Mais, après la mort du Maître, les quelques légionnaires qui survivent restent sans chef. Nous parlerons bientôt de ce qu'est devenu l'enseignement de l'école du Louvre et celui de la Sorbonne après cette perte irréparable. Nous verrons alors s'il a donné des fruits. A l'École des Chartes, M. de Lasteyrie reprend de loin en loin son enseignement et ne saurait avoir une influence sur ce petit monde lettré qui s'intéresse à nos antiquités nationales. Que de fois nous avons regretté de voir M. De Lasteyrie abandonner la première place dans l'étude de nos antiquités nationales, nous surtout, qui connaissons la clarté de son enseignement, la maîtrise de sa doctrine, comme son amour pour l'Art français! Nous sommes persuadé qu'il aurait bien vite reconnu les points faibles de la thèse de Quicherat et aurait cherché à reviser ce cours si admiré par les générations passées, par Courajod lui-même, héritage du maître vénéré, transmis à son élève si fidèle. Ce qui manqua à Courajod, une culture large et étendue, une assimilation rapide des travaux parus, la possibilité de lire les ouvrages étrangers, les qualités natives ou acquises, M. le comte de Lasteyrie les possédait; son érudition était étendue, il avait le goût, des idées générales, sans lesquelles il n'est pas d'ouvrage achevé.

Et c'est au moment où l'histoire de l'Art devient, dans le sens large du mot, une science auxiliaire de l'histoire générale, que nous la voyons aux mains de médiocres, indifférents aux vérités

Digitized by Google

elles-mêmes, mais désireux d'étaler des connaissances rapidement acquises. Ils ont bien vite reconnu, en gens avertis qu'ils sont, le profit de ces études naissantes, la curiosité profane dont elles sont l'objet, l'espèce de snobisme qui les favorise; journalistes habiles qu'ils sont, ils ont pris à charge d'intéresser les oisifs parisiens aux beautés de l'Art français, dussent-ils pour cela sacrifier l'austérité des recherches et la vigueur des méthodes. Et ç'a été, au rez-de-chaussée de nos journaux, dans les revues de vulgarisation, une abondance d'articles faciles, agréables et superficiels, peu pensés et rapidement écrits.

Nous avons montré brièvement que ce n'était pas ainsi qu'aurait du être comprise l'initiation à une des plus belles disciplines historiques, que d'autre part le rôle du professeur de l'enseignement supérieur était infiniment plus élevé. A côté du plaisir esthétique que procure l'œuvre, il doit avant tout indiquer le moment précis de sa naissance, les conditions dans lesquelles elle a été conçue et composée, de façon à nous faire connaître les idées et les sentiments du peuple qu'il a créé. Mais, dès ce moment, les difficultés commencent, car cette œuvre qui est là, devant nous, a été considérée par les uns comme une création du XI^e^ siècle, par d'autres comme datant du XII^e^. Le débat est intéressant, et s'il peut faire sourire quelques journalistes égarés dans l'étude de l'histoire de l'Art français, il prend aux yeux des esprits sincères et sérieux une réelle importance.

En voulez-vous un exemple? Prenez la belle décoration du portail occidental de la cathédrale de Chartres. Si vous pouvez prouver que cette œuvre est bien de 1130-1140, vous vous rendrez compte du degré plus ou moins profond des sentiments religieux des contemporains de Louis VI, vous montrez l'habileté plus ou moins grande de ces artistes, leur facture plus ou moins puissante, la vie qu'ils ont pu donner à ces corps modelés par leur ferveur. Ces figures si calmes dans leurs attitudes, ces têtes d'une gravité douce et candide vous en diront plus long que les vers d'un poète contemporain sur la beauté. Les œuvres d'art sont donc une source de premier ordre pour connaître les conceptions esthétiques et morales du peuple qui les a produites. Mais si au contraire, vous pouvez établir par des preuves irréfu-

Digitized by Google

tables que cette décoration monumentale est née aux dernières années du XII[e] siècle, vous restituez à une autre génération, aux contemporains de Philippe Auguste, ce sentiment exquis, cette expression tendre et mystique, cet amour divin qu'expriment devant vous les statues et les bas-reliefs de Chartres. Il en est de même de toute œuvre d'art. Les miniatures de l'*Hortus deliciarum*, celles du Psautier de Saint-Louis, etc., vous donnent peut-être, à les bien examiner, une connaissance plus sûre du milieu, des renseignements plus précis sur la vie de tous les jours, sur le costume, sur les classes de la société française que les œuvres littéraires, où l'arbitraire individuel, la fantaisie érudite, la tradition tiennent une place si considérable.

Et voilà qui réduit à leur véritable portée les objections dilettantes, qui affectent des airs de supériorité vis-à-vis des érudits, modestes et obscurs, qui travaillent sans réclame et sans bruit, et essaient de les représenter comme de pauvres diables sans idéal, penchés sur des infiniments petits et insensibles à la véritable beauté.

Car il en est parmi les plaisantins qui vont jusqu'à nous plaindre de ne point jouir de l'œuvre d'art, de ne point l'admirer en elle-même, comme s'il ne fallait pas un amour plus ardent, une foi plus profonde, une compréhension plus pénétrante à l'érudit, absorbé dans sa contemplation, plein d'une ferveur jalouse pour l'objet de ses études, cherchant dans celles-ci des motifs d'admiration plus certains, qu'à l'amateur, disert et superficiel, journaliste, distrait par les plaisirs mondains, le désir d'être écouté, de plaire, de décrocher une prébende. C'est pour leurs pareils, à les entendre, que l'œuvre d'art a été faite, c'est par eux seuls qu'elle est admirée du public lettré. Eux sont nés, n'en doutez pas, pour les synthèses rapides, pour les généralisations si aimées par les gens du monde. Pourquoi donc s'attarder ainsi, à une analyse longue et aride qui suppose des années de lecture et de savoir? A quoi bon? Et avec une facilité étonnante, ces prestidigitateurs donnent à leur auditoire pâmé des tableaux colorés de l'Art français.

Espérons que le public lettré, abusé trop longtemps, reconnaîtra quelque jour la vanité et l'insuffisance de ces improvisés,

Digitized by Google

qu'il se lassera de ces joueurs de flûte habiles, et qu'une nouvelle génération plus intense, plus capable de repliement, d'efforts lents et consciencieux, comprendra qu'elle doit se consacrer avant tout à un enseignement probe et sérieux. Ce qui a perdu l'enseignement supérieur, ce qui l'a fait dévier, après le long effort des Duruy et des maîtres de l'École des Hautes Études, c'est le cours public partout incompatible avec une analyse pénétrante, et un labeur vraiment soutenu. Ce n'est que dans les instituts où ses conférences sont fermées, que nous trouvons vie et jeunesse, et nous devons avouer qu'ils sont désormais fort rares. Le mal est si profond que la conférence est, comme au temps de la décadence gréco-romaine, à l'ordre du jour. Chacun veut parler en public, et trouve même des auditeurs pour l'admirer. Nous sommes arrivés à un moment où la société ne lit presque plus; elle se contente d'écouter les bavardages des conférenciers, des diseurs, de parcourir les journaux, de feuilleter les revues. Celles-ci se sont multipliées à l'infini, et elles ont nui aux livres, non pas à la production de librairie, mais à la qualité de cette production. Jamais on n'a édité tant de volumes; mais la plupart ne sont que des recueils d'articles, écrits pour le grand public et avec le « lâché », la désinvolture agréable du genre. Or la vulgarisation seule, même la plus superficielle, a quelque succès!

Mais, de même qu'au XIII^e^ siècle la Scolastique de plus en plus sèche et stérile paralysa le génie de la société française, de même l'enseignement littéraire, tel qu'il est donné avec ses conceptions fâcheuses de l'art pour l'art, avec ce culte de la forme vraiment exclusif a desséché pour un temps l'originalité de la jeunesse française. On forme ainsi des ouvriers adroits, beaux diseurs, prêts à parler sur tous les sujets, mais dépourvus d'originalité et de génie. N'est-ce pas Renan qui disait qu'on devait à l'école normale supérieure la décadence de l'esprit scientifique, en matière d'histoire et de philologie?

On peut facilement comprendre combien un tel milieu est peu fait pour produire des hommes d'une réelle valeur, pour les encourager à publier des écrits demandant des années de labeur. Au surplus, si ces écrits voient le jour, les critiques jaloux

Digitized by Google

reprochent à l'auteur les négligences de son style, profitent de quelques oublis d'impression pour souligner des phrases incorrectes; mais du fond, rien ou quasi rien. Certes, le reproche pourrait à la rigueur convenir à des ouvrages qui doivent passer à la postérité. Chacun cherche dans la mesure de ses moyens à écrire nettement ce qu'il pense. Mais nous avouons cependant qu'il nous semble plus facile de décrire avec agrément une église ou un tableau que de l'analyser avec soin.

Le littérateur reste dans des générations oiseuses, oublie même d'indiquer le temps où l'œuvre fut exécutée. Son goût très pur répugne à ce soin trop minutieux. Eh quoi, parlerai-je de ces chapiteaux? Dois-je même connaître ses déformations, à quoi me sert de savoir si la corbeille est aussi étroite que le fût? N'est-ce pas détail superflu? Ou bien encore, pourquoi analyser les bases de ces colonnes, celles des piliers montés par assises, connaître si les profils sont ceux de la base attique ou ont été déformés? A quoi bon faire remarquer enfin si le tore inférieur des bases est aplati, si les nervures des voûtes sont prismatiques, si la dernière est pourvue d'un fin liseret! Fi donc, pour qui nous prenez-vous? Non, certes, nous ne sommes, nous, ni des pédants ni des cuistres, nous écrivons pour un public élégant, nous parlons à une société vraiment choisie, et tous *ces gens du monde* ne sauraient se complaire à des déterminations aussi minutieuses, à des descriptions aussi oiseuses! Nous seuls, nous savons comment il faut s'y prendre pour leur enseigner, car ils n'aimeraient pas de *connaître le vrai*, s'il ne lui était pas présenté avec grâce.

Mais n'y a t-il que les gens du monde? Heureusement, non. Il y a aussi le lecteur compétent qui s'assure vite si l'écrivain connaît son sujet, s'il est sincère, s'il aime ce dont il parle et ne cherche pas à ruser avec lui, en évitant les questions difficiles. Si l'auteur montre qu'il a sacrifié un peu de lui-même pour étudier son sujet, le lecteur le suivra pas à pas, partagera son enthousiasme et ses inquiétudes dans l'analyse documentée de l'œuvre d'art. Il verra bien vite si ces analyses supposent des voyages fréquents, des études renouvelées, une base de savoir ferme et lentement acquis. Tout cela le prédispose légitimement

Digitized by Google

à l'indulgence pour une négligence de rédaction, un certain manque de composition littéraire. Car il se rend compte, ce lecteur de bonne foi, des peines qu'ont coûtées le classement de l'œuvre d'art, la lecture des documents, les connaissances générales acquises, les voyages réitérés qu'il a fallu faire, etc. Il sait comme l'auteur que le style de ces sortes de travaux n'a qu'une importance relative, que, semblables à des mémoires scientifiques, destinés à passer bien vite, ils n'ont d'autres raisons d'être que de nous donner le sentiment juste de l'auteur, de nous apporter ce qu'il n'a pu démontrer d'une manière irréfutable. Seule, cette parcelle de vérité fera fructifier d'autres travaux, servira à éclairer d'autres études jusqu'à ce qu'enfin elles permettent à l'auteur, ou à d'autres que lui, de nous donner la vue d'ensemble, s'appuyant sur ses recherches originales et sur une documentation supérieure à celle de ses devanciers.

Devons-nous espérer des changements notables dans l'enseignement de l'histoire de l'art français? Nous ne le croyons point. Les raisons sont nombreuses. Le jeune érudit qui voudrait se consacrer à ces études ne trouve plus comme autrefois les conseils du maître. La sollicitude que nous avons connue est devenue très rare. Il n'y a que les véritables savants qui se découvrent à leurs élèves tels qu'ils sont, qui se donnent complètement à eux. Ils ne craignent point de montrer les points obscurs de la doctrine, les lacunes de leur savoir pourtant si étendu; c'est précisément en conformant les imperfections de la connaissance qu'on en vérifie les parties solides et vraiment personnelles. De ces imperfections pourquoi rougir? Ne sont-elles pas la rançon de la recherche personnelle? Elles ne frappent pas ceux qui se contentent des vieilles données et pour qui les solutions aisées sont l'excuse de leur ignorance. Tel le professeur du passé; mais il en va autrement aujourd'hui, car nos professeurs ont plusieurs fonctions, ils sont conférenciers, journalistes, ils ont un pied dans l'administration et le monde les réclame. Où trouveraient-ils le temps des recherches personnelles, celui de guider les premiers pas des élèves qui, du reste, dans un tel milieu, sont aiguillés vers la seule préoccupation des examens conduisant aux fonctions de l'État? Ce serait folie de demander

Digitized by Google

à tous ces maîtres l'enthousiasme de ceux qui professèrent de 1879 à 1890 à l'École des Hautes Études. Alors on ambitionnait de s'instruire avant tout, et ce n'était pas seulement les jeunes gens désireux de gagner plus tard leur vie dans l'enseignement, mais ceux qui étaient rendus indépendants par la fortune qui n'hésitaient pas à aller s'enfermer dans les petites salles maussades de la bibliothèque de l'école, à y étudier devant des lampes fumeuses et dans une atmosphère étouffante! Que les temps sont changés! Le professeur a désormais plusieurs fonctions, il désire parler devant des auditoires nombreux, promener un public oisif mais assidu à travers les musées, les églises, et même dans les provinces voisines. Il n'est point rare qu'il professe à d'autres écoles, oublieux des devoirs de la fonction pour laquelle il a été nommé! Pourquoi s'étonner ensuite si les jeunes gens laborieux sont si vite découragés? Les bons livres d'archéologie se comptent depuis quinze ans!

Nous avons montré dans les chapitres précédents que ce qu'il importait surtout de connaître, dans la caractéristique de l'œuvre d'art, du monument, c'était sa date. Certes, nous n'avons pas à rechercher comme les philologues la patrie du document mis sous nos yeux, nous n'avons pas à savoir s'il est parvenu jusqu'à nous en sa langue originelle; car le monument est là sur le sol et indique le lieu de sa naissance. Mais si la patrie de l'œuvre est le plus souvent connue, il faut savoir à quel moment elle a été élevée, sous quelle influence elle a été construite. C'est alors que la difficulté commence. On l'a vu, il y a quelques années pour la tapisserie de Bayeux, pour les façades de Saint-Gilles et de Saint-Trophime d'Arles. Il est nécessaire de laisser de côté le charme plus ou moins exquis, le plaisir plus ou moins grand que nous procure l'œuvre d'art. Les différentes disciplines auxiliaires de l'archéologie, doivent être utilisées pour permettre à l'œuvre étudiée de prendre sa vraie place dans l'histoire de l'art. Il y a plus. Le monument daté, le travail de l'historien n'est point terminé. Il doit expliquer l'œuvre qu'il a sous les yeux. Il est obligatoire de montrer quels sont ses ancêtres, de dire si le génie de la race a pu *à ce moment* l'élever, sans appeler le concours d'architectes ou de sculpteurs étrangers,

Digitized by Google

sans subir l'influence des contrées voisines. De là, enfin, la nécessité de connaître l'évolution successive des arts occidentaux du XI^e^ au XVI^e^ siècle.

Nous avons ensuite montré que nos prédécesseurs croyaient savoir plus qu'ils ne savaient sur la naissance de l'Art français. Nous avons vu qu'on ne saurait proclamer la création des églises voûtées dès les premières années du XI^e^ siècle, à l'aurore même de ce siècle — ce qui ferait supposer leur apparition au déclin du X^e^ siècle. C'est *un dogme qui a vécu, qui doit être rejeté sans aucun regret,* il a trop longtemps pesé sur l'histoire de l'Art français. Certes nous reconnaissons qu'il est souvent pénible de sacrifier ainsi un grand nombre de travaux qu'on croyait définitifs. Mais n'est-ce pas le lot de la plupart des études qui n'ont aucune base solide? Nous allons donner pour la France les nombreux textes qui prouveront que le XI^e^ siècle n'a pas connu la voûte. On vient d'en avoir la nomenclature pour la Belgique et nous conseillons à un érudit allemand en quête d'un bon livre à faire, de rechercher les documents relatifs aux églises germaniques. Il verra bien vite combien les théories des Dohme, des Mothes, des Dehio, etc., sont erronées. Et, comme les églises du XI^e^ siècle n'étaient point voûtées, elles ont été remplacées en France, pendant le dernier tiers du XII^e^ siècle, par des édifices mieux construits et mieux protégés contre les injures du temps, édifices dont la plupart sont encore debout.

Un auteur français célèbre le zèle du roi Louis VII, *qui a construit un grand nombre d'édifices religieux.* Il sera donc possible d'analyser rapidement les travaux exécutés au XI^e^ siècle et de tracer un tableau assez exact des églises non voûtées de la période *post-carolingienne.*

Qu'elle était vivante et active, notre chère France dès l'aurore du XII^e^ siècle! Sa civilisation était déjà pleine de promesses au retour de la première croisade! Un souffle jeune enflammait les cœurs! Le Franc est exalté. Récits latins de la croisade, épopées françaises vantent à l'envi, son courage et sa bravoure. Le labeur opiniâtre et continu du XI^e^ siècle a produit déjà des fruits. Nos trouvères vont réjouir pendant des siècles les pays occidentaux. C'est avec joie que les nations voisines acceptent l'épopée caro-

Digitized by Google

lingienne, l'idéalisation des héros de la cour de Charlemagne. Cette épopée répondait si bien à des désirs naissants, elle exprimait les actions d'éclat, les prouesses personnelles dont cette société raffolait. Et elle les exprimait si simplement et si naïvement qu'elle plût par ces côtés nouveaux. Que notre esprit, habitué à la littérature gréco-romaine, façonné par des études classiques, ne juge point ces époques de jeunesse avec les mêmes conceptions. Ce qui nous touche, c'est de percevoir au contraire cette conscience qui s'éveille et cherche à traduire, dans une langue nouvelle, la nature et les hommes de son temps. Sans doute elle n'a pas le souci d'une observation directe, si elle parle le langage allégorique; elle abrite son intuition derrière le vêtement gréco-romain (traduction d'Ovide, Stace, Lucain, Virgile) ou bien, elle les habille à la mode bretonne; il n'importe, sa sincérité est hors de doute.

Mais, de même qu'il est intéressant de décrire le développement de cette littérature naissante, de même il importe de suivre pas à pas l'évolution de l'architecture romane ou gothique. Elle naît sans nul doute sous l'influence des pèlerinages orientaux et de la première croisade, sous celle de l'Antiquité. L'architecte du XII^e^ siècle, averti déjà par la littérature latine retrouvée, a regardé autour de lui et a reconnu bien vite l'importance des monuments qui étaient encore debout. Il garde avec soin ce qui pouvait être accepté de l'ancienne basilique latine, les colonnes pour soutenir les archivoltes des travées de la nef, les hauts murs percés de fenêtres en plein cintre, mais il *crée* des piliers cantonnés de demi-colonnes pour maintenir les arcs doubleaux et la retombée des arcades de la nef. Il cherche à égayer ces hauts murs en plaçant des tribunes sur les bas-côtés de l'église, qui deviendront bien vite le *triforium* de la période gothique. Ces architectes romans se montrent tout d'abord sévères et rigides, toute la construction paraît *organique*. Chaque arc ne saurait manquer de support, chaque colonne engagée a elle-même son chapiteau et sa base distincts. Mais avec le temps, et même avec une rapidité étonnante, cette architecture romane perd son caractère organique. Le pouvoir spirituel, les donateurs désirent des églises construites à bon marché. On simplifie alors le travail, et dès ce

Digitized by Google

moment nous voyons la *décomposition lente mais régulière de l'architecture romane.* Dès les premières années du XIIIe siècle elle était frappée de mort. Il en fut de même ensuite de l'architecture ogivale; mais elle eut trois siècles de durée.

C'est à ce moment, vers 1170-1200, que l'architecture romane attira les yeux de l'Europe. Et de même que Victor Le Clerc, Renan, Gaston Paris ont montré d'une manière définitive que toutes les littératures modernes de l'Europe *ont commencé par être tributaires de la nôtre,* de même nous prouverons bientôt que l'Art français, qui étonnait en ce moment le monde par la hardiesse de ses voûtes, par le style monumental de ses façades, fut accepté par toutes les nations voisines. De même aussi en Italie, les architectes le plus souvent médiocres, les sculpteurs simplement gens de métier, vont exploiter pendant longtemps les inventions de nos artistes, hommes de génie. Et de même aussi que « *cette charmante littérature italienne elle-même, ces œuvres exquises de Pétrarque et de Boccace et d'Arioste sortent directement de notre poésie provençale* », de même les églises de l'Italie septentrionale, les dômes de Placentia, de Saint Ambrogio de Milan, la décoration de l'église de *Borgo San Donnino,* etc., le style monumental des édifices de Parme ne sont que la copie lointaine des cathédrales françaises. Et si en littérature « *la mise en œuvre est supérieure d'ordinaire aux originaux* », en art, au contraire, elle est toujours inférieure et le clergé italien, pris à l'improviste, désireux lui aussi d'avoir des monuments voûtés et des porches imagés, fait appel à des artisans qui ne possédaient point encore une technique fort habile, un sens exquis de la décoration. Ils dénaturent le style monumental français et placent tant bien que mal ces statues-colonnes, ces bas-reliefs sur les murs, sur les archivoltes ou les jambages des portes. Ce n'est que dans le dernier tiers du XIIIe siècle que les ateliers sont fondés et que des écoles, surtout celle de Pise et de Florence, commencent à prospérer. Un jour viendra — et nous le désirons proche — où l'on verra les erreurs de Burckhardt et des principaux historiens de l'art italien. Ce ne sera plus l'étude de l'art italien qui sera nécessaire pour connaître l'art français, mais bien, au contraire, celle de l'art français qui s'imposera pour

Digitized by Google

expliquer le XIII^e^ et le XIV^e^ siècles en Italie. Et si les littérateurs reprochent non sans raison à la France du XIII^e^ siècle de n'avoir pu créer UN CHEF-D'ŒUVRE, tout en s'accordant pour dire que le rayonnement de nos écrivains sur l'Europe entière suppose une admiration unanime de celle-ci pour leurs ouvrages, il n'en est point de même pour l'art. Le grand style monumental de la façade de la cathédrale d'Amiens, celui de Notre-Dame de Paris constituent DES CHEFS-D'ŒUVRE QU'AUCUN ARTISTE ÉTRANGER N'ÉGALA.

A mesure que nous avancions dans notre long mais méthodique dépouillement des églises de France, un moment abandonné pour étudier les sceaux des XII^e^ et XIII^e^ siècles, possédés par les Archives nationales, nous envisagions avec peine le travail que nous devions entreprendre. Certes, lorsque nous avions promis à Courajod de poursuivre l'œuvre qu'il avait commencée avec tant d'autorité, nous ne pensions pas à un labeur aussi considérable, à une analyse aussi minutieuse de tant de monuments. Il nous semblait que nous quittions pour deux ou trois années nos études sur la civilisation française. Mais voilà tantôt treize ans que nous n'avons point repris notre travail sur la société carolingienne! Que de douces joies pourtant, ces recherches austères nous ont données! Nous remercions même la critique, souvent fort injuste pour nous; car elle nous a incité à travailler avec ardeur pour prouver le bien-fondé de notre jugement.

Mais, dira-t-on, cette thèse que vous croyez excellente ne saurait se soutenir. Car dès la fin du XI^e^ siècle ou au commencement du XII^e^ siècle nous possédons un grand nombre d'édifices voûtés soit en Italie, soit en Espagne. Certes, dès cette époque, les architectes italiens connaissaient la voûte en berceau, la voûte d'arêtes, la coupole, etc. Les édifices de l'Italie septentrionale, les monuments de la Pouille, donnent sûrement un démenti à votre thèse. Pouvez-vous certifier que ces nations n'aient connu la voûte qu'aux dernières années du XII^e^ siècle? Telle est la portée de l'objection.

Nous n'avons pas attendu qu'elle soit formulée, et, après avoir visité toutes les églises indiquées comme des œuvres des premières années du XII^e^ siècle, les plus éloignées comme les plus

Digitized by Google

proches des parcours usuels, certaines d'un accès difficile, aussi bien en Italie qu'en Sicile et qu'en Espagne, NOUS POUVONS DÉSORMAIS CERTIFIER QU'AUCUN ÉDIFICE VOUTÉ NE SAURAIT APPARTENIR A LA DATE ANTÉRIEUREMENT INDIQUÉE. LES PLUS ANCIENS ONT ÉTÉ CONSTRUITS VERS L'EXTRÊME FIN DU XII^e SIÈCLE.

On s'explique aisément que les historiens de l'art de la seconde moitié du XIX^e siècle aient attribué à des églises italiennes, voire même espagnoles, des dates aussi lointaines, qu'un examen sérieux aurait fait considérer comme des créations du XIII^e siècle. Ils étaient si convaincus que l'Italie avait enseigné à l'Occident les arts et avait, par sa Renaissance, civilisé les nations encore barbares, qu'ils n'ont point cherché à classer tous les monuments que possèdent les villes de l'Italie septentrionale. Ils pensaient même que des corporations légendaires appelées les *Commacini* avaient instruit nos architectes et leur avaient appris à connaître les églises voûtées.

Ce qui était pardonnable à des architectes comme Boïto, Beltrami, Darthein, Cattaneo, Mothes, etc., ne l'était déjà plus à trois récents historiens de l'art qui ont étudié les monuments de l'Italie. Nous les nommons parce qu'ils se rencontrent à chaque instant sur notre route. Ce sont MM. Zimmermann, Venturi et E. Bertaux; mais nous nous réservons d'étudier ailleurs les résultats de leurs travaux.

Ce qui est nécessaire en ce moment ce sont des études consciencieuses et pénétrantes sur les monuments étrangers; par elles on verra peu à peu s'affirmer la grande influence de la France dès le XII^e siècle, en Occident. C'est elle qui charme, qui apporte quelque douceur par sa littérature à des nations encore grossières; c'est elle qui réveille la gaîté animée, les idées claires dans des contrées bien éprouvées, sur lesquelles pesait le joug des tyrans, ou que désolaient les luttes particularistes, la conquête étrangère, les maux physiques, etc.

Les pays septentrionaux de la France créent la mode qui est acceptée par les nations occidentales. La cotte ample descendant aux chevilles, l'épée grande et plate maintenue par un ceinturon pourvu d'une *boucle*, la coiffe pour les vilains, le manteau à double attache, et celui avec manches flottantes, tous ces signa-

Digitized by Google

lements si caractéristiques se retrouvent sur les monuments de l'Italie septentrionale aussi bien qu'à Barletta et dans le Midi. Le costume de guerre si français du XIII^e^ siècle avec le casque presque fermé est pris par les nations voisines ; Renan a bien raison de proclamer que le XII^e^ siècle fut *vraiment le grand siècle créateur du moyen âge, le moment d'épanouissement du génie français.* « Alors naissent la scolastique, l'architecture gothique, les grands poèmes de geste, l'Université de Paris, *la vraie France avec sa claire notion de l'état laïque. C'est le point culminant de la première gloire française.* »

De même que notre vieil ami M. Monaci et ses élèves l'ont admis, nos mystères ont été copiés, joués jusqu'au sud de la Péninsule, et les mystères sont pourtant ce qu'il y a de plus instructif dans la poésie du temps (1).

Nous ajouterons cependant que ce fut le XIII^e^ siècle qui hérita de ce long effort. C'est Paris qui attira tous les regards des doctes occidentaux. Grâce à son Université, Paris devient la cité des livres. Et Renan a raison d'ajouter qu'encore au XIV^e^ siècle elle captivait les nations voisines. D'ailleurs les âges de décadence d'une littérature sont souvent ceux où elle exerce le plus d'influence sur les étrangers. « De même que l'art italien rayonnait plus hors de l'Italie qu'au temps de Raphaël, *de même le* XIV^e^ *siècle qui vit la fin de la belle littérature française du moyen âge fut justement l'époque où les compositions françaises firent le tour du monde et furent le plus traduites ou imitées.* »

La connaissance de notre littérature, son influence sur les nations voisines a été le fil conducteur de nos recherches. L'art français, fort en avance, suivait aussi la même voie.

Notre enquête est terminée ; elle nous a demandé un grand effort. La lecture de tous les textes qui se rapportent aux édifices français est close et nous pouvons désormais certifier que les édifices voûtés étaient inconnus en France au XII^e^ siècle, qu'ils sont une création du siècle suivant et que ce n'est qu'à l'extrême fin du XII^e^ siècle que la plupart des grands évêchés et des monas-

(1) Voyez note de BARTHOLOMNEIS, *Istituto storico italiano*, 1889, *et Rendi-Conti dell Accademia dei Lincei*, 1892.

Digitized by Google

tères étrangers ont songé à reconstruire leurs églises sur le modèle nouveau et déjà renommé.

Nous montrerons ailleurs comment, en acceptant ce style français, roman ou gothique, ils l'ont modifié. Il nous aura suffi, dans cette rapide étude, d'avoir posé des jalons, affirmé des principes, étayé sur des faits certaines conclusions et préparé ainsi la voie à des travaux de plus longue haleine dont l'apparition est prochaine.

A. MARIGNAN.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

A la mémoire de Max Waller. — Le projet d'ériger un monument à Max Waller, le fondateur de *La jeune Belgique*, semble devoir se réaliser bientôt grâce aux efforts incessants du Comité constitué dans ce but.

Et voici que dans une pensée de glorification immédiate MM. Fonson viennent de frapper une médaille à l'effigie du poète. Le bijou grand module en bronze sera mis en vente au profit de la souscription. Grâce à l'initiative de MM. Fonson, le Comité Waller tient dès aujourd'hui à la disposition des souscripteurs, pour la somme de 10 francs, cette très jolie médaille due au talent de Godefroid Devreese, qui est passé maître en cet art.

L'artiste y a fait revivre la physionomie si sympathique du jeune écrivain. L'œuvre constitue un précieux souvenir que voudront posséder tous ceux qui vouent à Waller le culte que l'on doit à cet éveilleur d'enthousiasme littéraire. Les adhésions peuvent être adressées à M. Léopold Rosy, Directeur du *Thyrse*, secrétaire du Comité Waller, 130, rue de Bruxelles, à Uccle.

Les théâtres.

Je ne sais si mes lecteurs bruxellois ont passé — j'entends ceux qui vont au théâtre — par les mêmes impressions que moi. Mais j'avoue que, par ces jours prématurément caniculaires, j'ai pesté plusieurs fois contre l'uniformité tragique des spectacles qu'on nous offrait. A la Monnaie, ce fut, après les fantasmagories infernales de *Mefistofele*, *Elektra*, tissu d'horreurs, que le jeu des interprètes, le décor, les détails de la mise en scène rendirent plus angoissantes encore. On nous montra un mur percé de meurtrières, derrière lequel un fils égorgeait froidement sa mère et l'amant de celle-ci. Puis ce fut *Salomé* et cette exhibition d'une tête sur un plat, vers lequel se tendaient goulûment des lèvres avides. La tétralogie eut beau nous transporter

Digitized by Google

— et quels voyages pour nos méninges, bon Dieu! — de la mythologie grecque dans la mythologie germanique, comme *Salomé* nous avait, un moment, reconduits aux sources si troubles de la mythologie chrétienne; ce serait prétendre beaucoup que de dire qu'on puise dans l'aventure des Niebelungen, de la fille de Wotan et du fils de Siegmund, des éléments de diversion bien agréables. Toujours l'horrible succéda à l'horrible.

Et au théâtre du Parc, que vîmes-nous? A peine sortis des impressions indécises où nous laissa le théâtre belge, théâtre d'ailleurs brutal avec Lemonnier, loquacement mélodramatique avec Gilkin, sévère et comme décharné avec Verhaeren et Van Zype, mystico sensuel avec Maeterlinck, voici que *La Rafale* vint poser devant nous le problème du jeu combiné avec l'adultère, problème rendu passionnant par la tendresse folle d'une femme, qui sacrifie inutilement tout, devoir, honneur, pudeur et même considération du monde, à l'espèce de brute aristocratique, qui dans les instants de loisir que lui laissent son écurie de courses et le tapis vert, consent à se laisser aimer par elle! Et ce ne fut qu'entrée de jeu. Car le *Deutsches Theater*, de Berlin, nous offrit d'autres sensations, plus redoutables encore pour la délicatesse de nos nerfs. Parmi un copieux répertoire, sa direction nous condamna, sauf le seul *Songe d'une nuit d'été*, joué d'ailleurs d'assez médiocre façon, à n'entendre parler que de parricide, d'adultère, d'infanticide, de gens à qui l'on pouvait réclamer juridiquement une livre de chair, bref à assister à un défilé d'horreurs, dont une mise en scène originale et plus compliquée qu'il n'y paraissait, accentua encore à nos yeux le caractère cauchemaresque. Et si les danses russes constituèrent un gracieux intermède, encore fallut-il, comme si on l'avait fait exprès, que dans une pantomime égyptienne on empoisonnât quelqu'un.

Qu'après cela la *Chambre à part* et la *Loute* de M. Veber aient constitué une sorte de rafraîchissement bienvenu, c'est de quoi n'étonner personne. Nos nerfs tendus à l'excès n'étaient plus guère faits, à la fin de cette saison extraordinaire, pour de nouvelles émotions tragiques.

Pourtant il serait souverainement injuste de ne pas louer les initiatives multipliées des directeurs de notre Opéra. Certes, elles n'eurent pas toutes le même succès artistique, et je doute que, malgré leur réussite financière, d'ailleurs relative, les représentations de la troupe de Monte-Carlo soient une expérience à renouveler. L'italianisme des interprètes et de la mise en scène, pour ne rien dire des œuvres choisies, peut enthousiasmer la foule cosmopolite qu'une savante réclame attire dans les salles de jeu de S. A. le prince de Monaco. Mais les véritables *dilettanti* n'y prendront jamais qu'un plaisir inégal. La belle voix et les trouvailles ingénieuses de M. Chhliapine n'empêchent que ce Slave déraciné ne cède furieusement aux méthodes déclamatoires de son pays d'adoption, et les milliardaires américains, enrichis dans les aciers ou les suifs, ont, plus que nos artistes, la mentalité ployée à l'admiration indistincte que semblait guetter un jeu excessif. Il y a

Digitized by Google

là l'annonce peu réjouissante d'une évolution du goût. Et si le rapprochement avec l'art de M. Strauss n'est pas aussi décisif qu'on le voudrait, il s'impose pourtant; il est rendu inévitable. Ici encore, le procédé qui prédomine consiste à taper fort plutôt qu'à taper juste. On atteint, certes, des effets de terreur que le dramatisme du passé ignorait ou dédaignait. Mais à quel prix! Néanmoins admirons les deux femmes de grand talent et de belle conscience qui ont incarné les héroïnes de Strauss, Mmes Mary Garden et Friché, et reconnaissons le réel intérêt des exécutions auxquelles elles collaborèrent.

Le *Deutsches Theater* n'a pas eu la même vogue que les artistes du chant venus d'Allemagne pour nous donner une exécution honorable, sans plus, de la tétralogie. Pourquoi? Mais simplement parce que nous sommes plus familiarisés avec le répertoire wagnérien qu'avec le théâtre de Shakespeare, de Schiller et de Gœthe, et qu'aussi l'ignorance de la langue allemande constituait un obstacle plus sérieux au Parc qu'à la Monnaie.

Pourtant la diction des comédiens berlinois était aussi nette et aisée qu'on pouvait le désirer. Leur jeu soulignait, avec une énergie peut-être excessive, des situations sans nouveauté dans des œuvres devenues classiques, surtout *Hamlet* et *Faust*, que la musique a popularisés partout. Là n'était donc point la difficulté. Ajoutons qu'il y avait l'attrait de l'imprévu. Une mise en scène très osée valait aussi la peine d'être discutée. Compromis assez laborieux entre le simplisme du temps d'Élisabeth et le retour aux conceptions symbolistes qui marqua l'évolution récente de l'art allemand, cette mise en scène choque toutes nos habitudes; mais avons-nous le droit de déclarer qu'elle atténue nos impressions? Quant aux artistes je ne vois guère que M. Schilkraut qui possède ce relief saisissant des interprétations personnelles. Mais si nul de ses camarades n'émerge sur le fond indécis où, pareilles à des ombres, passent les figures pré-romantiques, nul non plus ne nous blesse par sa médiocrité. J. DE W.

* * *

Les livres.

JEAN PLATTARD, *L'Œuvre de Rabelais*, Paris, Champion, in-8°. — C'est un gros livre et un beau livre, une synthèse vigoureuse, laborieuse et complète, m'a-t-il paru, de tous les travaux d'approche auxquels a donné lieu l'étude scientifique de l'œuvre et de la personne de Rabelais. Je n'apprendrai rien à personne en disant que cette étude est conduite avec une autorité et une méthode irréprochable par le fondateur de la revue et de la société consacrées à Rabelais, par M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France. D'autre part, sur une place plus vaste et avec une précision non moindre, un homme doué pour les idées générales, M. Lanson, a entrepris la revision de

Digitized by Google

toute notre histoire littéraire, et c'est à lui que M. Plattard dédie son livre. Ce sont là des patronages dont il a le droit d'être fier.

Rabelais n'est étudié ici ni comme homme, ni comme penseur. Ce sont ses œuvres et la composition de son livre qui font tout l'objet de ce gros volume. Quand on relit, après l'avoir fermé, le chapitre que lui consacrait jadis un Nisard, si tranchant, si assuré de ton, si conclusif, on a conscience du chemin parcouru.

C'est d'abord sur le « passé romanesque » que portent les investigations de M. Plattard. Le moyen âge a, en somme, peu impressionné Rabelais; mais il est trop de son temps pour avoir négligé les sources italiennes. En revanche, nous sommes mieux renseignés sur ses sources monastiques. Ses attaques contre le clergé régulier ne diffèrent point de celles de tous les humanistes; Erasme y va plus âprement que lui. Il ne doit pas moins à la vie d'étudiant, qu'il a sans doute menée, on ne sait au juste où ni quand. Dans le monde de l'Université « il prend la matière d'un bon quart du *Pantagruel* et du *Gargantua* »; mais il accommode ses observations et peut-être ses souvenirs au goût populaire. Le clergé régulier lui avait fourni son Jehan des Entommeures; l'écolier limousin naît de la familiarité où il fut avec le monde des Sorboniens. Mais à côté de ces figures créées par sa fantaisie et, au-dessus, il y a sa critique de la scolastique encroûtée, de l'aveugle théologie, des routines de l'enseignement traditionnel. D'autre part, les études juridiques, alourdies par la glose et la pratique judiciaire ont leur tour dans cette revue plaisante des ridicules sociaux. Fils d'avocat, initié au droit et à ses abus, Rabelais use de toute la verdeur de la langue vulgaire pour qualifier ces monstres vénérables et les suppôts qui les agitent à la grande terreur des simples. Restent les sciences médicales, dont M. Plattard nous atteste l'utilisation ingénieuse, pour des fins caricaturales ou simplement descriptives.

L'humaniste est longuement étudié (p. 167-303), pour arriver, en somme, à d'assez maigres résultats. M. Plattard les résume ainsi : « L'antiquité lui a fourni, directement ou indirectement, quelques idées générales et une foule d'anecdotes, de singularités et de sentences. Ces éléments ont intéressé surtout sa curiosité : rarement ils ont été pour lui sujets de réflexions morales ou *philosophiques*. » Cette revision définitive de vues trop courantes sur l'humanisme de Rabelais n'a pas besoin qu'on en souligne l'importance; rappelons que M. Villey, dans un beau livre, a abouti à des conclusions analogues pour l'auteur des *Essais*.

L'esprit populaire ne pouvait être négligé dans une revue attentive des sources rabelaisiennes; enfin, il fallait nous dire ce qu'est son style, dernier effort de la composition de son chef-d'œuvre. L'auteur s'est montré peut-être trop concis sur ce dernier point, et je m'attendais à un démontage plus complet. Je dois pourtant reconnaître qu'il a vu et exprimé l'essentiel, et même qu'il l'a fait de façon originale, en établissant que le livre de Rabelais est

Digitized by Google

écrit dans le style « d'un langage parlé », qu'il est oratoire sans d'ailleurs être cicéronien. Par ce côté-là, il se rattache à la chanson de geste et à la lyrique du moyen âge; il est même, peut-on dire, la dernière chanson de geste. Dans ce style sont rassemblés, soudés plutôt que fondus, d'ailleurs, tous les éléments d'invention et d'élaboration littéraire, dont l'analyse a constitué le sujet du livre de M. Plattard, et c'est encore une excuse pour ce dernier d'avoir été si concis vers la fin; il avait déjà épuisé sa matière en étudiant les sources de son auteur. M. W.

***

L'auteur du *Cilice*, d'*Alfred de Vigny*, de *Rome*, ouvrages couronnés par l'Académie française, consacre aujourd'hui une substantielle monographie au poète de la *Divine Comédie* (Paris, Plon, in-12). Dans cette étude magistrale, Dante apparaît, à la clarté des faits et des documents, comme ayant exprimé à un degré unique les conceptions religieuses, philosophiques, sociales, politiques, du moyen âge, malgré les audaces apparentes de son rationalisme, les tendances de sa vive et large intelligence vers un certain affranchissement de la pensée. Le souffle de passion qui traverse son épopée la maintient en communication avec la sensibilité moderne. Il n'a ignoré, on le sait, aucune des formes de l'art, aucune des hautes spéculations de l'esprit, aucun des enchantements de la beauté. M. MAURICE PALÉOLOGUE le démontre, non à la façon sèche d'une thèse didactique, mais par un exposé serré et attachant, par la comparaison passionnante de l'homme et de l'œuvre.

***

« Ayons donc cette impertinence de continuer, sinon de monologuer à jet continu, du moins de parler de tout à bâtons rompus, comme avec un interlocuteur imaginaire, et disons tout droit les choses comme elles me viendront, sans retouche ni cérémonie aucune. On ne se gêne pas quand on se sait seul. » Cet aveu, d'une ingénuité malicieuse, qui sert d'avertissement au lecteur en tête du *Journal* du célèbre sociétaire des « Français », journal que publie chez Plon (2 vol. in-12), son fils MÉRÉRIC, exprime suffisamment l'intention, la portée et l'accent particulier de ses confidences posthumes. GOT a raconté, pour lui-même, son existence active d'artiste qui préluda à la scène par une campagne contre Abd-el-Kader, les luttes de ses débuts, les fières victoires de son talent et de son énergique vouloir de Breton; maître du succès, il a observé les êtres et les choses autour de lui avec une curiosité doucement ironique; mais il n'a pas attendu ce succès pour devenir un raisonneur, dont le robuste bon sens, un peu court, mais si net, n'entend être

Digitized by Google

dupe d'aucune des illusions de la jeunesse, sans que pour cela il se prive des plaisirs de celle-ci. Et il a, sur le gouvernement, sur la presse, sur les gens de son métier, des avis d'une maturité qui étonne dès la vingtième année. Mais c'est surtout son art, dont l'instinct est en lui, qu'il entend traiter, si l'on peut dire, avec indépendance et respect, n'en ignorer ni les ressources, ni les difficultés, ni les joies, ni les angoisses, ni les tares; ce qu'il écrit sur les comédiens n'est pas animé de tendresse, car il est, lui, de souche bourgeoise; sa droiture regimbe à bien des compromissions; mais jamais la mesquine jalousie professionnelle ne l'aveugle, et il n'y a pas pour lui de juge plus sévère que lui-même. Bien des impressions étrangères à la scène, sur les faits de la vie publique, qu'il analyse en conservateur résigné, sur les hommes, sur les livres, les arts, etc., sont d'un observateur au regard attentif, que les modes n'éblouissent pas.

Dans le second volume, mais déjà dans le seconde moitié du premier, nous avons une chronique anecdotique du théâtre français, mêlée de renseignements précieux parfois, intéressants toujours, et je ne vois guère que le journal de Collé, au XVIII^e^ siècle, qu'on puisse citer avantageusement à côté de ces notes prises au jour le jour, et que l'auteur a dédaigné de « retaper et repiquer », comme il dit.

* * *

JULES CASE, *Tablettes littéraires* (Paris, Ollendorff). — C'est un recueil d'articles écrits sans prétention et au jour le jour. Mais l'auteur est un romancier de mœurs justement prisé; il apporte donc de l'expérience due à une longue observation, des bribes de philosophie bien moderne dans son métier de chroniqueur, analysant à son tour les livres d'autrui. Et ses prédilections sont autant variées que ses points de vue. Il ne s'échauffe ni pour ni contre M. Mirbeau ou M. Bourget, Guy de Maupassant ou M. René Bazin. Il cherche à se rendre compte. C'est une méthode très intelligente et beaucoup moins à la portée de chacun qu'on ne se l'imagine. Ajoutons que sa curiosité est très étendue, que les livres du passé, les vieux livres, le trouvent empressé et attentif. Mais de tous les articles ici rassemblés, nul ne m'a plus enchanté que celui, écrit de haute verve, sur la *Sottise espérantiste*. W.

* * *

De tous les grands écrivains du XVII^e^ siècle, Pascal est assurément celui qui nous intéresse et nous passionne le plus, nous, hommes du XX^e^ siècle. Les multiples raisons de cette extraordinaire survivance, voilà ce que M. VICTOR GIRAUD s'est surtout attaché à démêler et à préciser dans cette suite d'études publiées chez Hachette (in-12). Mais, en même temps, il s'est

Digitized by Google

efforcé d'élucider quelques-unes des plus importantes questions que soulèvent la personne et la vie, l'œuvre et la pensée de Pascal. Appliquant à l'auteur des *Pensées* la méthode qu'il avait appliquée déjà à Chateaubriand et à Taine, et où la recherche érudite et l'analyse morale se prêtent un mutuel secours, il a été conduit, sur plus d'un point essentiel, à proposer des conclusions assez neuves. Ceux-là mêmes qui les repousseront auront grand profit à lire ce livre qui résume et ramasse vingt années de lectures, d'enquêtes, de méditations sur Pascal, et sur les problèmes posés par Pascal.

* * *

M. Jean Jullien vient de publier un livre charmant, d'une ironie forte plutôt que cruelle, un livre qui a l'aisance de lecture d'un roman, mais qui donne à penser et où plusieurs des meilleures qualités d'un auteur dramatique se manifestent sans effort : dialogue coulant, caractéristique simple et nette des personnages, graduation de l'intérêt. Ce livre est intitulé *Enquête sur le monde futur* (Paris, Fasquelle). Ce n'est pas un mémoire à tendances sociales ou à allures scientifiques, certes, ni non plus une œuvre de pure imagination. Ne pensez ni à Wells, ni à Edward Bellamy, ni à Sébastien Mercier. Le nom qui est suggéré par ces pages animées de finesse et de verveuse bonhomie, c'est plutôt celui de Villiers de l'Isle Adam. Quelques-uns des *Contes cruels* et l'*Eve future* ont peut-être flotté dans la mémoire de l'écrivain. Mais autant le génie amer et douloureux de Villiers vous déprime et son écriture laborieusement artiste vous énerve, autant on se sent ici captivé par la bonne humeur et l'art de conter sans recherche verbale de M. Jean Julien.

Au surplus, dans cette enquête sur des possibilités sociales ou morales, qui ne sont le plus souvent que le grossissement caricatural de nos théories, de nos institutions et de nos mœurs, on retrouve bien l'observateur narquois à qui nous devons *Le Théâtre vivant* (1). Voilà une lecture qu'il nous plaît de recommander à nos auteurs dramatiques belges, si toutefois ils nous font l'honneur de nous lire. Des deux volumes qui portent ce titre énigmatique il en est un de pure théorie; l'autre se compose de quelques échantillons particulièrement significatifs, choisis évidemment parmi un plus grand nombre d'essais dramatiques de l'écrivain. *Le Maître* et *La Mer* sont des dates au théâtre, de même que c'est à Jean Jullien que l'on doit la célèbre définition de la pièce conçue suivant les formules réalistes : « Une tranche de vie, mise à la scène avec art ». Ce sont là des titres au respect.

(1) Le premier volume a paru chez Fasquelle (1892), le second chez Stock (1896). Chez Stock aussi ont été éditées les pièces citées plus loin dans cette notice.

Digitized by Google

Mais l'auteur du *Maître* en possède d'autres et de plus considérables. Nul homme, au siècle passé, n'a, si l'on excepte Hugo et Dumas fils, aussi savamment disserté sur son art, n'a essayé de justifier avec les mêmes scrupules les innovations et les amputations auxquelles se reconnaissent ses créations littéraires. Car les pièces de M. Jullien ne ressemblent à nulle autre. Certes, il est de la même famille littéraire que Becque, Ancey et quelques autres. Lui aussi, il a essayé de nous sortir des conventions, dont se contente le public français, qu'il a faites siennes et érigées en des sortes de dogmes. Mais il a sa manière propre et il s'est donné la peine de nous l'enseigner par le précepte aussi bien que par l'exemple.

Sans vouloir l'analyser ici, cette manière, il est permis d'en souligner la forte originalité. Et tout d'abord il accepte la variété des œuvres de théâtre. Il ne veut pas, comme ses illustres devanciers, qu'il n'y ait place que pour un théâtre à thèses, par exemple, ou ... un théâtre à antithèses. Le théâtre d'imagination a son respect, en quoi son avis se rapporte à celui de M. Ernest-Charles, dont nous sommes heureux d'annoncer un livre spirituel sur *Le théâtre des poètes* (Paris, Ollendorff), quitte à y revenir bientôt. A côté du théâtre d'imagination prend place le théâtre d'observation, qui est celui auquel vont les naturelles prédilections de l'auteur. Enfin, s'il n'éprouve aucun enthousiasme pour la pièce gaie, quand elle n'est que cela, il est trop intelligent pour ne pas confesser que la majeure partie du public y trouve sa satisfaction, et par conséquent qu'il faut bien compter avec elle.

Ce qui l'exaspère, c'est qu'il n'y ait ni poésie, ni observation, ni véritable gaîté dans une pièce. Et ses campagnes du journal *Paris* sont restées un désagréable souvenir pour les marchands de plaisir qui alimentent quelques-unes des scènes de Paris. En revanche il a su être juste et pénétrant pour les débuts de maint écrivain, pour le premier Brieux, le premier de Curel, etc. Ses idées sur la critique sont d'ailleurs très simples; il entend qu'elle « cherche... plus loin que la forme, plus haut que l'idée, cette sug- « gestion particulière qui émane de toute œuvre d'art ». De la forme et aussi de l'idée il serait disposé à faire assez bon marché, pour autant que les lois de l'art n'y soient pas impliquées. De là son dédain de l'esprit, du mot, auquel le plus souvent on sacrifie quelque chose de plus essentiel : « Plus une situation est forte, écrit-il un peu paradoxalement, plus les mots « doivent être faibles ». De là aussi son indifférence pour la donnée, pour cette scène à faire qui mettait Sarcey hors de ses gonds, si elle n'était pas faite, pour le dénouement à effet, qui n'est pas toujours la conclusion vraie : « Dans le théâtre d'observation, la conclusion émane des faits non des « phrases. » De même il se désintéressera de cette unité trinitaire, dont les classiques étaient si préoccupés, même en sacrifiant à la fin les deux tiers, à savoir le temps et le lieu sans changement. Un sujet unique ne pourrait se développer le plus souvent « qu'au détriment de la vérité, par l'enchevêtre-

Digitized by Google

« ment d'une intrigue artificieusement combinée »; car la vie n'offre pas cette vérité; elle est ondoyante, diverse, touffue, contradictoire. Mais il y a plus, cette unité factice suppose des types, non des êtres vivants, c'est-à-dire des *individus*. Et M. Jullien ne veut plus de comédie de caractère dans le sens du passé; il veut l'observation directe de l'état physico-psychologique de chaque personnage. Et il est à peine besoin de dire qu'en formulant toutes ces exigences, il complique le métier d'auteur dramatique, il en retranche les formules si commodes, les ficelles, les mots d'auteur, bref tout ce qui a remplacé les confidents, le songe et les autres accessoires indispensables de l'ancienne tragédie.

Dans son œuvre on retrouve le théoricien, fidèle à ses préceptes, et c'est peut-être ce qui en a détourné le public, ou du moins ce qui l'a privé, lui un maître du théâtre, des gros et fructueux succès. Non point qu'il fût incapable de faire une comédie comme les autres. Il l'a prouvé en écrivant *Les plumes du geai*, où pourtant mille détails d'observation sauvent, si je puis dire, la mise. Mais, en général, il s'est montré peu traitable pour les aises du public; il n'a rien entendu sacrifier de ses principes, dût-il comme dans *L'Écolière*, que je mets au-dessus des figures de Frapié et de tant d'autres, verser dans la monotonie et même dans l'odieux. Et combien sa *Poigne* est une étude plus belle et plus sobre du mal que l'ambition peut causer à une famille de braves gens que tous les *Rabagas* ou les *Député Leveau* passés et présents! Il y a là une étude d'homme, de brave homme un peu brutal et chimérique, qui est définitive. Mais voulez-vous une fantaisie, d'ailleurs vécue, à la Courteline? Lisez, puisqu'on ne la joue plus, *La Mineure*. Mais c'est assez insister sur les qualités supérieures d'homme de théâtre d'un auteur, dont nous n'avions à annoncer que des pages d'humour destinées à la lecture....

M. W.

* * *

La question d'Alsace. — Elle a fait couler beaucoup d'encre, et elle en fera couler longtemps encore. Pour nous Belges, elle est loin d'être indifférente; car les analogies sont frappantes entre les destinées de la culture française dans les pays annexés et les mêmes destinées sur notre sol flamand. Certes il y a Louis XIV et la Révolution française, qui affermirent là-bas une conquête encore plus morale que matérielle. Mais Louis XIV a foulé en vainqueur le sol belge, et, après 1792, nous avons, nous aussi, été Français. Nous n'avions pas attendu de l'être, pour parler et écrire la langue de nos voisins, aussi bien à Gand qu'à Liége. Le Flamand se met, dès le XII^e^ siècle, sinon plus tôt, à l'école de la France, tandis qu'au XIII^e^, c'est dans un dialecte germanique que Gotfried de Strasbourg écrit son *Tristan*. Encore aujourd'hui, l'Alsace n'a ni un Maeterlinck, ni un Verhaeren écrivain français, nés l'un à Gand et l'autre à Saint-Amand, près d'Anvers.

Digitized by Google

Ces analogies intellectuelles ne sont pas les seules, et il en est d'autres dans l'ordre politique. Les pangermanistes de Flandre, loups couverts d'une peau de mouton, font exactement la même besogne que le professeur Gneisse ; seulement leurs profanations n'ont pas le même retentissement, parce que si nous sommes un membre disjoint de la vieille France, nous l'avons oublié, et que notre tempérament flegmatique et sommeillant redoute l'éclat des protestations publiques.

Mais revenons à la question d'Alsace, ne fût-ce que pour signaler brièvement quelques écrits y relatifs. C'est d'abord et surtout un très bel article de M. René Henry dans le numéro du 14 mai de la *Revue hebdomadaire*. Il met au point bien des choses, et son historique de la question d'Alsace est, je pense, le meilleur que nous possédions en une trentaine de pages. Il montre en quoi consiste le changement des esprits aussi bien là-bas qu'en France même. En France, on se conforma longtemps au solennel avis de Gambetta : « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais. » Maintenant les langues se délient, les plumes courent sur le papier. Les livres de M. Barrès auront, quoique certains aient pensé, exercé à cet égard une forte et féconde influence. Ils auront posé, sous une forme pittoresque, émouvante, le problème nouveau de l'Alsacien restant chez lui et disputant son sol aux immigrés. La classe de 1872 passa, ne l'oublions pas, toute entière en France ; les suivantes se scindèrent au profit de l'émigration. Pendant ce temps, l'Alsace se peuplait de Prussiens, gens enrichis qui achetaient à vil prix des châteaux, des exploitations agricoles, même des échoppes de débitants et surtout des hôtels et des cafés, administrateurs, instituteurs et soldats. Il était temps, sinon d'endiguer le flot tudesque, du moins de lui opposer la résistance muette d'une Alsace prolifique et gardant ses forces vives, développant ses industries propres, avec ses capitaux propres, raniment son commerce, sa culture, etc. La *Revue alsacienne* de l'admirable zélateur qu'est le Dr Bucher, les journaux en langue française, les livres et conférences ont collaboré triomphalement à cette œuvre de reconstitution nationale. Et peu à peu une conception nouvelle de la résistance à la prussianisation s'est dégagée de tous les efforts divers et confus, celle de l'Alsace aux Alsaciens. On a fait le sacrifice d'une idée longtemps chère, celle d'un retour à la France ; car on a vu la France orientée vers d'autres préoccupations que celle, longtemps primordiale, de la Revanche ; on l'a vu colonisant, s'alliant à la Russie, puis à l'Angleterre pour assurer la paix du monde ; on l'a vue réglant ses affaires d'églises, cherchant à se démocratiser, à trouver dans de nouvelles formes politiques la paix intérieure, créatrice de beauté, créatrice de progrès matériels par l'auto, l'aéroplane, etc., bref, une France qui ne rêvait plus de reconquête militaire, mais tout au plus de réorganisation de son armée et de sa marine. Alors il a bien fallu en prendre son parti à Metz et à Strasbourg, et on a envoyé ses fils à la caserne allemande, après qu'ils avaient passé par l'école allemande ; mais on n'a

Digitized by Google

pas donné ses filles à M. Asmus et à ses frères immigrés ; mais on n'a pas élu au Parlement les porte-parole de ceux-ci ; mais on n'a pas oublié des griefs inscrits dans le sang et transmis avec la chair.

C'est ce que M. René Henry explique lumineusement ; c'est ce que M. L. Bonnefoy expose dans une langue déclamatoire (*Réflexions sur la question d'Alsace-Lorraine*, Paris, 32, rue de Lubeck), mais avec une belle chaleur et en dégageant d'utiles conclusions ; c'est enfin, ce qu'avec une préface de M. Barrès, a développé précédemment en un livre, mélangé d'impressions et de faits bien coordonnés, sous le titre net et justifié : *L'Alsace-Lorraine de nos jours* (Paris, Plon, in-12), M. Florent-Matter, c'est-à-dire un Alsacien émigré en France.

* * *

L'heure serait-elle venue de parler sans passion des terribles événements de 1871 ? Après les lignes antithétiques d'un Maxime du Camp et d'un Lissagaray, après les pamphlets dramatiques de Coppée, est-ce que l'histoire impartiale pourrait enfin élever la voie ? En tout cas, on commence à recueillir les témoignages sincères et vécus, et l'un des plus attachants est ce livre de M. Maxime Vuillaume, intitulé : *Mes cahiers rouges pendant la Commune* (Paris, Ollendorff).

C'est le mémorial de la Commune écrit par un témoin qui fut aussi un acteur, avec l'impartialité relative que permettent les quarante années écoulées depuis le terrible drame, avec l'entrain d'un esprit toujours jeune qui égaie les plus sombres pages d'anecdotes inédites, de traits curieux.

* * *

Métaphysique et physique, religion, morale, politique, tels sont les quatre domaines auxquels Voltaire applique sa philosophie : ce sont aussi les quatre chapitres du volume que vient de publier M. Pellissier sous ce titre *Voltaire philosophe* (Paris, A. Colin, in-12) ; l'auteur y expose cette philosophie le plus méthodiquement possible, avec une scrupuleuse fidélité.

Il n'a point cru nécessaire de dissimuler sa sympathie pour un grand nombre des idées que Voltaire répandit par le monde ; mais elle ne fait aucun tort à son exactitude. C'est ce dont les lecteurs les plus prévenus devront lui rendre témoignage. En tous cas, on ne l'accusera pas de parti pris, si, dans les principaux livres ou essais récemment publiés sur Voltaire, il relève en passant maintes erreurs inspirées par la malveillance ou provenant d'une lecture soit inattentive, soit incomplète.

* * *

Digitized by Google

G. Pailhès, *La Duchesse de Duras et Chateaubriand*, avec gravures, in-8°, Paris, Perrin. — Voici un livre de haut intérêt. M. l'abbé Paillès y a mis tout son cœur. On sait qu'il a consacré à Mme de Chateaubriand tout un livre, qu'il a donné « du nouveau » sur l'illustre écrivain, sur Joubert, etc. Mieux qu'Edmond Biré, sans ce fiel qui empoisonne les meilleures tâches, il a su aider l'effort de la critique pour restituer à Chateaubriand sa véritable physionomie. Son admiration n'exclut pas la clairvoyance ni même la critique. Il est capable de louer Sainte-Beuve, de confesser que son héros « du moins quand il s'agit d'affaires de cœur, nie, équivoque, ment sans vergogne » qu'écrivant à la femme délicieuse, dont l'affection et le dévouement lui furent si utiles dans sa carrière politique et ses déboires de toute sorte, il « a des duretés de parole auxquelles on refuserait de croire si les autographes ne faisaient foi ». Et quels autographes! Il y a dans ce livre plus d'une centaine de billets, écrits dans la fièvre des sollicitations, des voyages, de l'action parlementaire ou diplomatique, et qui sont des documents humains de premier ordre. Mais il y a aussi Mme de Duras, qui vaut bien qu'on s'occupe d'elle, l'auteur délicat d'*Ourika* et d'*Édouard*, dont M. Paillès analyse la vie et les ouvrages et dont il étudie le salon avec une patience, n'excluant ni l'originalité ni la finesse. Le chapitre où les rapports entre *Édouard* et *Fromentin* sont soumis à une critique évidemment tendancieuse, mais très suggestive, n'est pas à négliger par les historiens de la littérature française; les lettres de Mme de Duras, celles de Humboldt, de Talleyrand, etc., offrent un intérêt non moins vif.

* * *

Dr Paul Errera, *Das Staatsrechts des Königreichs Belgien* (tome VII de la série intitulée *Das öffentliche Recht der Gegenwart*) 1 vol. 8°, Mohr, Tubingue, 1909. Tous les spécialistes connaissent cette série dans laquelle M. Paul Laband, R. Piloty et d'autres juristes ont étudié le droit public d'un certain nombre d'Etats européens. M. P. Errera était tout désigné pour y exposer nos institutions de cet ordre. Il l'a fait avec une remarquable précision et aussi avec une concision très adroite. Après une introduction historique et un premier chapitre consacré à la Constitution belge, il étudie successivement les éléments constitutifs de l'État chez nous, puis son organisation, pouvoir exécutif, pouvoir législatif, pouvoir judiciaire et administratif, organisation financière, forces armées, institutions communales et provinciales, services divers de la bienfaisance, de la sécurité publique, de la protection ouvrière, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, etc., etc. Le 8e livre est consacré à la situation internationale de la Belgique, le 9e au Congo (417-445), dont on a en raccourci toute l'organisation politique et administrative.

* * *

Digitized by Google

Annonçons la publication en volume (2e série) des *Masques belges* de notre collaborateur M. M. GAUCHEZ; cette galerie de nos littérateurs comprend quelques noms de première importance, ceux d'Émile Verhaeren, d'Albert Giraud, de G. Eckhoud, de J. Destrée; mais on est surpris d'y voir figurer plus d'un littérateur de deuxième et de troisième ordre. Il n'importe, au surplus, M. Gauchez ayant eu moins en vue de réunir les matériaux et de disposer les plans d'une histoire de nos lettres que d'indiquer, en libre fantaisie, les motifs de préférences fondées sur un impressionnisme très subjectif. C'est de la critique de poète, et on aurait tort de sous-entendre une dépréciation quelconque si je qualifie ainsi la façon dont M. Gauchez juge ses confrères de toute plume et de tout poil. Son optimisme souriant ne lui interdit pas la clairvoyance; mais c'est par des intuitions souvent heureuses qu'il procède, plutôt que par des déductions bien rigoureuses, et tout cela est dit dans une langue richement métaphorique, dont seul un artiste a le secret.

* * *

Deux romans d'une actualité très prenante; l'un est dû à M. PAUL MARGUERITTE; il constitue une étude de psychologie bourgeoise très poussée, à à l'aide de moyens dont la tranquille simplicité déconcerte un peu. Le héros du roman de PAUL MARGUERITE, *Faiblesse humaine* (Paris, Plon), est un honnête homme au sens littéral du mot, et, pourtant, il multiplie, sans autre excuse que la tyrannie de l'instinct, les trahisons envers sa charmante femme, qui s'est donnée, elle, tout entière et ne saurait se reprendre. Il va même, fasciné par le mirage de la haute vie parisienne, jusqu'à délaisser le cercle modeste, doucement ensoleillé de sa carrière de médecin philanthrophe, où les êtres et les choses ont, dans un des plus beaux décors de France, des sourires apaisants, pour se jeter dans l'arène électorale. Mais le spectacle de l'arrivisme ambiant, des vilenies et des compromissions auxquelles il est condamné, lui cause un sursaut de dégoût. Il abandonne son portefeuille ministériel, tourne le dos aux sirènes de la politique et s'en va reconstituer son foyer dévasté par la rafale. Une haute et sereine philosophie se dégage de ce dénouement d'un drame ultra-moderne, où la noblesse d'âme d'une mère et d'une compagne d'élite fait héroïquement la part de la *faiblesse humaine*.

Le roman de M. CLAUDE FARRÈRE est intitulé d'assez énigmatique façon : *Les petites alliées* (Paris, Ollendorff). Est-ce coquetterie? Est-ce entière sincérité? L'auteur plaide coupable dans l'avant-propos. Il dit s'attendre aux sévérités de la critique. Et pourquoi? L'aimable « amoralité » de son étude peut-elle nous choquer, alors que nous tolérons la discussion virulente de nos institutions politiques, de notre vie sociale, de la religion, etc? Est-ce que les légitimités conjugales ont nécessairement toutes

Digitized by Google

nos admirations? Et qu'il y ait des solidarités, des générosités, des dévouements longs et sûrs de ces petites dames auxquelles nous confions le déniaisement de nos fils et aussi la consolation de nos vieux maris, qui trouvent la chaîne du foyer un peu lourde, mais c'est ce que nul n'ignore et ce que Dumas, Hugo, etc., ont déjà excellemment dit. Au surplus, moins grandiloquent, M. Farrère est peut-être plus convaincant que ses illustres devanciers. Qu'il se rassure donc! Il a d'ailleurs du talent, et encore du talent.

Digitized by Google

LE SIÈCLE DE RUBENS

ET L'EXPOSITION D'ART ANCIEN

Il y a plus d'un demi-siècle que la Belgique organise des expositions rétrospectives, qui attirent de nombreux amateurs de tableaux et d'objets d'art. La plus ancienne qui ait marqué fut celle de 1855 : le roi Léopold Ier lui prêta ses plus beaux tableaux, notamment ceux de Van Dyck, Hobbema, Jean Steen et Fra Angelico que vendit, cinquante-quatre ans plus tard, son fils Léopold II; elle ne comportait pas moins de 300 tableaux et 700 autres objets. En 1867, M. James Weale inaugura, à Bruges, la première exposition de « Primitifs ». En 1877, fut célébré, à Anvers, par une exposition d'œuvres du maître, le trois centième anniversaire de la naissance de Rubens. Plus tard, ce furent des salons organisés, à Bruxelles, par la Société néerlandaise de bienfaisance; à l'un d'eux, en 1882, apparut la *Vierge* de la collection Somzée, qui ne devait pas tarder à devenir l'un des prototypes du maître mystérieux dit de « Mérode-Flémalle ». Durant ces dernières années, les plus fameuses des expositions rétrospectives belges furent celles de Van Dyck et de Jordaens, à Anvers, en 1899 et 1905; de l'art mosan, à Liége, en 1905; enfin de la Toison-d'Or, à Bruges, en 1907. Toutes ces exhibitions eurent un retentissement plus ou moins considérable, mais aucune ne rassembla tant de merveilles, ne passionna autant le monde des connaisseurs, ne fit faire plus de pro-

Digitized by Google

grès à l'histoire de l'art national, que celle des « Primitifs flamands», à Bruges, en 1902, où furent réunis plus de trois cents ouvrages authentiques des Van Eyck, de Roger van der Weyden, des Bouts, de Van der Goes, de Memling, de Bosch, de Metsys, de Gérard David, pour ne citer que les noms des maîtres les plus célèbres.

* * *

A l'occasion de l'Exposition universelle, le gouvernement avait songé à ajouter aux attractions de ce concours international un ensemble de manifestations et de festivités artistiques, en vue de glorifier le règne d'Albert et d'Isabelle, lesquels, à la suite des combinaisons politiques de Philippe II, devinrent, en 1599, les souverains de nos provinces.

Proposer de commémorer par des fêtes nationales le règne « plein de tristesse, d'ombre et de désastres » des archiducs, était une entreprise téméraire, qui ne pouvait se réaliser sans protestations. Il est trop tard pour essayer d'élever, en Belgique, une statue aux mandataires de celui qui, pendant cinquante ans, livra le pays au duc d'Albe et au Tribunal de Sang. Même sous un cabinet catholique et en faisant appel au souvenir du patronage qu'Isabelle accorda à Rubens, la chose était irréalisable. Le génie du maître a, du reste, une autre source que la bienveillance des archiducs. « Toutes lumières intellectuelles, autres que celles qui devaient auréoler le front de l'Église triomphante, dit excellemment Henri Pirenne, toutes lumières se trouvant éteintes, il en résulta que les regards des hommes de pensée libre et d'âme altière se portèrent vers les cimes élevées de l'art, vers les régions inaccessibles aux « étouffeurs d'individualités ».

Aussi, dès que l'on voulut mettre la main à la pâte pour la réalisation de ce projet réactionnaire, on se heurta, en dépit des ordinaires complaisances, à des obstacles insurmontables, et le ministre qui avait un instant entrevu une apologie popu-

Digitized by Google

laire des « bons archiducs » et l'organisation d'une grande cavalcade en leur honneur, ne tarda pas à devoir y renoncer. Il n'est resté comme souvenir du projet primitif que les vilaines affiches placardées sur les murs et où l'on célèbre l'apothéose des archiducs à cheval, entraînant à leur suite la plupart des peintres illustres de leur époque. Dans le palais inauguré le 14 mai par le roi Albert, les choses sont remises à leur place : il n'est plus question que de Rubens et de Van Dyck, suivis de Jordaens, Corneille et Paul De Vos, Snyders, Fyt, Brauwer, Teniers, des sculpteurs et des tapissiers, des graveurs et des médailleurs. Les archiducs ne sont plus là que pour mémoire : on voit leurs effigies peintes par Rubens pour les arcs de triomphe élevés, à Anvers, lors de l'entrée de leur successeur; on les voit sur les médailles qu'ils firent frapper. Ils se recommandent aussi dans cette exhibition artistique, par leurs coursiers empaillés, lamentables débris qui, sans irrévérence, eussent pu demeurer à la porte de Hal.

* * *

L'exposition installée dans les nouveaux et spacieux locaux du palais du Cinquantenaire, est divisée en deux grandes sections : au rez-de-chaussée, les souvenirs de l'art industriel : mobilier, tapisserie, orfèvrerie, poterie, verrerie, dentelles, instruments de musique, etc., réunis dans une succession de salons et de chambres, où l'on trouve également une belle série d'estampes reconstituant l'histoire de la gravure dans l'école de Rubens, une collection nombreuse d'orfèvrerie religieuse, une autre très complète de médailles, monnaies, jetons et méreaux et quelques rares spécimens de sculpture en bois et en marbre.

L'architecture, la sculpture et l'orfèvrerie témoignent d'une décadence bien marquée. Que nous sommes loin des monuments antérieurs, même de ceux du XVI^e^ siècle ! Que l'on compare la série de portiques qu'on a reconstitués au premier

Digitized by Google

étage et les confessionnaux en bois sculpté ornés de figures, provenant de l'abbaye de Grimberghe, avec l'église et les tombeaux de Brou, par exemple, et l'on sera édifié sur la pente descendue par l'art monumental brabançon sous la domination espagnole, depuis l'époque de Charles-Quint jusqu'à celle d'Isabelle, la fille de Philippe II. Quant à la collection, très riche, de châsses, ciboires et ostensoires des écoles flamande et wallonne, elle eut certainement navré les excellents orfèvres gantois, bruxellois et liégeois du temps de Marguerite d'Autriche. L'esprit et le goût publics marquent le mobilier religieux de l'époque d'un vilain cachet. La religion s'est transformée : de mystique, elle est devenue cagotte; les églises sont mondaines, les jésuites et les moines sont accommodants sous tous les rapports, sauf sous celui du dogme.

Il a fallu le fougueux et transcendant génie de Rubens pour arrêter, pendant un quart de siècle, l'heure de la décadence et sauver l'art national de l'époque d'une ruine complète. Si, en 1609, au lieu de s'établir à Anvers, le jeune maître fut retourné à Mantoue, ainsi qu'il s'y était engagé, il n'y eut pas eu d'école d'art, aux Pays-Bas, pendant le XVII^e^ siècle, comme il n'y en eut pas, au XVIII^e^ siècle, sous la domination autrichienne. Ce n'est pas tant, aux tristes archiducs qu'on doit cette décision bénie qu'à la jolie fille aux yeux en amande du secrétaire de la ville, que le jeune maître épousa, le 3 octobre 1609. La reconnaissance nationale eût dû réserver à Isabelle Brant une place d'honneur au Cinquantenaire. Hélène Fourment aussi méritait la sienne. Il eût été séant d'y voir l'effigie de Pierre-Paul exposée entre celles des deux jeunes femmes qui l'inspirèrent et dont il a si abondamment immortalisé les traits.

Les différentes pièces du rez-de-chaussée sont arrangées dans le style de l'époque formant une pittoresque antichambre à l'exposition des tableaux présentée séparément. C'est dans

Digitized by Google

des proportions très réduites, un arrangement analogue à ceux dont l'Allemagne et la Suisse nous ont déjà, depuis longtemps, présenté divers exemples, notamment aux musées de Munich et de Darmstadt, ainsi qu'à celui de Zurich. La cuisine, la salle à manger, la chambre musicale, la chambre à coucher, les salons, tous d'aspect sombre et triste avec leur lambris, leur plafond et leur mobilier en chêne, sont garnis d'une collection de médiocres peintures, les organisateurs ayant, avec beaucoup de bon sens, réservé pour le premier étage, dans des salles bien éclairées, les tableaux de prix qui leur ont été confiés. Là, réside le grand intérêt de l'Exposition. Dix vastes salons y sont consacrés aux peintres de l'école brabançonne du XVII^e^ siècle. Il y a un compartiment spécial pour les dessins, un autre pour les esquisses.

Là gisait la grande difficulté à surmonter. Satisfaire la foule en lui exhibant quelques centaines de peintures sur les cadres desquelles miroitent des noms illustres, est chose facile. Arriver à satisfaire le petit groupe d'amateurs et d'érudits que forment ceux qui se sont voués au culte des maîtres d'autrefois, est une entreprise plus délicate. Cinq cent cinquante tableaux — un vrai musée — ont pu être réunis à l'étage, grâce au labeur de quelques hommes dévoués. Le catalogue mentionne 122 Rubens, 95 Van Dyck, 36 Jordaens, 40 Teniers, 15 Snyders, 24 Fyt, 24 Brauwer, 18 Craesbeek, 10 Corneille de Vos, 5 Paul de Vos, 5 Brueghel de Velours, 9 Gonzales Coques, 7 François Pourbus, etc., etc.

On ne s'imagine pas la peine, la patience et la persévérance qu'il a fallu avoir pour arriver à une telle récolte. Il est dommage qu'elle mêle tant d'ivraie et d'épis vides au bon grain. Dans le choix des œuvres, les organisateurs ont pêché souvent par manque de clairvoyance ou de fermeté.

***

L'organisation de cette exposition a aussi introduit en Belgique des procédés de publicité qui tiennent plus de l'améri-

Digitized by Google

canisme que de l'art. La suite des communiqués adressés à la presse n'a cessé, pendant six mois, d'annoncer les participations les plus sensationnelles.

« Nous avons le Louvre », a-t-on commencé par dire. Le Louvre eût été, en effet, une participation capitale, car le grand musée français possède 55 Rubens, 23 Van Dyck, 7 Jordaens, 13 Snyders, 34 Teniers. Parmi cet extraordinaire amoncellement de peintures flamandes du XVII^e^ siècle, figure la « Galerie de Médicis », composée de vingt-deux pages magistrales, monumental ensemble qui, mieux qu'aucun autre, proclame la suprême éloquence du chef de l'école. De Van Dyck, le portrait du roi Charles I^er^, que rien ne dépasse dans l'œuvre du maître. A côté de ces ouvrages de tout premier rang, quantité d'autres moins importants, mais également beaux et précieux. On entrevoyait donc une ample moisson dans un champ vaste et riche, mis, disait-on, à la disposition du Comité. Quelle déception! La participation du Louvre semble le résultat d'une gageure: deux tableaux hollandais, un de Van de Venne, peintre de Delft et un groupe de famille d'Otto Vaenius peint, à Leyde, en 1584, dix ans avant l'arrivée de l'artiste, à Anvers. Voilà ce que le Louvre nous prête pour glorifier l'école anversoise. Pas un de ses nombreux Rubens, pas un Van Dyck, pas un Jordaens, pas un Snyders, pas un Teniers! Cependant, sur la foi des communiqués, les journaux continuent à citer le Louvre parmi les galeries étrangères qui ont consenti à se séparer momentanément de quelques uns de leurs chefs-d'œuvre, en faveur de notre Exposition d'art ancien.

Pour l'Espagne, ce fut mieux encore. On dit merveille de sa participation. « Le roi d'Espagne — qui reçut en audience spéciale l'envoyé du Comité — a tenu, dit un communiqué, à constituer lui-même le comité espagnol, sous la présidence du grand maître de sa maison et du conservateur en chef du musée de Prado. C'est dire qu'on nous

Digitized by Google

enverra d'Espagne des choses magnifiques. » On les attend toujours.

L'Italie, sollicitée de toutes manières, n'est que très faiblement représentée. Cependant, on assurait que, grâce à de hautes influences, le gouvernement italien s'était montré particulièrement favorable : exceptionnellement, les musées municipaux et les propriétaires de collections particulières avaient été autorisés par lui à laisser sortir d'Italie les œuvres d'art destinées à l'exposition de Bruxelles. Un musée seulement a usé de l'autorisation, celui du Capitole, à Rome, qui envoie deux numéros. Mais ni les Offices, ni Pitti, ni la Bréra de Milan, ni Corsini de Rome, ni la pinacothèque de Turin si riche en œuvres flamandes, n'ont accordé leur concours. Ni Mantoue où Rubens débuta, ni Gênes, où Van Dyck a multiplié ses aristocratiques effigies, n'ont envoyé quoi que ce soit.

Les autres grands musées d'Europe devaient également fournir toute une série d'ouvrages célèbres. Qu'ont-ils prêté?

On compte, en Europe, neuf grands musées. Il y en a trois en Allemagne : à Munich, Dresde et Berlin; six dans les autres pays : le Louvre, en France; les Offices-Pitti, en Italie; le Prado, en Espagne; la National Gallery, en Angleterre; le Musée impérial, en Autriche; l'Ermitage, en Russie. Nous négligeons le Ryksmuseum d'Amsterdam qui est extraordinairement riche, il est vrai, en œuvres nationales, mais fort pauvre en spécimens des écoles étrangères, voire de l'école flamande. Pour l'étude de celle-ci, il existe, par contre, trois collections de second rang : le musée de Cassel, le musée Richard Wallace, à Londres, et la galerie du prince de Liechtenstein, à Vienne, qui méritent toutes trois une mention spéciale pour la belle qualité et la renommée de certains de leurs tableaux anversois.

Dans ces douze collections, la réunion des Rubens, des Van Dyck et des Teniers tient réellement du prodige. Afin

Digitized by Google

d'essayer de montrer le côté titanesque de la production picturale de l'école, nous avons dressé l'inventaire des œuvres cataloguées de ses cinq maîtres les plus féconds.

Voici ce tableau :

MUSÉES.	RUBENS.	VAN DYCK.	JORDAENS.	SNYDERS.	TENIERS.
La Pinacothèque de Munich .	76	42	2	7	28
Le Musée de Dresde. . . .	16	26	»	6	24
Le Musée de Berlin. . . .	25	9	»	4	10
Le Louvre, à Paris	55	23	7	13	34
Les Offices-Pitti, à Florence .	16	9	2	1	2
Le Prado, à Madrid . . .	66	21	8	22	52
La National Gallery, à Londres	31	9	»	1	16
Le Musée Impérial, à Vienne.	45	26	1	7	17
L'Ermitage, à St-Pétersbourg	54	34	13	13	39
Le Musée de Cassel. . . .	10	13	10	3	11
Le Musée Richard Wallace, à Londres	11	8	1	1	9
La Galerie Liechtenstein, à Vienne	27	21	2	4	14
Total . . .	432	241	46	82	256

On comprend la joie des connaisseurs à l'annonce de la réunion, à Bruxelles, d'œuvres choisies dans un contingent aussi imposant et gracieusement prêtées par les gouvernements étrangers, en vue d'une glorification de nos maîtres du XVII^e^ siècle. La réalité ne répond pas — il s'en faut — aux espérances que les communiqués à la presse et les rapports des membres du comité organisateur avaient fait naître.

L'Ermitage envoie un numéro exceptionnel. Le musée de Berlin sept numéros, mais qui, en dehors d'un groupe de C. De Vos et d'une esquisse de Rubens, ne sont que d'un intérêt secondaire. Dresde prête deux portraits de Van Dyck et deux tableaux de l'atelier de Rubens. Le musée le plus généreux a été celui de Vienne qui envoie sept peintures dont

Digitized by Google

une œuvre de tout premier ordre. Les Offices, le Prado, la Pinacothèque et la National Gallery s'abstiennent.

Ainsi qu'il résulte du tableau statistique ci-contre, Rubens, Van Dyck, Jordaens, Snyders et Teniers, comptent ensemble, dans les douze musées précités, 1,057 numéros. Or, ceux-ci, tous ensemble, n'ont prêté à l'Exposition que vingt neuf productions de ces maîtres, parmi lesquelles deux peintures qui sont des chefs-d'œuvre. Les envois des musées d'Aix-la-Chapelle, Christiania, Budapest, Gotha, Stuttgard, Cologne et du Capitole, ainsi que ceux des galeries hollandaises et de quelques musées départementaux français, ne sauraient compenser l'abstention presque complète des grandes galeries publiques.

En présence des renseignements erronés qui ont été publiés à ce sujet, il était nécessaire que ceci fut précisé. Il était indispensable qu'il fut rappelé par quelle stupéfiante accumulation de peintures, nos peintres sont représentés dans les musées de l'étranger. La collection du Cinquantenaire n'en est qu'un pâle reflet. C'est fort exagéré que de dire, comme le fait le Catalogue officiel (p. 37), « qu'aucune galerie du monde ne peut offrir l'équivalent du musée éphémère que constitue la grande salle Rubens ».

* * *

« Tous les chefs-d'œuvre, écrit-on encore, qui font l'orgueil des grandes cathédrales belges, sont réunis ici. » C'est également inexact. Les églises de Malines, deux d'Anvers, une de Gand et une d'Alost, ont prêté leurs Rubens; mais les pages immortelles de la *Descente de Croix* et de l'*Érection en Croix*, de Notre-Dame, et la *Vierge entourée de Saints* de l'église Saint-Jacques, c'est-à-dire les trois œuvres capitales de Rubens dans les églises belges, n'ont pas quitté Anvers.

Par contre, la plupart des tableaux religieux de Van Dyck, ornant nos temples, sont présents. Faut-il s'en féliciter? Déjà

Digitized by Google

l'on avait constaté, lors de l'exposition Van Dyck, à Anvers, en 1899, combien il était inutile, voire dangereux, d'exhiber dans des expositions spéciales ces décors pour la plupart fatigués. Les tableaux des églises de Gand, Courtrai, Termonde, Anvers, Malines n'ajoutent guère à la réputation du grand portraitiste. Il importe toutefois, par respect pour celui-ci, de ne pas leur faire jouer le rôle peu honorable de tableaux de couverture.

On a annoncé que Van Dyck, serait représenté par des portraits envoyés par les collectionneurs anglais, qui en possèdent de si beaux et en si grand nombre. En mars 1887, la Grosvenor Gallery, de Londres, en exhiba une brillante collection, provenant tous des galeries privées de l'Angleterre et parmi lesquels nous avons notés au moins soixante effigies et tableaux de chevalet du plus haut prix. A quelques très rares exceptions près, ces collections sont demeurées closes.

Non seulement les musées publics de Londres, Édimbourg, Glasgow, Liverpool, Manchester n'ont rien prêté, pas plus que les collections royales de Buckingham Palace, Hampton-Court et Windsor Castle, mais les ducs de Devonshire, de Westminster, de Norfolk, de Cleveland, d'Abercorn, de Bedford, de Grafton, d'Hamilton et de New-Castle; les marquis de Bute et de Bristol; les comtes Spencer, Cowper, de Warwick, de Northbrook, de Pembroke, de Carlisle, de Clarendon, de Brownlow, de Fitzwilliam et de Carnavon; les lords Mathuen, Arundell, Ashburton et Douglas; MM. Holford, Wyndham, Harford, etc., n'ont mis à la disposition du comité aucun de leurs admirables Van Dyck. Le champ si prodigieusement touffu de la Grande-Bretagne est resté presque complètement fermé. Cependant elle conserve, à elle seule, environ 200 peintures attribuées à Rubens, 350 à Van Dyck, 250 à Teniers.

Un résultat négatif presque identique est à enregistrer pour les États-Unis. Les communiqués ont annoncé qu'un

Digitized by Google

délégué spécial y avait été envoyé et que sa mission avait brillamment réussi; que, notamment, une partie de la célèbre collection des Van Dyck, des marquis Cattaneo de Gênes, vendue et dispersée il y a peu de temps et dont la majeure partie a émigré aux États-Unis, serait, sans doute, envoyée à Bruxelles. C'eût été un appoint magnifique et rare que la série, complète ou partielle, de ces huit superbes portraits, que nous vîmes, jadis, encadrés dans la décoration de la salle d'un vieux palais génois. Il n'en est resté que deux en Europe : le marquis J.-B. Cattaneo et sa femme, qui sont à la National Gallery. Trois sont chez M. Widener, à Philadelphie, qui les aurait, dit-on, payés deux millions de francs : Elena Grimaldi, femme de Niccolo Cattaneo, son fils Filippo et sa fille Clelia. Deux autres, sont chez M. Frick, à New-York : la marquise Giovanna Cattaneo et un médecin inconnu. Enfin M. Knoedler, marchand de tableaux, à New-York, possède le huitième, la comtesse Lomellini et son fils. Aucun des huit Cattaneo espérés ne figure au catalogue de l'art ancien, pas plus qu'aucune œuvre des musées de New-York, Boston, Pittsburg, Chicago et Philadelphie, ni des collections privées célèbres de MM. Frick, Johnson, Huntingdon, Altmann, Otto Kann, Widener, Vanderbilt et de M^me^ Gardiner. Seuls parmi les propriétaires américains, M. Pierpont-Morgan, à aimablement envoyé, de Londres, deux portraits de Rubens et deux de Van Dyck, M. Bacon de New-York, un tableau de Rubens, M. Sprague, de Chicago, un attribué à Van Dyck.

Cette façon de faire de la réclame à l'entreprise, avant la lettre, eût été sans inconvénient si, depuis lors, la situation vraie avait été rétablie. Mais on continue à répéter que les perles des grands musées étrangers sont réunies au Cinquantenaire. Bien qu'il ait souvent été mystifié, le public reste naïf et gobeur, parce qu'en certaines matières spéciales, difficile à pénétrer, il manque de l'instruction et de l'initiation nécessaires. Ébloui à la fois par le décor et par le nombre imposant

Digitized by Google

des ouvrages exposés, il manifeste sa surprise et, l'influence du milieu aidant, il laisse déborder son naïf étonnement devant tant de Rubens et de Van Dyck, gardés par des hallebardiers du temps des « bons archiducs ».

« Surprise, dit très bien la *Gazette*. Il y avait le jour de l'ouverture, dans le nouveau palais du Cinquantenaire, beaucoup de gens appartenant à ce que l'on considère comme l'élite, beaucoup de gens instruits, cultivés, formant un public que l'on peut croire averti, et qui l'est, en effet, sur de nombreux sujets. Or, il y avait, dans ce public, un enthousiasme un peu disproportionné avec la part de révélation apportée par cette exposition. Il y avait de l'étonnement dans l'admiration. Devant l'ensemble des Rubens, ensemble fort beau, mais assurément inférieur à celui qu'offrent certains musées, on s'extasiait, comme si l'on venait de découvrir quelque chose d'insoupçonné. »

C'est égarer le public que de lui laisser croire, que les peintures réunies à l'exposition du Cinquantenaire forment la plus éloquente synthèse de la peinture flamande du XVII^e^ siècle qui ait jamais été présentée, synthèse constituée par les œuvres capitales des grands musées de l'Europe et des galeries célèbres. En exaltant outre mesure cette collection, on va à l'encontre du but essentiel de l'entreprise qui est de glorifier Rubens et son école. On les rapetisse, en voulant faire passer pour chefs-d'œuvre, une réunion de peintures prélevées un peu partout, sauf dans les grandes galeries, et qui, nous le répétons, ne donnent qu'un très pâle et très incomplet aperçu du génie et de la fécondité de nos maîtres du XVII^e^ siècle.

Heureusement, les cinq cent cinquante ouvrages qui ont été réunis renferment au moins cinquante pour cent de peintures de choix, intéressantes ou curieuses. Parmi elles, une centaine de numéros méritent l'examen le plus attentif. C'est déjà fort beau. Aucun amateur ne laissera échapper l'occasion d'aller les voir et les apprécier, car c'est une occasion qui ne

Digitized by Google

se représentera sans doute pas de si tôt. Le visiteur, même celui qui aura payé trois francs son ticket d'entrée, y trouvera très largement son compte.

Pierre-Paul RUBENS.

Rubens est représenté, d'abord, par quelques-unes de ses grandes pages décoratives empruntées aux églises de Belgique :

1° *Le Mariage mystique de sainte Catherine* de l'église Saint-Augustin, à Anvers, grande composition groupant autour du trône de Marie et de Jésus de nombreuses figures de saints et de saintes. L'esquisse du tableau, de la plus belle qualité, prêtée par le musée de Berlin, sera utilement comparée à l'œuvre définitive ;

2° La *Pêche miraculeuse*, de Notre-Dame de Malines ;

3° *L'Adoration des Mages*, panneau central du tryptique de l'église Saint-Jean, de la même ville ;

4° Le *Saint-Bavon*, de la cathédrale de Gand.

Cet ensemble est dominé par le *Saint-Roch* de l'église collégiale d'Alost, exposé sur son monumental autel en bois sculpté. Ces huit pages déclamatoires donnent une grande allure à la salle qui les réunit. Il faut savoir gré à l'archevêque de Malines d'avoir usé de son autorité pour obtenir le prêt des tableaux des églises belges. La plupart appartiennent, d'ailleurs, à l'État, qui, en 1816, après leur retour de Paris, les envoya aux églises, à titre de dépôt.

Il semblait que ces huit Rubens fussent suffisants pour représenter dignement le genre à grand orchestre créé par le maître pour la décoration des autels. Les organisateurs de l'Exposition en ont jugé autrement puisqu'ils ont fait appel au musée de Bruxelles auquel ils ont enlevé le *Martyre de*

Digitized by Google

saint Liévin. Assurément c'est un chef d'œuvre ; et même il n'y en a pas de cette qualité au Cinquantenaire. Mais le procédé est par trop commode de puiser dans les galeries du Palais de la rue de la Régence pour corser les salons du Palais du Cinquantenaire. Ce n'est pas au moment où Bruxelles est visité par une foule d'étrangers qu'attire son Exposition Universelle, qu'on devrait, pour satisfaire une fantaisie, dépouiller le musée d'une de ses œuvres les plus renommées. L'Exposition est visitée chaque jour, par quelques centaines de personnes; le Musée, par quatre à cinq mille. Pour Rubens comme pour le public l'affaire est donc mauvaise. Elle n'est bonne que pour l'entreprise payante, qui y gagne un numéro à sensation, sans peine et à bon marché. Eût-il été si difficile pour ses organisateurs de se procurer, ailleurs qu'au musée public de Bruxelles, le tableau dont ils avaient besoin pour faire pendant au *Saint-Bavon ?*

Si, dans l'évocation du génie de Rubens, il était une lacune à combler, c'était peut-être celle d'un genre où sa maîtrise s'affirme avec le plus de fantaisie, d'audace et d'éclat : l'interprétation du nu féminin. Ce genre, dont l'*Enlèvement des Filles de Leucippe*, à la pinacothèque de Munich, et le *Jugement de Paris*, au Prado, comptent parmi les spécimens les plus caractérisés, est à peu près absent du Cinquantenaire ; son côté charnel et sensuel n'y marque que dans quelques esquisses. Nous ne supposons pas que le comité organisateur ait été prude au point de l'exclure de parti pris. Albert, archevêque de Tolède, et Eugénie, sœur Clarisse, auraient-ils réfrigéré les plantureuses créatures que le maître peignit avec tant de joie et d'emportement, et les auraient-ils arrêtées au seuil du temple (1)? Il y a bien l'interprétation du dicton latin : *Sans Cérès et Bacchus, Vénus gèle,*

(1) L'*Ixion* du baron de Schlichting, qui vient d'être placé, apporte un tempérament à cette observation.

Digitized by Google

envoyée par le musée de La Haye. Mais ce n'est que la copie d'un tableau mutilé, qui a été divisé en deux, dont la partie de droite est au musée de Bruxelles, celle de gauche, au musée de Dresde. L'esquisse se trouve dans la collection de M. Seippel, à Stockholm. La copie de La Haye est un document précieux.

Rubens avait moins de trente ans lorsqu'il peignit le tableau de la *Louve allaitant Romulus et Rémus*, exécuté à Rome, et prêté par le Musée du Capitole. La peinture a conservé toute sa fraîcheur juvénile. Les deux *Madones* provenant du palais de Potsdam n'en peuvent malheureusement dire autant : elles témoignent — avec quel éclat ! — de la façon dont on pratique, en Allemagne, le nettoyage consciencieux des tableaux anciens.

L'œuvre sensationnelle du compartiment est le tableau représentant les *Scythes présentant la tête de Cyrus à la reine Thomyris*, au comte Darnley (Cobham-House), superbe composition de dix-sept figures grandeur naturelle, du plus somptueux coloris. Lord Darnley en possède aussi l'esquisse. L'œuvre date de la plus belle période de la carrière du maître.

Le tableau de *Saint Benoît et de Totila*, prêté par la succession de Léopold II, date, lui, de la fin de sa vie. On croit du moins que c'est la peinture figurant dans l'État de sa succession sous le titre : *Het stuck schilderye van St-Benedictus*. C'est une œuvre mouvementée, intéressante par le jet des lignes fondamentales de sa composition. Elle n'est qu'esquissée. Certaines figures assez vulgaires, de même que certaines tonalités sans grand raffinement, font penser plus à Jordaens qu'à Rubens. Mais les seigneurs de la suite de Totila, roi des Goths, et surtout le groupe céleste soutenu par une gloire de chérubins rayonnants de nacre et d'argent, disent encore la jeunesse et l'éloquence du pinceau du peintre.

L'histoire de ce tableau est accidentée. Offert par les héri-

Digitized by Google

tiers de Rubens à Gaspard de Craeyer, il passa de l'atelier de celui-ci à l'abbaye d'Afflieghem ; puis, après la fermeture de ce monastère, dans une galerie gantoise, d'abord, dans une collection française, ensuite. Sur les conseils d'Arthur Stevens, Léopold II l'acheta à la vente publique de cette dernière, en 1881, pour la somme de 177,000 francs. Il orna son palais jusqu'en 1909, année où le souverain du Congo décida la sensationnelle liquidation de son mobilier et de ses objets d'art. Le *Saint-Benoît* fut alors envoyé en dépôt pour être vendu, chez un marchand parisien qui l'expédia en Amérique, où les trusteurs d'étain, de caoutchouc, de cuivre et de pétrole se plaisent à acquérir des peintures à de hauts prix. L'*American Art News* de New-York alla jusqu'à annoncer, dans son numéro du 5 février dernier, que la toile avait été acquise pour la somme de 250,000 dollars, soit 1,250,000 francs. En dépit de la réclame dont elle fut l'objet, le prix fabuleux qu'on en demandait tint les amateurs à distance et l'œuvre était toujours invendue lorsque le roi mourut. La succession ordonna son retour et la prêta obligeamment à l'Exposition, en attendant qu'il soit définitivement statué sur son sort.

Quelques très belles effigies disent le talent de portraitiste de Rubens. D'abord son propre portrait, à l'âge d'environ soixante ans, que l'Exposition doit à la grande obligeance du Musée impérial de Vienne ; la figure a la plus noble prestance, la physionomie, l'expression la plus fine et la plus intelligente en dépit des souffrances qui attristèrent les dernières années de l'existence du maître. Une seconde effigie de grande majesté, est celle d'Anne d'Autriche, reine de France, prêtée par M. Pierpont Morgan. Au même collectionneur, le portrait du Cardinal-infant, aux ajustements si magistralement exécutés.

Il y a un salon réservé aux esquisses, notamment à celles que Rubens peignit en vue des peintures destinées au

Digitized by Google

Triomphe de la Foi (ancien palais de Bruxelles), aux arcs de triomphe d'Anvers, à la décoration de l'église des jésuites de la même ville, à la *Vie d'Henri IV* (palais du Luxembourg). Il y a aussi quatre mythologies délicates provenant de l'ancienne collection du duc de Pastrana et prêtées par Mme Errera ; les figures imposantes des *SS. Pierre et Paul*, à M. Fr. Philippson; un *Tournoi*, d'une exécution prestigieuse, prêté par le baron Janssen. Mais le joyau de cette collection d'esquisses est un groupe composé pour le plafond de White Hall, à Londres, et appartenant au baron Oppenheim, à Cologne; c'est certainement un des morceaux les plus accomplis de l'Exposition.

N'eût-il pas été possible, en présence surtout de la sympathie promise à l'entreprise par les administrations des musées de l'Ermitage, du Louvre et de Munich, de réunir les esquisses de la « Galerie de Médicis » ? Seize d'entre elles appartiennent aujourd'hui au musée bavarois, cinq autres au musée de Saint-Pétersbourg, une au Louvre. Quel « clou » eût été la reconstitution, par ses esquisses présentées dans un cadre architectural approprié, de l'incomparable décoration exécutée pour le palais du Luxembourg, à la demande de Marie de Médicis.

C'est dans la Galerie de Médicis qu'après quatre jours de fêtes brillantes et de réceptions pleines de cordialité, le président et les ministres français ont conduit les souverains belges, le dernier jour de leur visite officielle au gouvernement de la République. Le geste était élégant et singulièrement flatteur pour les Belges, dont Rubens, malgré les siècles écoulés, demeure le héros. A juste titre, la France est fière de lui avoir fait l'hommage, dans le temple des merveilles qu'est le Louvre, d'une salle digne de lui. Aucun musée du monde ne présente, pour l'art du XVIIe siècle, l'équivalent de la « Galerie de Médicis ». Aucun n'offre une vision plus radieuse, un ensemble plus complet et plus triomphal des multiples som-

Digitized by Google

mets atteints par le génie universel du grand Flamand. Après l'avoir vu à Munich, à Madrid et à Saint-Pétersbourg, au musée et dans les églises d'Anvers, même au musée de Bruxelles où sont réunies vingt-quatre de ses peintures de la plus grande variété, c'est au Louvre qu'il faut aller pour avoir la sensation complète et définitive de sa verve et de sa fougue, de son imagination colossale, de la fécondité de son esprit créateur, de l'ampleur et de l'audace de ses conceptions.

Pour compléter l'étude du maître, les visiteurs de l'Exposition du Cinquantenaire s'arrêteront dans la salle n° VI du rez-de-chaussée, où le cabinet des estampes de l'État, dirigé par M. René van Bastelaer, a réuni une collection permettant de suivre et d'apprécier l'évolution de l'art de la gravure, à Anvers, sous l'influence de Rubens. Galle, Soutman, Vosterman, Pontius, les deux Bolswert, Witdoeck, de Jode et Jegher y sont représentés par leurs planches les plus significatives. Le classement de ce cabinet et le choix judicieux des œuvres qu'il renferme méritent de sincères éloges et établissent que celui qui a présidé à son arrangement possède, à la fois, la science nécessaire et la compréhension exacte et précise de ce que doit être une exposition rétrospective d'art. L'intérêt de la visite est doublé grâce à un petit catalogue qui, sous le rapport de la méthode et de la vulgarisation, peut être cité comme un modèle.

(*A continuer.*) A.-J. WAUTERS.

Digitized by Google

BJÖRNSON A L'ÉTRANGER

Le joli mois de mai vient d'allumer sur Rome les ors de l'été; mille étincelles sur les bourgeons brillent; murs et jardins flambent et dans le ciel bleu vibre l'air embrasé.

Les coteaux d'Osteris s'habillent de jeunes pousses de vignes, créatrices de fraîcheur sur les huttes de branches, qui tantôt encore se montraient toutes grises et fanées comme au sortir de l'hiver. Une mer de roses de toutes nuances, depuis l'innocente et virginale blancheur des roses thé au rouge sang des roses provençales, dévale de Monte Pincio; des forêts de hêtres et de tilleuls, de peupliers et de pins portent encore leur voile nuptial de rêve, fait de glycines azurées et roses, égayant le dessus de leurs couronnes feuillues.

Le long de la route qui conduit de Monte Pincio à la voie grégorienne, marche un homme âgé, de haute stature, aux épaules larges, vêtu d'un élégant complet de promeneur et une canne à pommeau d'argent à la main. Les pas courts et souples, le port droit d'un fût de colonne, les traits puissants du conquérant, les longs cheveux épais et blancs sous le paille rond donnent à son chef un relief royal. Il passe devant l'étang aux cygnes noirs, mais ne s'y arrête pas, comme d'habitude. Il longe les murailles grises, remarquant à peine le parfum nouveau des fleurs d'orangers, qui monte des jardins en contre-bas, pénétrant et suave. Chacun se retourne et le suit des yeux; on entend murmurer ces mots italiens : *Il grande poeta* et un nom qui doit écorcher une

Digitized by Google

langue étrangère forcée de le prononcer : Björnstjerne Björnson s'en revient à sa villa grégorienne de sa matinale promenade de Monte Pincio.

Que se passe-t-il donc d'anormal aujourd'hui, pour que le vigilant observateur, à qui rien n'échappe et qui se mêle de tout, aille le regard de ses yeux bleus perdu au loin sous ses paupières d'aigle, heureux comme un enfant, avec de temps à autre un éclair de mélancolie éclairant doucement son visage transcendant.

Oui, il y a quelque chose d'inusité, une cause étrange qui influe sur lui, spectateur impassible des fortes agitations, dont frémit chaque jour le monde.

C'est le 17 mai : ce jour-là Björnson a rallumé dans le cœur des Norvégiens la foi, la conscience du peuple. C'est le 7 mai et à Rome ce jour de printemps se pare des douceurs de l'été méridional. Il y aura fête, fête de Scandinaves, fête en plein air près de Santa Agnese et Björnson doit évidemment y prendre la parole. Voilà pourquoi il va, perdu dans ses pensées, dans l'aurore de ce doux matin, sans respirer le délicat parfum des plantes, sans admirer les riches harmonies de couleur ; il voit autre chose, qui brille avec plus de force et d'éclat : tout là-bas, dans son pays, le cortège des enfants, jeune flot de sang d'un peuple qui réclame son indépendance à travers des contrées, où la glace et la neige fondent à peine aux effluves du printemps.

Une seule pensée le travaille : comment faire de cette jeune et remuante nation un élément de paix sur terre? Le vieux chef de la lutte, au premier rang de tous les combats, interroge sa muse poétique ; les signes de découragement se font plus certains, ses méditations plus profondes... et il va toujours de son pas machinal vers la voie grégorienne... « Bon giorno Signor. »

C'est le portier, respectueusement courbé, qui le salue, tandis qu'il pénètre de la rue et commence de gravir

Digitized by Google

l'escalier menant chez lui, le regard vague et le sourire aux lèvres.

« Bon giorno amico » répond-il machinalement, tout en continuant l'ascension du vieil escalier de bois italien, qui gémit sous chaque pas. Björnson ralentit, s'arrête au premier palier et souffle un instant par devoir; autrefois, en effet, il montait sans arrêt les trois étages; les docteurs craignaient pour son cœur, mais vous verrez, il fera de vieux os ; on doit apprendre l'art de vieillir; que diable, on ne vit qu'une fois et tant de beautés et d'occupations vous attachent à l'existence.

Il monte d'un pas pesant les deux étages restants, reprend haleine une seconde, sonne et le voilà chez lui.

C'est grande fête au restaurant B.... de Santa Agnese. Au soleil vont et viennent des dames et des messieurs en toilettes claires; les équipages déversent sans cesse sous le porche de l'établissement le flot croissant des personnages. Tout là-bas, la grande cour est un tapis de sable fin et blanc; des salles en branchages et des gloriettes tombe le vert-clair des jeunes vignes qui s'agrippent de toutes leurs vrilles enjolivantes et tournantes. Derrière soi, le contraste; à perte de vue sous un soleil de feu, flamboie sans fin le vert émeraude de la Campagna jusqu'aux taches de neige étincelantes des monts Albams.

Danois, Norvégiens, Suédois causent et se mêlent avec bonheur; on se présente les amis, on note les personnalités... mais avec un vague sentiment d'inquiétude : Björnson n'est pas encore là et on l'attend d'un moment à l'autre. Enfin!... La porte s'ouvre : entrent les équipages attendus; c'est d'abord Björnson et sa femme, c'est ensuite le ministre de Norvège à Rome, von Ditten, et enfin, la fille de Björnson, M^me^ Dagny et son entourage, où se remarque fort le célèbre dessinateur Gulbranson.

C'est le signal convenu pour le début de la fête : aussi peu

Digitized by Google

d'instants après se trouve-t-on à table sous la présidence du poète et de sa femme, que surmonte un trophée de drapeaux scandinaves avec, au centre, l'emblème glorieux de la patrie norvégienne.

Sous les rayons du splendide soleil, que tamise la féerie des jeunes pousses, la communion d'idées se fait plus étroite et le silence plus impressionnant quand Björnson discourt : il parle de la justice des peuples, du printemps nouveau qui refleurit dans les cœurs comme dans la nature, du grand travail qui va s'accomplir. Sa puissante voix de leader s'imprégna d'une si grande douceur, d'un tel souffle de jeunesse, si en harmonie avec le temps qu'elle donna une impression si vive de joie et de bonheur, un je ne sais quoi, si débordant de sentiment, qu'il enleva tous les cœurs et fit spontanément crépiter les applaudissements.

Mais un signe de cette fine main de femme cependant si expérimentée, qui contrastait avec son puissant aspect, les arrêta et il reprit la parole pour faire part à tous de ce qu'il avait sur le cœur : et ce fut un éloge funèbre de son ami le peintre Christian Ross, qui venait de descendre au tombeau, un discours si doucement ému et si justement choisi que dans l'été naissant, on eût dit une brise troublant à peine le calme des airs, une âme expirante au sein de la nature entière.

C'est là précisément ce qu'il y a de remarquable en Björnson : pouvoir toujours le plus intensément du monde varier ses sujets et leur donner l'impression de l'inédit ; d'où, cet heureux talent de quitter aisément un genre pour se lancer dans un autre devient une nécessité courante de la vie pour quelqu'un qui épouse aussi étroitement les aspirations du peuple.

Tout cela, on le ressentait à cette fête, dès que le soleil et la joie reprirent leurs droits, après ces mots d'adieux, qui passèrent comme en été un vagabond nuage assombrit le ciel clair. La salle respirait le bonheur de vivre tombant des guir-

Digitized by Google

landes vertes des vignes : Björnson mit le comble à la fête en égayant toute la jeunesse de ses propos humoristiques jusqu'à l'incendie de la cour par le soleil mourant.

A ce moment précis, il reprit le chemin de son home.

C'est à l'heure de l'*Ave Maria*. Derrière le mont Mario, le soleil se couche; déjà, la mer d'or de la Campagna voit son éclat pâlir; le ciel se teinte de mauve pourpre et les étoiles clignotantes commencent de s'allumer une à une.

Les fenêtres du grand salon, qui donne sur la Via Grégoriana, sont grandes ouvertes; Björnson marche de long en large, pincé dans son élégante redingote et la large calotte de soie posée sur les cheveux blancs, passant et repassant devant les croisées, le sang aux tempes, le front génial au travail. Il a dépouillé le courrier du soir : c'est là la seule cause de son tracas. Il y a dans les feuilles suédoises ce quelque chose qui lui fait pressentir des événements prochains, ce je ne sais quoi qui est le résultat d'une résistance prolongée à ces idées de concorde et de droit du peuple qu'il avait si chaleureusement défendues à la fête de ce jour. Des décisions irréparables n'ont pas encore été prises, mais son esprit affiné et inquiet les prévoit ; son extraordinaire puissance de divination poétique lui montre où tout cela conduira. En lui frémit l'indignation, montent les nouvelles pensées, qui le travaillent. Sa femme, qui, de temps à autre, va par la chambre, se demande ce que cela peut bien être, s'arrête et dit :

« Tu ne devrais plus travailler maintenant, Björnstjerne ».

Mais il ne répond pas, il continue infatigablement sa marche; sa face est rouge, ses cheveux s'épanouissent en boucles sur son front; sous les paupières, les yeux ont des éclairs fulgurants...

A ce moment, s'élève l'*Ave Maria*, sonné dans tout le pays, par mille cloches clamant le grand hymne de la paix sur la terre; les sons grêles des couvents entre les voix claires de

Digitized by Google

l'airain de l'Andrea della Fratte et Trinita Dei, se perdent au loin, près du bourdon profond du dôme de Saint-Pierre, aux battements réguliers et calmes d'un cœur.

Björnson s'arrête, écoute; il est calme; sa figure sanguine pâlit dans le crépuscule et dans le salon embaumé par les fleurs de la fête, le silence règne. Les derniers sons meurent, tout est sans voix... Il fait quelques pas jusqu'à la fenêtre ouverte, se plante devant elle et regarde un vol d'hirondelles qui passe gazouillant et sifflant, piquant droit vers le jour mourant du lointain horizon.

Au loin, Saint-Pierre dessine dans la rougeur du soir son élégant profil; les pins de Monte-Pincio découpent leurs silhouettes imprécises dans la brume, et tout le paysage se grisaille dans la reposante nuit.

« Oui, oui, nous finirons par triompher » dit-il tout bas comme se parlant à lui-même, puis, il se tait encore et reprend son observation.

« Caroline, voilà le calme » ajoute-t-il sans se retourner.

Sa femme glisse sans bruit jusqu'à lui, met la main sur son épaule et garde le silence. Ainsi longtemps, ils demeurèrent dans la paix du soir...

On sonne. La servante entre et annonce des noms connus; le visage de Björnson s'éclaire, le front de sa femme se rassérène comme soulagé d'un grand poids; elle sait maintenant que les idées noires sont en fuite pour aujourd'hui. En un clin d'œil, la lumière électrique a jailli et toute la joie du 17 mai a fait son entrée avec elle.

On cause de tout, des espoirs de chaque jour; on chante, on fait de la musique, on soupe gaiement en discutant à bâtons rompus. La forte personnalité du poète y met son empreinte brûlante et pitoyable, tantôt par un bon mot, tantôt par une image saisissante, tantôt par une histoire gauloise, sauvée toujours par sa large joyeuse humeur et son inattaquable vérité.

Digitized by Google

A dix heures précises, la soirée prend fin par une délicieuse tasse de café, la passion de l'auteur, le seul excès permis depuis que le quatrième acte de « Daglannet » est entamé.

Ainsi s'éteignirent les lumières dans le home björnsonien à une heure bourgeoise, pendant que ses hôtes scandinaves continuent la fête au « Goldkneip » jusqu'au moment où dans le froid du matin les premières rougeurs de l'aurore annoncent aux tours de Rome que le 18 mai luit.

C'est au cœur du brûlant été d'Italie.

Là-haut, au milieu des montagnes du Nord, dans le petit « palazzo » où Björnson villégiature, toutes les persiennes sont closes. On ne rencontre pas une âme dehors; les grands châtaigniers dans le parc suent l'été de toutes leurs feuilles sous les traits de feu du soleil; tous les oiseaux se sont cachés, les poules ont cherché un peu d'ombre près de la maison et se sont couchées un peu de côté, baignées dans la terre et le sable; tous les Italiens dorment les fenêtres fermées. La chaleur a fait la nuit du jour.

Seul, dans la grande chambre au-dessus de la porte d'entrée, quelqu'un veille, un homme se promène de long en large sans trêve dans la pénombre des volets clos, s'asseyant de temps à autre pour écrire et reprendre ensuite sa marche. C'est Björnson qui travaille à son nouveau drame « Daglannet ». La pièce doit être prête pour l'automne et il n'en est qu'au troisième acte.

Sur la table s'amoncellent un tas, de petites feuilles de papier, couvertes de sa grande et forte écriture, remplies de son style à l'emporte-pièce et criblées de ratures. C'est la première version du troisième acte, qui demain sera peut-être achevée et envoyée à sa femme pour être transcrite avant de la relire et de la remanier. Le dramaturge se promène, poursuivant de son mouchoir quelques mouches harcelantes, qui n'ont pas trouvé à leur goût le papier englué préparé pour les prendre, et il se remet à écrire. Mais l'inspiration

Digitized by Google

ne vient pas aujourd'hui. La chaleur est étouffante et depuis hier de petites nuées dorées, messagères d'orage, se sont maintenues dans le sud et le tonnerre se refuse toujours à gronder pour nettoyer le ciel et rafraîchir la nature entière.

Le travail n'a pas été aussi fécond dans ces derniers temps ; un événement est venu tout interrompre, est venu capter toute l'attention : la guerre russo-japonaise. Le penseur suit sur la carte les étapes de la guerre, marquant d'épingles, au mur, les marches et contre-marches des divers commandants. Le courrier de chaque jour apporte des nouvelles fraîches, qui font obstacle aux meilleures intentions du poète et donnent les nouvelles contradictoires les plus variées.

Sa sympathie va spontanément aux Japonais; il espère le succès nippon comme une victoire de la civilisation sur la barbarie, mais, il n'en nourrit pas moins un profond respect pour la supériorité du nombre et il ne peut se tranquilliser en songeant que le petit peuple du Soleil Levant, malgré toute sa vaillance, ne pourra venir à bout du fameux colosse russe.

Je suis allé voir Björnson dans ses derniers temps; ma confiance dans les Jaunes l'exaspérait presque, il me traitait de fou et de fanatique. J'eus beau argumenter de la prépondérance de l'intelligence sur la force brutale, ce fut en pure perte, il refusait de se calmer : la peur de la défaite des « Japs » le talonnait toujours et les visions sanglantes des combats prirent un tel empire sur sa volonté qu'elles le privèrent de sommeil pendant la nuit. Jour après jour, il pouvait dire que l'effroi le tenait éveillé ; aussi souffrit-il visiblement la veille de la gigantesque bataille de Moukden, à la fois physiquement et moralement..

Un silence parfait règne à Monterenzio; il est près d'une heure. Björnson a mis ses manuscrits de côté et ouvre la fenêtre pour humer l'air. Un flot de lumière et de chaleur s'engouffre et avec lui les mouches envahissantes, aussitôt poursuivies à grands coups de mouchoir.

Digitized by Google

Puis, il fait demi-tour, passe dans la pièce voisine, où l'étude des dernières dépêches du *Temps* l'absorbe.

On sonne... on se met à table.

Modéré, il l'a toujours été, mais son génie divin ne se refuse pas du tout un tantinet de gaieté : un bon verre de vin, un excellent mets ont le don de le rendre d'une humeur superbe. Et je sais un potage, composé de tous les légumes rêvés, une soupe romaine ou de la paix internationale, comme il l'appelait plaisamment, qui le jetait dans une extase culinaire de gourmet et le faisait échanger un feu roulant de plaisantes paroles avec sa cuisinière Maria, une Italienne, et nous forçait, bon gré mal gré, à faire chorus avec lui.

L'après-midi est venue; la grande torridité est tombée, la fraîcheur s'est mise à descendre avec l'ombre et l'Italien somnolent se décide à ramper hors de sa maison de pierre en s'étirant.

Le goûter est servi en plein air; Björnson est assis dans son confortable fauteuil d'osier, au milieu de nous. Un énorme paon marche gravement dans la cour, en tanguant agréablement de la tête. Il prend du pain dans la main du romancier, monte lentement l'escalier conduisant à une petite chapelle, vole sur le toit de celle-ci et de là, dans un grand bruissement de plumes, gagne un grand pin, frappé par la foudre et qui s'élève au-dessus de la petite maison de Dieu... Tout annonce la nuit au jardin.

Björnson regarde sa femme : Eh oui! il est déjà cinq heures. Le paon est aussi exact que lui-même. Il se lève et se rend à son travail de l'après-midi, tandis que la jeunesse flâne avec les dames sous les ombres fluettes des grands arbres ou joue de la guitare sous les marronniers.

Le soir tombe ; les clochers des localités environnantes sonnent le salut; le soleil sombre dans un feu d'artifice de rayons pailletés et une douce brise règne.

Digitized by Google

Les grands châtaigniers prennent des tons sombres; les croupes des montagnes, au sud-est, foncissent leurs bleus; sur le petit sentier qui barre l'horizon de plus près, à l'est, se découpe sur le ciel de sang une vigoureuse silhouette : c'est Björnson, qui fait sa promenade vespérale et admire le panorama splendide que le pays déroule à ses pieds et sent tout là-bas, bien loin, dans le montant crépuscule, la mer. Il pense à son « Daglannet ». Il remue les idées. Tantôt on le voit arrêté, contemplant le lointain, tantôt on suit sa forte silhouette qui se déplace le long du chemin.

Oui, « Daglannet » en est au quatrième acte : tout pousse à un dénouement violent et tragique. Lui seul ne veut pas. Il combat de toutes ses forces une fin pareille; il veut une conclusion claire, pleine d'espérance et de confiance pour l'avenir et... il veut avant tout du café.

« Ne suis-je pas seul maître de ma matière? » s'écriait-il un jour.

Et il rejeta l'idée de la pièce. La personnalité et l'art avaient lutté pour la suprématie et — nous le savons — la personnalité venait de l'emporter sur l'art succombant.

Le soleil n'est plus qu'un globe, mais le jour n'a pas encore pris fin. C'est l'heure idyllique du soir qui va vivre. Une fois de plus, la famille et ses hôtes se sont réunis sous les frais ombrages des marronniers.

Des marches de la chapelle, un chant s'est élevé, que la guitare accompagne : c'est un jeune Italien, Alfonso Tattini, qui vocalise, c'est une pure enfant du Nord, aux yeux bleus, auréolée de cheveux blonds comme un rayon de lune, qui gratte légèrement les cordes.

Le jeune paysan chante les refrains vivants de son pays et les sons montent, ruisselant d'harmonie et de bonheur dans la nuit; il dit et toute sa petite personne vibre à l'unisson...

Björnson de ses fines et blanches mains donne le signal des applaudissements et toute l'assistance l'imite avec bruit. Il

Digitized by Google

demeure encore quelques instants parmi nous, à écouter les chants et jouir des merveilles de cette nuit, qui nous offre la danse féerique des lucioles dans les arbres...

Il tire sa montre : 10 heures! Avec la précision du soleil qui se couche, Björnson quitte la réunion, les conversations et les chants pour dormir, — Mon Dieu, oui, l'homme a vieilli et on doit apprendre l'art de vieillir — tandis qu'au clair de lune, dehors, les jeunes couples en atours blancs dansent sur des rythmes italiens grattés en sourdine par les guitares et que fusent les rires et se croisent les lazzis dans la paix du soir.

C'est le printemps à Rome, en 1905. Les événements se sont précipités dans le Nord et les situations se sont tendues. Partout, dans les pensions, dans les assemblées, dans les clubs, on parle de ce brûlant problème : la Norvège et les peuples du Nord. Tous les esprits sont en ébullition et s'inquiètent. Dans la voie grégorienne, chez Björnson, c'est le rendez-vous de toutes les opinions, comme autour d'un phare. Le même beau salon, dans son même air de fête, doit, rempli des mêmes fleurs, entendre tour à tour l'indignation norvégienne et les déclarations suédoises. Le matin, il est ouvert aux notabilités politiques et aux visites officielles; l'après-midi, aux réunions amicales d'intimes et de convaincus qui recherchent le travail en commun et les influences mutuelles, le soir il reçoit un flot de visiteurs où Scandinaves et étrangers se coudoient en un pittoresque pêle-mêle, où retentissent toutes les langues de l'Univers.

Et au milieu de tout cela, Björnson, très ému ou pensif devant un télégramme fraîchement apporté, toujours aimable et prévenant, mais réservé dans ses réponses.

Depuis longtemps, il est arrivé à cette certitude que le sort des deux nations doit changer; il le voit, la crise séparatrice est définitive, cette fois. Mais la solution, mais les

Digitized by Google

conséquences? Il ne peut cacher son inquiétude. L'indépendance norvégienne, la liberté de sa patrie — idée maîtresse de sa vie — deviendrait-elle enfin réalité? Lui sera-t-il donné de vivre jusque là?

« Oui, disait-il dernièrement à un de ses amis, nous sommes arrivés à la phase la plus aiguë; si le roi ne cède, la chose sera faite en un rien de temps; on dépose le souverain actuel, on choisit un nouveau chef et toute l'Europe acquiesce. Mais, les suites, les conséquences pour les deux pays?

Ah! la guerre, la terrible guerre entre frères pesait, cruelle énigme, sur ce beau rêve de liberté. Mais son hésitation fut courte, vite il prenait parti : « L'union doit être dénoncée; mais si une lutte fratricide doit en résulter, mieux vaudrait patienter encore! En rêve, la séparation est faite dans le cerveau de bien des Norvégiens et Suédois et chaque jour cette idée s'imposerait davantage. »

Telles furent ses paroles et il s'en tint là résolument. Cependant, les envoyés ne manquaient pas pour tenter de le faire changer d'avis : ils firent miroiter en vain son talent, lui rappelèrent que c'était lui le grand précurseur, qui avait pris l'initiative de cette lutte pour l'indépendance norvégienne; ils lui firent insinuer par des tiers qu'il y laisserait son prestige : Tout, en vain.

C'est pendant ces journées-là qu'il se montra vraiment grand.

L'idée de paix, qui avait rempli son rêve d'homme mûr, allait devenir vivante, ce bouton allait s'épanouir en fleur superbe. Et il se sacrifiait à elle, il lui offrait tout; quand il en parlait, sa forte physionomie s'éclairait d'un tel enthousiasme qu'il enlevait tout; c'était comme si Martin Luther s'était assis à sa table et y avait écrit en caractères géants le mot : Paix; c'était comme si cette syllabe s'était incrustée dans son fronton de porte à la voie grégorienne, comme si chaque fleur dans le grand salon ne lui parlait point d'autre

Digitized by Google

chose, chaque chose ne lui chuchotait d'autre verbe que cette énigme de l'avenir.

Pendant ces journées, il restait sourd à tous autres raisonnements, nourrissant un espoir immense en la pitié des grandes puissances, qui allaient tout faire se passer en paix. Il avait une confiance sans bornes dans le sentiment de justice du peuple suédois, il avait foi en sa conduite chevaleresque. Si l'on venait à eux paisiblement, la route s'ouvrirait sans guerre.

Aussi, quand la guerre fut proche et qu'on se préparait aux violences, il parla, il écrivit des articles enflammés dans la presse du monde entier, y versant tout ce que pouvait contenir un cœur norvégien de sa trempe.

Et il se fit que ses espérances se réalisèrent au moment même où la crise s'exacerbait; la réalité qu'il redoutait, mais qu'il comprenait invincible, était accomplie. Il ne voulut plus demeurer loin du pays à combattre pour cette idée, qui allait être tout l'avenir; il devait rentrer là-bas où on l'attendait et parfaire cette belle œuvre, qui prenait corps comme il le disait si joliment dans quelques vers qu'il envoyait alors à son ami Johan Sverdrup : « Sur la terre, rien n'est plus beau que la vie! Nos forces rencontrent des obstacles, luttent, après avoir pris position, juste assez pour imprimer une forme personnelle à l'action, qui deviendra la norme (la caractéristique) de la race. »

Il fallait rentrer en Norvège et il revint d'abord se jeter au milieu des luttes et des compromissions, ensuite, se promener dans son vieil *Ættegaard* tout là-haut dans les montagnes et enfin, retrouver le mauvais temps, le froid et le parcimonieux éclairage des nuits du Nord après un jour de dur labeur.

J.-B. Bull.

Adapté du norvégien par Maurice Goemaere.

Digitized by Google

LES HÉROÏNES ROMANTIQUES

Conférence donnée au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, le 16 février 1910.

I

MESDAMES, MESSIEURS,

Au moment de vous parler des « héroïnes romantiques », je me trouve un peu embarrassée ; en effet : que faut-il entendre, au juste, par ces mots? — Sont-ce les personnages féminins des livres romantiques, ou bien, sont-ce les femmes illustres qui eurent tant d'influence sur le grand mouvement littéraire nommé *le romantisme*?

Je crois, que ce sont les unes et les autres, mais enfin, je n'en suis pas sûre. Il se pourrait que vous eussiez compris cette expression d' « héroïnes », de l'une ou de l'autre façon. D'où mon embarras et le soin que je vais mettre à vous dire d'avance, ceci : pour moi, les héroïnes romantiques sont aussi bien dans la vie réelle de leur époque que dans les romans et poèmes de cette époque et il ne me semble pas possible de séparer, par exemple, M^me^ de Staël de *Corinne*, ni Georges Sand de *Lélia*.

M^me^ de Staël, M^me^ Sand, voilà les deux grandes vedettes, les deux grands premiers rôles féminins du romantisme;

Digitized by Google

c'est sous les traits de *Corinne* et de *Lélia*, que nous nous les représentons formellement. Je me réserve de vous dire tout à l'heure ma pensée sur l'identification de ces deux femmes, avec les créations abstraites de leur talent. Au surplus, il y eut d'autres héroïnes romantiques que Corinne et Lélia; il y eut celles des maîtres masculins, celles de Chateaubriand, de Benjamin Constant, d'Alexandre Dumas, de Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Théophile Gautier; celles de Stendahl, de Sainte-Beuve et de Balzac. Et il y eut encore celles qu'incarnèrent M^mes^ Desbordes-Valmore, Sophie et Delphine Gay, sans parler de M^me^ Récamier. Ces dernières constituent un groupe de second plan, un peu écrasé par l'orgueilleuse et dominante stature de Corinne et de Lélia.

On l'a dit et redit à satiété : l'école romantique fut celle de l'égoïsme, de l'exaltation de la personnalité, de l'étalage du « moi » : Chateaubriand, Benjamin Constant, Victor Hugo, Alfred de Musset, pour ne parler que de ses représentants les plus considérables, suffiraient à témoigner, par leurs ouvrages, leur vie et, bref, toute leur façon d'être, de la vérité de cette assertion. Jamais, à aucune époque, les littérateurs ne se mirèrent en eux-mêmes avec autant de satisfaction naïve, jamais ils ne s'épanchèrent avec tant d'abondance; quoi qu'ils écrivissent, c'était toujours eux-mêmes qu'ils représentaient et comme, généralement, le portrait était flatté, les confrères et le public, mettant les choses au point, tout en restant polis, disaient que ces dames et ces messieurs de l'écritoire s'étaient peints dans leurs livres tels « qu'ils auraient voulu être ». Déjà, J.-J. Rousseau avait avoué nettement, lui, qu'il aurait voulu être le chevalier de Saint-Preux de sa *Nouvelle Héloïse*.

Quand, dans une œuvre en vers ou en prose, on ne découvrait aucun personnage significatif de ce que l'auteur aurait voulu être, cette œuvre était, à priori, jugée sans

Digitized by Google

intérêt. Voilà comment il se fait que, pour leur génération et les suivantes, l'auteur du *Dernier Abencérage* fut identifié avec son *René ;* Benjamin Constant avec son *Adolphe ;* Victor Hugo avec son *Olympio;* comment Lamartine devint *Raphaël*, et Musset *Rolla* : c'est qu'ils auraient voulu être *René*, *Adolphe*, *Olympio*, *Raphaël* et *Rolla*; ou mieux, c'est qu'ils croyaient être positivement ces modèles de magnanimité, de tendresse, de bravoure, de désintéressement, de grâce candide ou d'irrésistible séduction.

Pour les femmes-écrivains de l'époque, ce trait de caractère est encore plus accusé. C'est, du reste, une habitude du lecteur, de chercher tous les secrets des femmes dans leurs livres; on veut bien croire, parfois, à la fiction de ce que publient les hommes de lettres, mais, pour les femmes, c'est différent et il semble toujours, non qu'elles inventent des histoires, mais qu'elles racontent *leur* histoire. C'est un peu la faute de ces dames qui, en général, ont fait tout ce qu'il fallait pour qu'on mît leur nom sur celui de leurs héroïnes, et cela dépend aussi d'une cause, en quelque sorte, fatale : l'esprit féminin, beaucoup plus impulsif que celui des hommes, n'est-il pas, par contre, maintenu forcément dans des procédés d'observation, de méditation restreints? Il rapporte, volontiers, tout à soi-même. Les hommes, les premiers, se sont plus à persuader la femme qu'elle était un personnage infiniment curieux et, par-dessus tout, curieux à mettre dans un livre ; toutes ont cru ces messieurs sur parole et elles en ont conclu de l'intérêt vif qu'elles offraient en tant que figures littéraires.

Aussi, l'atmosphère spéciale, l'atmosphère *égoïste* du monde des lettres au commencement du XIX^e^ siècle fut singulièrement propice aux talents féminins. Napoléon, qui avait mesuré le prodigieux pouvoir des Lettres françaises, qui savait bien que la Révolution, dont sa fortune avait profité, était due, en grande partie, à l'œuvre littéraire des philo-

Digitized by Google

sophes, s'était efforcé de renvoyer les écrivains vers les sujets sans danger, vers l'imagination, vers la poésie. Ce fut une tactique persistante de son gouvernement que de contraindre les gens de lettres à éviter le choc des idées et des principes, que de les empêcher de toucher aux grandes questions sociales et politiques. L'espèce de délire individualiste dont J.-J. Rousseau avait été le fâcheux inoculateur en augmenta d'intensité; la sévérité de Napoléon n'y voyait aucun sujet d'inquiétude, elle y eut plutôt trouvé son compte.

Ce délire fut, chez les femmes-écrivains du temps, extrêmement aigu, mais, reconnaissons-le, bien moins déplaisant que chez leurs confrères : c'est que cela leur était plus naturel. Et puis, l'on peut pardonner certaines faiblesses au sexe faible et notamment celle-ci, un peu fatigante dans la littérature mâle, et presque ridicule, sera considérée avec indulgence dans la littérature féminine et jugée comme simple gentillesse. Il y a des grâces d'état.

La mode sévissait des confidences, des indiscrétions autobiographiques sous forme de poèmes et de romans. Or, il est certains aveux dont la candeur, aimable chez la femme, paraîtra intempestive, choquante, voire insupportable si c'est un homme qui les fait. René, Adolphe, Olympio, Raphaël et Rolla en ont énormément publié de ces aveux; Corinne et Lélia n'en publièrent pas moins, mais elles le firent avec plus d'agrément et moins de littérature : leur âme y était pour quelque chose et c'est ce qu'on ne pourrait pas certifier de tout ce que René, Adolphe, Olympio, Raphaël et, même, Rolla nous ont avoué avec splendeur et sans réserve de leur être moral et de leurs aventures personnelles.

Il y a ceci encore : c'est que les poètes et les romanciers de l'époque n'ont pas très bien connu ou, plutôt, n'ont pas très exactement décrit la femme; les poètesses ni les romancières non plus, du reste : la psychologie n'est pas une science romantique, au contraire : c'est le romantisme

Digitized by Google

qui a inventé le pittoresque extérieur, la couleur locale, les écrivains peintres, toutes choses avec lesquelles, à mon sens, les passions en lutte ni les caractères aux prises avec les événements n'ont pas grand chose à voir. Cependant, il a suffi à M^me^ de Staël et à M^me^ Sand, à M^me^ Desbordes-Valmore et, aussi, en certaines de ses meilleures pages, à M^me^ Delphine Gay de dire ce qu'elles avaient éprouvé, de s'épancher simplement pour réussir certains portraits féminins bien moins superficiels que ceux dus aux plumes masculines les plus fameuses de leur temps.

Évidemment, Mesdames et Messieurs, si la perfection de l'art, consiste à donner la plus forte impression de *vrai* humain, une impression se rapprochant de celle provoquée par la réalité et la vie, il est certain que le romantisme est demeuré bien en deça de la perfection : en effet, ses personnages les plus notables, ses tableaux les plus brillants ne sauraient se comparer, pour la sincérité, l'exactitude et, enfin, la vérité rigoureuse, aux personnages, aux tableaux des maîtres de l'école classique, — qui l'a précédé, — ni de l'école naturaliste, — qui l'a suivi — et qui, toutes deux, s'appliquèrent à déployer simplement l'homme devant l'homme : la première, selon la personne morale; la deuxième, selon la personne matérielle et physique. Mais on a contesté que cet idéal de vérité et de vie fût celui de l'art. Or, si l'on admet la justesse de cette contestation, voilà que l'imagination reprend ses droits, voilà le romantisme remis en honneur.

Son principe fondamental, c'est le développement de l'esprit au mépris de la nature; et comme l'esprit ne peut trouver d'élément qui lui corresponde que dans son domaine propre, soit, le domaine intérieur : l'âme, la pensée, la conscience, c'est selon cet idéal-ci — il en vaut bien un autre — que se sont réglés les romantiques de la première heure. Dirai-je qu'ils l'ont atteint? je ne l'oserais.

Digitized by Google

Ce triomphe appartenait au maître qui fit la transition entre le romantisme et le naturalisme, à celui dont l'œuvre impérissable défie les siècles après avoir échappé aux classements étroits des formules et des écoles littéraires : j'ai nommé Honoré de Balzac, le régénérateur, le véritable instaurateur du roman français et celui, de tous nos contemporains, qui a le mieux pénétré, le mieux connu et le mieux fait connaître l'âme humaine.

Avant ce prodigieux génie, des écrivains des deux sexes, revenus aux goûts et prédilections d'un autre âge, vers quoi un autocrate, habitué à être compris à demi-mot et obéi, les poussait, du reste, n'avaient vu dans la littérature qu'un moyen aimable de captiver l'intérêt du lecteur, de le distraire, de l'amuser, de le charmer. Sans doute, c'était rapetisser étrangement un idéal noble et haut; hélas! c'est ce qui a autorisé certains critiques à prononcer, à propos de l'école, les mots de *maladie,* de *démence*, de *faillite.* Mais n'est-ce rien, en vérité, que de plaire, fût-on malade, en démence, ou en faillite?

Toute la gloire du romantisme est là : il plaisait; ne cherchez pas ailleurs l'explication de sa vogue, de son succès et de la ferveur que se sentent pour lui encore actuellement un grand nombre de personnes restées indifférentes sinon hostiles, au naturalisme comme à la psychologie et pour qui le classicisme ne fut jamais qu'un vain mot : les disciples du romantisme, en prose comme en poésie, étaient des charmeurs. Ils possédaient le pouvoir d'entrer tout de suite dans l'attention de leurs lecteurs, de s'y installer en maîtres, d'exalter leur intérêt jusqu'à la passion et de s'en faire adorer. Alexandre Dumas porta au degré supérieur cette faculté et ses partisans considèrent comme des chefs-d'œuvre, uniquement pour s'être plus à les lire, les romans de *Monte-Cristo*, des *Trois Mousquetaires*, du *Collier de la Reine*, etc., etc.; ils en furent enthousiasmés, ensorcelés, ravis.

Digitized by Google

Les héroïnes apparues en ces livres, si elles sont plus épisodiques que principales, sont romanesques avant tout, et c'est ce qui les rend tellement intéressantes : elles sont presque toujours secondaires dans la composition de l'ouvrage ; elles sont en dehors, elles sont au dessus ou au-dessous de l'humanité moyenne ; elles se conduisent non selon la vraisemblance prosaïque, mais selon les nécessités de situations impossibles ; les héroïnes d'Alexandre Dumas sont toutes parfumées de vertu, comme la jeune Haydée de *Monte-Cristo* ou la Madame de Charny du *Chevalier de Maison Rouge*, quand elles ne sont pas de la méchanceté la plus sombre, comme la perverse M^me^ de la Mothe du *Collier de la Reine*, et la sinistre Milady de *Vingt ans après* ; toutes bonnes ou toutes mauvaises, et il n'y a aucun intermédiaire entre ces deux extrêmes. Elles sont néanmoins d'une beauté, d'une grâce, d'une élégance égales et que leur âme soit pure ou impure, ces créations chimériques fascinent et subjuguent chacun autour d'elles, dans l'imbroglio compliqué de l'histoire.

De voir, de peindre la femme sous cet aspect, à la fois attrayant et inquiétant, comme la séductrice née et l'enjôleuse fatale, c'est une conception bien française, venue du passé le plus traditionnel et le plus lointain. Nous en retrouverons le type chez tous les romanciers, chez tous les poètes romantiques.

C'est la littérature du moyen âge qui l'a créée ; l'héroïne romantique nous vient en droite ligne de la chevalerie ; elle est la fille des troubadours et des trouvères. Ceux-ci composaient, sans autre souci que de plaire, des histoires qu'il s'agissait — le radical du nom de ces poètes l'indique — de *trouver*, et celui qui « trouvait » le mieux, c'est-à-dire qui inventait, qui imaginait le mieux, était le plus considéré. C'était au temps des Croisades : quelque chose du génie oriental, riche, ardent et primesautier, avait pénétré en Europe avec

Digitized by Google

les Maures, ces Arabes d'Espagne, et quelque chose aussi de leur sentiment voluptueux et tendre pour la femme. La femme du peuple ne comptait guère, ne comptait pas ; mais il y avait la châtelaine demeurée en son manoir pendant que les seigneurs guerroyaient en Palestine. C'est pour la châtelaine que les troubadours, au Midi, les trouvères, au Nord, s'appliquaient à *trouver* ; celle-ci représentait l'élément raffiné, délicat, supérieur de la nation encore à demi barbare ; elle allait devenir la maîtresse des cœurs et de la pensée, l'inspiratrice des belles actions et des actions d'éclat. Elle protégeait les poètes ; ils la chantèrent. Elle était la *Dame* ; elle fut aussi la Muse.

Et l'amour qu'elle inspirait, amour profond, respectueux, prêt à tous les dévouements, à la persévérance de la fidélité, comme aux excès sublimes du sacrifice, fut un amour de tête, un amour cérébral. Rappelez-vous le fabliau du troubadour Rudel et de la comtesse de Tripoli : Rudel est amoureux d'une dame qu'il n'a jamais vu qu'en peinture : c'est la comtesse de Tripoli. Il adore un portrait. Cette dame, qui a suivi son époux à la Croisade, est en Orient, à Tripoli même. Notre troubadour, qui en est informé, décide aussitôt de s'y rendre. Il s'équipe et part, lui aussi, pour la Croisade ; il espère trouver au bout du voyage la dame de ses pensées. Mais voilà qu'il tombe malade et il est mourant lorsqu'on touche au port. Dans la ville, le bruit se répand de l'arrivée d'un navire français sur lequel un troubadour est à la dernière extrémité ; la dame de Tripoli, prévenue, accourt à bord, donne son anneau à baiser au malheureux et fortuné Rudel qui a seulement le temps de le porter à ses lèvres, car il expire.

Tout le romantisme est en germe dans cette histoire. C'est que, durant quatre siècles, du onzième au quinzième, la chevalerie, qui détenait toute la civilisation du temps, eut, sur les mœurs et la morale, une influence considérable ; c'est de la chevalerie qu'est sorti ce que l'on devait nommer « la société »

Digitized by Google

et quand, enfin, battue en brèche par la Royauté et par l'Église, elle diminua d'importance, trois choses subsistèrent, qui émanaient d'elles, qui lui appartenaient sans conteste : la politesse, vertu défensive; la galanterie, vertu courtoise; la bravoure, vertu héroïque.

L'amour les avait fait naître, et c'est sur l'amour poli, galant, intrépide, qu'est établie toute la littérature chevaleresque : on aime; on l'avoue avec discrétion. On est séparé ou trahi. On souffre; on le dit; enfin, on va à la guerre et on y accomplit des prouesses. Voilà le thème qu'exploitèrent tous les trouvères comme tous les troubadours, sans exception. Cela est essentiellement français. Aussi, quand le classicisme triomphant fit tourner en dérision les paladins du moyen âge, leur souvenir n'en garda pas moins de solides racines dans le fond littéraire national.

Le *Cid* du grand Corneille, son *Dom Diègue*, ses *Horace* et *Curiace*, le *Pyrrhus* de Jean Racine sont-ils autre chose que les descendants des preux des fabliaux et des chansons de geste?

On croyait être revenu à l'antiquité, aux Grecs, aux Romains, et l'on avait eu positivement le dessein d'y revenir. Mais, en art, la tradition est sans solution de continuité et chaque époque doit, forcément, impressionner celle qui la suit. Les classiques le plus étroitement attachés à la loi des trois unités et qui la respectaient, se ressentaient pourtant de l'existence de la littérature chevaleresque et en subissaient le contre-coup, malgré leur évident souci d'y échapper; J. J. Rousseau, dans sa *Nouvelle Héloïse*, allait y revenir sans y penser.

Avec le romantisme, au contraire, c'est un retour avoué, c'est un retour franc vers les sources de la littérature primitive et vers ses procédés : l'école de romanciers et de poètes apparue en France aux premières années de l'Empire pour s'épanouir sous la Restauration, qui brilla jusqu'à la fin du

Digitized by Google

règne de Louis-Philippe et même un peu au delà, cette école — d'autres l'ont dit avant moi — subordonnait volontiers « la raison à l'imagination et l'intelligence à la sensibilité » (1). A ses poètes, elle demandait de beaux rythmes sonores, pleins, expressifs, mais, pourvu que les idées de ceux-ci fussent lyriques, nul ne s'inquiétait qu'elles fussent absurdes; aux romanciers et conteurs, elle demandait l'invention vive, féconde, ingénieuse; elle leur demandait, en un mot, comme les belles dames d'antan à leurs chantres naïfs, de *trouver* et d'intéresser le lecteur à la trouvaille.

C'est ce que firent les romantiques; ils eurent, j'y insiste, « l'art de plaire »; je n'oserais ajouter : « et de n'y penser pas ». Toutefois, s'il y eut là préméditation de leur part, cette préméditation doit leur être pardonnée : il est trop certain qu'une fois partis sur un thème quelconque, ils laissaient leur imagination libre, la bride sur le cou, et ne pensaient plus à rien qu'à bien conter; or, s'il est vrai qu'un récit littéraire ne sera plaisant au lecteur qu'en raison du plaisir que son auteur aura eu, lui-même, à l'élaborer, les romantiques devaient se plaire infiniment à écrire; ils avaient tous reçu du destin ce don rare et précieux : ils contaient bien.

Le parti que les écrivains féminins de l'école réussirent à tirer de ce don général est merveilleux : c'est que les femmes ont, par surcroît, la faculté de savoir se créer un monde dans leur propre cœur. Bien mieux que les hommes, elles parviendront à suppléer à « la raison par l'imagination et à l'intelligence par la sensibilité ». C'est ce que firent sans effort, spontanément, instinctivement, toutes les héroïnes du romantisme, et, pour ne citer que les plus fameuses : M^me^ de Staël, M^me^ George Sand, M^me^ Récamier.

(1) Sainte-Beuve.

Digitized by Google

II

Le rôle de Mme de Staël dans l'histoire de la grande révolution qui bouleversa la littérature au commencement du siècle dernier est considérable, il est prépondérant; c'est ce qui me permet de déclarer que, parmi les héroïnes romantiques, cette femme est la première de toutes.

Elle l'est par la date et, aussi, par tous les actes de sa vie d'écrivain; il n'est rien de plus connu que sa biographie, aussi est-ce très brièvement que je la résumerai : Germaine de Staël, née à Paris en 1766, est la fille du baron Necker, ce ministre des finances dont l'avènement aux affaires fut comme l'aurore de la Révolution; il avait une grosse fortune et put, dans un moment difficile, donner une somme de deux millions au gouvernement de Louis XVI. La fille de cet homme riche, de cet homme influent et bien en cour, se trouva, dès l'enfance, dans un milieu favorable non seulement au développement de la personnalité mais de l'orgueil; elle fut adulée jusqu'à l'extravagance, jusqu'à la fadaise : elle n'avait pas dix ans et déjà on lui découvrait des talents prodigieux. Raynal, Buffon, Marmontel, Chamfort, Grimm étaient les amis de la maison; ils prodiguaient à Mlle Necker, qui révélait, paraît-il, beaucoup de penchant pour la littérature, des éloges dithyrambiques.

Elle épouse, en 1784, le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris, et, tout de suite, malgré la rigueur des temps, elle organise, dans son salon de la rue de Grenelle-Saint-Germain, comme au château de Cottet, sa résidence d'été, des réceptions d'hommes illustres et de femmes distinguées; elle y a un cercle où elle trône et d'où lui viennent les encens les plus capiteux. On l'appelle *Zulmé*, comme on avait, naguère, nommé Mme du Deffant *Arthémise*; comme on devait nommer, plus tard, Mme Récamier *Juliette*.

Digitized by Google

Et voici ce qu'écrivait de Zulmé un des habitués de son salon, le philosophe Guibert :

« Elle n'a que 20 ans et elle est la prêtresse la plus célèbre d'Apollon; elle est celle dont la louange est le plus agréable au dieu, dont les hymnes lui sont le plus chers. Ses grands yeux noirs étincellent de génie; ses cheveux de couleur d'ébène, retombent sur ses épaules en boucles ondoyantes; ses traits sont plus prononcés que délicats. On y sent quelque chose de supérieur à son sexe. »

La vérité, c'est que Mme de Staël, pourvue de deux yeux noirs superbes, de cheveux abondants et d'un regard loyal, était un peu hommasse; courte, replète et trapue, elle n'était pas du tout jolie et ses essais littéraires de ce temps-là sont au dessous du médiocre. Si, réellement, Apollon les jugeait «agréables» c'est, sans doute, que le mauvais goût de l'époque avait forcé à l'indulgence ce maître de la beauté antique.

Pourtant, d'heureuses circonstances allaient favoriser l'épanouissement des qualités naturelles dont Mme de Staël était ornée et mettre le comble à une notoriété pour la possession de laquelle cette femme n'avait, jusqu'alors, rien fait de transcendant. Bien que ses opinions ni ses convictions en politique, comme en philosophie, n'affectassent, à ce moment, aucune préférence marquée, elle eut la chance inouïe de s'attirer la haine de Napoléon. A la vérité, Mme de Staël s'était beaucoup agitée sous la Révolution, mais *agitation* n'est pas *action* et de penser que le vainqueur d'Arcole put s'émouvoir de si peu, fait sourire. Il était premier consul et tout puissant. Après le 18 brumaire, on sent bien qu'il ne pouvait y avoir de place pour une femme sur la scène politique; le maître s'imagina que Mme de Staël en briguait une à ses côtés; c'était grandir démesurément les prétentions d'une personne qui, elle-même, se trouva grandie du seul fait de ce soupçon. Celle-ci venait de publier, après une étude sur J.-J. Rousseau, un *Essai sur la littérature chez les anciens et les mo-*

Digitized by Google

dernes où le dominateur de la France voulut voir des allusions personnelles, un blâme déguisé de sa manière de gouverner et, enfin, un esprit de révolte tout à fait intolérable; sans doute, y avait-il là autre chose que la basse servilité à laquelle on l'avait accoutumé: il touchait au faite de la gloire et tout le monde se trouvait bien d'être du parti de cette gloire.

M^me^ de Staël fut avertie qu'elle aurait désormais à se tenir toujours à quarante lieues, au moins, de Paris. Elle s'en fut en Suisse: Benjamin Constant, l'accompagnait ; ils s'y brouillèrent. Il la quitta et, même, se maria peu de temps après; ce dont M^me^ de Staël souffrit beaucoup. C'est alors qu'elle parcourut l'Italie avec Chateaubriand. Ce voyage ne tourna pas tout à fait aussi mal que le premier ; pourtant, la rupture entre les deux voyageurs ne tarda guère et, bientôt, Zulmé se reprit à avoir du chagrin : René, poussé par ses sœurs, épousait une de leurs amies, M^lle^ de la Vigne.

Cette malheureuse et double expérience sentimentale devait inspirer à M^me^ de Staël deux livres : *Delphine* et *Corinne*, où apparaît, successivement, la même figure féminine ; c'est la personnification de la femme supérieure, de la femme moderne, mise en opposition avec celle modeste, docile et un peu sotte qui, selon un préjugé ancien et d'ailleurs saugrenu, serait la seule en état d'assurer le bonheur domestique. Bonaparte, qui exigeait la dépendance de la femme et sa servitude, découvrit dans ces ouvrages je ne sais quelles intentions subversives attentatoires à son autorité. Il se rappelait que le père de M^me^ de Staël avait été l'un des derniers ministres dévoués à Louis XVI, que M^me^ de Staël, elle-même, avait, naguère, ourdi un plan pour l'évasion de la famille royale, après avoir écrit un plaidoyer généreux et, même, assez éloquent en faveur de Marie-Antoinette : *La défense de la Reine*. Il fut comique de rigueur. Villemain, qui a bien connu M^me^ de Staël affirme (1)

(1) *Cours de littérature française*. (Tableau du XVIII^e^ siècle.)

Digitized by Google

que le premier consul, outré de voir les articles élogieux publiés sur *Corinne* dans les revues et dans la presse, alla jusqu'à en faire, de sa plume, une critique acerbe et violente que le *Moniteur*, journal officiel, dut imprimer. Il fit plus encore : les quarante lieues de la première disgrâce ne lui suffisant pas, il exila Mme de Staël. Quand ce grand capitaine en voulait à quelqu'un, il n'y allait pas de main-morte, comme on sait.

Il fut terrible pour Mme de Staël; et cette rigueur, qui n'était guère chevaleresque, fut, en outre, assez maladroite : c'est de son exil que date la véritable célébrité de Mme de Staël ; elle la doit en grande partie à la haine de Napoléon. C'est ce qui m'a fait dire que c'était une chance pour elle de s'être attirée cette haine.

Déjà, elle était, pour ses contemporains, la *Corinne* de son livre; c'est-à-dire la Muse inspirée et mélodieuse, la femme *dépassant son sexe* et dont les grâces et les talents, s'ils font, selon une expression de Mme de Staël elle-même, « reculer le bonheur », doivent imposer l'amour et l'admiration. Cette persécution, dont elle sut jouer avec un art infini, la rendit intéressante, et c'est précédée d'une réputation fameuse que Mme de Staël alla se réfugier en Allemagne. Elle y fit la connaissance de quelques très hauts esprits; ceux-ci allaient lui révéler l'âme germanique. Et voici ce que Schiller écrivait à Gœthe de Mme de Staël à cette époque :

« Elle représente l'esprit français dans un jour vrai et très intéressant; son naturel et son sentiment valent mieux que la métaphysique et sa belle intelligence touche à la puissance du génie. »

Elle devait rapporter en France, quand elle y put rentrer, le manuscrit d'une étude sur l'Allemagne et, ses biographes l'attestent, « le nom, sinon le système littéraire du romantisme ». Chateaubriand, lui, était revenu d'Angleterre avec le culte de Shakespeare et une traduction du *Paradis perdu*

Digitized by Google

de Milton; d'autres écrivains commençaient des traductions françaises de Walter Scott et de lord Byron; on en revenait à Dante, à Camoëns, à Lope de Vega, à Calderon, à tous ceux, de tous les pays, qui furent des romantiques avant la lettre. Mme de Staël s'enthousiasma pour eux, se plut à être leur apologiste; elle partageait alors avec Chateaubriand, qui avait succédé à l'auteur *d'Adolphe* dans ses bonnes grâces, une admiration vive pour l'Angleterre et le parlementarisme anglais; on peut croire que Benjamin Constant, lui-même anglomane déterminé, avait préparé, sinon provoqué ce sentiment de Mme de Staël. Cependant, le livre de celle-ci, intitulé *De l'Allemagne*, et, surtout, ses *Considérations sur la Révolution française* la rendirent encore plus suspecte; elle alla s'établir à Genève. Ses amis, inquiets de voir l'animosité de Napoléon grandir, la suppliaient de mettre fin à ce duel avec le maître du monde; ils la pressaient de se montrer un peu moins intransigeante. La naissance du roi de Rome leur parut une excellente occasion de faire rentrer cette noble femme en grâce; il eut suffi pour cela — ils le savaient — que l'auteur de l'*Allemagne* consentît à adresser ses félicitations à Napoléon, sous la forme d'une ode de bienvenue au nouveau-né: « Tout ce que je peux faire pour cet enfant, dit-elle, c'est de lui souhaiter une bonne nourrice. »

Et elle se garda de rien entreprendre qui pût paraître un mouvement de soumission vers celui devant qui tout tremblait. Mme de Staël ne l'ignorait point : il est imprudent, il est dangereux d'écrire librement sur des sujets controversés; le sage sait se taire; il chemine en silence dans l'ornière commune et se garde, comme d'une peste, de manifester une opinion en dehors de la banalité courante. Cette femme avait de sa dignité un souci respectable; elle aimait la liberté par-dessus tout. Elle n'était pas de ceux qui préfèrent le petit rôle du renard à celui du lion et faisait ouvertement ce que beaucoup d'ennemis de l'empereur commençaient à faire sourdement,

Digitized by Google

avec hypocrisie, parce que, tout en le détestant, ils en avaient peur. Elle n'en avait pas peur et je doute qu'elle l'ait détesté; à tort ou à raison, elle s'était persuadée d'avoir, en le combattant, une claire intelligence des intérêts de sa patrie, et ceci est certain: M^me^ de Staël a marqué une énergie virile sous sa sensibilité romantique.

Elle n'était ni pour le despotisme, ni pour le pouvoir absolu; elle l'a dit avec éloquence et avec crânerie, malgré le despote et sa terrifiante puissance. Après cela, si, en tant que réformateur social, elle fut surtout un réformateur spéculatif, il faut tout de même la louer de son effort. Oser écrire sur la politique quand Napoléon était à l'apogée de sa gloire, victorieux de tant de peuples et quand il tenait les rois eux-mêmes sous son talon, cela n'était pas ordinaire; la plupart des écrivains étaient muselés par l'intérêt et l'effroi; seule, ou à peu près seule, en France, cette femme avait eu le courage de penser tout haut. Or, il est des moments où le fait seul d'exprimer sa pensée semble une protestation et devient très courageux. Dans ses romans, M^me^ de Staël a mêlé à énormément d'imagination répandue dans des aventures compliquées, telles que l'exigeait la mode, une raison fine et profonde.

Deux de ses livres surtout sont révélateurs de sa personnalité : c'est *Delphine* et c'est *Corinne*; j'y vois, sous les noms de Mathilde et de Pauline, des types de femmes absolument opposés à ce que l'on a dit du caractère de M^me^ de Staël; en effet, Mathilde comme Pauline, c'est la femme simple, modeste et timide, la femme de la famille et du foyer, dont Delphine et Corinne sont les antithèses vivantes; selon l'expression d'une parente de l'auteur, M^me^ Necker-de Saussure, Delphine aurait été la réalité de ce que fut M^me^ de Staël dans sa jeunesse, et, Corinne, le personnage que celle-ci aurait voulu être. Eh bien, mon opinion dût-elle passer pour paradoxale, je n'en crois rien et je jurerais, au contraire, que

Digitized by Google

c'est l'autre type féminin, doux, tendre, faible, un peu effacé, le type de Mathilde, le type de Pauline qui était celui en qui Mme de Staël aurait voulu se trouver incarnée. Certes, les probabilités sont différentes : Delphine et Corinne semblent se rapprocher davantage de la ressemblance de l'auteur; mais combien de fois la vérité ne s'est-elle pas trouvée en contradiction avec ce qui nous paraissait le plus vraisemblable! On peut ne ressembler en aucune manière, par les particularités secrètes, mais essentielles, de son être intérieur, à l'idée que l'on donne de soi aux autres.

Arrêtons-nous à Corinne puisque les conventions établies veulent qu'on y reconnaisse Mme de Staël, elle-même. Ce personnage est accablant de perfection : Corinne est belle à miracle; elle est savante comme un rhéteur, angéliquement bonne, ferrée sur l'archéologie, sur l'histoire de l'art, sur le mouvement des astres; c'est une musicienne accomplie. Elle parle comme un oracle et cela inflige à certaines pages de son histoire un tour pédantesque, assez fastidieux; Corinne a choisi l'Italie, pays classique de la Beauté, comme le seul digne de porter ses pas, et une intrigue qu'elle noue avec un anglais, lord Oswald Neuvil, sera une occasion, pour l'auteur, de nous décrire successivement Rome, Pompéï, Venise : les amants s'y promènent, au milieu de situations inouïes et Oswald, qui est sous le charme de cette créature incomparable, mais mystérieuse, dont les origines sont inconnues, finit par l'aimer éperdûment. Toutefois, elle l'inquiète un peu; en effet, comment admettre l'idée de l'amour terrestre et de ses suites bourgeoises : le mariage, la vie en commun, la famille, devant tant de sublimité! D'autre part, une fiancée, choisie par le père mourant de lord Neuville, attend celui-ci au pays et le jeune homme est bien près de croire que là est le bonheur. C'est de ce côté qu'il dirigera finalement toutes ses facultés affectives et Corinne, ravagée de douleur, mais qui n'en veut rien laisser paraître, l'y poussera.

Digitized by Google

La jeune personne en question, c'est Pauline, et c'est la propre sœur de Corinne, de qui elle se trouva séparée à la suite d'événements aussi embrouillés qu'improbables. Je ne me charge pas de vous les expliquer; le genre romantique exigeait ce chaos : c'était la réaction contre l'unité classique; elle était en sa nouveauté et, comme toutes les réactions à leur origine, elle fut excessive. Il vous suffira d'apprendre que le bonheur domestique auquel lord Neuville aspire vaguement, Corinne pourrait le donner à ce jeune homme, elle aussi; elle le sait, elle en est sûre. Mais son orgueil et l'intuition que l'amour d'Oswald pour elle a diminué, la déterminent à le jeter dans les bras rivaux qui se tendent vers lui et qui, déjà, Corinne en est certaine, sont infiniment chers à l'inconstant. Le sphynx a gardé son secret; OEdipe n'a pas compris que ce secret était tout féminin : terrestre et simple.

C'est que Corinne conçoit l'amour à la manière des chantres de la poésie chevaleresque : à la manière des troubadours et des trouvères, à la manière de d'Urfé, de M^elle^ de Scudèry, de J.-J. Rousseau : comme une chose cérébrale. Il y avait là un retour évident à l'esprit français indigène. Mais cela ne veut pas dire que M^me^ de Staël n'eût point préféré le rôle de Pauline à celui de Corinne; ce qui tend à prouver, au contraire, que ce rôle tout simple et si bien selon la nature, est celui qu'elle eût préféré et qui s'adaptait le mieux à son rêve intime, c'est que ce personnage de Pauline, pour secondaire qu'il soit dans son livre, est, non seulement plus sympathique et plus touchant, mais beaucoup plus vivant que celui de Corinne; et il en est de même dans le premier roman de M^me^ de Staël, où ce n'est pas Delphine elle-même qui attache et retient l'attention du lecteur, mais, bien, l'autre femme, cette Mathilde, si peu importante et qui, en réalité, n'est là, semble-t-il, que pour mieux faire remarquer combien Delphine est une figure artificielle et fausse. N'en déplaise à

Digitized by Google

Mme Necker-de Saussure, j'ose prétendre que c'est de ce côté qu'il faut chercher les aspirations véritables de Mme de Staël.

Quand celle-ci commença d'exalter l'Allemagne et sa philosophie, quand elle se passionna, à l'exemple de Chateaubriand et de Benjamin Constant, pour le système parlementaire anglais, c'est, sans doute, l'amélioration morale et la liberté définitive de son pays qu'elle avait en vue. Pourtant, même dans ceci, qui lui appartient si étroitement, il y avait, nous le savons, l'influence de deux des hommes de son entourage, qu'elle aima d'amour et qui, tous deux, la délaissèrent précisément pour des femmes du genre de celles qui doivent finalement triompler dans *Delphine* et dans *Corinne*; Mlle de La Vigne et Mme de Hardenberg, qui furent les épouses légitimes de Chateaubriand et de Benjamin Constant, sont de la même lignée morale que Pauline et Mathilde. Mme de Staël eût voulu en être également, bien que son type soit, en apparence, tout à fait contraire, puisque c'est celui de Delphine et de Corinne.

Nous allons retrouver celui-ci chez toutes les héroïnes littéraires, chez toutes les femmes illustres du siècle, avec la même façon d'aimer, qui était une façon romanesque, une façon intellectuelle, une façon cérébrale. Corinne est la sœur de la Sophie de l'*Émile* et lord Oswald est le frère du Saint-Preux de la *Nouvelle Héloïse*; Mme de Staël pensait que l'âme, tout en se manifestant dans le monde extétieur, doit prouver qu'elle en est détachée : elle voulait que le corps n'exprimât jamais que les sensations de l'esprit. Cela n'était pas nouveau et se retrouverait facilement dès les premiers essais, dès les premiers balbutiements de la littérature romane, origine et base de la littérature française.

Cependant, depuis la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile*, dont procèdent les deux romans de Mme de Staël, quelque chose d'extraordinaire s'était produit : la Révolution, en passant sur la société, sur la nation françaises, avait tout mis sens

Digitized by Google

dessus dessous, et une nuance avait modifié la conception générale de l'amour : les personnes qui, aux première années de l'Empire, se trouvèrent en âge d'aimer n'aimèrent pas exactement comme elles auraient pu le faire sous Louis XVI. Ces personnes avaient vu de grandes choses; elles avaient vécu dans l'atmosphère difficilement respirable et très irritante des cataclysmes. Bien des préjugés étaient anéantis et l'on en était arrivé même à nommer « préjugés » des choses respectables qui méritent de rester des principes. Chaque volte-face littéraire a ses exagérations. M^me^ de Staël et Chateaubriand inaugurent ensemble le mouvement intellectuel français du XIX^e^ siècle. Ce que Chateaubriand y apporta pour sa part, je n'ai pas à vous le dire; M^me^ de Staël, elle, y apporta une vaillance, une indépendance d'esprit, une passion toutes féminines. Nous l'avons vu dans sa lutte avec Bonaparte. Elle y apporta aussi tout son cœur.

On le sait : elle fut, dans la vie intime, une créature exquise; ses qualités filiales sont parfaites; elle entoura toujours Necker de soins et d'affection; elle fut pour son père, dans les jours sombres, d'un admirable dévouement. Elle avait à un degré merveilleux le sens de l'amitié et fut pour ses amis, malgré des expériences malheureuses, la plus sûre, la plus constante, la plus noble des amies. Talleyrand, qui devait payer M^me^ de Staël de tant d'ingratitude, en sut quelque chose. Cette déception, précédée et suivie de nombre d'autres, ne découragèrent point un altruisme qui, chez cette femme, était inlassable. L'attitude qu'elle avait prise, la loi qu'elle s'était faite de braver l'opinion toutes les fois que sa conscience ne lui reprocherait rien et, surtout, ses démêlés avec le pouvoir la classaient dans les rangs de l'opposition et lui attiraient la sympathie et, par contre-coup, la charge de beaucoup des réfractaires du temps. Elle a dit elle-même de son salon, où toute l'Europe intellectuelle se réunissait, que c'était : « l'hôpital des partis vaincus. » Elle fut, jusqu'à son

Digitized by Google

dernier jour, pitoyable, secourable, bienfaisante aux vaincus, à tous les vaincus.

Il y a dans les livres de cette femme émancipée, de cette femme qui fut une grande agitatrice politique et qui le fut avec énergie, des pages où éclate le sentiment féminin le plus vrai, le plus ingénu : « Relevons-nous, fait-elle dire à sa Corinne, relevons-nous sous le poids de l'existence. Puisqu'on réduit à chercher la gloire ceux qui se seraient contentés des affections, eh! bien, il faut l'atteindre! »

Elle souffrait dans son âme d'être la *Muse* en qui l'on ne voulait pas voir assez clairement la *femme*, et si elle poursuivait la gloire, c'était comme un pis aller, à défaut de ce qui l'eût satisfaite bien mieux et qui était d'avoir, tout bonnement, le cœur plein d'une tendresse partagée. Cette phrase est un aveu ; il y en a beaucoup d'autres du même genre dans son œuvre : ces phrases affirment avec moi que M^me^ de Staël caressait un idéal d'intimité affectueuse et douce et que cet idéal-ci elle souhaitait par-dessus tout de le réaliser enfin : malgré le théâtral de sa vie d'écrivain et le déclamatoire de certains passages de ses livres, où la pompe des mots et leur sonorité vont jusqu'à l'emphase, le vrai bonheur était à ses yeux, comme aux yeux de la plupart des femmes, un bonheur modeste, un bonheur discret, un bonheur domestique : le bonheur qu'atteignirent sans effort, non Delphine et Corinne, mais Mathilde et Pauline. M^me^ de Staël le leur enviait ; elle l'a reconnu, elle l'a écrit, en déclarant que ce bonheur-là, la gloire l'exclut, qu'elle en est « le deuil éclatant » !

(*A suivre.*) MARGUERITE VAN DE WIELE.

Digitized by Google

FEUILLE DE ROSE

Cela se passait en un temps que nous pouvons fixer entre les débuts de l'histoire et la fin du XIX^e^ siècle en une île enchantée recouverte à présent par les eaux. Cette région merveilleuse était gouvernée par une petite souveraine aux longs cheveux blonds et aux purs yeux bleus comme toute reine de conte de fées; elle était si menue, si frêle, si mignonne, qu'elle courbait la tête sous le poids de sa chevelure et qu'un coup de vent l'eût emportée; aussi deux gros chiens la suivaient-ils toujours afin de la protéger contre la nature entière.

Elle se nommait Feuille de rose et de la rose elle avait le joli teint et la peau douce.

Elle régnait avec sagesse sur un peuple joyeux et soumis; les hommes l'aimaient pour son intelligence, les animaux pour sa douceur et les plantes pour sa beauté.

Elle leur parlait à tous, car en ce temps et en ce lieu, tous les êtres avaient une langue commune, langue de joie et d'amour.

Feuille de rose était entourée d'affection; son fiancé, un lutin étrange ressemblant à la fois à un homme, à un ange, à un diable et à un papillon, la comblait de cadeaux et de caresses, et cependant Feuille de rose n'était pas heureuse.

Elle avait lu dans un gros bouquin le mot « richesse » et depuis lors il hantait son esprit et bourdonnait à ses oreilles.

Digitized by Google

La nuit, dans son sommeil, elle tendait les bras vers de merveilleux trésors qui le jour avaient disparu.

La santé, l'affection, les plantes et la lumière ne suffisaient plus à son bonheur; elle ne riait plus guère et elle contemplait son peuple avec une grande tristesse et un léger dédain; et son peuple insouciant et joyeux, tout à la gaîté de l'heure présente, exempt de souhaits ambitieux, s'étonnait de sa mélancolie.

Feuille de rose en traversant son royaume, rêvait de portiques de marbre, de lingots d'or et d'argent, de costumes brodés de perles, de lacs d'émeraudes et de torrents de pierreries; elle souriait de mépris à la vue de l'herbe verte, des blés dorés et de l'eau transparente; Feuille de rose n'était pas heureuse!

Une nuit, la tempête lança sur le rivage un étranger; il était très grand, très vieux et très grave; le petit peuple s'enfuit devant lui en lançant des cris d'effroi; derrière l'inconnu il craignait le danger! Nul n'osait l'approcher et le vieillard mourrait de faim et de soif lorsque Feuille de rose fut avertie de sa présence dans l'île. La petite reine connaissait la souffrance ignorée du peuple heureux; elle avait grande pitié des misérables car en plaignant leur sort c'était sur le sien qu'elle pleurait; la bonté elle-même est égoïste!

Feuille de rose, malgré la crainte de ses sujets, s'approcha donc de l'étranger et lui ordonna de la suivre; elle le logea dans son propre palais, lui fit donner à manger et à boire par son pannetier et son échanson et le fit soigner par ses docteurs.

Fût-ce l'excellence des aliments, la science des médecins ou la magique beauté de Feuille de rose qui hâta la guérison? Je ne sais, mais au bout de trois heures le vieillard était sur pied.

Feuille de rose lui fournit un grand vaisseau monté par de nombreux marins; avant de quitter le port il dit à la petite

Digitized by Google

reine en manière de remercîments : Mon enfant je suis très vieux et très puissant ; ma science est grande, mon pouvoir est étendu ; que désirez-vous? Je réaliserai votre souhait.

« Je voudrais posséder tous les trésors de la terre » répondit Feuille de rose. L'enchanteur étendit les bras sur l'île en un geste de bénédiction et s'éloigna sans prononcer une parole.

Quelques minutes s'écoulèrent, minutes solennelles où Feuille de rose se crut près de toucher le bonheur ; mais bientôt elle s'impatienta : m'aurait-il trompée? songea-t-elle, et elle s'irrita contre le vieillard.

Mais soudain les fleurs cessèrent d'embaumer ; leurs pétales étaient de diamants, de rubis et de topazes ; elles étaient belles mais sans parfum. Et les torrents roulèrent à grand bruit, heurtant dans leur course d'éblouissantes pierreries et du choc jaillissaient de vives lueurs, et les feux des diamants et le sang des rubis brûlaient les yeux de Feuille de rose.

Elle fuyait éblouie, éperdue, couvrant sa figure de ses mains ; mais le sable craqua sous ses pieds et les égratigna : elle marchait sur une poudre d'or.

Les oiseaux se turent soudain ; dans le feuillage d'émeraude ils étincelaient, cuirassés de diamants, mais leurs becs étaient scellés par des pierreries. Le ciel s'obscurcit transformé en un dôme de saphir ; le soleil brillait toujours, mais d'un éclat étrange, inquiétant, irréel ; il s'était pétrifié en une merveilleuse topaze, mais il ne réchauffait plus le royaume enchanté ; la petite reine se sentit seule, froide et triste.

Son regard se troubla ; elle se frotta les yeux et sous ses doigts elle sentit une matière dure et tranchante ; ses yeux, ces joyaux vivants, se changeaient en saphirs ; une grande terreur l'envahit, elle n'osait plus avancer et les bras tendus elle tâtonnait autour d'elle, au hasard, dans l'obscurité.

Elle sentit son fiancé, seul être encore vivant, voleter près d'elle ; elle voulut l'embrasser mais ses lèvres ne frémirent pas, elles étaient de corail.

Digitized by Google

Feuille de rose chancela et porta les mains à son cœur, il se durcissait lentement; son cœur, son tendre cœur se pétrifiait en un rubis sanglant. Alors ne pouvant plus voir ni embrasser, ni aimer, Feuille de rose se prit à pleurer et ses larmes brûlantes rompirent le sortilège...

Les fleurs recommençèrent à embaumer l'espace et les oiseaux à siffler dans le feuillage bruissant; les ruisseaux assagis coulèrent avec un susurrement doux, le ciel s'éclaircit et le soleil étincelant versa sur l'île des torrents de chaleur. Les hommes, revenus à la vie, lancèrent dans l'espace un cri d'allégresse et tendirent les bras vers la lumière.

Feuille de rose put à nouveau contempler son royaume, son cœur se remit à battre, à vivre et à sentir, et ses lèvres se joignirent à celles de son fiancé. Désormais il ne fut plus question, pour elle, d'envier ce prétendu complément du bonheur, qui l'aurait à jamais privée de toute joie pure.

CAMILLE MAUFRIDE.

Digitized by Google

L'ART DE CRÉER DES MONSTRES [1]

XVI

En instituant les expériences précédemment décrites, on a cherché naturellement à s'entourer de conditions aussi favorables que possible. Quelques-unes d'entre elles étaient connues à l'avance; d'autres, qui restaient à déterminer, ont été spécifiées au cours même des recherches.

Au nombre de ces dernières se place en première ligne le maintien intégral, après son prélèvement, de la *vitalité* du greffon et du transplant; et la croyance est générale que l'on ne saurait y parvenir qu'à la condition expresse de procéder au transfert avec une très grande rapidité. Or, cela n'est nullement nécessaire. En voulez-vous la preuve? Une cornée complètement détachée de l'œil n'offrait encore aucune trace de nécrose après une douzaine de jours (*Grawitz*); ni un morceau de périoste après une semaine entière (*Morpurgo*); ni non plus un lambeau d'épiderme après le long espace de vingt-deux jours (*Wentscher*).

Même prélevés sur un sujet mort depuis quelque temps certains fragments d'organes restent encore aptes à la transplantation. Dans une expérience de *Capelle* la mort du porte-greffe datait d'une heure et demie quand lui fut emprunté le

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de juin 1910.

Digitized by Google

morceau d'artère qui servit à combler efficacement une perte de substance subie par un autre vaisseau.

De son côté, le docteur *Carrel* auquel une mémorable expérience — relatée plus loin — valut récemment une juste célébrité, a fait voir que l'on pouvait conserver sans dommage un segment d'artère plongé, il est vrai, dans un mélange réfrigérant, pendant le laps énorme de *trente-cinq jours*.

De même des échantillons de peau humaine gardés sans aucune précaution durant plus de cent heures ont repris admirablement après ce court délai. D'autres, ayant subi une immersion de *dix jours* dans de l'eau légèrement salée ou maintenus pendant *vingt-quatre jours* dans une atmosphère sèche et stérile, se sont comportés dans la moitié des cas tout aussi bien que des pièces fraîches. Ce dernier traitement deviendra même superflu si l'on abaisse suffisamment la température du milieu — laquelle peut descendre jusqu'à 0° sans que la vie s'éteigne, à moins que cette réfrigération excessive n'outrepasse une durée de trois heures.

Rien de très surprenant à cela : qui ne sait que des grenouilles congelées au point de se casser comme verre reviennent parfaitement à leur état normal lorsqu'on les réchauffe lentement? Par contre aucun tissu, fut-ce le plus résistant, ne supporte une température supérieure à 57° quand cette température agit pendant plus d'un quart d'heure d'après les uns, plus d'une heure d'après les autres.

On ne s'aperçoit même pas qu'au point de vue de la survie la différence soit bien grande entre les tissus élémentaires et les organes à structure plus complexe. La queue de rat, utilisée par *P. Bert*, était restée, avant de passer sous la peau d'un autre, une semaine entière — exactement *cent-soixante-quatre heures* — dans un tube hermétiquement clos. Mieux encore : un rein extirpé chez une chienne par *A. Carrel* en février 1908, regreffé ensuite chez le même animal après cinquante minutes de séjour dans un vase rempli de serum

Digitized by Google

artificiel, fonctionnait encore un an plus tard avec la même perfection que dans les conditions normales. Et cela malgré qu'une irrigation du même serum eût dépouillé l'organe de *tout* le sang qu'il renfermait.

Néanmoins si l'on s'en rapporte aux observations très précises de *Saltykow*, il faut bien convenir que le nombre de chances favorables va en décroissant à mesure que s'allonge ce délai. Plus on s'éloigne des premiers jours, plus s'affaiblit la vitalité des éléments; plus aussi diminuent par là même les probabilités de la reprise et plus tard celles de sa perdurance.

Aussi, lorsque la chirurgie voudra bénéficier plus largement qu'elle ne l'a fait jusqu'ici des résultats fournis par le greffage expérimental, sera-t-il opportun de combattre par des moyens encore à trouver les fâcheux effets de ce retard. Alors peut-être un jour viendra où, comme le fait espérer *Delbet*, « il y aura dans les services de chirurgie, à côté de la vitrine aux instruments, une armoire, une glacière sans doute, où seront conservés les *pièces de rechange*, artères, veines, viscères, articulations, bras, jambes, membres entiers, et où les chirurgiens futurs puiseront pour le grand bien de leurs malades ».

XVII

Mais ni l'étendue de la survie, ni la résistance aux agents thermiques ne donnent la mesure exacte de ce qu'on a très justement appelé la *vita propria*. On doit compter davantage encore avec la *nature* même de transplant. De tout ce qui précède vous avez pu conclure déjà que les animaux les plus simples et les tissus les plus rudimentaires fournissaient, à quelques exceptions près, les meilleurs greffons. Et ce qu'on aurait tort aussi d'oublier c'est que l'âge du sujet — prêteur

Digitized by Google

ou emprunteur — exerce de son côté une notable influence sur les suites de l'opération.

Pourquoi, sinon à cause de la surplasticité des tissus jeunes, a-t-on contracté l'habitude dans la plupart des expériences sur le lombric, la grenouille, le triton, le cobaye, le rat, de s'adresser à des individus en voie de développement ou de croissance? Chez l'homme lui-même il est bon de ne pas trop temporiser quand une transplantation sera jugée nécessaire; et, si l'on a le choix, on préférera toujours pour le prélèvement du greffon un sujet jeune à un sujet vieux. Car le succès souvent en dépendra. Le cas de *Laroyenne* nous en fournit une preuve irréfragable. Une tentative d'autoplastie exécutée chez un vieillard avec sa propre peau avait itérativement échoué; un étudiant bénévole s'étant offert alors pour un nouvel essai, celui-ci aboutit à une restauration parfaite.

Qu'on ne croie point pourtant, d'après cela, que la chair du vieillard soit rebelle à toute transplantation, tant active que passive. J'ai eu naguère l'occasion de pratiquer la greffe épidermique chez un vieillard de 74 ans pour un vaste ulcère consécutif à une gangrène de la jambe; et du premier coup l'opération réussit, bien que j'eusse emprunté à sa propre personne le matériel autoplastique.

La *santé* du porte-greffe ne sera pas non plus, cela va sans dire, une chose indifférente, ainsi que le démontre l'expérience suivante de *P. Carnot*. De deux greffons cutanés appliqués simultanément et dans les mêmes conditions, mais dont l'un provenait d'un cobaye bien portant et l'autre d'un cobaye tuberculeux, le premier seul contracta avec les tissus ambiants des adhérences définitives.

XVIII

Un quatrième facteur dont des recherches très minutieuses ont révélé l'importance réside dans les *dimensions* du trans-

Digitized by Google

plant. Trop petit ou trop grand il perdra toute chance de reprise. Que chez le lombric, par exemple, on taille un greffon comprenant moins de sept à huit segments, ce court tronçon cessera d'être viable. Qu'au lieu de le garder intact on découpe un ovaire en plusieurs morceaux, ceux-ci se résorberont inéluctablement. Cela se comprend assez bien. Quelque indépendants que soient vis-à-vis les uns des autres les éléments composant le corps d'un animal, cette indépendance a ses limites. Incapable de se suffire à lui-même, trop débile d'autre part pour contraindre son hôte à subvenir à ses besoins, le segment démesurément réduit meurt fatalement d'inanition — comme succombe dans la solitude hostile de la brousse le sauvage chassé de sa tribu.

L'excès contraire, ai-je dit, entraînera les mêmes conséquences. Une grande partie du transplant, spécialement dans sa région centrale, ne recevra que tardivement et parcimonieusement ou même ne recevra plus du tout les éléments nutritifs qui lui sont nécessaires. De là cette loi biologique formulée par *Joest* et basée sur un nombre considérable d'expériences : Jamais une greffe ne réussit quand la longueur du greffon dépasse la longueur normale du sujet. C'est pourquoi l'on s'évertuerait en vain à fabriquer d'incommensurables monstres; et c'est en vertu du même principe que, voulût-il aller au delà, le plus habile des expérimentateurs ne pourra jamais que doubler la taille du sujet.

Longtemps, pour ce dernier motif, on s'est abstenu de tenter dans les laboratoires certaines greffes réputées incurables à cause surtout du volume excessif qu'aurait affecté le transplant. Mais l'heure viendra — elle est déjà venue — où cet obstacle aura disparu. Rappelez-vous le transfert du rein effectué avec tant de bonheur par *Unger* et *Reicher*, par *Capelle* et *Garré*. Et si vous l'ignorez encore, malgré le

Digitized by Google

bruit fait autour d'elle, laissez-moi sinon vous décrire, du moins vous mentionner la magnifique transplantation opérée en 1908 par *Alexis Carrel*, un médecin de New-York attaché à l'Institut Rockefeller. Pour la première fois, depuis que le monde existe, il a été possible de remplacer, grâce à lui, un membre amputé par un membre nouveau!

A la faveur des progrès accomplis dans la nature des vaisseaux sous des conditions rigoureusement aseptiques, la patte entière d'un chien — un fox-terrier — a été restaurée, et jusqu'à la fin elle se montra aussi richement nourrie, aussi vivante que l'autre, à cela près qu'elle demeura inerte et insensible. Mais on sait aujourd'hui que la régénération des nerfs, dont j'ai moi-même jadis chronométré les phases, ne s'opère jamais qu'avec une désespérante lenteur. L'animal ayant succombé à une bronchopneumonie le vingt-deuxième jour après l'opération, le temps lui a manqué pour accomplir cette restauration. Il l'eût fait sans doute si son existence s'était prolongée davantage. Toujours est-il qu'au moment de la mort, son membre d'adoption se trouvait encore radicalement paralysé. Et c'est vraiment dommage; car impuissant comme il l'était, l'organe emprunté — esthétiquement inestimable — n'avait aucune utilité pour lui. Retrouver une patte perdue est assurément une belle chose, mais encore faut-il que l'on puisse ensuite s'en servir.

Moins exigeant que le chien, l'homme pourrait à vrai dire se contenter du bénéfice apparent procuré par cette aventureuse opération. Témoin le client de *Carrel* — ai-je besoin de dire qu'il s'agissait d'un Américain? — qui d'ores et déjà voulait à toute force que le chirurgien lui cousît à l'épaule, en lieu et place d'un bras qu'il n'avait plus, le même membre emprunté au corps d'un supplicié.

A présent que la restauration chirurgicale d'un membre est un fait avéré, ce serait le moment de rappeler qu'il y a bien longtemps l'idée d'une pareille greffe avait déjà pris

Digitized by Google

corps, sous une forme encore plus hardie, dans le monde de la fiction. Au chapitre XXX de son *Pantagruel*, *Rabelais* qui lui-même exerça la médecine nous fait assister à la « recollation », par son ineffable Panurge, de la tête d'Epistemon perdue dans la bataille. Il faut lire dans le texte et la précaution prise par l'opérateur pour protéger la blessure contre l'action nocive de l'air et les mesures antiseptiques auxquelles il eut recours. Il y est dit en effet que tout d'abord il « nestoya tres bien de beau vin blanc le col puis la teste », les « sinapisa ensuite de pouldre de diamerdis qu'il portait toujours en une de ses faques », les enduisit après cela de « je ne scai quel oignement », et qu'alors seulement il rapprocha les deux parties.

Vous y verrez aussi combien judicieusement — près de quatre cents ans avant *Carrel* — Panurge unit la tête et le cou, « *veine contre veine*, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle, affin qu'il ne fust torti-colli »; comment encore l'opérateur fit œuvre de parfait chirurgien en appliquant à l'entour de la plaie « quinze ou seize poincts d'aguille, affin qu'elle ne tombast de rechef »; comment, pour finir, le pourtour de la plaie fut enduit, en guise d'iodoforme, d'un onguent « *ressuscitatif* ».

Voulez-vous enfin savoir de quelle façon se termina l'aventure? Le patient « soubdain commença à respirer, puis ouvrir les yeulx, puis baisler, puis esternuer »; puis enfin, pour attester sa complète guérison, le ressuscité laissa échapper un énorme soupir — que Rabelais appelle d'un autre nom — tellement bruyant, tellement expressif que Panurge, l'entendant, ne put s'empêcher de s'écrier : « A ceste heure est-il guarî asseurément! »

Il ne restait plus qu'à réconforter le blessé : ce que l'on fit en lui administrant un verre « d'un grand villain vin blanc, avec une rostie sucrée ». Toutefois, en même temps que le reste, l'arme avait tranché le larynx et tout l'art de

Digitized by Google

Panurge n'était point parvenu à réparer entièrement le dommage : aussi son patient resta-t-il enroué plus de trois semaines et eut une toux sèche « dont il put oncques guarir sinon à force de boire ».

Bien avant cela, une légende finnoise datant de la fin du VII^e^ ou du commencement du VIII^e^ siècle et racontée par G. de Dubor dans une de ses conférences nous montrait déjà le même prodige opératoire accompli par la ferveur d'une mère, mais cette fois avec l'assistance divine. Voici ce que dit la légende. Apprenant le meurtre de son fils le guerrier Lemminkaïnen tué dans une embuscade, jeté ensuite dans les flots noirs du Tuoni; la pauvre femme s'arme d'un gigantesque rateau aux dents de fer « longues de cent brasses » et s'en va sur les rives du fleuve pour y repêcher le corps mutilé du héros dont elle ne peut supporter la perte. Elle ramène d'abord ses vêtements, puis le tronc, puis les membres du cadavre. Adaptant alors « la chair à la chair, les os aux os, les jointures aux jointures, les *veines aux veines* », elle adresse à la Vierge de l'air une ardente invocation, la suppliant de rendre la vie à son fils bien-aimé. Touchée par cette grande douleur, la Vierge exauce son vœu. Mais comme celui d'Épistemon, le corps revivifié demeurait inerte et sans voix. Il manquait encore pour achever sa résurrection un baume mystérieux — cela ne rappelle-t-il point le fameux onguent ressuscitatif de Panurge? — que sur les instances de la mère, Méhilaïnen, l'oiseau du printemps, dérobe « aux caves du Créateur » et rapporte charitablement sur ses ailes. Appliqué sur les plaies encore saignantes, sur les os disjoints, sur les articulations brisées, ce précieux remède rend aux membres paralysés le mouvement qu'ils avaient perdu. Secouant alors son mortel sommeil, croyant sortir d'un rêve, le jeune homme se lève, parle, se souvient; et bercé dans les bras de sa mère, tendrement soigné par elle, il retrouvera bientôt sa robustesse, sa vaillance et sa beauté d'autrefois.

Digitized by Google

XIX

Y fût-il procédé dans toutes les règles, avec l'attention la plus minutieuse et l'adresse la plus consommée, que la greffe resterait condamnée à l'avance si l'on omettait une dernière condition : *l'appareillement* des sujets.

Pour qu'aboutisse la transplantation, elle doit presque constamment s'accomplir entre espèces *similaires*. On ne compte plus en effet les échanges opérés de grenouille à grenouille, de lapin à lapin, de cobaye à cobaye, de chien à chien, de rat à rat, et surtout d'homme à homme.

Entre espèces *voisines* la réussite devient plus hasardeuse. De son temps déjà le naturaliste *Bonnet* avait fait cette remarque que la greffe s'effectuait plus difficilement quand il essayait d'unir des « vers rouges » et des « vers blancs ». Beaucoup plus tard, *Wetzel* et *Florence Peebles* ont observé la même incompatibilité entre l'hydre grise et l'hydre verte.

Quand enfin, les deux sujets sont d'espèces *très différentes*, l'opérateur ne rencontrera guère que des déceptions.

Mais comment et pourquoi, lorsque la dissemblance est très marquée, rend-elle impossible la survie du greffon? A ceci les belles expériences de *Ribbert* nous permettent de répondre. Si le greffon succombe, c'est par le fait de l'*impropriété* des principes nutritifs mis par le porte-greffe à la disposition du transplant. Nul animal ne peut vivre ni du sang ni de la chair d'un autre, s'ils n'ont été soumis à l'action assimilatrice de son appareil digestif. Dépourvu de cet appareil, le fragment transplanté ne pourra donc subsister que s'il rencontre chez son hôte des éléments réparateurs en tout semblables à ceux qui dans son habitat normal subviennent à son entretien. Cette condition faisant défaut, il mourra d'inanition.

Digitized by Google

Je sais bien qu'une peau humaine est en état de réparer ses pertes au moyen d'emprunts faits à la grenouille ; et Dieu sait s'il existe entre cet animal et l'homme l'ombre d'une parenté ! Mais ici l'homologie des organes, c'est-à-dire leur identité fonctionnelle contrebalance vraisemblablement les écarts de leur structure. Et s'il est également avéré que *Dieffenbach* ait pu semer des plumes sur la peau de certains mammifères, que *Duhamel* ait fait pousser un ergot de coq sur la crête du même animal, que *Mantegazza*, après avoir greffé un ergot sur l'oreille d'un bœuf, ait vu le transplant grandir au point d'atteindre une largeur de 25 centimètres et un poids de 340 grammes, il n'en est pas moins vrai que les transferts de ce genre constituent de pures exceptions qui semblent être là pour confirmer la règle.

Car, à côté de ces rarissimes adaptations, combien d'incompatibilités absolues ! Qui songerait, par exemple, à greffer une chenille sur un escargot, une tête d'hydre sur celle d'un lombric, les bras d'une étoile de mer sur le ventre d'un crapaud, une queue de poisson sur le nez d'un hippopotame ?

XX

Tant et de si laborieuses recherches sont-elles restées stériles ? Aurait-on dépensé tant de zèle en pure perte ? Non sans doute. Le but vers lequel elles tendaient semble pleinement atteint.

Considérés isolément ou dans leur ensemble, les résultats expérimentaux s'accordent tous, en effet, à proclamer un fait biologique d'une très haute importance, ignoré puis contesté par les anciens physiologistes : à savoir la *divisibilité de la vie*. Les énergies dont se compose l'activité vitale se trouvent partout disséminées. A des degrés divers chaque élément de l'organisme en détient une parcelle. Même séparé

Digitized by Google

du reste, chacun d'eux, virtuellement, peut subsister dans un autre milieu. Et les expériences précitées ont eu justement pour effet de spécifier les conditions nécessaires au maintien de cette vitalité.

Elles ont fait voir, en outre, qu'en dépit de leur transplantation certains organes à fonction très particulière — tels les glandes — continuent à fabriquer les substances qu'ils ont coutume de sécréter. Si d'une part ils reçoivent une hospitalité bénévole, d'autre part, grâce à un mutualisme bien compris, ils fournissent éventuellement à leur hôte des produits qui lui manquent. Bien qu'il vive aux dépens d'un organisme étranger, le greffon, en pareil cas, cesse d'être un simple commensal. Par une sorte de naturalisation, il formera désormais partie intégrante du sujet qui l'héberge et contribuera dans la mesure de ses propres moyens à l'entretien de la communauté.

Parfois même il exercera sur elle une action plus profonde, une véritable *imprégnation* capable de modifier jusqu'à sa descendance. Les produits nés postérieurement à la transplantation ne seront plus alors des rejetons normaux : ils acquerront des attributs nouveaux qui seront l'héritage indirect de l'organisme étranger d'où dérive le greffon. Il s'effectue là, en fait, un très réel croisement — mais un croisement singulier, paradoxal puisqu'il est insexué !

Jusqu'à quel point des caractères si étrangement acquis pourraient-ils se transmettre aux générations suivantes? Question bien propre à stimuler la curiosité des savants et dont, positive ou non, la solution sera loin d'être indifférente. Elle constituera un élément nouveau dont il faudra tenir compte chaque fois que renaîtra le passionnant débat relatif à la pérennité des germes héréditaires.

Si d'ailleurs, faisant abstraction du très vif intérêt qu'offre aux biologistes l'étude expérimentale de la *greffe*, nous ne considérions que son effet utile, elle mériterait encore d'être assi-

Digitized by Google

dument et méthodiquement poursuivie, attendu que par elle seule on peut déterminer d'une manière rigoureuse l'ensemble des conditions physiologiques présidant au succès du transfert : détermination qui, à son tour, permettra à la science opératoire — lasse enfin de ses tâtonnements empiriques — de formuler d'une façon définitive les principes et les règles de la transplantation chirurgicale.

C. VANLAIR.

Digitized by Google

LA CONQUÊTE DE L'AIR [1]

Les dirigeables.

Actuellement on peut classer les dirigeables en trois catégories : Rigides, semi-rigides et souples.

Dans un type rigide, la forme est assurée par un bâti indéformable formant une cage recouverte d'étoffe et dans laquelle sont enfermés un certain nombre de ballons. La nacelle, dans ce cas, fait corps avec le bâti (ex. « Zeppelin »). Dans les semi-rigides, il n'y a un bâti qu'à la partie inférieure, la forme du ballon est maintenue par une pression intérieure suffisante (ex. « Lebaudy-Julliot »). Les dirigeables souples se composent de deux parties nettement distinctes : la nacelle et ses organes, et le ballon lui-même, souple, relié à la nacelle par des liens flexibles (ex. « Patrie », « République »).

Comme généralité, le dirigeable doit avoir une forme allongée et dissymétrique, le gros bout étant à l'avant. Afin de laisser des surfaces lisses de glissement, le filet doit être supprimé — dans les deux premiers types, la nacelle fait corps avec le bâti, dans le type souple, elle est fixée par des bandes latérales rapportées à l'enveloppe. — Il est nécessaire que la forme initiale soit assurée d'une façon permanente; pour obtenir ce résultat, il se trouve un petit ballon, nommé ballonnet compensa-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de mai 1910.

Digitized by Google

teur, dans lequel, au moyen d'un ventilateur commandé par le moteur, on insuffle de l'air si l'enveloppe tend à devenir flasque. Le ballon conserve ainsi son cube normal et toute déformation devient impossible. Inutile de dire que la suspension reliant la nacelle à l'aérostat doit être indéformable. Le propulseur, dans tous les cas l'hélice, doit être commandé par un moteur très léger. Afin de supprimer le tangage, le ballon est muni de stabilisateurs permettant d'obtenir automatiquement la stabilité de route et la stabilité longitudinale. La stabilité verticale est assurée soit par le jeu du lest et de la soupape, soit par des procédés mécaniques, comme le gouvernail de profondeur, procédé évidemment très supérieur.

Nous avons vu qu'un ballon s'élevant, trouve toujours une zone d'équilibre, c'est-à-dire arrive à une certaine hauteur où il ne monte plus. L'art du pilote consiste à pouvoir se maintenir dans cette zone, car si l'aéronat descend, il devient flasque, condition inadmissible pour un dirigeable, la forme étant altérée, il ne travaille plus dans les conditions normales et les plus grands accidents sont à craindre (ex. le « Bradsky », en 1902). Si la permanence est assurée pendant la montée, le gaz intérieur se contracte à la descente et la moindre inclinaison le refoule vers l'arrière.

C'est pour éviter cet inconvénient que l'emploi du ballonnet compensateur est nécessaire, celui-ci maintenant à tout moment la forme initiale.

Le tangage peut être produit aussi par la nacelle qui forme pendule, c'est pourquoi son mode d'attache à l'aérostat doit être indéformable. Si le ballon a son axe incliné sur la direction du mouvement, la résistance augmente à l'avant et l'effort de propulsion forme avec cette résistance un couple de renversement qui tend à redresser le ballon. Pour éviter cet inconvénient, on donne à la carène la forme d'une flèche en la munissant d'un empennage, soit rigide comme dans le « République » ou

Digitized by Google

le « Zeppelin », soit pneumatique comme dans le « Clément Bayard » ou le « Ville de Paris ». (L'empennage est le ou les plans [rigides] ou les petits ballons [pneumatiques] que tous ont pu remarquer à l'arrière de nos dirigeables actuels.)

Un dirigeable doit aussi nécessairement posséder la stabilité de route, c'est-à-dire que son axe doit rester constamment tangent à sa trajectoire. L'instabilité de route est occasionnée par des coups de vent et les variations de direction. Cette stabilité de route est augmentée en plaçant l'hélice à l'avant (tractive).

Le gros bout se trouve à l'avant, afin d'y ramener le plus possible le centre de gravité plus ou moins détruit par la forme dissymétrique. Dans ce cas, on place à l'arrière, le plus loin possible, les surfaces verticales stabilisatrices.

Enfin le dirigeable est complété par un gouvernail vertical de direction et par un gouvernail horizontal d'altitude, composé de un ou plusieurs plans, selon les types.

Voilà donc, en quelques mots, la description sommaire d'un dirigeable. Nous verrons dans l'énoncé des faits ci-après les différents types étudiés et expérimentés jusqu'à ce jour, les particularités de chacun d'eux, leurs avantages ou leurs défauts.

Nous avons déjà plusieurs fois fait remarquer que la France était à la tête de toutes les nations en matière d'aéronautique. Nous verrons que c'est encore le cas ici pour les dirigeables et dans la suite pour l'aviation proprement dite. Cependant, depuis l'an dernier, l'Allemagne, l'Italie et la Belgique semblent vouloir mettre tout en œuvre pour se classer en bonne place et quelques résultats furent obtenus. Ce mouvement est-il scientifique ou simplement l'expression de la crainte? L'avenir nous l'apprendra. Quant aux autres nations, tout leur matériel vient de France.

En 1897, le Dr Woelfert expérimentait un navire

Digitized by Google

aérien, le « Deutschland ». Pour la première fois il y appliqua un moteur à pétrole de 8 HP. Par cause de mauvaise application, ce moteur mit le feu au ballon, qui de l'altitude de 1,000 mètres vint s'abattre sur le sol, tuant Woelfert et son mécanicien Knabe, tout en mettant le feu à un chantier de bois.

La même année fut expérimenté au même endroit le ballon de Schwarz, complètement en aluminium. Il était de forme cylindrique terminé par un cône, de 41 mètres de long sur 14 de diamètre, donnant un poids de 2,600 kilogrammes. Lors des essais, un jeune mécanicien qui le montait ne parvint à aucun résultat de direction. Il voulut donc atterrir, ouvrit la soupape avec tant de hâte, que le ballon vint violemment heurter le sol et se brisa complètement.

Nous ne finirions pas à énumérer simplement les projets de dirigeable émis pendant ces quinze dernières années.

Nous nous étendrons un peu plus longuement sur les essais de Suter, à Steinach (Suisse) et du comte von Zeppelin, sur le lac de Constance, qui firent assez de bruit.

Le comte Ferdinand von Zeppelin, lieutenant général du roi de Wurtemberg, fit connaître son projet en 1896. Il évaluait alors à 300,000 marks le coût de cette construction, à laquelle il attribuait des propriétés merveilleuses. La réalité fut bien loin de ses espérances et ce n'est qu'en 1900 que son navire aérien fut enfin terminé; il affectait la forme d'un immense cylindre de 126 mètres de long sur 11m60 de diamètre, formé d'une carcasse rigide à l'intérieur de laquelle se trouvaient, logés dans des compartiments indépendants, dix-sept ballons gonflés à l'hydrogène. Le volume total était de 11,300 mètres cubes. Deux nacelles sont suspendues sous l'aérostat, l'une vers l'avant, l'autre vers l'arrière, réunies par communications téléphoniques. Elles portaient chacune un moteur de 16 chevaux actionnant des hélices propulsives. Ce transaérien est logé dans un vaste hangar bâti sur les bords

Digitized by Google

du lac de Constance. Les expériences commencèrent en 1900. Au cours d'une sortie, il parvint avec peine à se diriger et réussit néanmoins après trois quarts d'heure d'efforts à regagner son hangar. Dans un deuxième essai, un ballon intérieur se déchira et par suite du manque d'équilibre l'aéronat vint s'abattre sur le lac, sans accident heureusement. Le compte von Zeppelin abandonna bientôt ses coûteuses expériences, qu'il ne devait reprendre qu'après de nombreuses modifications.

Tout le monde connaît la suite des « Zeppelin ». Son cube fut porté à 13,000 mètres et actuellement deux nouveaux types sont en construction, un de 18,000 mètres cubes et un de 21,000 mètres cubes. Ce dernier coûtera 3,750,000 marks. Le principe est resté le même et caractérise l'école allemande. On connaît les accidents graves survenus aux « Zeppelin » de ces derniers temps. L'an dernier, ils ont cependant manœuvré avec un certain succès et tout permet de prévoir que, grâce au travail persévérant de l'Allemagne, à la tête duquel se trouve l'Empereur lui-même, cette nation prendra bonne place dans l'aérostation internationale.

En 1900, M. Suter, de Zurich, construisit un ballon cylindrique, terminé à l'arrière par une calotte sphérique et à l'avant par un cône effilé. Une nacelle y était suspendue, portant une hélice que le pilote actionnait avec les pieds au moyen de pédales. Cette machine volante *(Flugmaschine)* fut emportée par un bateau sur le lac de Constance. Elle ne put quitter le pont, le ballon étant trop lourd. L'aérostat, allégé ensuite, fut muni de deux flotteurs et déposé sur le lac. Malgré les efforts héroïques de Suter, le *Flugmaschine* montra une préférence invincible pour l'élément liquide. L'inventeur ne continua pas ses essais.

Pour mémoire, nous citerons les ballons de Danilewski, de Firmin Buisson, de Roze, etc., projets qui ne donnèrent aucun résultat.

Nous abordons ainsi les travaux de l'illustre Santos-

Digitized by Google

Dumont, le célèbre aéronaute dont tous ont entendu prononcer le nom.

Santos-Dumont est né le 20 juillet 1873. Son père, Brésilien, était d'origine française et sorti ingénieur de l'Ecole Centrale de Paris; il acquit une fortune colossale et fut appelé le Roi du café. Son fils Alberto caractérise l'homme de sport, plein d'énergie et de sang-froid qui en fait l'intrépide aéronaute dont le monde entier connaît les exploits. A l'âge de 28 ans, soit en 1898, il sortit son premier dirigeable, avec lequel il fit une chute de 400 mètres sans aucun accident. L'année suivante, il fit de nouveaux essais avec le « N° 2 », mais ses deux aéronats manquaient de stabilité et de rigidité. Ce n'est réellement que le 13 novembre 1899 qu'il fit, avec son « N° 3 », un exploit remarquable en doublant la Tour Eiffel, gagnant le Prix Deutsch de 100,000 francs, qu'il distribua par moitié entre ses collaborateurs et les pauvres de Paris. Le « Santos N° 5 » réserva aussi un accident à son inventeur. Dans un essai du 13 juillet 1901, par suite du bris de son gouvernail de direction, il vint atterrir sur les toits du Grand Hôtel du Trocadéro, rue Alboni. L'aéronaute s'en tira sans blessure, mais son aérostat fut démoli lors de la descente par les pompiers. Santos reprit alors ses expériences sur les bords de la Méditerranée et là encore une descente périlleuse lui était réservée. Alors qu'il plânait sur la baie de Monaco, un câble arrière retenant la nacelle se rompit, le ballon s'inclina et en quelques instants prenait contact avec les flots. C'est à moitié immergé qu'il fut recueilli par le canot et le prince de Monaco lui-même.

Comme on le voit, Santos-Dumont était poursuivi par la fatalité. Il ne se découragea pas et avec une ténacité incomparable poursuivit ses expériences qui devaient le conduire au résultat final que l'on connaît.

Malheureusement, entre-temps, ce genre de sport fit deux victimes. Ce fut d'abord Auguste Severo, Brésilien aussi venu en France pour construire son dirigeable le

Digitized by Google

« Pax ». Lors d'une première ascension, le moteur communiqua le feu au ballon et le 12 mai 1902, Severo et son mécanicien Sachet vinrent s'abattre d'une hauteur de 500 mètres sur la chaussée de l'Avenue du Maine. Le « Pax » était un ballon bi-conique de 30 mètres de long sur 12 mètres de diamètre maximum. Il comportait deux hélices, une avant et une arrière, placées toutes deux sur le prolongement même de l'axe du ballon et actionnées par deux moteurs à essence, un de 16 HP. et un de 24 HP. Quatre autres hélices tenaient lieu de gouvernail, enfin une septième, dite compensatrice, était destinée à maintenir l'équilibre longitudinal.

L'émotion causée par la catastrophe du « Pax » n'était pas calmée, qu'un accident nouveau vint jeter un voile lugubre sur l'aérostation. Le 31 octobre de la même année, Bradsky, originaire de Saxe, et Morin, né à Nantes le 13 février 1859, trouvaient aussi la mort en expérimentant pour la première fois un dirigeable de leur invention. Ce ballon était cylindrique, mesurait 26 mètres de long sur 6 mètres de diamètre. Son cube était de 850 mètres. Une légère armature en bois ceinturant l'équateur, assurait au ballon une rigidité assez grande. La nacelle, construite en tube d'acier, mesurait 17 mètres de long; en son milieu se trouvait un moteur 4 cylindres de 15 chevaux actionnant une hélice propulsive.

Ce ballon étant presque un plus lourd que l'air, il était muni d'une hélice ascensionnelle placée sous le moteur. L'armature équatoriale portait deux ailes d'une surface totale de 74 mètres carrés pouvant servir de parachute en cas d'accident. Cette nacelle était retenue au ballon par des fils d'acier. Le 31 octobre 1902, lors de la première sortie, ces fils se rompirent, la nacelle vint s'abîmer sur le sol à Stains près de Pierrefite, tandis que l'enveloppe, délestée, s'élança dans les airs pour atterrir quelques heures après à Ozouer-la-Ferrière. Les aéronautes avaient fait une chute de 150 mètres et étaient littérale-

Digitized by Google

ment broyés sous la nacelle. Les causes exactes de cet accident n'ont jamais été connues. Mais on suppose avec presque certitude que cette rupture eut lieu à cause du manque de rigidité, certains fils fatiguant plus les uns que les autres et par le fait supportant une charge supérieure à leur force.

Faisons remarquer en passant que le « Bradsky » se dirigeait absolument du côté contraire où il voulait aller; c'est dire le résultat négatif au point de vue technique.

Les accidents de Woelfert et de Severo nous ont démontré qu'il est d'une imprudence extrême d'approcher le moteur du ballon même. Celui de Bradsky nous montre la nécessité d'une liaison indéformable entre la nacelle et l'enveloppe.

Ces accidents, survenus coup sur coup, ne purent cependant modérer le zèle des chercheurs et quelques jours après avaient lieu les premières expériences d'un nouveau dirigeable, plus heureux que ses confrères en essais et en résultats. Nous voulons parler du « Lebaudy » dont l'étude est due à l'ingénieur Julliot.

Le dirigeable « Lebaudy » peut être classé comme le type de la catégorie que nous avons appelé les semi-rigides.

Le « Lebaudy » est un aéronat de 57 mètres de longueur et de $9^{m}80$ à son plus grand diamètre. Il cube 2,284 mètres et, gonflé à l'hydrogène, possède une force ascensionnelle de 2,600 kilogrammes. L'enveloppe est double avec feuille de caoutchouc interposée. Le ballon renferme un ballonnet compensateur automatique. La partie inférieure est plate et repose, maintenue par des agrafes, sur un châssis en tube d'acier recouvert d'étoffe ignifugée: ce châssis a 24 mètres de longueur totale sur 6 mètres de largeur. La nacelle, qu'il ne faut pas confondre avec le châssis, mesure 5 mètres de long, $1^{m}60$ de large et $0^{m}80$ de haut. Elle est fixée au châssis par un système de suspente indéformable et renferme un moteur de 40 chevaux actionnant deux hélices de $2^{m}80$ de dia-

Digitized by Google

mètre. Les essais de ce dirigeable furent faits par rigoureuse, par une gradation lente et savante, en n'abor- MM. Surcouff, Julliot et Juchmès, avec une méthode dant qu'un côté du problème à la fois et en progressant du connu à l'inconnu. C'est la seule façon de suivre la véritable voie scientifique qui mène sûrement au succès.

La suite des voyages du « Lebaudy » en est la meilleure preuve. Les premières expériences furent faites captives et la liberté ne fut donnée à l'aéronat qu'après la certitude de bonne marche. En 1904, le « Lebaudy » clôturait sa sixième campagne d'expériences, ayant à son actif soixante-trois ascensions, toutes des plus heureuses. Quelques incidents à peine sont à signaler, cependant et notamment l'atterrissage du 28 août 1903. L'aéronat ayant été attaché à des arbres à la lisière d'un bois, par une rafale les câbles se brisèrent et, délesté, le ballon fila sous les yeux de son pilote Juchmès, bondit à 800 et 1,000 mètres, franchit Evreux à 40 kilomètres à l'heure, s'engagea sur la vallée d'Auge en s'abaissant à 100 mètres.

Il traversa Beaumont et Serquigny et vint enfin s'accrocher dans une futaie à mi-chemin entre Lisieux et Bernay, à 70 kilomètres de Moisson. Il fut rejoint aussitôt par Lebaudy et Juchmès, partis à sa poursuite en automobile. Le matériel n'avait pas trop souffert et quelque temps après, ce même dirigeable évoluait au-dessus de Moisson, la nuit, muni d'un phare d'une intensité de 1 million de bougies, inondant le paysage d'une nappe de lumière éblouissante. C'est donc à bord du « Lebaudy » qu'eurent lieu les premiers voyages nocturnes avec essais de lumière. C'est aussi le premier dirigeable qui emporta comme passagers des dames (le 20 août 1904, M^me^ Paul Lebaudy, le 22 août, M^me^ Pierre Lebaudy).

Ce dirigeable a continué dans la suite une série d'évolutions couronnées de succès. MM. Lebaudy en offrirent un type au Gouvernement français. Ils sont aujourd'hui connus sous les noms de « Patrie », « République » et « Lebaudy II ». Ce dernier seulement existe encore.

Digitized by Google

On connaît la fugue du « Patrie », en 1908, qui s'échappa des mains des soldats du camp de Verdun, enlevé par la tempête. Il fut aperçu la dernière fois en Irlande et s'est perdu en mer. Le « République » eut un sort plus lamentable encore, parce que dans ce cas la mort de quatre personnes est à déplorer. En septembre 1909, le « République » revenait des grandes manœuvres, lorsque, passant sur Moulins, une pâle d'hélice se détacha et déchira l'enveloppe; le dirigeable s'abattit sur le bas côté de la route nationale. Parmi les débris, on retrouva informes les cadavres des quatre passagers : le capitaine Marchal, le lieutenant Chauré et les adjudants Reau et Vincenot. Coïncidence particulière, cette catastrophe nationale se produit à l'heure même où le Président Fallières inaugurait à Paris le Salon de l'Aéronautique. C'est dans le Salon même que la pénible nouvelle lui fut annoncée.

Entre-temps avait lieu en Angleterre les essais infructueux du Dr Barton et de l'aéronat « Mellin » piloté par Stanley et les frères Spencer.

Nous ne reprendrons pas la série d'expériences de plus en plus heureuses réalisées par Santos-Dumont, et pour terminer cette subdivision, nous ne dirons que quelques mots sur les dirigeables modernes, sans même citer leurs exploits, qui sont encore trop présents à la mémoire de tous pour être relatés.

Le dirigeable « Zodiac », œuvre du comte de la Vaulx dont nous avons narré les exploits en sphérique libre, est un ballon de petit volume. Santos-Dumont et de la Vaulx sont les ardents défenseurs de petits cubes. On sait que le coût d'achat d'un dirigeable de 3,000 mètres cubes environ, tel que le « Clément Bayard », est de 300,000 francs. Le hangar destiné à le recevoir vaut 150,000 francs environ et les frais quotidiens de gardiennat, d'hydrogène et réparation s'élèvent de 350 à 400 francs. Jugez de l'entretien d'un Zeppelin de 20,000 mètres cubes. C'est pour combattre ce système, qui ne peut être mis en pratique que par les Gouvernements ou

Digitized by Google

les milliardaires, que Santos et de la Vaulx s'adonnent à la construction de petits engins peu coûteux d'achat et surtout d'entretien. Ils touchent en ce point de vue à la véritable solution de la vulgarisation de l'aéronautique. (La Société Zodiac construit quatre types de dirigeables : *A*. 600 mètres cubes, moteur 16 HP., pour une personne, 25,000 francs; *B*. 700 mètres cubes, moteur 24 HP., pour deux personnes, 35,000 francs; *C*. 800 mètres cubes, moteur 24 HP., pour deux personnes, 38,000 francs; *D*. 1,200 mètres cubes, moteur 45 HP., pour trois personnes, 55,000 francs. Ces prix sont encore, comme on le voit, très raisonnables.) Le « Zodiac » est du type souple, fusiforme; sa nacelle est en tube d'acier de 18 mètres de long sur 1m25 de large et 1m25 de haut. Le moteur actionne une hélice propulsive. Sa longueur totale est de 26 à 40 mètres, selon le type. Le mécanisme et gouvernails sont sans particularités, semblables aux types français. Ces petits appareils font régulièrement des sorties avec beaucoup de succès. C'est à bord d'un « Zodiac » que, à Anvers, en septembre dernier (1909), S. M. le Roi Albert fit sa première sortie en dirigeable.

Le dirigeable « Belgique », œuvre de MM. Goldsmidt et Solvay, que tous ont pu admirer au Salon de l'Aéronautique de janvier 1910 au Cinquantenaire, est un aéronat du type « Louis Godard », appelé croiseur militaire, à cube réduit. Il est du type souple, d'une longueur de 63 mètres, d'un diamètre de 12 mètres et son volume est de 3,500 mètres cubes. Sa nacelle, en tube d'acier, a 35 mètres de longueur et supporte en son milieu un moteur de 85 HP. actionnant par démultiplicateur une hélice en bois de 5 mètres de diamètre tournant à 600 tours; son empennage horizontal est pneumatique, son empennage vertical est rigide. La nacelle est suspendue à une quille en bois indéformable. Le poids total du navire aérien est de 3,000 kilogrammes avec cinq passagers. Le « Belgique » est un dirigeable très bien étudié et parfaitement compris. Cette œuvre fait honneur à ses pro-

Digitized by Google

priétaires qui n'ont rien négligé pour faire grand et bien, et au pays. Il a effectué fin 1909 plusieurs évolutions au-dessus de Bruxelles et les résultats en ont été satisfaisants.

M. Schutte construit en ce moment en Allemagne un dirigeable à carcasse rigide, genre « Zeppelin » naturellement. Il diffère de ce dernier en ce sens que contrairement au « Zeppelin », qui possède une armature en aluminium, Schutte a son armature en bois. De ce fait il économise un poids de 3,000 kilogrammes pour un type de même cube. On sait qu'il rentre dans la construction du « Zeppelin » 80,000 boulons et rivets, alors que Schutte n'en emploie que 520. Celui-ci prétend que le travail du bois est plus rapide et plus facile que celui des métaux, de ce fait moins coûteux. Ce ne serait qu'une excellente idée de réduire le prix du « Zeppelin ». Nous avons vu que le dernier type coûtait 3,750,000 marks.

La carcasse du « Schutte » est un paraboloïde de 100 mètres de long sur 17 mètres de diamètre. Comme le « Zeppelin », il est cloisonné, c'est-à-dire que le gaz est renfermé dans une série de ballons réunis dans la carcasse. La nacelle a 40 mètres de long et 4 mètres de largeur et est rigidement reliée à l'armature du ballon.

Elle contiendra deux moteurs de 135 HP., actionnant directement les hélices, dont la disposition demeure encore le secret de Schutte. Elles pourront être tractives, directrices ou sustentatrices suivant la position donnée. L'armature en bois est faite de tiges creuses formées de quatre lattes de 6 millimètres d'épaisseur en sapin d'Amérique, collées entre elles, laissant au milieu un espace libre. Ce dirigeable est en construction.

Le dirigeable militaire italien. — En 1905, le lieutenant Crocco et le capitaine Ricaldoni firent des expériences de dirigeabilité. Ce n'est cependant qu'en octobre 1908 que les essais furent concluants.

Le premier type « Italia » est de la classe des semi-rigides fusiformes, avec pointe effilée vers l'arrière

Digitized by Google

d'une longueur de 63 mètres, d'un diamètre de 10 mètres et d'un volume de 2,700 mètres cubes. Sa nacelle est en bois et supporte un moteur de 60 HP. actionnant par chaînes avec démultiplication deux hélices en acier de 3 mètres de diamètre, sises entre l'enveloppe et la nacelle, dans la section correspondante au maître couple. Le pas des hélices est variable et peut être réglé par le pilote; elles sont en somme du type Renard.

Le second type, « Forlanini », est très semblable au premier décrit ci-avant. Il comporte cependant quelques modifications. Son cube a été porté à 3,700 mètres. Son enveloppe a été divisée en sept compartiments étanches, avec chacun son ballonnet compensateur (principe « Zeppelin »). La nacelle a été construite en plusieurs pièces, rapportées par des joints. Les perfectionnements sont atteints, paraît-il, et le dirigeable italien se propose d'établir un raid important de Bracciano à Venise en deux étapes, soit 600 kilomètres à vol d'oiseau. Il serait obligé de traverser la chaîne des Apennins et de monter à une altitude de 1,500 mètres.

Jacques Faure, en ce moment à Monte-Carlo, étudie un dirigeable de 32m80 de long sur 10m25 de diamètre, avec lequel il compte entreprendre le voyage de Monte-Carlo en Corse. Toutes les suspensions sont réunies sur un bambou central auquel est fixé la nacelle, à l'avant de laquelle se trouve un moteur 4 cylindres de 30 HP., actionnant par démultiplicateur une grande hélice en bois. L'empennage arrière est cruciforme, genre du premier « Lebaudy ».

Le Japon ne possède de dirigeable que celui que fit construire M. Yamada. Il est actionné par un moteur de 50 HP. et une hélice à vitesse lente. Le moteur se trouve dans une nacelle spéciale reliée au ballon par des câbles. Elle constitue un véritable remorqueur. Les essais n'en sont pas encore connus.

L'Allemagne, outre le « Zeppelin », possède un autre type de dirigeable, qui est celui du Major Parseval.

Digitized by Google

Sa forme est celle d'un solide de révolution présentant une résistance assez faible à l'avancement. Il est cylindrique, terminé par un cône effilé à l'arrière, une calotte ovoïde à l'avant, mesure 69 mètres de long sur 11 mètres de diamètre. Sa capacité est de 5,600 mètres cubes. Le « Parseval » possède deux moteurs de 100 HP. à six cylindres. Une particularité intéressante est celle de l'emploi d'hélice non rigide, invention du major Parseval. Elles ont 4 mètres de diamètre et sont constituées par des pales en toile ayant à leur extrémité des balles de plomb qui par la force centrifuge sont, paraît-il, suffisantes pour donner à cet organe de transmission la rigidité nécessaire. Parseval veut de cette façon éviter le bris de l'hélice, cause de la catastrophe du « République ». Y arrivera-t-il? Espérons-le.

La Russie n'a pas de dirigeable qui lui est propre. Elle emploie actuellement deux aéronats français, un « Lebaudy » et un « Clément Bayard ».

L'Angleterre a fait des essais très malheureux avec un dirigeable du nom de « Nulli Secundus », qui s'est abîmé au premier atterrissage. Elle va aussi confier à la France la construction de ses navires aériens.

Toutefois Walter Wellmann construit un aéronat avec lequel il compte sous peu tenter la découverte du pôle Nord. Le hangar et les appareils à hydrogène sont déjà installés au Spitzberg.

L'Espagne n'a non plus aucun dirigeable. Elle emploie un type français, le « Clément Bayard », qui, par de mauvaises manœuvres, a été plusieurs fois victime d'accidents.

Nous avons souvent parlé du « Clément Bayard », qui est un type français. Il est du type souple, d'une longueur de 65 mètres, d'un diamètre de 12 mètres et d'un cube de 3,500 mètres. Son empennage est pneumatique. Sa nacelle, en tube d'acier, est longue de 38 mètres et comporte un seul moteur de 125 HP. actionnant une hélice tractive. Il possède un stabilisateur biplan auto-

Digitized by Google

matique, un gouvernail de direction monoplan et un gouvernail d'altitude biplan. Sa forme est cylindro-conique et constitue sous le rapport de l'esthétique le plus gracieux des aéronats actuels. Ses essais ont été des plus satisfaisants et on se rappelle que dans la première sortie, monté par son propriétaire, M. Clément, le constructeur d'automobiles bien connu, il fit 220 kilomètres en voyage circulaire sans la moindre panne. Jusqu'à ce jour, c'est le seul dirigeable ayant atteint l'altitude de 1,500 mètres. Cette performance eut lieu en août 1909, avant d'être livré à la Russie qui faisait de cette expérience en hauteur une condition primordiale de sa réception. Il était piloté par le grand aéronaute Capazza et on se rappelle qu'à l'atterrissage un coup de vent violent l'envoya dans la Seine. Les aéronautes purent heureusement se sauver à la nage et le ballon ne subit que de légers dégâts.

Nous croyons avoir décrit ainsi sommairement les principaux types de dirigeables connus et expérimentés jusqu'à ce jour. Nous passerons donc pour terminer ce résumé à la troisième subdivision : Les appareils plus lourds que l'air.

Les appareils d'aviation.

Les progrès incontestables réalisés dans le domaine de l'aérostation et dont nous venons de voir les plus récents, ont tellement captivé l'attention publique, qu'il pourrait sembler que les partisans du plus lourd que l'air se soient inclinés devant l'école rivale et aient renoncé à chercher dans la voie qui leur est chère la solution définitive du grand problème. Il n'en est rien; jamais, au contraire, les efforts n'ont été aussi grands, les résultats aussi encourageants, les études théoriques aussi variées et aussi savantes. Jamais la confiance des aviateurs dans le succès final n'a été aussi ferme. Tout semble indiquer que nous sommes à la veille d'un grand événement qui

Digitized by Google

viendra révolutionner la face du monde en donnant à l'homme, de la façon la plus absolue, l'empire des airs!

Nous remarquons que de tous les moyens de réaliser mécaniquement la sustension et la propulsion dans l'espace, celui qui dans ces dernières années est le plus en faveur, c'est l'aéroplane. Nous ne mentionnerons donc pas les quelques expériences de Pichancourt et de Trouvé sur leurs oiseaux volants, en miniature du reste, et nous passerons directement aux travaux du véritable précurseur de l'aviation : Otto Lilienthal.

Né le 24 mai 1848 à Auklam, en Poméranie, il suivit les cours de l'Ecole industrielle de Potsdam et de l'Académie de Berlin. Il entra comme ingénieur dans l'industrie et s'y distingua par des inventions et des travaux sur la marine.

A l'âge de 13 ans, avec son frère Gustave, il étudia le vol des oiseaux et construisit un premier appareil de planement. En 1867 et 1868, il construisit un appareil à ailes battantes, qui lui procurait un allègement de 40 kilogrammes. Cependant ce n'est qu'au printemps de 1891 que ses expériences prennent de l'importance, notamment avec ses vastes ailes de planement à courbure parabolique de 7 mètres d'envergure. La monture était en osier et la surface en calicot recouverte d'une couche de cire. Cet appareil pesait 18 kilogrammes. Il le porta ensuite à 16 mètres carrés pour un poids de 24 kilogr. En volant contre un vent de 7 mètres, il parcourut plus de 80 mètres.

En 1893, l'intrépide Lilienthal construisit, tout en modifiant, un appareil plus grand encore et à ailes repliantes pour la facilité du transport. Il acheta un terrain possédant une suite de collines propices à ses essais et s'installa ainsi à Rathenow. Les ailes dont il faisait alors usage pesaient 20 kilogrammes, soit un appareil de 100 kilogrammes avec son propre poids. Très exercé et sûr de lui, il partait de 30 mètres de hauteur, courant contre le vent pour prendre son élan et parvenait ainsi

Digitized by Google

à couvrir en planant des distances de 200 et 300 mètres. Son habileté lui permettait déjà d'obtenir des déviations très sensibles à droite ou à gauche de la trajectoire de son vol, en déplaçant son centre de gravité.

En 1894, il acheta un nouveau terrain près de Berlin, et c'est là qu'il expérimenta son nouvel appareil à deux surfaces superposées. L'appareil de Lilienthal semblait être à sa perfection en tant que planeur et il se proposait d'attaquer la seconde partie du problème : l'imitation du vol ramé des oiseaux. Il allait donc faire l'application d'un moteur léger à son appareil, lorsque, le 9 août 1896, il fut victime d'un accident mortel. Pendant un exercice de planement, son appareil fut enlevé à une vingtaine de mètres de hauteur et se renversa. L'aviateur ne put rétablir l'équilibre et il vint s'abîmer sur le sol avec sa machine. Lilienthal avait alors 45 ans.

Ces expériences eurent un grand retentissement et, en 1896, un grand aviateur américain, Octave Chanute, avec la collaboration de Herring, fit de nombreuses expériences avec les appareils Lilienthal qu'il perfectionna dans la suite. Il modifia les surfaces portantes et en plaça quatre et même cinq superposées. Dans la suite, il y ajouta un double gouvernail vertical et horizontal et ainsi transformé l'appareil fut pour ainsi dire parfait. C'est alors, soit en 1901, que Chanute se mit en rapport avec les frères Wright, constructeurs de bicyclettes à Dayton. Des renseignements complets furent fournis à ces derniers et ils construisirent, selon ces documents, un appareil avec lequel ils s'exercèrent au métier d'oiseau. Ce planeur, en 1902, avait 9 mètres d'envergure et $1^{m}50$ de largeur. Un gouvernail horizontal était placé à l'avant et un gouvernail vertical à l'arrière. Quelques mois après, l'envergure était portée à $11^{m}50$, et depuis lors il n'a plus changé, sauf l'adaptation d'un moteur et d'un système de gauchissement.

En 1903, ils complétèrent le planeur par l'adjonction d'un moteur et les essais réels commencèrent. En décem-

Digitized by Google

bre, ils parvenaient à voler 800 mètres en 59 secondes, un homme à bord, sans aucun secours étranger, uniquement par l'effort des hélices et en faisant tête au vent.

Les aviateurs français n'ont pas attendu les expériences des frères Wright ni de Chanute pour se mettre à l'œuvre. Nous voyons ainsi, en 1898, le regretté capitaine Ferber, alors en garnison à Nice, se livrer à des glissades aériennes sur son planeur et arriver à des résultats aussi remarquables que ses devanciers. En 1903, il effectuait une glissade de 150 mètres pour une hauteur de chute de 25 mètres seulement.

Archdeacon avait aussi construit, pour son propre usage, un planeur du type des frères Wright. Il en fit des essais très concluants en 1904.

Un appareil qui mérite quelque attention est l'avion d'Ader. Il est constitué par une nacelle portant deux grandes ailes analogues à celles d'une chauve-souris. L'ossature des ailes est creuse et conserve néanmoins une rigidité extrême; les membranes sont en soie. Ces ailes sont fixes et la propulsion est demandée à deux hélices à quatre pales tournant en sens inverse, actionnées par une machine à vapeur très légère. Enfin sous l'oiseau étaient disposées quatre roues pour le départ et l'atterrissage.

Le grand avion, le dernier construit par Ader, avait 15 mètres d'envergure et pesait 500 kilogrammes. Sa construction demanda cinq années. Il fut enfin expérimenté au camp de Satory en octobre 1897. Dans cette expérience, Ader parvint à quitter le sol, mais une rafale survint et le projeta à terre, brisant en partie l'appareil.

A peu près en même temps, divers appareils furent construits et expérimentés en Amérique et en Angleterre.

Un ingénieur anglais, très connu pour ses travaux en artillerie, Hiram Maxim, depuis 1889 s'était attaché à la construction d'un immense aéroplane, extrêmement remarquable par sa construction et son moteur à vapeur. Le générateur est une chaudière multitubulaire genre

Digitized by Google

Hereshoff, employée par les torpilleurs. Sa surface de chauffe est très grande et sa vaporisation très rapide; malheureusement elle exige beaucoup d'eau, ce qui est sans importance pour un torpilleur, mais contraire au principe d'un appareil aérien. Le moteur se composait de deux machines compound de 150 HP. indépendantes, actionnant chacune une hélice. L'appareil planeur était composé d'un grand plan et de cinq paires d'ailes superposées, représentant une surface de sustension de 522 mètres carrés. Le poids total, en ordre pour dix heures de marche et trois hommes d'équipage, était de 2,612 kilogrammes. Cet appareil, évidemment, n'a jamais volé, mais il n'en représente pas moins une somme de travail considérable.

En 1892, Langley, un savant de premier ordre, secrétaire de l'Institut de Washington, construisit un aéroplane à vapeur se composant de deux plans de sustension inclinés d'avant en arrière et placés l'un derrière l'autre. Selon une lettre adressée par Langley à l'Académie des Sciences de Paris, en date du 26 mai 1892, cet appareil aurait évolué librement au-dessus de Potomac et parcouru une distance de 900 mètres en 1 minute 31 secondes. Son poids était de 11 kilogrammes, l'envergure de 4 mètres carrés et le moteur de 1 HP. Cette pièce était accompagnée d'une attestation d'authenticité de l'illustre électricien américain Graham Bell.

Le 28 novembre 1896, il paraîtrait qu'une nouvelle expérience plus probante eut lieu. Le vol aurait duré 1 minute 45 secondes et le parcours de 1,600 mètres, à la vitesse de 13^{m}33 par seconde.

A côté des expériences de Langley, nous devons citer celles de deux savants français, Tatin et Richet, qui construisirent en même temps, un aéroplane à vapeur, pesant 33 kilogrammes et se déplaçant librement dans l'air à une vitesse de 18 mètres par seconde. Dès 1879, Tatin, après de longues études sur l'aviation, avait construit un petit aéroplane à air comprimé du poids de

Digitized by Google

1 kg. 750. Cet appareil, expérimenté à l'Etablissement militaire de Meudon, vola par ses propres moyens. En 1890, il réalisa encore un appareil à vapeur pesant 33 kilogrammes et d'une envergure de 6m60. Dans un essai fait à Carqueiranne (Var), cet appareil vola 70 mètres et, par manque d'équilibre, tomba dans la mer et fut perdu.

Quant à l'aéroplans W. Kress, ingénieur autrichien, il est très prétentieux. Son auteur veut le faire naviguer sur l'eau, glisser sur la glace et enfin voler dans l'air. Dans un essai sur l'eau, en 1901, l'aéroplane-bateau-traîneau, tel était son nom, quitta la surface des flots mais pour y retomber bientôt et se diriger vers le fond. Il fut plutôt mouillé.

Mentionnons simplement le modèle d'aéroplane à vapeur de Hofmann, construit avec un grand soin en Allemagne. Il fit en 1901 quelques expériences qui, paraît-il, réussirent.

Entre-temps, Archdeacon, Voisin et Blériot faisaient à Issy-les-Moulineaux des essais de planeurs. Le lancer se faisait au moyen d'une automobile à laquelle par une corde était fixé le planeur qui, lui, était placé sur un petit chariot à quatre roues. De belles expériences eurent lieu; mais ces appareils, non montés, ne pouvaient en l'air reprendre leur centre de gravité et souvent le planeur venait se briser contre terre. Ils étaient lestés au moyen de sacs de sable. Il était donc de toute nécessité que pour avoir un effet efficace, ces appareils devaient être montés par un pilote chargé de conduire l'appareil dans l'air. Ces essais devenaient très dangereux; c'est alors qu'Archdeacon imagina de munir les planeurs de deux flotteurs et de continuer la série d'expériences sur la Seine, remorqués par un canot automobile. Gabriel Voisin fut le premier qui expérimenta les planeurs. Après quelques chutes dans l'eau, sans gravité du reste, il parvint à obtenir un résultat absolument satisfaisant. Procédant méthodiquement, Archdeacon, Voisin et Blériot

Digitized by Google

s'occupèrent ensuite de trouver le moteur convenable. On sait qu'ils réussirent pleinement et leurs noms maintenant sont couverts de gloire et de succès.

La faveur dont jouit l'aéroplane comme appareil d'aviation n'a pas cependant fait oublier complètement les autres moyens de résoudre le problème et quelques travaux intéressants sur l'hélicoptère méritent d'être cités.

L'hélicoplane, du vicomte Decazes et Besançon, se compose d'un système de quatre hélices à axe vertical, équilibrant le poids de l'aéronef et d'un plan incliné, propulsé par une hélice à axe horizontal qui assure l'enlèvement de l'appareil avec une vitesse de translation relativement faible. Les essais furent faits vers 1901, sans résultats.

Vient ensuite l'hélicoptère de Villard, se composant d'une roue hélicoïdale de très grand diamètre, portant à la circonférence une jante relativement lourde, pour que les forces gyroscopiques entrent en jeu et assurent un équilibre stable. La roue hélicoïdale forme en outre parachute et, suivant l'idée de Villard, un aéroplane. Il y a donc de tout dans cet appareil, qui porte encore une hélice propulsive et un gouvernail.

En 1903, le colonel Renard établissait par le calcul la possibilité de soutenir en l'air un hélicoptère en employant le moteur dans son état actuel de légèreté. Le grand ingénieur militaire allait mettre sa théorie à exécution, lorsque la mort vint ravir cet homme à la science.

Ses principes ne furent cependant pas perdus et dans cet ordre d'idées, il nous reste à mentionner les appareils de Leger et des frères Dufaux.

L'hélicoptère construit par Leger est un appareil à deux hélices coaxiales superposées et tournant en sens inverses. L'axe commun de ces hélices est vertical dans la position de montée et s'incline vers l'avant pour la translation horizontale ou oblique. Il fut expérimenté dans une salle du Musée océanographique de Monaco. Les essais donnèrent de précieux résultats. Il parvint

Digitized by Google

même, et ce fut le premier de son genre, à enlever un homme de terre, M. Richard, le directeur du Musée. Ajoutons cependant que cet appareil n'a pas enlevé sa force motrice, celle-ci étant restée à terre indépendante de l'appareil. Cette expérience est cependant d'un intérêt considérable.

Henri et Armand Dufaux sont les petits-fils du grand polémiste français Henri Rochefort. Malgré leur jeune âge, 25 et 22 ans, ils s'étaient fait un nom dans l'industrie automobile, quand leur esprit inventif les poussa vers l'aviation. En 1904, ils construisirent un petit hélicoptère qui, mis au point, fut expérimenté dans le parc d'aérostation de Saint-Cloud en 1905, expériences qui eurent un certain succès; il dénote des jeunes inventeurs un travail rationnel et des plus intelligent. Les frères Dufaux resteront inscrits parmi ceux des pionniers de la locomotion aérienne.

Disons enfin que les appareils d'aviation se divisent en trois catégories :

L'hélicoptère, dont le principe est de s'élever au moyen d'une hélice se vissant dans l'air. Nous en avons vu différents types ci-avant et nous citerons les plus récents sans en donner la description, puisque le principe est toujours le même : ce sont ceux de Baylac, de Bertin, de Paul Cornu et de Vuitton Hubert, appareils construits en ces quatre dernières années et dont on attend toujours la démonstration en fait de leurs théories.

L'ornithoptère est une machine à ailes battantes, dont nous avons vu également plusieurs types dans ce résumé; les plus récents sont ceux de Bartelt de Hargrave, de Lamplough and Sons, de Schulcke et de A. de la Hault. Le résultat final est le même pour ces appareils que pour les hélicoptères. Espérons que leur travail ne sera pas inutile et qu'ils arriveront un jour à donner des preuves évidentes.

Enfin, l'aéroplane proprement dit, se divisant en monoplan, biplan et rarement en triplan. Le principe de fonc-

Digitized by Google

tionnement de ces appareils est, comme le mot l'indique, le planement, le glissement sur l'air, tiré ou poussé par l'action de l'hélice mue par un moteur.

Ce sont ceux qui seuls ont donné un résultat appréciable et ils seront probablement les seuls. Nous pouvons hardiment employer le terme d' « appréciable », si nous considérons les derniers records qui sont pour la durée de 4 heures 15 minutes de sustention, parcourant 232 kilomètres (Farman sur biplan Farman). Le record de hauteur est actuellement de 1,380 mètres (Paulhan sur biplan Farman). On voit donc que le résultat est très éloquent en faveur de l'aéroplane proprement dit.

Les récentes performances de nos hardis et courageux aviateurs, dont quelques-uns, hélas ! ont été victimes de l'implacable mort, en 1909, Ferber, Delagrange, Lefebvre, Fernandez, Leblon, Hauvette Michelin et d'autres, sont trop connues pour être relatées dans ce résumé, ce qui du reste ne nous permettrait plus de donner ce titre à notre étude.

Ici donc se borne notre rôle d'historien. Avant de terminer, nous mentionnerons toutefois le nom des principaux aviateurs constructeurs. Cette liste suffira à démontrer les progrès réels et rapides de l'aviation.

Aéroplane Abric Calis. — Antoinette (monoplan). — Aug-Ordt (monoplan). — Bayard Clément (biplan). — Aéroplane Bechereau. — Monoplan Blériot. — Aéroplane Bolatoff. — Aéroplane Borvis et Savignon. — Biplan Breguet. — Aéroplane Carow. — Biplan Curtiss. — Triplan du capitaine Dorand. — Aéroplane Duray-Mattys. — Aéroplane Ecquevilly. — Monoplan Esnault-Pelterie. — Biplan Farman. — Cellulaire Givaudan. — Monoplan Grade. — Biplan Goupy. — Cellulaire Graham-Bell. — Aéroplane Guillebeau. — Aéroplane Guyot-Cellier. — Aéro Heyn-Leyliers. — Aéro Hayot. — Aéro Hillemans. — Monoplan Hanriot. — Biplan Howard-T. Wright. — Biplan Jaugey. — Aéro Kimball. — Aéro gyroscopique Lataste. — Aéro Levuy-Gaillat. —

Digitized by Google

Biplan Marchand. — Aéro Olivert et Brunet. — Aéro Philipp. — Aéro Picquerez. — Aéro Prini et Berthaud. — Aéro Pischoff. — Aéro Regniault. — Aéro Rougier. — Monoplan gyroscopique Godaud. — Monoplan Santos-Dumont. — Aéro Salmson et Aimé. — Biplan Short Brothers. — Aéro Silver-Dart. — Aéro Stuckel. — Biplan Simms. — Biplan et monoplan Suain. — Aéro Taris Bucheron. — Biplan Voisin frères. — Monoplan Weiss. — Biplan Windham. — Monoplan Wilson. — Biplan Wright.

Et ce ne sont que les principaux ! ! ! Qu'on juge de la place que tient l'aviation dans le monde scientifique.

CONCLUSION.

Nous venons de parcourir le cycle complet des efforts tentés par l'homme pour s'assurer l'empire des airs depuis l'origine même de l'humanité. Nous avons vu le génie de l'homme tourmenté par l'ardent désir de parcourir l'atmosphère à son gré, chercher tout d'abord à réaliser son rêve par l'imitation servile du vol des oiseaux. Les arts mécaniques, alors en enfance, ne pouvaient encore lui prêter leur secours et des siècles se sont passés en vains efforts, n'aboutissant qu'à des essais plus ou moins heureux de vol plané. L'idée hante cependant le cerveau des chercheurs, et ne pouvant réaliser leurs aspirations, les poètes créent des fictions et nous entraînent par l'imagination à travers cette atmosphère que nous ne pouvions croire à jamais fermée pour nous.

L'aérostation est créée, mais plus d'un siècle se passa avant qu'aucune expérience décisive de direction soit venue confirmer les espérances enthousiastes que la première Montgolfière lancée dans les airs avait fait naître dans les cœurs.

Les espérances sont plus vives que jamais. Nous ne sommes qu'au début de l'aéronautique et l'avenir est

Digitized by Google

plein de promesses; un grand mouvement pousse les savants, les ingénieurs, les hommes de sports, les Gouvernements de tous les pays, vers les études aéronautiques. Une noble émulation anime tous les chercheurs. Le moteur à explosion offre maintenant des ressources d'une force motrice dont la légèreté eût paru invraisemblable il y a quelques années seulement.

Le problème touche donc à sa solution.

Aujourd'hui, du reste, quelle chose est impossible à l'homme? N'est-il pas lui-même le maître absolu de l'univers? Il élève des tours qui frôlent les nuages, il perce des montagnes et des isthmes, il se joue des océans et des tempêtes, il pénètre dans la mer, il déplace avec des fils le siège des forces naturelles et sa pensée fait le tour le la terre.

J'en ai la conviction profonde, chers lecteurs, et croyez bien qu'en parlant ainsi je ne me laisse pas égarer par mon imagination, ni entraîner par le désir de vous faire une prédiction agréable : Le xx^e^ siècle, dont nous venons de saluer l'aurore, verra réalisées les grandes applications de la navigation aérienne, et l'atmosphère terrestre sillonnée par des appareils qui en prendront définitivement possession, soit pour en faire l'étude journalière et systématique, soit pour établir entre les nations des communications internationales et des rapports qui se joueront des continents, des mers et des océans, et deux siècles à peine auront suffi pour obtenir ce résultat prodigieux : la conquête de l'élément instable, la réalisation du rêve séculaire de l'humanité.

L.-G. Suain.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Voulez-vous que nous n'en disions mot? Que nous laissions Philéas Fogg et son ami faire le tour du monde sans nous? J'y consens volontiers, si toutefois vous me concédez l'intérêt relatif de quelques reprises du théâtre royal du Parc. Spectacles d'été, c'est entendu. Mais point spectacles d'exposition; au contraire, certaines soirées ont réveillé d'agréables souvenirs, et, notamment, en écoutant *Tête de Linotte*, nous nous souvenions de la vogue de feu Gondinet, de cette grande notoriété, proclamée par des critiques comme Francisque Sarcey et Jules Lemaître, de cette consécration qui lui fut donnée dans la maison de Molière. Est-ce nous qui avons changé? Est-ce lui qui a vieilli? Mais déjà nous entendions les innocentes choses que nos « rosseries » ont détrônées avec l'espèce de vénération un peu dédaigneuse, qui va aux articles de collectionneurs. En revanche, *La Passerelle* et *Les Avariés* ont encore le dernier vernis, celui qui fait miroiter, étinceler, si toutefois on peut parler d'étincelle lorsqu'il s'agit du drame médico-social de M. Brieux, d'ailleurs supérieurement joué par M. Dumény.

J. DE W.

* * *

Les Congrès.

Parmi la centaine — ou presque — de congrès que nous vaut l'Exposition universelle, il en est un qui nous a semblé mériter l'attention de nos lecteurs. C'est celui des *Œuvres intellectuelles de langue française*, dans le comité organisateur duquel figurent Mlle Vande Wiele, MM. Ansiaux, Destrée, Dumont-Wilden, Eug. Gilbert, G. Harry, Rosy, Verhaeren, etc. Ce congrès, qui aura lieu les 3-5 septembre, est assuré d'un très beau succès. Voici la liste des rapports dès à présent annoncés :

1re section : *Art dramatique*. — M. VICTOR REDING : Le théâtre français en Belgique. M. JULES DESTRÉE : Le théâtre populaire. M. LÉOPOLD ROSY : L'œuvre des lectures populaires. M. J. RANSCHAERT : L'activité des sociétés dramatiques de langue française. M. PAUL : Les encouragements officiels aux sociétés dramatiques. M. PAUL CORNEZ : La diction et la culture esthétique dans les cercles dramatiques.

2e section : *Enseignement*. — M. ANT. GRÉGOIRE : Diction des instituteurs belges. M. E. ULRIX : L'enseignement grammatical du français. M. W. RAVEZ : Les réformes à apporter dans l'enseignement de la littérature française en

Digitized by Google

Belgique. M. TROCLET : Les meilleures méthodes pour répandre la connaissance du français dans la classe ouvrière. M. H. BOSSU : Comment développer la langue française dans les milieux flamands. M. G. CHOTIAU : La diffusion de la langue française par les universités populaires. M. ANSIAUX : L'enseignement du français dans l'agglomération bruxelloise.

3e section : *Sciences et lettres.* — Mlle M. VANDE WIELE : L'œuvre des conférences françaises dans les hôpitaux. M. G. JORISSENNE : Les sociétés savantes de province en Belgique pour la diffusion de la langue française. M. LOUIS DUMONT-WILDEN : Le prix quinquennal. M. G. Harry : Les revues et journaux de langue française en Belgique. M. M. WILMOTTE : Les conférences littéraires françaises en Belgique.

4e section : *Librairie et bibliothèques.* — Mmes C. DANGOTTE-LIMBOSCH et M. DE VRIES : Les bibliothèques enfantines. M. OMER DE VUYST : La littérature pour enfants. M. DEFRÈCHEUX : Comment constituer le premier fonds d'une bibliothèque populaire et comment procéder aux accroissements périodiques. L. HOUBEN : L'œuvre des bibliothèques itinérantes. M. GEORGES BUISSERET : Les livres qu'il faut avoir lus. M. M. WILMOTTE : Les bibliothèques dans les gares. M. E. VANDEVELD : Le mouvement de la librairie française en Belgique. MM. MASOIN et ANGENOT : La circulation à prix réduit des revues scientifiques entre les membres des sociétés savantes.

Les adhésions sont reçues par le secrétaire général du Congrès : M. Furstenhoff, 28, rue de Pologne, à Bruxelles. La cotisation est de 5 francs.

* * *

Les livres.

Parlons d'abord de quelques livres de chez nous. Le plus important peut-être, quoiqu'il appartienne à l'érudition, non aux lettres, est de M. Henri Pirenne. Sous le titre : *Les anciennes démocraties des Pays-Bas*, le savant professeur de Gand a condensé des idées qu'il avait exprimées d'une façon moins systématique, dans toute une série de livres et d'articles de revue. Ces idées, on les connaissait déjà dans l'essentiel en Belgique. Mais ce n'est pas flatter l'auteur de tant de travaux sur notre histoire politique et économique, que de dire que sous la forme nouvelle, dont il les a revêtues, elles gagnent à la fois en solidité et en séduction. Par d'habiles transitions, par des rejointoiements, attestant de la dextérité, M. Pirenne a su nous montrer le déroulement harmonieux d'institutions ayant à leur base des nécessités commerciales et industrielles depuis les XIe et XIIe jusqu'au XVIIe siècle. Il n'est pas indifférent, pour le succès de sa théorie historique, qu'elle se raccorde d'excellente façon avec le matérialisme de l'histoire dont Karl Marx a tracé le programme, et dont aucun de ses successeurs n'a tiré un parti aussi avantageux pour certaines thèses que M. Georges Sorel. C'est par là, qu'en dépit de divergences de forme et de fond, des livres comme celui de M. Pirenne trouvent sur

Digitized by Google

nos rayons leur place naturelle à côté de l'histoire de la Révolution de Kropotkine, analysée récemment ici. Mais la supériorité de méthode, de documentation et aussi d'exposition de notre compatriote ne peut être contestée par personne. Que cette conception curieuse et actuelle de l'histoire comporte des lacunes et même certains retranchements volontaires, c'est ce qu'il n'est pas nécessaire de souligner. L'histoire intellectuelle et morale y est aussi complètement sacrifiée que l'histoire individuelle, si l'on peut dire, celle qui avec des rois, des généraux et des diplomates, emplissait jadis les manuels. Mais à chaque temps sa philosophie du passé. M. Pirenne a le mérite appréciable d'être, dans notre enseignement historique où les Kurth, les Moeller, etc., constituent des vestiges archéologiques, le seul témoin assuré de savoir et de volonté, dont on aime écouter la déposition (1).

Pour être un livre d'histoire, le volume que vient de publier M. Prosper-Henri Devos, semble nous promettre des vues personnelles sur une variété historique d'hommes dont la psychologie et la physiologie due à H. Taine, ne sont pas encore sorties des mémoires. En fait, ce qu'il y a du jacobin de l'an II dans *Un Jacobin de l'an CVIII*, ce n'est vraiment guère. Tout le jacobinisme de l'arrière-petit-fils d'un conventionnel consiste à être partisan des solutions radicales — on pourrait dire : capitales — en matière de criminalité. Encore, y a-t-il lieu de se demander si le cas de conscience, qui forme le nœud de l'œuvre, répond exactement aux prémisses un peu nuageuses et délayées, dont l'auteur a cru devoir user, pour préparer son lecteur à une conclusion capable de blesser le sentiment de la plus élémentaire justice. Parce que l'amant d'une serveuse de bar a, dans la sincérité ingénue de sa passion, puni tragiquement une infidélité de cette coquine, le voilà-t-il nécessairement digne d'être assimilé à ces déchets sociaux, dont une sorte d'hygiène préservatrice réclame l'anéantissement ? Au surplus, l'important n'est pas la thèse de M. Devos, c'est le talent qu'il a dépensé pour la plaider, sans sacrifier ce qu'on peut appeler, non sans pompe, les lois du roman. Pour un premier livre, à ce que nous croyons, *Un Jacobin de l'an CVIII* témoigne de qualités très sérieuses, dont l'art de raisonner (et même quelquefois de ratiociner), n'est pas la plus indifférente. Que nous y eussions gagné, si quelques coupes avaient éclairci çà et là, une œuvre où l'abstrait prédomine, c'est ce que M. Devos reconnaîtra assurément lui-même. Il appuie un peu fort, il triomphe un peu lourdement; il chausse les gros souliers du jeune homme émancipé qui fait son premier voyage; il y a plus d'éloquence que d'harmonie dans son verbe, un peu de raideur dans son dialogue.

Et maintenant, quelques mots des œuvres d'imagination, qui n'ont même

(1) M. Waxweiler a publié sur le livre de M. Pirenne, dans le *Bulletin mensuel* de son Institut (mai), des notes curieuses qui montrent le parti que peut tirer la sociologie d'un exposé comme le sien.

Digitized by Google

pas la prétention d'éveiller un souvenir d'histoire. Dans *Les Carnets d'un médecin de village*, je ne sais s'il y a plus d'imagination que d'observation. Admettons la combinaison savante et harmonieuse des deux éléments constitutifs de l'art chez un « scientiste », qui est né poète et n'éprouve nulle honte à le confesser. L'imagination s'est donné tout le champ désirable dans l'invention des sujets de ces contes, qui ont le ton de mémoires vécus; mais à chaque page, sous le travestissement du vieux médecin à bésicles et à canne à pomme d'argent, on entend fuser le rire joyeux ou vibrer la sensibilité douloureuse d'un praticien jeune, à la notation aigüe, au sens synthétique de la vie. Et que de fines remarques, semées au hasard du récit, où le médecin des âmes se trahit plus encore que le guérisseur patenté de nos maux ou de nos faiblesses physiques !

Peu ou point de métaphores chez M. Delattre et un éloignement instinctif pour les empâtements colorés auxquels se complaît l'école de M. Georges Eckhoud. Plus immatérielle encore, si possible, est la forme de M. Stiernet. Celui-ci est conteur et n'est que conteur; il n'insinue pas tant de choses dans les bonnes et savoureuses affabulations de terroir, où il est inimitable. Sa manière rappelle un peu celle de Garnir et de Krains; mais elle est plus empreinte encore de bonhomie, du doux et quiet laisser-aller de notre race. Puis M. Stiernet est un vrai pédagogue, tout le contraire d'un pédant. Il aime les enfants qu'il instruit; il leur parle avec condescendance et comme un frère aîné il leur narre de petites histoires, dont son livre, *Contes à la nichée* (Bruxelles, chez Lebègue) n'est que le gracieux recueil. On prendra plaisir à s'asseoir à côté des petiots qu'il amuse prodigieusement; nos lecteurs en savent quelque chose.

A qui le tour? A M. Ed. Ned, qui vient de nous donner *Les idées de M. Goedzak, philosophe bruxellois* (Bruxelles, Dechenne). M. Ned est un journaliste consciencieux, zélé, de belle humour wallonne. Il est avec M. Garnir, à qui il ressemble à plus d'un égard, l'homme de sa province qui a le plus jalousement sauvegardé l'originalité native, tout en s'efforçant de connaître «dans les coins» les êtres d'adoption parmi lesquels il s'est résigné à vivre. Est-ce que ce n'est pas M. Garnir qui a tracé les esquisses les plus plaisantes, parfois les plus vigoureuses des types bruxellois? M. Ned ne manque lui non plus, ni d'esprit d'observation ni d'esprit de finesse. Il écrit un peu à la diable, mais il pense mieux. Voyez au contraire MM. Courouble, Mahutte et Dumont-Wilden, qui ont d'inoubliable façon peint ou aquarellisé des coins de Bruxelles. Rien qui ressemble moins aux pochades colorées, pleines de montant et d'imprévu, des deux Wallons, naturalisés dans la presse bruxelloise. Quant à M. Gœdzak, qui nous est présenté par M. Ned avec une bonhomie appréciable, c'est un brave homme de la famille des Kackebroek et des Beulemans, mais qui, dans l'ascendance, doit avoir eu un peu de ce sang ardennais, qui prédispose au flegme et à la sagesse avisée des terriens. Ses observations et ses découvertes étonneront plus d'un Bruxellois.

De M. Banneux (*L'Ame des Humbles*, Tamines, Duculot) signalons des

Digitized by Google

récits, qui sont difficiles à déterminer, car ils ont de l'œuvre inventée plusieurs des caractères essentiels, du moins dans la forme; ils rappellent, à d'autres égards, les monographies scientifiques ou administratives du même publiciste. M. Banneux, qui a collaboré à notre revue, est un des plus méritants fonctionnaires du Ministère du travail; il n'est nullement marri, qu'on s'en souvienne en le lisant, et il ne néglige pas les occasions qu'il a lui-même de nous le rappeler, fût-ce en louant son ministre ou en citant un arrêté royal. Cela gêne un peu la judiciaire d'un critique des lettres. Mais cela ne doit pas l'empêcher de noter la sincérité d'une observation, concrète plutôt que synthétisée, d'une forme aimable et sans ornements prétentieux. Les Wallons retrouveront de plus, dans ce premier livre d'une série, quelques évocations, quelques paysages, quelques détails bien observés de la vie des simples dans leur pays.

Avec *Les trois grâces* de M. Laenen, un autre collaborateur, on est tout à fait à l'aise. On a un romancier devant soi. Mais les préoccupations, qu'annonçait ici même une longue nouvelle malinoise, cette fois l'auteur s'est plu à les intensifier, au point qu'il a, peut-être un peu ambitieusement, intitulé son petit livre « roman social », car s'il y a des parcelles, ou plutôt des miettes de philosophie et de politique dans quelques épisodes de cette histoire aimable de trois artistes fourvoyés chez les Philistins, ce qui en fait l'agrément, c'est la narration elle-même, c'est le dialogue aisé et la franche sincérité d'une œuvre où quelques aspects de la vie provinciale flamande sont photographiés avec une heureuse application.

Dans *Beâle-Gryne* (bibliothèque de l'Occident), M. Jean de Bosschere affiche, au contraire, des soucis de pure esthétique; il affiche bien d'autres choses extraordinaires que je me déclare peu qualifié pour juger sans parti pris. Je crois que M. Gauchez, qui est poète, trouvera le signalement d'un confrère chez M. J. de Bosschere, dont le livre est remarquablement imprimé et curieusement illustré.

M. Broodcoorens a publié *Eglesyne et Fleurdelys* (chez Louis Verhellen) et il y a, avec de profondes différences, certaines analogies d'inspiration, de sentiment et de thème entre lui et l'auteur de *Beâle-Gryne*. Mais il y a surtout l'obsédant souvenir du premier Maeterlinck, qui, hâtons-nous de l'ajouter, n'étouffe nullement cette croissance d'un art personnel, dont les premières pages de l'auteur signalent l'aimable promesse. Les procédés stylistiques sont autres, d'ailleurs, si les mêmes complaisances de thème et d'action se manifestent chez le maître et chez le disciple. A la conception atomique de la phrase qui créa tant de susceptibilités à l'auteur de *Maleine*, M. Broodcoorens substitue un déroulement clair, harmonieux, parfois l'ampleur périodique, le plus souvent l'écoulement d'un verbe, qui a la fraîcheur des fontaines. Pour le reste, peut-on demander que l'éternelle chanson de l'amour, si elle est d'une belle envolée lyrique, soit écrite avec des mots qui jamais n'ont été assemblés? La scène du second acte, où les héros échangent les aveux décisifs, est d'une belle émotion, graduée avec art, mais

Digitized by Google

là pas plus que dans d'autres endroits, où l'écrivain se joue, en quelque sorte, des conflits psychologiques, ne jaillit l'étincelle dramatique. Et pourtant M. Broodcoorens est, de nos jeunes auteurs, l'un de ceux qui nous inspirent le plus de saine confiance, et dont la prédilection pour le théâtre est déjà le signe encourageant d'une vocation. W.

* * *

Le livre que M. G. Lauvrière vient de publier (A. Colin, à Paris), sur Alfred de Vigny, est à coup sûr le plus complet et le plus approfondi qui ait été écrit jusqu'ici sur l'illustre poète. Tout l'homme est là, et toute l'œuvre, s'éclairant et s'expliquant l'un par l'autre.

Une idée personnelle à l'auteur domine d'ailleurs ce livre et lui confère une remarquable originalité. D'où vient le pessimisme de Vigny? Et comment expliquer l'infécondité relative du poète? A ce double problème, non résolu jusqu'à ce jour, l'auteur apporte une solution unique et nouvelle. On le lira avec grand intérêt.

* * *

Nous avons annoncé la *Bibliographie critique* des œuvres de Benjamin Constant par M. RUDLER, nous réservant de parler dans une étude proportionnée de sa thèse principale, *La Jeunesse de Benjamin Constant* (Paris, Colin, in-8°). Mais le temps s'écoule, et nous nous décidons à annoncer, en attendant l'étude promise, à signaler ce livre d'une singulière pénétration, d'une incomparable richesse documentaire et dont l'intérêt psychologique passe de loin celui de bien des romans célèbres. En s'aidant des très nombreux documents inédits que la famille lui a confiés ou qu'il a trouvés dans les archives publiques, M. Rudler a dissipé les ombres qui embrumaient encore la physionomie presque aussi énigmatique que célèbre de Benjamin Constant. Des parties du Constant traditionnel se sont voilées; d'autres ont acquis une solidité, un relief et un éclat nouveaux; des pans de vie presque entière nent insoupçonnés jusqu'ici se sont dressés, une interprétation presque nouvelle de sa vie a surgi.

* * *

L'éditeur Arthème Fayard, dont je louais récemment les brillantes initiatives dans un journal, m'inspirant en cela de considérations neuves et justes de M. Louis Bertrand, vient de publier les trois premiers volumes du *Théâtre complet* de PAUL HERVIEU. Je signale et recommande une lecture, qui, même et surtout pour ceux qui ont vu les pièces du célèbre écrivain, est une véritable révélation. L'audition théâtrale a ses avantages, et on peut même dire que rien ne la remplace pour juger une pièce; si la lumière où l'on voit un tableau est une condition essentielle d'un jugement sain du mérite de l'artiste, la lumière de la rampe est cent fois plus nécessaire pour l'estimation adéquate, sinon raisonnée, du talent d'un dramaturge. J'ai parlé de raison, mais la raison n'a pas grand emploi dans les opinions rapides, instantanées même, qu'il faut se faire, dans sa stalle, d'une situa

Digitized by Google

tion, d'un personnage, du dialogue de l'œuvre qu'on écoute. Au contraire, à la relève, on peut codifier ses impressions, les contrôler et par le souvenir et par la présence de l'œuvre à la fois comparer plusieurs ouvrages, qu'on a vus dans des états d'esprit et d'humeur souvent dissemblables, peut-être inégalement bien interprétés. Que d'autres avantages encore nous vaut ce repassage, dans notre fauteuil, des sensations vives, fortes ou fines, qu'un Hervieu éveille en nous. Des groupes se constituent, par exemple, celui des maris féroces et bornés, celui des épouses tendres et victimes, d'autres encore, et cette synthétisation peut recéler des voluptés nullement inférieures à celle d'une première au théâtre.

Voilà déjà qui justifie l'insistance que nous mettons à recommander la lecture de ces trois volumes. Mais il y a encore le style dans lequel ils sont écrits, qui, par le dégagement de plus en plus net sûr du sens dialoguiste, permet des constatations littéraires du plus vif intérêt. De même, chez Hervieu, qui fut d'abord le romancier exquis de *Peints par eux-mêmes*, etc., l'art des dénouements fut lent à triompher de ce que j'appellerai le goût du complexe et du continu. C'est avec une sorte de violence et comme à l'aide du forceps, que se dénouent les premières pièces; puis, peu à peu, une conception plus adéquate de l'œuvre scénique, de sa nature, ses besoins et ses inévitables retranchements, conduit à plus d'harmonie et plus d'aisance dans l'achèvement logique de la pièce.

* * *

On a lu ici même des études de M. Strauss sur le port d'Anvers et nous avons signalé une monographie de M. Vander Smissen sur les ports en général. Voici que ceux de France sont étudiés par M. P. de Rousiers, dont on connaît les belles monographies sur l'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne. Esprit averti et accoutumé à de larges comparaisons, M. de Rousiers était bien désigné pour une tâche, exigeant un voyageur et un économiste. Le plan rationnel qu'il a tracé dans son introduction prouve qu'il a longuement réfléchi sur sa matière ; les diverses fonctions d'un port y sont définies. Après quoi, M. P. de Rousiers détermine le caractère et la destination économique des grands ports français. Tel d'entre eux, comme Le Havre est un grand marché maritime international; tel autre, comme Rouen, un port de transit presque exclusivement consacré au service de son *hinterland* (région parisienne); tel autre enfin, comme Marseille, n'a conservé sa situation éminente en Méditerranée qu'en devenant un grand port industriel.

On voit l'intérêt que *Les grands ports de la France* (Paris, Colin) présente pour les hommes d'affaires, et aussi pour les hommes d'étude, car, par sa documentation et sa méthode, le travail de M. de Rousiers se range parmi les meilleures enquêtes scientifiques.

* * *

Chez le même éditeur, M. Morel, conservateur-adjoint au Musée Guimet, a publié l'an passé un curieux volume intitulé *Au temps des Pharaons*. Il y

Digitized by Google

constate tout d'abord qu'on s'illusionne fort sur l'importance relative des monuments conservés de l'antique Égypte, et il est de fait que le dénombrement auquel il se livre n'a rien de bien réconfortant. Il entre ensuite dans de curieux détails sur l'histoire des fouilles, dont il donne, en somme, le premier historique à la fois sommaire et précis. La suite du livre se compose de chapitres détachés d'un intérêt inégal, mais d'une solidité scientifique incontestable. Ils ont le ton d'articles de revues, mais reposent sur une documentation vraiment remarquable. Je citerai notamment les chapitres sur le Livre des Morts et sur la Magie (celui-ci intéressant à confronter avec ce qu'a écrit V. Henry, en 1909, sur l'Inde antique). Dans « l'Égypte avant les Pyramides », M. Moret appelle d'autres comparaisons, puisque, grâce aux recherches d'Evans, nous savons de quel côté nous devons nous tourner pour expliquer les premières civilisations de la Crète.

D'autre part, avec un moindre appareil scientifique et des préoccupations de vulgarisation et d'agrément bien affirmées, M. ALBERT GAYET, dont on connaît les curieuses fouilles, les essais de reconstitution animée et les conférences, étudie en un joli volume (Plon, in-12°), *Trois étapes d'art en Égypte*. Déjà ce titre est avertisseur et nous savons que M. Gayet a d'autres desseins que M. Moret. Mais la méthode employée, les développements auxquels s'attarde l'écrivain, son style même sont aussi différents de ceux de son collègue du musée Guimet que les sujets traités, et ce n'est pas le moindre intérêt de ces deux livres que de nous attester la variété des points de vue, autorisés par l'égyptologie, cette science restée bien française.

* * *

Signalons rapidement le *Barbey d'Aurevilly* de M. E. SEILLIÈRE. (Paris, Bloud.) C'est une jolie étude, consciencieuse et même minutieuse, quoique présentée d'abord sous forme de conférences. Grâce à des publications récentes, notamment à la correspondance avec Trébutien, grâce aussi aux pieuses réimpressions de Mme Reid, on commence à traiter avec plus de justice et moins d'engouement ou d'animadversion (selon les clans) cette grande mémoire du romantique le plus illustre et le plus complexe qui ait été entre la génération de 1830 et M. Maurice Barrès. Il était donc utile qu'on synthétisât en 300 pages ce que l'on sait de définitif sur lui et ce que l'on doit penser de son œuvre; si l'on peut dire que M. Seillière a peut-être exagéré l'importance des conflits moraux chez le beau dilettante que fut l'auteur des *Diaboliques*, il y a là les signes d'une réaction inévitable contre l'idée tout opposée — et moins juste, assurément — qu'on s'en était faite jusqu'ici.

* * *

Efface, dit le héros d'une œuvre dramatique, en tendant la joue au frère qui sans le connaître l'a insulté. Répare, nous souffle un sentiment de justice en faveur d'un livre datant déjà de 1908 et qui a été à peu près omis dans notre chronique. Il s'agit des *Œuvres sociales des femmes* de M. PAUL ACKER (Paris, Plon, in-12°). Nous connaissions le romancier, qui a écrit *Le*

Digitized by Google

désir de vivre, et comme les lecteurs de l'*Écho de Paris* et d'autres quotidiens de Paris, nous aimons les chroniques de M. Acker. Mais cette fois il nous révèle, sinon un sociologue, du moins un spectateur très attentif et abondamment informé de l'évolution sociale. Ce spectateur est, si l'on peut dire, doublé d'un actif bien décidé à faire partager à d'autres les impressions que lui ont communiqué des enquêtes très variés dans des milieux sociaux bien différents. Ces enquêtes se sont spécialisées sur un objet qui est de tous peut-être le plus actuel ; la question de la femme et son avenir, n'est-ce pas ce qui éveille les contradictions les plus ardentes et ne laisse quasi personne indifférent? Cette question, M. Acker l'a consignée sous un de ses aspects les plus douloureux et les plus réconfortants à la fois. Car si les misères sociales de la femme nous crispent encore plus le cœur que celles de l'homme, le dévouement d'autres femmes à leur sœur nous touche aussi davantage. Et il est certain que des apostolats volontaires, comme celui de Mlle Chaptal, des applications à la philanthropie, intellectuelle et morale, de Mme Félix Faure-Goyau peuvent éveiller certaines susceptibilités confessionnelles, mais doivent réunir tous les suffrages admiratifs, si l'on n'en apprécie que le côté sentimental. On trouvera sur ces deux femmes si distinguées et sur bien d'autres des renseignements méthodiques, abondants et agréablement groupés dans le livre de M. P. Acker.

A ce livre, rattachons — un peu arbitrairement — de M. Gabriel Melin, *L'Organisation de la vie privée*, avec le sous-titre significatif : Orientation particulariste. Il y a d'ailleurs plus d'une analogie entre les deux ouvrages. C'est en faisant le bien qu'on apprend à vivre, et il est des œuvres de générosité qui sont des œuvres profitables pour soi. Je citerai, par exemple, la constitution des bibliothèques de livres pouvant être lus par tous, certaines méthodes d'hygiène, surtout certains actes de solidarité (M. Melin, dirait, lui, de charité). A cet égard, on trouve dans cette théorie du particularisme, l'expression très nette de réserves contre la dispersion philanthropique, qui est une des plaies mondaines de notre temps. Parmi les remarques que fait M. Melin, il en est une qui nous a paru extrêmement juste : « Que de gens bien intentionnés vont porter aux pauvres, des bons « de pain ou de chauffage, qui cependant ne prennent aucun souci de « leurs domestiques relégués, selon l'usage, au sixième étage... » Et que d'autres anomalies il aurait pu relever, lui qui se fait l'apôtre d'une vie harmonique et logique, non d'une vie de surhomme! Bien des conseils qu'il donne émanent de la sagesse universelle, ou même de la sagesse populaire ; mais la véritable originalité de ce livre, dont la documentation bibliographique est d'une sincérité plutôt excessive, c'est l'adroit groupement de notions justes pour la plupart, simples, utiles et actuelles sur une vie organisée de telle sorte, que l'homme compte surtout sur lui-même et s'attache essentiellement à construire un foyer et à développer les vertus familiales.

La firme, qui a édité M. Melin, nous avertit de l'orientation philosophique

Digitized by Google

de son livre; mais ce n'est pas à dire qu'il soit négligeable pour des libres-penseurs. W.

* * *

R. W. Emerson, *La Conduite de la vie*. Paris, Colin, in-12. — Encore un livre qui a longtemps attendu son tour et que nous avions pourtant de bonnes raisons de signaler sans retard ! Car il est comme un bréviaire de vie normale, et s'il n'est pas du tout dans la méthode de M. Melin, ni enrichi (ou appauvri, si l'on veut), de tant de préoccupations présentes, ni pourvu de recettes pratiques et d'indications bibliographiques, il l'emporte formidablement par sa valeur foncière Il serait même intéressant de comparer cette *Conduite de la vie* avec les derniers livres de M. Maeterlinck, d'où se dégage, tantôt à travers une floraison symbolique, tantôt plus directement et par des exemples et des notations arrachés au vif humain, une contemplation à la fois ironique, douloureuse et bienveillante de la vie. De tous les ouvrages d'Emerson (dont n'oublions jamais que sept essais avaient été traduits dès 1894 par notre grand moraliste) celui que vient de traduire M. Dugard est incontestablement le plus répandu dans les pays anglo-saxons en tout cas celui que Carlyle estimait le plus digne de l'immortalité. Il se compose de chapitres qui, malgré le lien les unissant, ont la valeur et la tenue d'essais indépendants sur la destinée, la force, la richesse, la culture, la beauté, etc.

* * *

Excusons-nous d'annoncer si tard les *Lettres de jeunesse de Fromentin* (Plon, in-12). Elles constituent un précieux document pour l'étude de *Dominique* et, plus généralement, des écrits du peintre français de l'Orient. Elles nous apprennent comment en lui se développèrent l'homme, l'artiste, le maître ès style. C'est l'histoire de sa formation qui nous est offerte, grâce à des épanchements sans contrainte qui mettent son âme à nu et livrent le meilleur de lui-même. Des commentaires discrets et émus soulignent ou complètent les passages essentiels de ces confessions spontanées. Cette publication nous fait également connaître dans toute leur fraîcheur les premières impressions de voyage du peintre de l'Orient. La renommée du maître ne pourra que gagner à ces révélations qui nous renseignent avec abondance sur ses premières années, si peu connues, et sur les péripéties de ses débuts tourmentés.

* * *

Encore un roman qu'on peut mettre dans toutes les mains, et un joli roman s'il vous plaît, bien français ! L'auteur de *La petite Don Quichotte* et de tant d'œuvres charmantes a été rarement mieux inspiré que dans ce nouvel ouvrage : *Ma petite belle-sœur* (Paris, Colin, in-18), où l'on retrouve les mêmes qualités d'observation, le même mouvement, la même constante bonne humeur que dans ses aînés. Rien de plus amusant que les démêlés de cette terrible petite belle-sœur avec le non moins terrible beau-frère dont la fatuité solennelle s'oppose à la finesse malicieuse de la jeune fille. Tout

Digitized by Google

s'arrange, en fin de compte, et de concession en concession les deux adversaires deviennent les meilleurs amis du monde.

* * *

Abbé Dolonne, *Le Clergé contemporain et le célibat* (publié chez Louis Michaud). — Appelé à soulever de vives discussions, ce livre, dont l'auteur s'affirme dès le début « le fils le plus soumis de l'Église », n'est pas une œuvre de dénigrement et de scandale. Neuve, elle l'est profondément par la façon dont est traité le grand problème du célibat ecclésiastique. Écartant de son étude les considérations purement morales tant ressassées, s'abstenant des déclamations coutumières, c'est dans la vie, dans les observations qu'un long ministère lui a permis de faire autour de lui, que l'abbé Dolonne a cherché la lumière. Il montre comment le séminaire façonne ses élèves pour le célibat, puis il suit le prêtre à travers une existence de servitude morale et matérielle. On le voit lutter contre la nature, la frauder, succomber ou résister, mais sans cesse en butte aux commérages et à la malignité des dévotes ; on le voit trembler sous la menace perpétuelle de l'interdit, subir les passe-droits, les humiliations, la tyrannie de l'évêque, quand il ne sent pas s'abattre sur ses épaules la poigne brutale du gendarme, quand les aberrations issues du célibat ne le jettent pas au bagne, ne le mènent pas à l'échafaud ou au suicide. C'est passionnant et édifiant.

* * *

M. Raymond Schwab. *Regarde de tous tes yeux*. In-16, (chez Grasset). — Voici un recueil de contes qui marque un avènement : imagination neuve et riche, style très personnel et d'une simplicité évocatrice, les qualités de M. Raymond Schwab sont de celles qui conquièrent immédiatement l'élite ; sous des vêtements divers d'anachorète, de poète persan, de petite infante trop sensible, de vitrier de campagne, une jeune âme se révèle du premier coup par un de ces livres sur qui se comptent les amoureux d'art.

On subira le charme puissant et mystérieux de ces histoires qui semblent groupées naturellement autour d'une belle idée, on les relira parce qu'elles célèbrent la beauté du monde et la joie de la vie, illustrant ce conseil qui contient tous les conseils : *Regarde de tous tes yeux !*

* * *

Jean Renaud, *Ames de retraités*, (chez Ollendorff). — C'est l'histoire poignante des modestes officiers dont la solde est leur unique fortune, et pour qui la retraite est sans consolation s'ils ne savent pas organiser leur vie d'une façon intelligente et résignée.

* * *

Chez Perrin on a publié, à l'occasion de cette consécration qui a été pour Mlle Selma Lagerlöf le prix Nobel, un recueil de nouvelles traduites et préfacées par l'un des trop rares hommes connaissant chez nous la littérature scandinave, M. A. Bellessort. Il y a dans ces *Lieux invisibles*, à côté de récits nuageux et dont l'intériorité se dégage malaisément, d'admirables impressions de nature et de vie.

Digitized by Google

DU PEUPLE-ENFANT AU PEUPLE-ROI

Au matin du présent siècle, dans l'universel et mondial désarroi des intelligences et des volontés, au moment où rien de sacré n'est resté de ce que les belles énergies d'antan avaient érigé sur les vieux autels, en un temps où les faillites de la Religion, de la Science, de l'Art, de la Patrie, de la Famille et de l'Amour ont été successivement proclamées par les pontifes éphémères et reconnues par trop d'âmes tristes et frémissantes... En ces jours-là, pourra dire plus tard l'historien du xx^e^ siècle, une seule croyance survécut, une foi resta, déesse vivante parmi l'encombrement des dieux morts : L'Humanité crut en elle, elle s'affermit dans cette pensée d'orgueil qu'un long et douloureux passé garantissait l'avenir et qu'Elle-même, prise dans son ensemble, dans sa totalité, dans son infinité et dans son éternité, se devait hausser sur le piédestal du dieu tombé et se croire, s'adorer, s'encenser en tant qu'une, infaillible et toute puissante.

Ce rêve fut beau. En déplaçant ainsi le centre des énergies qui avaient fait les civilisations évanouies, en ne croyant plus à la force de l'homme, mais à celle de tous les hommes, en perdant le respect de l'individu privilégié, roi, noble, prêtre ou savant, pour ne plus songer qu'aux besoins de tous, aux droits de tous, au bonheur de tous, à la science de

Digitized by Google

tous, l'humanité démocratisée se donnait un idéal superbe et éblouissant...

Le principe de la souveraineté de tous et, disons-le, de l'infaillibilité de tous est en train de passer lentement du domaine politique au domaine intellectuel comme il avait passé du terrain religieux au terrain politique aux temps de la réforme. La démocratie se juge digne chaque jour davantage — comme autrefois Alcibiade — de commander dans tous les domaines.

Reconnaissons-lui ce droit, applaudissons à sa force neuve d'expansion, à son culte généreux et libéral pour elle-même considérée comme humanité laborieuse et glorieuse, donnons-lui tous les privilèges accordés autrefois aux seules individualités fortes, instruites, vertueuses, riches de science, d'imagination et de vie... Demandons-lui seulement si — comme ces individualités — elle a « fait ses humanités », si elle est forte, instruite, vertueuse, riche, vivante, féconde...

Que nous répondra-t-on? — Hélas, que de regrets, que d'imprécations, que de mots irrités ou fous n'entendrons-nous pas!

Mettons à part les âmes encore si basses qu'elles méprisent les titres nécessaires à leur relèvement, mettons à part les folies du désir matériel et de luxure immédiate, les rêves de vengeance stupide et de révolution sanguinaire... la grande majorité de ceux qui prétendent composer seuls la démocratie, la foule immense des pauvres, des ouvriers, des petits employés, des paysans est possédée du désir de s'instruire, de s'élever, d'avoir des connaissances plus profondes, plus étendues, plus exactes... Elle est affamée de science — ce pain des forts — et si elle ne prononce pas assez souvent le mot d'éducation, c'est qu'elle n'est même pas assez bien élevée encore pour comprendre qu' « éducation » est supérieur à « instruction ». Mais ce n'est là qu'une

Digitized by Google

faute de langage : la démocratie en fait réclame une éducation. Or, il est véridique qu'elle en ait besoin.

Le temps n'est plus où la lecture, l'écriture et les éléments de l'arithmétique étaient considérés par le peuple comme la seule chose nécessaire. Les hommes commencent à s'apercevoir que pour exercer utilement leurs droits, pour juger des choses et des événements, pour porter un intérêt réel à la vie des nations contemporaines, au mouvement des idées, aux conflits modernes des races et des intérêts, pour vivre enfin une vraie vie d'homme, la lecture, l'écriture et les quatre règles ne sont plus suffisantes (1).

Et même, ajoutent-ils, saurions-nous l'histoire, la géographie, les éléments des littératures, des arts et des sciences... serions-nous capables de la réaliser cette « vraie vie d'homme », pourrions-nous nous montrer dignes de notre cerveau merveilleusement organisé, dignes de notre humanité? Hélas, les conditions économiques et industrielles que nous subissons ne nous permettent pas cela; tant que nous serons exploités par l'oligarchie capitaliste, nous serons des esclaves, nous aurons des mentalités d'esclaves...

C'est surtout devant de pareils raisonnements que s'impose clairement la nécessité de faire l'éducation du peuple. Con-

(1) Ils ne méritent qu'une courte note ceux qui — comme Paul Bourget — considèrent l'éducation de tous comme néfaste. Ils voudraient rétablir les castes fermées et n'accepter que de rares « ascensions »! Ils réclament même deux façons d'enseigner, une qui ouvrirait la conscience des riches, une autre qui retiendrait les pauvres dans l'obéissance aveugle.

Nous ne pensons pas qu'il soit utile de discuter longuement un traditionalisme aussi misérable. Jamais un progrès quelconque n'aurait pu s'accomplir dans une société ainsi constituée. Cela a été une tradition de brûler les hérétiques et de ne pas croire au mouvement de la terre. Mais, outre que c'est l'effort à faire pour sortir de son milieu qui trempe les volontés, caractérise et forme les personnalités fortes, il faut être logique et pour cela, ne pas condamner les portes ni les tenir toutes ouvertes: car il est indispensable qu'elles ne soient franchies que par les plus aptes.

Digitized by Google

fusion, oubli, absence de discernement! Ah! certes, il y a des énergies bonnes, des intelligences vastes et des sensibilités fines qui sont arrêtées dans leur développement et brisées sous le fardeau de lois iniques, étiolées et martyrisées par leur éclosion en un milieu mauvais, sordide, implacable. Mais soyons pratiques : sur quoi comptez-vous pour changer ce milieu maudit où vos individualités s'atrophient lamentablement? Sur une révolution, miracle nouveau jeu, coup de baguette magique qui ferait place nette et métamorphoserait votre enfer en paradis? Allons donc! L'œuvre de destruction opérée, il faudrait que la cité nouvelle fût bâtie par des mains pures et fût peuplée d'âmes intègres, sans cela, l'éden rêvé ne se réaliserait point.

Comptez-vous sur une évolution lente et fatale ? C'est le Progrès, cela, une vieille divinité fort malade, et dont il est bien impossible de prouver l'existence. Nous sommes peut-être plus savants, plus moraux, plus riches, plus... tout ce que l'on voudra, mais *sommes-nous plus heureux* qu'il y a deux mille ans?

Donc, tous les dieux étant bien morts et pareillement les deux déesses Révolution et Évolution, l'homme reste seul, et c'est à lui, à chaque homme, de changer son milieu, de faire quelque chose pour que son idéal de justice se réalise, pour que chaque âme soit élevée dans la connaissance de ses devoirs et de ses droits et puisse acquérir la force de vivre la vie intégrale de l'homme.

Ceci est fort important et mérite une attention spéciale : L'homme reste seul maître de sa destinée, c'est-à-dire, l'humanité de demain sera plus ou moins heureuse selon les efforts de chaque parcelle, de chaque cellule de ce grand corps, selon le labeur de chaque individu. L'homme reste seul, c'est-à-dire encore, il est à la fois seul capable de concevoir l'idéal à atteindre et de se mettre en marche pour l'atteindre. Ces deux opérations sont du reste bien distinctes,

Digitized by Google

et jusqu'à présent la première seule a été plus ou moins heureusement réalisée.

D'accord donc avec les meilleurs membres de la démocratie, et contrairement à ceux qui attendent en fatalistes une rénovation émanant de je ne sais quelle puissance extérieure à eux, nous sommes bien en droit de proclamer qu'une éducation du peuple est plus que jamais nécessaire.

Il nous a paru plus logique et il est sans doute plus original d'établir cette nécessité d'après le jeu intérieur des lois organiques de la démocratie, mais vue de l'extérieur, combien elle paraît fruste encore et vraiment « mal élevée » ! Quelle minorité infime celle des gens qui ont un vrai souci de dignité humaine ! Qu'il s'agisse du reste de propreté physique, morale, intellectuelle . . . que d'errements, de préjugés, de puérilités, de petites et grandes vilenies, de multiples accrocs à la logique, à la bienséance, à la vérité ! Faut-il insister et découvrir dans leur nudité honteuse toutes ces malpropretés, tous ces enfantillages, tous ces crimes qui font penser à un peuple nègre? Il suffit de lire les faits divers — qui malheureusement ne sont plus du domaine de la « quatrième page » des journaux — et on y verra chaque jour des histoires d'enfants martyrs, de femmes que leurs maris croient avoir le droit de tuer si elles sont infidèles ou de forcer à « faire la noce », selon leur bon plaisir. On y verra les petitesses, les grossièretés, les bêtises, les turpitudes, les erreurs, les sottises monstrueuses de tous ces braves gens qui sont rois — un bulletin de vote à la main — et qui font pitié lorsqu'ils ne font pas horreur. Combien qui ne saisisent pas encore l'axiome fondamental de la liberté du travail et obligent des camarades à mourir de faim... Combien qui, avec 6 ou 8 francs par jour sont dans la misère à cause des apéritifs, etc., alors que le petit bureaucrate à 150 francs par mois, s'il est sobre, vit et fait vivre les siens . . .

Arrêtons-nous à cette première conclusion : la démocratie a

Digitized by Google

besoin d'une éducation complète qui la prenne à l'enfance — où elle est — et la conduise, si les dieux le veulent, à la maturité physique et spirituelle qu'elle est loin de posséder.

*
* *

Qu'a-t-on fait jusqu'à présent en faveur de cette œuvre nécessaire? Beaucoup de tentatives, peu d'actes efficaces.

Ce n'est pas ici le lieu de dire du mal des fondateurs, organisateurs, parrains et apôtres des multiples œuvres circum et post-scolaires. Tous ont droit à la gratitude de ceux mêmes qu'ils n'ont pas réussi à « élever comme il faut ». Leur intention fut excellente.

On peut classer leurs œuvres en deux catégories : l'éducation par la parole et l'éducation par l'imprimé.

C'est par la première surtout que l'oligarchie dirigeante crut faire quelque chose de bon : classes d'adultes, cours du soir, causeries, conférences, universités populaires... Que de mots pour une même chose! Ce furent des mots, ce furent des discours... Les paroles s'envolent! Evidemment il y eut quelques bons résultats, mais vis-à-vis de l'énormité de la tâche, c'est bien peu. Et pourtant, dit-on, la parole a plus d'effet que l'imprimé, elle s'aide du geste, du ton, de la sympathie mystérieuse que peut exercer l'orateur sur son auditoire. Tout cela est fort juste et nous sommes pleinement persuadés que toutes ces phrases auraient été instigatrices de bonne éducation populaire si précisément elles n'avaient pas été des phrases! Phrases que ces conférences littéraires, phrases que ces causeries scientifiques, phrases que ces aperçus sur l'économie politique, le droit international, le pacifisme, les conditions de production agricole ou industrielle... phrases, phrases, auprès des choses élémentaires et indispensables qu'il fallait dire d'abord. On a donné du bifteck à des nourrissons.

Nous l'avons dit, la démocratie à « élever » en est à l'en-

Digitized by Google

fauce : prenez-la donc à l'enfance! Tâche malaisée, rude devoir sur lequel nous aurons à revenir. Mais pourtant il est facile de se rendre compte que le peuple n'en est pas à nos raffinements, que pour lui « rien n'a été dit » parce qu'il n'a rien entendu... Et alors, donnez-lui les faits substantiels et élémentaires de l'histoire de la pensée, des règles de l'hygiène, le programme simple des aptitudes nécessaires et des conditions d'admission au bonheur...

Quant à l'éducation par l'imprimé, son échec est dû aux mêmes causes : multiplier les bibliothèques, faire lire beaucoup de livres! Mais c'est désastreux si le lecteur ne sait ni choisir ni même lire son livre! Et j'appelle ne pas savoir lire le fait de lire passivement, avec crédulité et paresse d'esprit, sans réagir jamais ni réfléchir sur ce qui est dit dans le livre. Ici encore on a oublié que le lait est la nourriture essentielle de l'enfance.

Difficulté grande! Il n'existe pas de livres destinés à l'éducation de la démocratie. Les livres pour enfants ne conviennent pas, et pourtant c'est cela, ce sont des leçons de choses, des « récits » simples, des anthologies élémentaires faites au point de vue de l'éducation des adultes qu'il faudrait.

Au lieu de cela, les éditeurs et les auteurs n'offrent au peuple qu'un ramassis de prétendus traités de vulgarisation scientifique, qui sont surtout des œuvres de fanatisme anti-religieux... et, comme littérature:... les feuilletons criminels. Inutile de dire que ce n'est pas tout à fait cela qu'il faudrait.

Il faudrait... Il faudrait... Mots vite dits... Et certes, oui, il faudrait autre chose, bien d'autres choses, et, avant tout, une première éducation enseignant l'art de lire et l'art de retenir et encore l'art de discerner entre les choses qui sont dignes d'intérêt... et les autres.

Ce n'est pas sans tristesse que nous jugeons si rapidement et si mal les tentatives faites, les efforts nombreux, les dévouements ardents et joyeux... Il faut reconnaître le zèle

Digitized by Google

louable qu'a montré la classe dirigeante (surtout la classe enseignante). Ce n'est la faute de personne si la démocratie est encore dans l'enfance, et c'est moins encore la faute des pouvoirs publics qui ont multiplié les écoles, des instituteurs qui ont appris un peu d'histoire, de géographie, de science avec les fables de La Fontaine à presque tous les enfants de France.

On a cru trop longtemps (depuis 1870) que c'était là le principal, et, de belles écoles, on en a bâti, de gentilles petites institutrices, on en a préparé... Et puis... rien. Quoi donc? Rien? Peu de chose vraiment. C'est qu'on a mis l'accent sur l'instruction, quand il s'agissait d'éducation. Et puis enfin donner dans tout cela si peu d'indications sur la vie, sur la dignité humaine! Insister mille fois plus sur la qualité de Français que sur la qualité d'homme! Exiger la connaissance de la vie de Napoléon et de Louis XIV et laisser dans l'ombre les vies de Léonard de Vinci et d'Edison! Faire rabâcher la règle du participe passé au lieu de celle du bain quotidien!

Culte du passé en ce qu'il a de moins beau et de moins utile; méthodes empruntées aux religieux! Il résulte de tout cela que la génération qui a trente ans maintenant n'est pas bien élevée et en souffre.

* * *

Traiterons-nous de l'éducation de la démocratie comme d'une science complémentaire dont chaque partie serait une sorte d'appendice spécial à chaque chapitre d'un traité d'éducation tout court? Ce serait impossible. Il ne s'agit pas ici d'un peuple d'enfants, mais d'un peuple enfant. Les méthodes pédagogiques à préconiser sont loin d'être identiques. Dans le premier cas, il y a malléabilité plus grande : le cerveau de l'enfant est apte à recevoir l'empreinte que le maître cherche à lui donner. Et que d'autres distinctions à faire en comparant la vie, la destinée, les aptitudes, les nécessités

Digitized by Google

d'existence des enfants avec celles des hommes et des femmes adultes.

Il y a cependant une distinction sur laquelle il importe d'insister un peu davantage : l'enfant ne sait ni ne peut savoir l'importance de sa propre éducation. L'adulte peut au contraire être plus ou moins conscient de ce grand devoir.

Nous touchons ici au vrai nœud de la question. Quel homme, quelle institution, quelle loi, quel chef-d'œuvre viendra éveiller en l'âme des foules cette vérité nécessaire ? Et comme, auprès de la certitude qu'il existe un idéal auquel on doit s'élever, les méthodes à employer pour y parvenir seraient faciles à trouver, simples à exécuter et merveilleusement productrices d'efficaces résultats !

Nous l'avons dit, il y a certainement une partie — la meilleure — de la démocratie qui se rend compte de son manque d'éducation. Devant ce peuple bien disposé, devant ces yeux ouverts, ces oreilles tendues, qu'il sera aisé le geste du semeur de bonne graine ! Mais, hélas, ce sont précisément ceux qui ont le plus besoin de recevoir qui s'en rendent le moins compte. La conscience d'un mal qu'un certain effort personnel peut adoucir procure déjà cet adoucissement. Quant au peuple d'aveugles qui se complaisent dans leur nuit, qui méprisent la science, qui font fi du beau, du bien, du juste... quel pénible labeur pour l'apôtre de leur rénovation intérieure et sociale !

Ils sont bien rares, dira-t-on, ceux dont vous parlez, ceux qui n'ont ni faim ni soif de relèvement. Je le sais. Ils ne sont même pas assez rares ceux qui ont constamment les mots de relèvement et de justice à la bouche, ceux qui ne songent qu'à des revendications de droits sans jamais travailler à l'exécution fidèle de leurs devoirs. On donnera à ceux qui ont et on enlèvera à ceux qui ne possèdent rien, a dit un sage, il y a longtemps. Ah ! l'orgueil, la vaine arrogance de l'homme avide seulement de jouissance et de plaisir, mais jamais

Digitized by Google

angoissé au fond de soi-même devant les voiles de la vérité! Les voyez-vous, ces hommes qui se croient des justiciers parce qu'ils tuent l'épouse infidèle, qui se réclament du Droit pour persécuter leurs frères qui ne pensent pas comme eux! Les voyez-vous, ces femmes qui enseignent l'injustice et la cruauté à leurs enfants sous prétexte de religion ou de convenance mondaine!

Ah, pour tous ceux-là, l'ère de joie ne doit pas venir avant qu'ils aient fait un retour sur eux-mêmes pour reconnaître qu'ils ont besoin d'une discipline sévère et très stricte en vertu de laquelle leurs âmes seront élevées vers l'Idéal qu'ils rêvent peut-être confusément, mais dont ils ne savent pas le prix.

Non, non, l'humanité ne prendra décidément le chemin de son meilleur devenir qu'en prenant conscience de son devoir de se lever et de chercher *elle-même* l'entrée de ce chemin... (Et quand nous employons les termes collectifs d'humanité, de démocratie, nous voulons toujours dire : chaque individu la composant.)

Je sais ce que l'on objecte : il est faux que nous ne cherchions pas à subir l'éducation nécessaire, mais il nous est impossible de travailler à notre propre culture tant que le milieu hostile où nous vivons n'est pas changé lui-même.

Ceci est un sophisme d'autant plus redoutable qu'il contient une partie de vérité..., mais si peu! Ne cherchons pas de raisonnements, interrogeons l'expérience : ces changements de milieu se sont réalisés pour des individus, pour des collectivités même, à certains endroits, à certains moments. A-t-on vu que les bénéficiaires aient d'eux-mêmes commencé à réaliser en eux l'*intégralité humaine?*

Un exemple : on a répandu des larmes et du sang à profusion pour arriver à l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. Du jour au lendemain, il y eut une classe d'hommes qui se trouva en possession de la liberté... Eh bien, se sont-ils

Digitized by Google

élevés eux-mêmes relativement à leur condition antérieure? Sont-ils maintenant au même niveau que leurs frères blancs de la plus basse classe? En aucune mesure. Cela ne vient pas sans doute de leur imperfectibilité, mais de leur hérédité d'esclave qui pèse encore sur leur race. La loi les a libérés d'un coup, leur a donné un milieu excellent, mais leur âme mettra encore longtemps à égaler celle de l'homme libre.

En d'autres temps, l'humanité a pu faire un pas en avant prodigieux sans pour cela traverser aucun bouleversement social. Le christianisme qui s'est implanté dans l'ancien monde, avant l'envahissement des barbares, a fait cela. Le progrès incontestable, qui se produisit alors, fut amené par une « conversion » dramatique de chaque âme et non par une influence extérieure ou un changement matériel dans les conditions d'existence.

Nous dirons donc aux mécontents : commencez par être convaincus, chacun de vous pour soi-même, que vous avez besoin d'une éducation personnelle et que rien d'extérieur à vous, aucune loi, aucun bouleversement social, aucune métamorphose de la société, ne peut vous donner la vraie et sincère soif intérieure de perfection physique, intellectuelle et morale. Rien, ni personne, ne vous rendra meilleur sinon vous-même. Et pour commencer, rien, ni personne, ne vous convaincra de cette vérité tragique sinon vous même.

La suite de ces réflexions sera-t-elle donc inutile et d'une portée chimérique puisqu'aucun facteur étranger ne saurait faire œuvre éducative dans le peuple? Nous pensons qu'il y a sans doute quelque fissure à cette logique. Et d'abord, l'éducation infantile pourrait amener à la vie adulte un peuple mieux disposé, mais sur la foule elle-même, il y a peut-être quelques moyens d'actions que nous nous proposons d'étudier.

*
* *

Si la possession de l'idéal, indispensable à une démocratie

Digitized by Google

progressive, ne s'achète donc à aucun prix, comment s'acquiert-il?

Une condition préliminaire et essentielle est qu'il soit fixe et commune à tous les membres de la démocratie. Il n'est pas suffisant qu'un peuple aspire confusément à un état meilleur; il est nécessaire qu'il en précise les détails, qu'il en dessine les contours, qu'il *voie* devant lui cet idéal vivant, qu'il le connaisse, qu'il l'aime et le glorifie. Il faut qu'en tout cerveau chaque pensée, chaque volition, chaque effort contienne comme un reflet de cet idéal toujours présent, toujours actif, véritable esprit divin du monde moderne se mouvant au-dessus des masses chaotiques et informes où grouillent les passions les plus troubles des enfants des hommes.

Il y a là une sorte de cristallisation qui s'accomplit par un procédé de psychologie des foules encore bien peu étudié. Tout Anglais a devant lui l'image de l'Anglais idéal, fier, apte au négoce, vigoureux, conquérant, tout de sang-froid... et il s'embarque dans la vie, pénétré de cette idée qu'il lui faut devenir tel... Il y parvient souvent parce qu'il aime ce type créé par sa race, fait de son sang, de sa chair, de son âme...

Il faut très expressément remarquer que ces « types », sortes de *patrons* (1) des peuples, ne sont activement suivis que dans la mesure où ils sont *aimés*.

Ah, ce sont de grandes choses celles qu'inspirèrent les vies légendaires des héros et des saints! Sorties toutes vives des plus pures aspirations des peuples, elles suscitèrent d'innombrables dévouements et de généreux sacrifices parmi les cœurs simples qui croyaient.

C'est ce qui manque aux générations modernes, cette facilité d'enthousiasme et d'élan vers la foi, la foi en une

(1) Et ici ce mot de *patron* n'ajoute-t-il pas au sens de haut protecteur celui de *modèle?*

Digitized by Google

image sainte, en un héros glorieux et pur, en un Être grand et beau... Mais, hélas! les plus beaux contes passent et les plus radieux exemples s'envolent sans que les pèlerins de l'idéal s'assemblent jamais pour les glorifier et les suivre.

On imite que ce qu'on aime. Les enfants ont une propension naturelle à imiter la voix, la démarche, les tics mêmes des grandes personnes qui ont exercé sur eux un ascendant quelconque.

Souhaitons donc au peuple-enfant de connaître et de respecter assez les vertus qu'il désire pour les personnifier en un idéal fort et vivant. Faites-vous, leur dirais-je, faites-vous une haute idée de l'homme que vous devez être. Croyez en lui. Déterminez-vous sans relâche conformément à ce qu'il aimerait, à ce qu'il voudrait de vous. Cherchez sans cesse à faire briller en ses yeux la flamme de joie causée par votre affection, par votre soumission. De tout temps l'homme fit ses dieux à sa propre ressemblance. Ne continuez pas. Mais faites-vous un dieu nouveau qui ne soit vous-même qu'en ce que vous avez de meilleur en puissance, en germe. Imaginez le surhomme de demain, rêvez-le toujours meilleur que vous, plus fort et plus intelligent... et efforcez-vous de vous modeler vous-même à la ressemblance de cette divinité faite de vos plus purs espoirs et de vos plus beaux élans.

Mais il ne suffit pas sans doute de dire *faites, agissez ainsi, visez à cela...* On nous demandera d'énoncer le *comment* faire, le comment agir...

Tout est perpétuel recommencement et nous croyons profondément que les bonnes semences d'une éducation efficace — recherchée et non subie — ne germeront qu'en des âmes ouvertes, convenablement remuées et préparées par les propagateurs de l'idée.

Il s'agit ici du drame intérieur, crise tragique et poignante, au cours de laquelle chaque âme doit « se convertir » à la foi nouvelle, je veux dire à l'idéal vivant. La con-

Digitized by Google

version religieuse n'était pas autre chose et c'était un bouleversement de la conscience, une angoisse étreignante, une affreuse haine du mal, un immense désir de pardon et de paix. La première condition psychologique était de se juger pécheur et de n'avoir recours qu'au Sauveur. Ici aussi, dans la conversion que nous prêchons il faut que chaque âme se reconnaisse imparfaite et n'ait d'espoir qu'en la course à la perfection, et cela non d'une manière superficielle et vague, mais avec douleur et contrition d'esprit; il faut qu'elle pleure sur elle-même et sur ses fautes, et ne travaille plus qu'en vue de son salut, c'est-à-dire en vue de son avènement à l'humanité intégrale. La conversion religieuse se produisait par un contact subit de l'âme pécheresse avec la personnalité adorable du Crucifié. La conversion morale que nous prêchons doit de même se produire par un contact douloureux de l'âme vile et désorientée avec l'idéal.

Il s'agit ensuite de la *discipline* indispensable à tout être vivant qui poursuit un but quelconque. La chatte soumet son petit à une discipline pour lui apprendre la chasse et la guerre. Et parmi les hommes, les plus sages, les plus graves, les plus savants, les meilleurs et les génies eux-mêmes se sont soumis à la discipline volontaire que leur expérience leur suggérait comme la plus capable de développer en eux les qualités rares et subtiles qu'ils ne possédaient qu'en germe.

Le peuple-enfant en qui on veut reconnaître aujourd'hui toutes les qualités, vertus, forces et clartés autrefois réparties sur de rares et privilégiées têtes, échappera-t-il à cette loi commune, et, pour s'élever jusqu'à l'emploi raisonné de ses qualités et de son génie, n'aurait-il pas besoin d'une discipline sévère et stricte?

Si fait. Et je ne pense pas que personne ne veuille m'objecter que cette discipline est subie, que les douleurs, le servage, les humiliations auxquels le peuple fut autrefois soumis lui tiennent lieu de la règle d'airain sans laquelle il n'y a

Digitized by Google

que des progrès chimériques pour tout être vivant. Certes, des souffrances passées sont une bonne préparation à l'amélioration morale et intellectuelle, mais elles n'en constituent pas toujours la cause ni n'en apportent forcément les matériaux.

Un long assujettissement à des conditions douloureuses de vie n'implique pas à coup sûr un développement correspondant. Il est telle douleur qui révolte ou qui abêtit, il est telle humiliation qui avilit.

Musset a dit :

> L'homme est un apprenti, la souffrance est son maître,
> Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Pris au sens absolu, c'est positivement faux pour un peuple comme pour un individu. Voyez la Pologne. Pour un individu comme pour une collectivité, la souffrance toute seule n'élève pas fatalement, elle est peut-être bonne comme aiguillon, elle peut être utile, mais à condition d'en sortir, et elle ne sera jamais qu'une maîtresse de décrépitude si elle n'est pas dirigée, dosée et peu à peu abolie par l'effort discipliné et victorieux de l'homme.

C'est toujours en définitive au travail personnel et continu qu'il faut revenir. Il est malsain et faux de rêver une humanité oisive. Ce serait sa mort. Les physiologistes le répètent à l'envi : le travail mesuré de chaque organe est la seule panacée qui soit capable de maintenir ces organes en équilibre, santé, force et vie. Ajoutons que le progrès même de nos corps s'accomplit et se conserve par la juste discipline à laquelle nous saurons librement soumettre chaque rouage de l'organisme humain.

(*A suivre.*) MICHEL ÉPUY.

Digitized by Google

LE SIÈCLE DE RUBENS

ET L'EXPOSITION D'ART ANCIEN [1]

II

LES COLLABORATEURS ET LES ÉLÈVES DE RUBENS.

La plupart des principaux collaborateurs de Rubens : Quellin, Schut, Van Hoecke, Van Diepenbeeck, Van Thulden, Zeghers, Wouters, ne sont représentés à l'exposition du Cinquantenaire que par des ouvrages sans relief. De Craeyer, par contre, y figure avec une grande composition, peut-être son œuvre capitale : le *Mariage de sainte Catherine*, provenant de l'église de cette sainte, à Bruxelles.

Juste d'Egmont, né à Leyde, est une des personnalités les plus intéressantes qui gravitèrent autour du chef de l'école. En 1629, il alla s'établir, à Paris, où il travailla avec Simon Vouet, devint peintre de Louis XIII et exécuta, dit Jal, de nombreux portraits pour la cour. C'est de cette époque, sans doute, que date la très belle effigie de Marie de Médicis, que lui attribue la musée de Schleissheim. En 1648, on trouve son nom parmi ceux des douze fondateurs de l'Académie royale de France. Sa présence est signa-

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* de juillet 1910.

Digitized by Google

lée de nouveau, aux Pays-Bas, à partir de l'année suivante : en 1649, il fait, à Bruxelles, le portrait du gouverneur général, l'archiduc Léopold-Guillaume (musée de Vienne) ; en 1654, à Anvers, celui de la reine Christine et, en 1655, à Bruxelles, d'après la même princesse, deux autres peintures qui appartiennent à M. Ohrman et à M^me^ Barkman, à Stockholm. C'est de Bruxelles encore que proviennent deux portraits du Grand Condé, conservés, l'un, au château de Chantilly, l'autre, au palais du duc d'Albe, à Madrid. En 1656, il est réétabli, à Anvers, où il travaille activement pour les tapissiers, ainsi que nous l'a appris M. F. Donnet, et où il peint, en 1663, le beau groupe des *Enfants Goubau dans un jardin*, réputé comme l'un de ses meilleurs ouvrages. Les organisateurs de l'exposition n'ont pu en obtenir le prêt de son propriétaire, M. le chevalier Borrekens, à Anvers. Heureusement, M. le comte Pierre de Waziers a été assez obligeant pour combler cette regrettable lacune, en envoyant très galamment, de Paris, le joli petit modèle qu'il en possède. Juste d'Egmont est une personnalité qui mériterait une enquête spéciale. Il doit y avoir, de par les musées et collections privées, quelques faux Rubens et quelques Van Dyck qui lui appartiennent.

Gérard Douffet de Liége, qui passa par l'atelier de Rubens, est un autre oublié, connu par quelques assez médiocres tableaux d'églises, mais aussi par quatre curieux portraits conservés à la pinacothèque de Munich. Où sont les autres? Cachés bien sûr, eux aussi, sous les noms de Rubens ou de Van Dyck. Il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'il s'en trouvât parmi les nombreux portraits exposés à Bruxelles. Un spécimen bien authentique eut été très utile à montrer. Il en existe, à Liége, dans plusieurs collections privées, notamment, le portrait du bourgmestre Laruelle et celui de Bertholet Flémalle, qui fut élève de Douffet.

Digitized by Google

Josse Suttermans d'Anvers, peintre de la cour des Médicis, à Florence, n'est également à l'exposition que pour mémoire, avec le portrait d'un *Prince de la maison de Savoie*, appartenant à M. Kleinberger; il représente, pensons-nous, Ferdinand II de Toscane. C'était une occasion de faire connaître en Belgique, par une série d'effigies historiques, un portraitiste de talent, qui a peint, entre autres, deux portraits célèbres : celui de Galilée, au musée des Offices, et celui d'un prince de Danemark, au palais Pitti. On en rencontre dans presque toutes les galeries publiques et privées de l'Italie centrale. Chez le comte Corsini, à Florence, nous en avons compté dix-huit. Van Dyck donna à Suttermans une place dans son *Iconographie*.

Combien peu connaissent l'existence d'un artiste du nom de Mathieu Van Nègre (ou Van Negere), qui peignit, dans le premier quart du XVII^e^ siècle, de grands tableaux religieux, dans la manière rubénienne accentuée. Si l'on interroge les registres des anciennes corporations, son nom y est inconnu. Quant à son talent, un seul document nous permet de l'apprécier. C'est un grand triptyque placé sur un des autels de la cathédrale de Tournai, consacré à l'*Histoire de la Vierge* et signé MATHIEU VAN NEGRE, FECIT 1623. Qui est ce Van Nègre? Dans quel atelier s'est-il formé? Où peignit-il? Que sont devenues ses peintures? Toutes ces questions demeurent jusqu'ici sans réponse. C'était un curieux problème à signaler aux chercheurs. Nous nous attendions à voir le rétable de Van Negere à « l'Exposition du XVII^e^ siècle ». Il est de grand format, mais il y eut été moins encombrant que le *Couronnement de la Vierge* de Corneille Schut, qui, sous le rapport des dimensions, est une des œuvres imposantes de l'exposition, car elle mesure cinq mètres de hauteur.

Par contre, on trouve dans la chapelle deux spécimens excellemment authentiqués par une belle signature et une

Digitized by Google

date, d'un peintre dont on cite souvent le nom, mais qu'on connaît fort peu, un romaniste qui fréquenta l'atelier de Rubens : David Teniers le vieux. On dit généralement qu'il initia son fils dans le genre familier que celui-ci illustra. C'est, croyons-nous, une erreur que dénoncent ses œuvres authentiques, qui sont toutes des sujets religieux de grandes dimensions, à l'imitation de Rubens, dont Teniers le vieux fut, du reste, l'élève. Les deux volets prêtés à l'exposition par l'église Notre-Dame de Termonde mesurent $2^{m}57$ de hauteur; ils portent pour inscription « 1617. DAVID TENIERS INVENTOR FECIT ». La même église possède de lui une seconde peinture d'autel, représentant la *Transfiguration*, également signée et datée 1615. A l'église Saint-Paul, à Anvers, il a deux tableaux, *Jésus au Mont des Oliviers* et les *Sept œuvres de miséricorde*, toujours de grand format. Il ne nous paraît pas douteux que les paysanneries attribuées dans quelques galeries à David le vieux, sont de David le jeune.

Dans la même chapelle où sont exposés les volets du vieux Teniers, se voient deux peintures consacrées à l'*Histoire de Joachim et d'Élisabeth*, par Théodore Van Loon, et provenant d'une série de sept tableaux qui décorent l'église de Montaigu, lieu de pèlerinage réputé à l'époque des archiducs.

Cet artiste appartient à l'école bruxelloise qui, vers le milieu du siècle, mit en ligne de Craeyer, de Vadder, Snayers, Sallaert, David Teniers, van Arthois, van Tilborch, Meert et Duchatel. Il n'a joué assurément qu'un rôle modeste, mais en face du groupe compact des maîtres anversois sans personnalité de la suite de Rubens, il a droit à une mention, car il réussit à se faire un métier spécial, inventa des types et des attitudes, imagina une interprétation nouvelle pour les sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'il traita. Van Dyck a peint son portrait, que Van den Enden grava.

Digitized by Google

Antoine VAN DYCK.

On tombe pour le XVII^e^ siècle flamand dans le même travers que pour le XV^e^ en monopolisant au profit de deux maîtres seulement, la plupart des beaux portraits sans signature et sans état civil de cette époque. Au XV^e^ siècle, ce furent Van Eyck et Memling qui tirèrent à eux toute la couverture; au XVII^e^ siècle, il n'y en a que pour Rubens et Van Dyck. Cependant, nous connaissons, à Anvers et à Bruxelles, de 1610 à 1640, pas mal d'artistes capables de peindre un bon portrait. Faute d'une documentation, leurs productions de choix vont grossir le contingent des productions discutées des deux chefs de l'école. C'est étonnant ce qu'il y a d'ouvrages de cette catégorie, à l'exposition du Cinquantenaire. Dans la seule salle où trône le *Saint-Martin* de Saventhem et qui est réservée à une cinquantaine d'ouvrages attribués à Van Dyck, nous ne nous avançons guère en disant que nous y avons compté des peintures d'au moins dix ou douze pinceaux différents. Il serait aussi instructif que suggestif d'essayer de grouper les portraits catalogués Van Dyck à l'exposition, sous l'une des huit rubriques suivantes :

1° Portraits authentiques signés ou documentés;
2° Portraits certains mais non documentés;
3° Portraits dont l'authenticité est discutée;
4° Portraits provenant de l'atelier;
5° Copies de portraits connus;
6° Copies de portraits disparus;
7° Imitations;
8° Portraits attribués sans fondement et dont l'attribution doit être rejetée.

Parmi les soixante-dix portraits de Van Dyck catalogués, combien prendraient place sous les deux premières rubriques? Une dizaine?

Digitized by Google

Il était permis d'espérer pour Van Dyck une brillante représentation, le maître ayant laissé une œuvre imposante. A Windsor, à Munich, à Londres, au Louvre, à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à Cassel, à Berlin, au Wallace Museum, c'est un éblouissement qu'on ressent, devant trente, vingt, dix nobles effigies alignées sous son nom. Dans les collections privées d'Angleterre, on rencontre également de lui des portraits hors ligne. Par contre, combien est pauvre son pays natal. Au musée de l'État, à Bruxelles, comme au musée communal d'Anvers, il est le maître flamand le plus incomplètement représenté. L'exposition organisée, à Anvers, en 1899, fut elle-même insuffisante pour sa glorification. Celle de cette année est plus pâle encore. Ce n'est pas qu'elle ne renfermât quelques beaux spécimens, mais après toutes les participations annoncées, il était permis d'espérer mieux.

La carrière de Van Dyck compte trente-deux années s'étendant de 1609, année de son entrée en apprentissage, à 1641, année de son décès, et qui peuvent se diviser en quatre périodes bien distinctes :

La *première période anversoise* (1609-1621), celle des débuts jusqu'à son départ pour l'Italie, est, au point de vue de sa production, la moins précisée.

Le débutant n'est qu'un enfant de dix ans lorsqu'il entre dans l'atelier de Van Balen. Un très curieux document daté de cette période de la prime jeunesse de l'artiste figure à l'exposition. C'est un portrait de vieillard portant l'inscription : ÆTATIS SVE 70. ANNO 1613. AVD. F. ÆTATIS 14, c'est-à-dire : *Agé de 70 ans. 1613.* AVD. *Fait à l'âge de 14 ans.* L'œuvre provient de la collection de M. Cain et est actuellement en la possession de M. Kleinberger, qui l'a obligeamment prêtée. Les initiales, accolées, sont celles d'Antoine Van Dyck. On les retrouve, enlacées, sur le *Silène ivre* du musée de Dresde. Le métier est tellement étonnant,

Digitized by Google

surtout dans l'exécution de la collerette, qu'on comprend l'hésitation de quelques critiques à y voir la peinture d'un enfant de quatorze ans, apprenti d'Henri Van Balen. Mais en plus des initiales, l'attribution est soutenue par la fin de l'inscription : *Fait, en 1613, à l'âge de quatorze ans.*

Les documents nous apprennent que le jeune prodige prit, en 1614, un aide. Quatre ans plus tard, il acquiert la maîtrise, à Saint-Luc, et peint son propre portrait portant une inscription ; ce serait celui que Pontius grava et qui est reproduit dans le *Gulden Cabinet* de de Bie. En 1620, Rubens le prend comme collaborateur et il exécute avec celui-ci, chez lequel il habite, trente-neuf compositions pour l'église des jésuites. Le 17 juillet de cette année, on écrit de lui au comte d'Arundel, que « ses ouvrages sont déjà presque aussi appréciés que ceux de son maître ». Vers cette époque, il fit un premier voyage, à Londres, et entra en rapports avec la cour de Jacques I^er^. Finalement, il s'embarque pour Gênes, où il arrive, suivant les uns, au mois de novembre 1621, d'après les autres, seulement en 1622.

Que sont devenus les autres portraits qu'il peignit de 1613 à 1621 ? Le D^r^ Bode, avec cette clairvoyance si pénétrante et si raffinée qui fait de lui le plus autorisé des experts d'art, en signale un grand nombre. Le magnifique groupe de famille prêté par le musée impérial de Saint-Pétersbourg appartiendrait-il à cette période ? Le talent de cet adolescent était-il donc développé au point de produire, avant d'avoir atteint sa majorité, une œuvre aussi accomplie, sous tous les rapports ? Si celle-ci est réellement de son pinceau, elle dénoterait, comme on l'a dit, de la part du jeune aide de Rubens, une bien singulière et bien vive influence, non du maître, mais — chose singulière — de Corneille De Vos.

Quoi qu'il en soit, ce qui est indiscutable, c'est qu'on se trouve en présence d'un adolescent merveilleusement doué, dont la précocité tient du prodige. On en a encore d'indiscu-

Digitized by Google

tables preuves dans le *Saint-Martin*, de Saventhem, exécuté immédiatement avant son départ d'Anvers et qui figure à l'exposition, et dans le portrait qu'il fit de François Duquesnoy, peint, à Rome, en 1622, acquis par Léopold Ier, en 1833, et vendu par Léopold II, au musée de Bruxelles, l'année dernière.

De la *période italienne*, qui s'étend de 1622 à 1626-27 et qui est tellement active et si riche qu'à elle seule elle eut suffi à la gloire du jeune maître, quatre œuvres seulement figurent à l'exposition : le groupe des frères De Wael, au musée du Capitole, à Rome; le portrait en pied de la marquise Spinola et de son enfant, à M. Pierpont Morgan; celui d'une dame, à M. James Simon, à Berlin; celui d'un seigneur à cheval, à M. Agnew, dans la formule de ceux dont les galeries gênoises nous montrent des spécimens de choix.

La *deuxième période flamande* qui comprend les années 1627 à 1632, est la mieux représentée. D'abord, par un portrait en pied, original ou réplique d'atelier : celui de Jacques Vander Borcht, bourgmestre d'Anvers, au Rycksmuseum d'Amsterdam; puis, par un admirable *Vieux Couple*, d'exécution et d'aspect très rubéniens, au musée de Buda-Pest. Le groupe d'un seigneur avec son fils, au marquis de la Boëssière, contesté par quelques érudits, est, quoi qu'il en soit, de belle qualité. A signaler aussi l'un des nombreux exemplaires — provenant du musée de Vienne — du portrait de l'archiduchesse Isabelle, en vêtements de clarisse.

Van Dyck signa rarement ses tableaux. Il a fait exception et a été abondant en informations, lorsqu'il peignit les portraits de Pierre Stevens, d'Anvers, et de sa femme, Anna Wake. Ces effigies qui appartiennent au Mauritshuis sont signées, celle du mari : *Æt. suæ 37. 1627. Antº van Dyck fecit*, celle de la femme : *Æt. suæ 22, An 1628. Antº van Dyck fecit.* Ils constituent, dès lors, les meilleurs prototypes possibles de la manière et de la technique du jeune maître,

Digitized by Google

au moment même de son retour d'Italie. Deux autres excellents portraits sont : celui de Jean Wildens, le paysagiste, buste de tout premier ordre, le plus remarquable peut-être de tous ceux réunis au Cinquantenaire, appartenant au musée impérial de Vienne, et celui du jésuite della Faille, cosmographe du Conseil des Indes, demeuré chez un des descendants de sa famille, le comte Georges della Faille, à Anvers.

Quant à la *période anglaise* (1632-1641), qui compte dans les seuls musées et galeries privées de la Grande-Bretagne environ trois cents spécimens, parmi lesquels tant de chefs-d'œuvres, elle ne se révèle ici que par trois portraits en pied, qui ne sont, ni l'un ni l'autre, de premier rang : Guillaume de Nassau et sa fiancée, au Ryksmuseum; la comtesse de Clanbrasil, en robe de soie bleu clair, au duc de Denbigh; le comte de Warwick, en armure, à M. Pierpont Morgan. Ce dernier portrait est une réplique ou une ancienne copie de l'original qui est toujours à Warwick-Castle.

La critique, qui décidément est sans respect pour les attributions des vieux catalogues, hésite devant le troisième portrait et a même, dans ces derniers temps, mis en doute l'attribution à Van Dyck du charmant groupe du Ryksmuseum d'Amsterdam, représentant Guillaume de Nassau et sa fiancée, Mary Stuart, fille du roi Charles Ier.

Les enfants — de vrais enfants, car ils n'avaient que dix et quinze ans — se fiancèrent au début de 1641 et se marièrent au mois de mai. En cette année Van Dyck, déjà souffrant, se rendit à La Haye, ainsi que l'a établi M. Henri Hymans. Il y aurait fait ce portrait double, qui, dès lors, serait une de ses dernières peintures, car l'artiste trépassa le 9 décembre de la même année.

La peinture est d'un coloris si peu sonore et d'une exécution si froide, que l'attribution à Van Dyck a paru suspecte. Cependant l'aisance des attitudes, la distinction corporelle, l'expression des regards, les ajustements si élégants

Digitized by Google

et si bien portés, tout a la marque personnelle de l'artiste. Parmi les nombreux peintres que sa manière anglaise a troublés et subjugués, y en aurait-il eu un qui l'eût égalé de si près? C'est difficile à admettre. Toutefois nous rappellerons que le magnifique portrait de Charles I^er^ que possède le musée de Dresde et qui a longtemps, lui aussi, passé pour un chef-d'œuvre de Van Dyck, n'est qu'une copie de sir Peter Lely, faite, ainsi que l'établit un document authentique, d'après l'œuvre originale, détruite lors de l'incendie du palais de White Hall, en 1697. Le portrait des fiancés royaux, peint par Van Dyck, à La Haye, en 1641, à la demande de la cour de Londres, aurait-il péri dans le même sinistre et l'exemplaire du musée d'Amsterdam, fait pour la cour de La Haye, ne serait-il, comme le portrait de Dresde, qu'une copie de Lely?

Il y a aussi André Hanneman qui travailla à Londres où, durant treize années, il subit profondément l'influence de Van Dyck, lui empruntant ses élégances et ses attitudes, la formule de ses mains, sans atteindre toutefois à la chaleur de son coloris. En 1637, il était de retour à La Haye, sa ville natale, où il devint à la mode et travailla pour la cour. Chacun connaît de lui, au Mauritshuis, les cinq portraits en médaillons, représentant la famille de Constantin Huygens, secrétaire du prince d'Orange, daté de 1640 et qui, jusqu'en 1882, passèrent pour avoir été peints par Van Dyck. Or, il y a à l'Ermitage, toujours sous le nom de celui-ci, un second portrait de Guillaume de Nassau, âgé de douze à quatorze ans, peint, par conséquent, deux ou trois ans avant ses fiançailles, et qu'on considère, depuis peu, comme dû au pinceau de Hanneman.

En résumé, la participation de Van Dyck à l'exposition rétrospective est trop réduite et surtout trop mélangée. Le contingent des portraits des deux périodes anversoises présente seul quelque importance. Les deux autres ne comptent chacune que de trop rares spécimens et encore sont-ils de valeur

Digitized by Google

secondaire. C'est absolument insuffisant pour donner une idée, même vague et lointaine, du génie du maître.

LES CONTINUATEURS DE VAN DYCK.

Rien n'est plus difficile que de se retrouver dans l'innombrable collection de portraits non signés, exécutés par les peintres de tous pays que Van Dyck influença. L'exposition nous fournit l'occasion de dire quelques mots de certains d'entre eux.

Parmi les élèves que le maître forma, en Angleterre, figure William Dobson, né à Londres, en 1610, et qui succéda à Van Dyck dans la charge de peintre du roi, en 1641. Il accompagna Charles I^er^ à Oxford et y fit son portrait. Il nous a laissé sa propre effigie et celle de sa femme, en un beau groupe qu'on peut voir au château d'Hampton-Court. Il y en a plusieurs répliques, dit M. Law, notamment à Oxford. L'intéressante figure d'élégante allure et de jolie exécution, cataloguée sous le nom de Van Dyck, à l'exposition et qui n'est que la répétition du portrait de Dobson, à Hampton-Court, est une seconde réplique, dont la figure de femme a été supprimée, à la suite d'un accident. Ce portrait a paru en vente publique, à Bruxelles, il y a quelques années. L'élève y serre le maître de près. La « National Portrait Gallery » possède un troisième portrait de l'artiste par lui-même.

Pierre Franchoys de Malines (1606-1653) est connu par quelques peintures signées, notamment par un buste intitulé : *Rubis sur l'ongle*, daté de 1639, au musée de Bruxelles. Dans quelques-uns de ses portraits, il continue Van Dyck par l'intimité de vie et les attitudes dégagées qu'il réussit parfois à donner à ses modèles. Le musée de Berlin a de lui un buste d'homme qui provient de la collection Thiem; il n'est pas signé, mais l'attribution du D^r^ Bode mérite la plus grande

Digitized by Google

faveur. De son côté, le musée de Dresde (n° 1049) possède de l'artiste un petit prototype accompli qui, malgré sa belle signature : *P. Francoys Pinxit*, fut longtemps catalogué sous le nom de Van Dyck. Il représente un seigneur en armure tenant en main un pistolet. Le musée de Bruxelles a acquis récemment le portrait d'un peintre de marines qu'on croit être Bonaventure Peeters. Il est attribué à Pierre Franchoys. Il pourrait être aussi bien de son frère Lucas (1616-1681) que de Bie signale comme ayant été également un portraitiste de talent; et le portrait de Pierre par Lucas, que grava Waumans, ne dément nullement cette appréciation. Le problème demeure obscur. Quoi qu'il en soit, il existe toute une série de portraits flamands figurant sous le nom de « Van Dyck (?) » ou d'« École de Van Dyck » et qui présentent avec les documents authentiques peints ou gravés de l'un ou de l'autre des Franchoys, de grandes analogies. Nous citerons : un portrait, à Darmstadt (n° 328), un à Francfort (n° 143), un à Brunswick (n° 127). Le musée de Cologne prête les effigies de deux jeunes hommes représentés sur fond de paysage avec soleil couchant, comme dans le petit portrait de Dresde, et qui sont certainement soit de Pierre, soit de Lucas. Certains d'entre ces portraits ne sont pas faits pour trop compromettre le maître.

On n'en peut dire autant du groupe de famille acquis, en 1894, par le gouvernement belge, pour le musée de l'État, à M. le comte de Ribeaucourt. Il avait été attribué à Van Dyck par Mensaert et l'on crut Mensaert sur parole. Il en coûta, hélas! L'attribution ne fut admise par aucun critique autorisé, mais le nom glorieux de Van Dyck n'en demeura pas moins sur le cadre du tableau. Dans notre catalogue du musée de Bruxelles, nous n'hésitâmes pas, dès la première édition, à classer l'œuvre parmi les anonymes, sous la dénomination de : « le Maître de Ribeaucourt ». A l'exposition, la médiocrité de la peinture éclata à un tel point,

Digitized by Google

que les organisateurs ne tardèrent pas à exiler la *Famille de Ribeaucourt*, qui reprit sa place au musée. Le groupe a-t-il été peint par le troisième David Teniers, comme on l'a cru un moment? Nous ne le croyons pas; ce David appartient à la deuxième moitié du siècle, tandis que l'auteur du groupe de Ribeaucourt est de la première. Le musée de Lierre a prêté un autre groupe représentant David III, sa femme et leurs filles et authentiqué par un document. Malheureusement, comme tant d'autres tableaux de ce petit dépôt, la peinture a été ruinée par le restaurateur. L'exposition montre du peintre une seconde œuvre authentique, le buste de M^me^ David Teniers III, conservé chez l'une de ses descendantes, à Termonde.

Si parmi les œuvres attribuées à Van Dyck, il s'est glissé un portrait anglais, on y trouvera aussi, en y regardant d'un peu près, un portrait hollandais — le n° 95. Le catalogue le désigne comme étant l'effigie de Frans Hals. Seulement la physionomie du maître de Harlem est connue; on l'aperçoit notamment, à l'arrière-plan du groupe des *Officiers des archers de Saint-Georges*, peint en 1639, au Musée de Harlem. Les deux physionomies n'ont guère d'analogie. Nous tenons ce portrait pour celui d'un artiste hollandais, représentant sans doute le peintre lui-même, qui reste à identifier.

Jacques JORDAENS.

Il était à prévoir qu'on ne parviendrait pas à donner une idée, même éloignée, de la puissance de Jordaens. Déjà l'exposition de son œuvre tentée, à Anvers, il y a cinq ans, demeura en dessous de ce qu'on en attendait. Et cependant, elle avait réuni cent vingt-deux numéros, parmi lesquels deux pages magistrales : l'*Abondance* du musée de Bruxelles, et le portrait double, en pied, appartenant au duc de Devon-

Digitized by Google

shire. Jordaens est un artiste inégal. A côté de peintures qui, sous le rapport de la force du coloris, rivalisent presque avec celles du chef de l'école, il nous a laissé une série, trop considérable, de tableaux vulgaires, hâtivement brossés. Ses œuvres principales appartenant presque toutes à des galeries publiques qui ne consentent guère à s'en dessaisir, il arrive nécessairement que, lorsqu'on veut réunir un certain nombre de spécimens de son talent, on doit se contenter d'un deuxième, voire d'un troisième choix et, finalement, on compromet le maître plutôt qu'on ne le glorifie. C'est ce qui était arrivé déjà, à Anvers, en 1905. C'est ce qui se répète cette année, à Bruxelles.

L'Adoration des Mages, de l'église de Dixmude, est la page capitale du contingent. Elle est à la fois farouche et gracieuse et très personnelle au maître. Elle date de 1641 et prouve que Balthazar Gerbier, chargé d'affaires du roi d'Angleterre, à Bruxelles, avait raison lorsqu'il écrivit, à Londres, le 2 juin 1640 : « M. Pierre Rubens est mort il y a trois jours de sorte que M. Jordaens devient ici le premier peintre. » Le tableau d'autel de l'église de Dixmude constitue, avec le *Saint-Martin* du musée de Bruxelles, daté de 1630, et le *Jésus parmi les docteurs*, du musée de Mayence, daté de 1663, la trilogie des plus beaux tableaux religieux du maître de l'*Abondance*.

Un des résultats les plus utiles des expositions rétrospectives du genre de celle du Cinquantenaire est de faire sortir de l'oubli ou de l'ombre, de galeries peu accessibles ou de musées lointains, des ouvrages précieux ou curieux, inconnus ou peu connus. On peut voir à l'exposition deux spécimens de Jordaens, qui appartiennent à cette catégorie. D'abord, l'*Allégorie de la paix de Westphalie*, signée en 1648, à Munster, et qui mit fin à la guerre de Trente ans. Bien peu la connaissaient car elle appartient au petit musée de l'État, à Christiania ; elle est signée « J. Jor Fec » et datée

Digitized by Google

1654. Le second est un portrait de la belle Catherine Van Noort, la femme du peintre, qui, dans la collection du comte Darnley, est intitulée : la *Fille au perroquet*. Par sa douceur caressée, c'est un morceau à part dans l'œuvre de l'artiste.

Rectifions une erreur du catalogue qui donne comme étant le portrait du vieux Van Noort, le personnage représenté dans le n° 228, dont il y a une réplique au musée de l'Ermitage et dont le pendant, un portrait de dame, est au musée de Bruxelles. La physionomie de patriarche de Van Noort est bien connue : elle figure dans tous les *Roi boit*. (Voir les nos 225, 232 et 233.) Il est une preuve mathématique qui démontre, du reste, l'erreur : c'est l'inscription du portrait : Aº 1641 ÆTATIS 73. Si, en 1641, Jordaens avait peint son beau-père, il n'eut pas manqué d'inscrire : ÆTATIS 79. En effet, Van Noort naquit, en 1562. Le dessin à la sanguine de ces portraits est au Louvre. On ne connaît avec certitude de ce Van Noort, qui fut à la fois le maître de Rubens et celui de Jordaens, aucune œuvre. A l'église Saint-Jacques — qui prête le tableau à l'exposition — on lui attribue un *Tribut de Pierre*. Cette peinture ne serait-elle pas plutôt un Jordaens des débuts de sa carrière?

A propos du sujet familier, grand format, le *Roi boit!* dont Jordaens s'est complu à répéter en variante les exemplaires, disons que sur les douze qui sont connus, six sont actuellement à Bruxelles : deux au musée, un chez le duc d'Arenberg et trois à l'exposition, celles du musée de Valenciennes, de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg et de M. Fr. Empain. Les six autres sont aux musées de Cassel, Brunswick, Vienne, Lille, du Louvre et chez le duc de Devonshire.

(*A continuer.*) A.-J. WAUTERS.

Digitized by Google

ONONO-MAHE

CHAPITRE PREMIER.

LA ROBE VERTE.

« ... Les cerisiers neigent, les cerisiers neigent — et le ciel de midi met son masque d'or — Oh! viendras-tu bientôt? car je suis las d'attendre — en regardant la danse des moineaux — c'est le printemps bleu, les cerisiers neigent — les cerisiers neigent, Onono-Mahé. »

Quand il eût achevé ces paroles, il s'arrêta pour regarder un papillon, il consolida ses ongles d'ivoire, et releva ses manches qui traînaient...

« O viendras-tu bientôt? car je suis las d'attendre — les cerisiers neigent, — Onono-Mahé! »

C'est un jeune homme avec un koto rouge, assis par terre, dans son jardin, entre deux arrosoirs de laque, sous la neige des cerisiers...

C'est un jeune homme, au visage noble, sorti a peine du Guen-Boukou, qui chante sous la rosée tombante, dans la fraîche cendre du jour.

« Onono-Mahé! douce fleur de lune! — ne dois-tu pas venir juste ce soir? — plus belle que les choses de la terre — à travers les sentiers soyeux — légère comme les papillons jaunes — qui boivent le miel des nénuphars. — O mon cher

Digitized by Google

amour! tu es le regard de la lune — tu es la rosée des pousses de bambous! »

Le jeune homme s'arrêta encore, pour consolider ses ongles d'ivoire...

Il regarda un peu autour de lui. Ses lèvres étaient poudrées d'or...

Et sur un étroit balcon laqué, qui s'avançait sur le jardin rose, parut une femme en robe verte, et fort étrange, en vérité...

Elle sortait d'une maison voisine, d'une petite maison à toits pointus, et quoique ce soit une chose indiscrète, elle regardait dans le jardin...

Et elle regardait le jeune homme et ce n'était pas pour la première fois, mais il ne releva pas la tête, car il ne prenait pas garde à cela ...

La longue robe eut des soubresauts étranges, et elle pensait attirer le regard, et c'était une vieille femme qui s'appelait Mourakiya.

En réalité, elle était vieille, comme les petits arbres en pots...

Sa robe était couleur des scarabées, elle avait autant de rides qu'un ruisseau.

Mais son miroir était une chose flatteuse, qui ne disait jamais la vérité... et la longue robe avait des soubresauts étranges pour attirer le regard du chanteur...

« O viendras-tu bientôt? les cerisiers neigent ! — les cerisiers neigent, Onono-Mahé! — Oh! mon cher amour! tu es le regard de la lune — tu es la rosée des pousses de bambous ! »

La robe verte frémit toute entière comme une tige morte au vent du matin, car Onono-Mahé était belle, et elle aimait le jeune chanteur...

Et regardant cela comme un outrage, la vieille pinça ses lèvres si fortement, qu'elles semblèrent se retirer indignées, au fond de sa tête, quelque part...

Digitized by Google

Alors le chanteur leva les paupières, et il vit la vieille Mourakiya, et soudain, il éclata de rire, et ce fut comme le chant d'un oiseau...

« C'est le printemps bleu, les cerisiers neigent — les cerisiers neigent, Onono-Mahé !

... A ce moment là, du bout de la ville, Onono-Mahé, grande comme un iris, sautillait sur ses patins de laque, et culbutait le sable pourpré. .

Elle venait vers le jardin rose, avec ses aiguilles de cristal, sa robe en soie couleur de lune, ses yeux fantasques, et ses cils laqués...

C'était une petite chose étrange, marchant juste comme un oiseau, et là-bas dans le jardin rose, il y avait une voix qui l'appelait.

« O viendras-tu bientôt? les cerisiers neigent — les cerisiers neigent, Onono-Mahé ! »

CHAPITRE II.

LA GIBOULÉE.

A ce moment, du bout de la ville, Onono-Mahé venait vers le jardin...

C'était une âme toute petite, un visage luisant comme une feuille d'iris...

Et follement, elle agitait la tête avec de la rosée de musc...

« Tsutaya, le chanteur au koto rouge, Tsutaya m'attend dans son jardin... Il a deux arrosoirs de laque... Je suis pour son cœur la rosée des bambous... et il ne voit rien autre chose que moi, rien que moi seule sur la terre, et s'il n'en était pas ainsi, les kamis me l'auraient raconté... »

Onono-Mahé marche sur le sable, elle est grande comme son éventail, mais ses yeux sont fantasques, son sourire étrange...

Digitized by Google

Rien ne devrait lui résister... Les fleurs qui mouillent sa chevelure, en se penchant trop pour la voir, elle les pince entre ses ongles roses, et elle n'a pas peur de leur faire mal...

Elle s'irrite contre un papillon, qui juste effleurait sa ceinture, et l'aplatit d'un coup d'éventail entre deux feuilles de mûrier...

Elle mord les roseaux qui la chatouillent, elle arrache une patte aux grenouilles d'eau...

Elle n'est pas tous les jours si cruelle, mais c'est le printemps qui remue son cœur...

Oh! le doux printemps, messager de rêve, qui transporte une âme de fleur en fleur, et qui la fait frémir toute entière comme un chat qui joue avec un tison...

... Cependant là-bas, de son balcon frêle, la robe verte, était descendue à pas lents, et Mourakiya, branlante et courroucée rampait sur l'échelle du balcon.

De ses doigts tordus comme l'écorce, elle prenait un à un les barreaux, et elle chevrotait une menace contre le chanteur du jardin fleuri...

Descendue dans la maison basse, où elle vivait, seule avec son miroir, elle saisit cette chose flatteuse, et se regarda longuement...

« Quoi! dit-elle d'une voix usée, usée jusqu'à la trame des mots, le jeune homme de la maison voisine n'aurait point égard à ma beauté! à l'éclat de mes lèvres arquées, arquées comme les portes du ciel, et de mes paupières délicates, et de mes yeux couleur de lac!... Sans doute un charme le détourne, et ce charme ne m'est point inconnu... C'est Onono-Mahé, la folle aux cent aiguilles, (car elle en a bien cent dans les cheveux)... Il l'attend sous les pruniers roses, et il l'appelle sur son Koto, et il dédaigne ma puissance, et se rit de ma grande beauté!... »

Alors sur ses genoux raidis, tomba le miroir de laque rouge, et Mourakiya se redressant, songea à se venger

Digitized by Google

noblement. Elle prit le long des Shoji, un parasol, en feuilles de nacre, et elle sortit à grands pas, sur le chemin d'Onono-Mahê.

Et comme elle marchait sur la route, il y avait un chant qui la suivait, par-dessus les branchettes roses, et les petits murs du jardin...

« Viendras-tu bientôt? les cerisiers neigent — les cerisiers neigent, Onono-Mahé !... »

. . . . . .

Onono, du bout de la ville trottinait le long des sentiers, elle avait beaucoup de chemin à faire, et ses pieds étaient très petits...

Les rizières sous la molle brise se frisaient comme un duvet d'or, le ciel était de l'ivoire lisse, et le nuage, un crêpe rosé...

Quand, tout à coup, le vent lèche les feuilles et fait craquer les tiges d'iris, tout devient bleu, les fleurs s'entrechoquent, et une grande pluie vient d'Orient.

Les sentiers coulent, les parfums se mouillent, Onono, dans la bourrasque en fleurs, tremble comme une feuille d'érable... Sa robe se colle à ses pieds...

Elle a oublié son ombrelle et ne sait plus que devenir quand, tout à coup, au bout de l'allée, voilà une femme qui vient.

C'est Mourakiya qui glisse sur la route, et qui reconnaît Onono-Mahé.

« Très noble dame, n'accepteriez-vous pas que je vous prête un peu mon ombrelle? »

Onono ne bat plus les fleurs, elle est comme un oiseau mouillé...

La vieille allonge perfidement son parasol en feuilles de nacre, et Onono s'y réfugiant, relève sa robe fleur de pêcher.

« La pluie m'a surprise, en vérité... Je remercie la grandeur de votre âme, car vraiment c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous parler. »

Digitized by Google

Et Onono ayant dit ces choses, pense que ses cheveux sont pleins d'eau, que sa robe est toute éclaboussée et que Tsutaya va rire de cela.

« Qu'importe, dit la Robe verte, que j'ignore votre noble nom ?... l'averse incommode beaucoup... il faut promptement s'en préserver...

— Oh ! oui ! dit Onono-Mahé, la pluie est bleue ! c'est le ciel qui tombe... l'averse est le fouet du printemps... c'est la sève en perles de l'air !... »

Alors la vieille en robe verte pense au chanteur du jardin fleuri, et elle regarde Onono, tremblante, et ses paupières à cils laqués....

« C'est une chose tout à fait étrange que la pluie tombe tout à coup... à l'instant le soleil était rouge, rouge comme une fleur d'amandier... »

Ainsi parla la Robe verte, et elle dit :

« Les pruniers sont blancs... avec son cher amour, sous les branches, oh ! qu'il est suave d'errer ! »

Onono-Mahé leva la tête.

Ce visage-là était si ridé, que le mot d'amour n'était plus le même, et qu'à peine le reconnaissait-on.

« Votre amour, est-ce une chose humaine, sous le nuage des fleurs de pêchers ?... ou, si le printemps était dans son âme lorsqu'il était dans la vôtre aussi, n'est-ce pas une personne antique, plus vieille que les grands sapins, qui sont là-bas sur le côteau, et que personne n'a jamais vu naître ?... »

Cette voix était très innocente... La vieille secoua le parasol, car elle n'aimait pas que l'on parlât de l'âge où le printemps est dans le cœur...

« Soyez détrompée, noble dame, mon amour a l'âge des fleurs... ma maison est proche de la sienne... nous nous rencontrons sous les pruniers... »

Onono éclata de rire, et les buissons en furent étonnés, car pour eux cela était triste que l'averse tombât si fort...

Digitized by Google

« Oui, dit la Robe verte, en branlant la tête, et en raclant les arbres qui passaient, mon amour a son kotô rouge et son jardin tout rempli de fleurs, il a deux arrosoirs de laque... »

Et elle regardait Onono, qui, les prunelles écarquillées, marchait sur sa robe à papillons.

« Faut-il que cela nous surprenne? mon cher amour est Tsutaya, c'est un jeune chanteur, fort noble, qui me préfère à mille beautés... »

Onono secoua la tête... elle rit, et s'arrêta brusquement, puis elle prit à deux mains sa robe, et quitta la vieille en courant....

CHAPITRE III.

LES BULLES DE SAVON.

Onono avait l'âme étroite, grande comme un miroir à cils.

Rien que sa bouche était toute petite, et les mots s'y rétrécissaient....

Mais elle avait une âme étrange, qui croyait tout ce qu'on lui disait, une âme naïve et fantasque, fort altière de son naturel.

La réflexion était pour cette dame un objet d'usage inconnu ; elle avait de folles révoltes quand quelque chose lui déplaisait.

Elle ignorait la vie du mensonge, et ce que la Robe verte lui dit, froissa son cœur comme une soie, et la fit chanter de dépit...

En courant, elle rentra chez elle, elle rentra chez elle par les champs.

Elle n'allait plus vers la ville et le jardin de Tsutaya...

Sa pensée était une sauterelle, elle ne savait pas haïr, mais elle secouait la tête, et s'en allait bouder dans un coin...

.. ..Comme il est drôle le bleu du ciel, le bleu du ciel après la pluie ! ...

Digitized by Google

Ses souliers en peau de grenouille claquaient dans l'ornière d'azur, et là-bas on voyait l'averse, l'averse qui court après le vent...

Comme elle fuit Onono-Mahé ! Elle fuit une triste pensée... Ses ongles claquent sur l'éventail, elle fredonne, elle a l'air de chanter. Cela est comme un filet d'eau vive, deux petites notes d'argent...

Mais elles s'étranglent dans la gorge, et la voix se froisse de dépit.

De ses doigts tout luisants de musc, elle tient le haut de son chignon...

Onono-Mahé voudrait bien rire, pour faire croire aux fleurs qu'elle n'a pas de chagrin...

Maintenant elle est sortie de la ville, elle est rentrée dans sa maison.

Cette maison, grande comme une ruche, a l'air d'une maison de ver à soie...

Rien au mur qu'un éventail jaune, que le vent fait claquer doucement...

Par terre, des objets en désordre, tout éparpillés çà et là...

Un petit renard en ivoire, des pétales à demi rongés, une poupée, un peigne de jade, et le sako sèko perdant ses étuis...

Et une frêle lumière rouge, descendant on ne sait pas comment, avec une odeur presque tiède de coffret d'iris entr'ouvert...

Mais Onono n'entre pas chez elle, elle reste assise sur le seuil, elle se met à faire des bulles, des bulles rondes de savon...

Elle trempe d'un doigt distrait sa pipe d'argent dans l'eau rose, elle pense au jardin là-bas, à la Robe verte, et au chanteur...

« Chose perfide, cœur de mon amour, tu es aussi noir que la laque, quand même tu passerais sous la neige, la neige de tous les cerisiers.... Oh ! cette bulle est arrondie ! on

Digitized by Google

dirait un soupir nacré... cœur de mon amour, chose perfide... voilà, je t'oublierai pour toujours... »

Et Onono secoue la tête pour éparpiller ses pensées...

Le soir tombait, et cela était bleuâtre, les parfums avaient l'air frisés...

L'odeur des parfums était si forte, qu'on ne la sentait plus du tout...

Onono secouait la tête, les paumes des mains aplaties au sol, et sa petite pipe aux lèvres, et sa robe éparse en remous...

Et là-bas, c'est la grande lune qui monte luisante au bord du ciel, comme une aile de scarabée, ou bien comme un éventail rond...

Onono, à travers sa bulle, regarde la lune et rit un peu...

Dans cette bulle de couleur merveilleuse, la petite maison est plus petite encore.

Onono voudrait vivre dans ce monde, juste assez grand pour les papillons, que le tissu doré de la bulle peint avec de la poudre d'azur...

... Et soudain elle pense à autre chose, et de ses lèvres sort un soupir... et le soupir éteint la bulle...

... Et le soir est tout a fait tombé...

Tout à coup, Onono se lève, elle marche sur la pipe d'argent, toute l'eau rose se renverse...

Onono marche, elle ne sait pas pourquoi...

Il faut absolument qu'elle oublie...

Une phalène l'a fait tressaillir... Oh! vraiment que le soir est triste quand quelque chose trouble le cœur!

En passant sous une branche basse, elle attrape une fleur de pêcher, elle l'attrape avec ses dents qui sont comme des perles de laque...

« Cependant, que fait-il là-bas, le jeune chanteur au kotò rouge?... Moi, je croyais qu'il m'attendait, et la vieille femme m'a tout dit... »

Digitized by Google

Elle a beau secouer la tête, cette pensée ne peut pas en sortir...

Voyez! déjà brillent les lucioles, et le vent du soir mordille les fleurs...

Oh! Onono ne peut plus rester seule, elle ne peut plus du tout rester là...

Les iris ont l'air de se moquer d'elle, et cela est cruel de leur part...

Son cœur tremble comme une plume... tout le temps elle pense à n'y plus penser... mais vraiment son âme et trop petite pour contenir un si grand chagrin...

Et elle se sauve, elle traverse la ville, elle court comme une souris d'eau...

Elle veut lui dire une dernière parole, lui faire mal avec son éventail...

Et quand cela sera entièrement fait, alors elle descendra, contente, au paradis des petites âmes, des fleurs, mortes sans avoir fleuri...

CHAPITRE IV.

LE LAC AUX NÉNUPHARS.

Maintenant, voici qu'elle approche de la maison de Tsutaya, elle longe le mur du jardin, aux rayons lisses de la lune...

« Cœur de mon amour, chose perfide, voilà, je t'oublierai pour toujours... »

Il y avait tout à l'heure une petite voix altière, qui en vérité, disait ces mots, et maintenant Onono, craintive, se glisse entre les cerisiers...

... Prenez garde quand vous sortez tard de regarder à droite et à gauche...

Il y a un blaireau au clair de lune, qui sur son ventre joue du tambour.

Digitized by Google

Et vraiment, c'est un animal néfaste, blanc avec le poil argenté, sa vue est un très mauvais présage quand il sautille au vent de la nuit.

Onono a peur... elle lève la tête...

Quand on voit le ciel, la terre est bien loin...

Elle regarde le ciel, et elle dit à voix haute :

« C'est une passoire à thé, et ses petits trous d'or... »

Elle écoute... l'air est en soie... Soudain un chant s'élève et frémit...

« O mon cher amour, tu es le regard de la lune — tu es la rosée des pousses de bambous ! »

C'est sa voix... Onono se penche.., c'est la voix du jeune chanteur...

Mais elle connaît ce qui est véritable, c'est la Robe verte, son cher amour, et maintenant Tsutaya l'appelle sous la neige des cerisiers...

Et Onono-Mahé frissonne... Cruelle, cruelle est cette voix !... si elle n'avait pas peur de la lune, Onono-Mahé pleurerait...

« O viendras-tu bientôt? car je suis las d'attendre, — ne dois-tu pas venir juste ce soir?... »

Onono est toute vibrante... ce soir... elle ne peut entendre cela... elle ouvre la barrière de laque... elle court... elle ne peut pas s'empêcher ..

Et elle voit, assis sur le sable, Tsutaya avec son koto...

Elle se dresse, ses prunelles luisent...

« Pourquoi votre bouche a-t-elle menti? Votre amour, c'est la Robe verte, elle-même me l'a raconté !... Chose perfide, cœur de Tsutaya ! tant que les cerisiers balanceront sous la lune leurs petites branches, lourdes de fleurs, vos yeux ne verront pas mon visage, et ce sera entièrement fini ! »

Il est resté, la bouche entr'ouverte, car un tel discours le surprend... mais Tsutaya a compris la ruse, et la Robe verte, et son dépit...

Digitized by Google

Or il sait bien ce que la vieille pense — qui donc est aimé sans le savoir? — il a posé son koto rouge, il prend les deux mains d'Onono...

Et elle incline un peu la tête, la largeur des épingles entre eux...

« Avez-vous cru une telle chose? c'est vous seule que j'attendais... venez, car les cerisiers neigent, toute une neige de parfums... Une voix a troublé votre âme, mais cette voix vous a trompé... Onono! Onono! âme légère! comment as-tu pu croire cela? »

Mais Onono est toute souriante, elle ne croit plus rien du tout, son âme naïve et fantasque a dépouillé son trouble passager...

Elle parle, les cerisiers neigent... et tout à coup, au balcon laqué, paraît la vieille en robe verte qui a entendu le bruit des voix...

Croyant avoir satisfait sa haine, et écarté Onono du chanteur par ses paroles artificieuses, elle regarde d'un œil satisfait.

Juste à ce moment un nuage passe sur la lune de printemps, qui là-haut semble revêtir un voile moucheté de crêpe...

La vieille écoute, le cœur rempli d'une rage silencieuse...

N'est-ce pas la voix d'Onono?... et son mensonge est-il découvert?...

Elle écoute... les voix frissonnent... le cerisier neige sur leurs fronts... que font-ils?... et la Robe verte se penche en avant pour mieux voir.

Or il y avait au-dessous d'elle, au-dessous du balcon luisant, un lac moussu et immobile, et tout couvert de nénuphars.

La vieille, les yeux brillants de haine, se penche si fort en avant, que soudain elle perd l'équilibre, et ses deux bras battent dans l'air...

Digitized by Google

Alors les nénuphars s'entr'ouvrent tout grand pour la laisser passer, et les petites grenouilles vertes se mettent à rire dans les joncs...

Or là-bas, sous la neige rose Onono et le jeune chanteur, errent, jusqu'au lever de l'aurore, autour du lac des nénuphars...

Et alors, le ciel fut comme en jade, et les oiseaux eurent un chant si pur que, dans les branches des pruniers mauves, leurs becs avaient l'air en cristal...

Plus haut que les choses de la terre, ils suivent les sentiers en fleurs...

« C'est le printemps bleu, les cerisiers neigent — les cerisiers neigent, Onono-Mahé!...

ANTONINE COULLET.

Digitized by Google

LES HÉROÏNES ROMANTIQUES (1)

Avec Mme George Sand, c'est une ère nouvelle du romantisme qui commence. Mme de Staël avait connu l'ancien régime, avait vécu dans le chaos d'une tourmente sociale; George Sand ou, plutôt, Mlle Aurore Dupin, est venue au monde le 5 juillet 1804, soit : l'an XII et dernier de la République; le premier de l'Empire. Elle connut les années de la Restauration, celles de la Monarchie de Juillet, celles de la Révolution de 1848; celles du règne de Napoléon III. C'est une période plus terne, plus banale; mais le branle était donné et ceci demeurait bien entendu : tout ce qui touchait à la littérature devait être hostile au classicisme et répudier non seulement les anciennes habitudes d'écrire, mais les anciennes habitudes de vivre. Chateaubriand et Mme de Staël avaient, d'avance, impressionné le siècle nouveau.

Aussi, bien qu'une existence parfaitement normale et bourgeoise s'ouvrît à l'avenir d'Aurore Dupin, devenue l'épouse d'un officier en retraite, assez brutal et grossier, il faut le dire : le baron du Devant, le prestige des aventures conquit cette femme dès la première tentation. La voilà entraînée vers les perspectives les plus romanesques. Elle abandonne son peu sympathique mari, son foyer, ses enfants pour partager les destinées incertaines du jeune plumi-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de juillet 1910.

Digitized by Google

tif, de l'écrivassier obscur qu'était alors Jules Sandeau. Le pseudonyme de « George Sand » naquit de la collaboration littéraire qn'avait provoqué leur union sentimentale.

Celle-ci devait être peu durable ; le pseudonyme lui survécut et, aussi, la prédilection de M^me^ Sand pour les aventures. Elle va se diriger en des compagnies singulière et par les chemins pittoresques, mais, souvent, bien équivoques de la bohême, vers des régions assez embrumées de l'Idéal; et elle écrit, après *Valentine*, un autre roman, *Indiana*, où l'on a découvert je ne sais quelle proclamation véhémente contre le repos des sociétes,

Mais l'auteur d'*Indiana* a fait la connaissance d'un jeune poète plein de grâce et de génie, c'est Alfred de Musset; elle a vers lui un élan irrésistible; ils s'aiment, se le disent et, enfin, se le prouvent de la façon dont, dans leur monde bizarre et un peu désorbité, ces choses-là se prouvaient habituellement : en se faisant l'un à l'autre tout le mal possible. M^me^ Sand publie *Lélia*, roman étrange, roman d'amour où les contemporains ont voulu voir encore plus d'intentions formidables que dans *Indiana*.

Voilà qui est bien exagéré! Ce n'est, du reste, dans aucun de ces deux livres, mais, dans les ouvrages de la seconde manière de M^me^ Sand, ces jolies idylles berrichonnes, que se marque avec toute sa force le talent de l'auteur. Cependant, il y a dans *Lélia* tels épanchements vifs et passionnés, tels accents chaleureux qui révèlent quelque chose de l'état d'âme de celle qui écrivait ainsi, et qui ne vieilliront pas, car ils sont sincères et francs. Bien que les personnages de ce roman soient nombreux, l'action se déroule, en somme, entre trois acteurs principaux: Sténio, le poète enivré et faible, qui, des sommets de la vertu, doit choir dans le vice; Pulchérie, qui représente l'amour sensuel; Lélia, qui représente l'amour éthéré.

C'est encore *Corinne* et c'est une nouvelle reprise de la

Digitized by Google

Sophie de J.-J. Rousseau. Pourtant, ce sont, en réalité, les émotions poétiques et autres, les angoisses, désenchantements et souffrances éprouvés par M^me^ Sand, elle-même, au cours de sa liaison avec Alfred de Musset dont nous avons ici le tableau transposé. Lélia, c'est, on l'a prétendu, le personnage qu'elle aurait voulu être.

Je ne vais pas vous refaire ce tableau : après *Elle et Lui;* après *Lui et Elle ;* après la préface de *Jean de la Roche;* et *Les Confessions d'un Enfant du siècle* et les *Lettres d'un Voyageur;* après la publication, beaucoup plus récente, du *Journal intime* du signor Pagello et, enfin, celle des *Lettres à l'Inconnue*, il est temps — du moins, je le crois, — que le silence se fasse autour de cette affaire des intermittentes amours de George Sand et d'Alfred de Musset. C'est une chose désormais connue que Lélia fut, à Venise, au pied du lit de Rolla mourant, comme la matrone d'Éphèse, qui préférait « goujat vivant à empereur expiré ». Du moins, le goujat, par la plume du signor Pagello, s'est-il chargé de nous en instruire. Mais nous savons aussi bien des choses qui ne sont pas pour exalter la mémoire de Rolla : certaines des lettres à l'*Inconnue* sont, là-dessus, étrangement révélatrices; nous savons le nom de cette « Inconnue » depuis trois mois, à peine : c'était M^lle^ Alton-Schée qui, par tendresse posthume pour Rolla, épousa le frère de celui-ci et, n'ayant pu être que la maîtresse d'Alfred de Musset, devint, sur le tard, la femme légitime de Paul de Musset. Eh ! bien, cette dame, toute résolue qu'elle fût à publier sa correspondance avec un amant illustre, a dû sentir ce qu'il y aurait d'un peu choquant pour le public à apprendre différentes particularités de leur liaison ; notamment ceci : que le poète des *Nuits*, privé d'argent, en acceptait volontiers de la jeune fille avec qui il avait une intrigue galante : « Je ne serai jamais assez bête, lui écrit-il, pour hésiter à te dire que je n'ai pas le sou et qu'il faut te munir de quelques

Digitized by Google

louis, au moins (1). » Et la femme à qui a été fait cet aveu dénué d'artifice, mais, vraiment, un peu équivoque, a cru devoir l'expliquer dans une préface : « L'amour, y écrit-elle, avait, de notre temps, une autre allure qu'aujourd'hui ; quand le monde le trouvait excusable, il allait jusqu'à le protéger. Lorsqu'on se mêlait d'aimer, rien ne se faisait à demi : les échanges de sentiments et de toutes choses étaient sans limite (2). »

Cela ne justifie pas Lélia d'avoir toléré, un moment, le goujat de Venise, mais cela démontre que les scrupules de Rolla, dans ses relations féminines, pouvaient bien n'être pas toujours extrêmement délicats. « L'amour avait alors une autre allure qu'aujourd'hui... » Voilà tout ce que je veux retenir de la déclaration préliminaire de Mlle Alton-Schée. Il était cérébral, je le répète. Tel il avait été entre Mme de Staël et Chateaubriand, Benjamin Constant, Talleyrand ; tel il fut entre George Sand et Musset. Tel il avait été, tel il devait continuer à être pour George Sand et Musset dans toutes les affaires passionnelles qui, leur vie durant, précédèrent et suivirent les bruyantes péripéties de leurs orageuses relations.

Ils le chantèrent, le décrivirent, l'étalèrent ; ils en firent des poèmes et des romans ; leur correspondance avec des tiers en est remplie, et l'on constituerait plusieurs bibliothèques rien qu'en rassemblant ce que cet amour a fait noircir de papier. Le roman de George et d'Alfred, de Lélia et de Sténio ou, plus exactement, Rolla, c'est le grand roman du XIXe siècle ; il en domine toute la littérature et ses héros, dans leur égoïsme aveugle et leur incommensurable vanité, étaient tellement convaincus de son intérêt qu'ils ont osé imposer à l'avenir de s'en occuper encore ; des dates du XXe siècle s'échelonnent, selon leur vœu, pour le dépouille-

(1) *Lettres à l'Inconnue.*
(2) *Lettres à l'Inconnue.* Préface.

Digitized by Google

ment de dossiers manuscrits contenant, paraît-il, les pièces décisives de ce procès. C'est une preuve que, très puissant sur l'esprit de ces êtres, l'amour ne l'était guère sur leur cœur. Quand on aime vraiment, on parle peu de ce qu'on éprouve, et si Musset avait tant adoré George Sand, si George Sand avait tant adoré Musset, elle ne l'aurait dit qu'à lui; il ne l'aurait dit qu'à elle.

La langue du sentiment est une pauvre langue ; son vocabulaire est restreint. Au contraire, la prolixité de Rolla, celle de Lélia sont excessives. Leur flot a envahi le siècle dernier; il déborde dans celui-ci et nous n'en avons pas fini encore avec cette inondation, puisqu'il nous reste à connaître de nombreuses lettres inédites dont on ne nous fera pas grâce. Tout cela est pour mettre en défiance les gens simples, tout cela semble bien artificiel et sonne creux.

La France, depuis le moyen âge, a basé toute sa littérature d'imagination sur l'amour, et il est curieux de voir comme les écrivains du romantisme ont adapté ce principe national à leur personnalité et à leurs aventures propres!

George Sand mûrie, George Sand revenue à des idées sentimentales moins éclectiques, et, enfin, mise à l'abri par l'âge des coups de passion, sera, non seulement une autre femme, mais un autre écrivain. Des enthousiasmes, aussi brefs qu'impérieux, lui avaient fait publier successivement une série d'ouvrages auxquels Prosper Mérimée, Lizst, puis Chopin, Pierre Leroux et, enfin, un sociologue d'avant-garde : Michel de Bourges n'auraient pas été étrangers, dit-on. C'est possible. Mais si celle qui signa *Consuelo*, *Spiridion*, le *Compagnon du Tour de France* ne fut qu'un écho, cet écho avait le don d'embellir singulièrement les voix. La forme de ces ouvrages, dont on peut discuter la valeur fondamentale, est d'une rare splendeur et cette forme appartient sans alliage à M^me^ Sand.

Mais nous voilà arrivé aux environs de 1850. L'affaire de

Digitized by Google

Venise remonte à dix-sept ans; il y a longtemps que la rupture entre Lélia et Rolla est un fait accompli. Alfred de Musset est sur le point d'être reçu académicien; Mme Sand, à travers bien des vissicitudes et des déceptions, a gagné ce port redoutable, mais tranquille de la vie des femmes : la maturité. Elle a quarante-six ans; veuve de tant d'amours tumultueuses, éphémères et irrégulières, elle l'est aussi légalement : M. du Devant est mort; elle a été rétablie à Nohant, dans ce petit domaine berrichon hérité de sa famille, où sa grand'mère, Mme Dupin-de Francueil, l'éleva et pour lequel l'auteur de tant d'œuvres de révolte, de tant de cris jugés séditieux, s'est toujours senti une prédilection vivace. Mme Sand s'y installe; ses enfants y sont avec elle : entre le nom légitime de leur père et le pseudonyme que leur mère a rendu glorieux, c'est ce pseudonyme qu'ils ont choisi; ils s'appellent « Sand » comme elle. Le travail de l'écrivain lui a valu non seulement la gloire, mais l'aisance. Une vie nouvelle va commencer pour cette femme qui, déjà, vécut tant de vies disparates. Dans sa retraite, où elle est la *Dame* bienfaisante et vénérée; où elle est la *mère* et l'*aïeule*, elle subit un dernier avatar. Lélia est morte. A-t-elle seulement jamais existé? Mme Sand reprend le niveau de son rang social; elle redevient elle-même, c'est-à-dire la créature la plus simple, la mieux équilibrée, la plus paisible du monde, et son idéal est identique à celui de Mme de Staël : c'est un idéal médiocre, composé uniquement d'honnêtes et pures tendresses dans beaucoup de sérénité. Enfin, elle va être celle qu'elle aurait dû toujours être; enfin, elle se connaît.

La conséquence de cette pleine conscience de ses aspirations véritables et de son génie particulier, c'est la production de la série de romans rustiques qui, pour moi, suffiraient, à eux seuls, à établir la gloire de Mme Sand : c'est la *Petite Fadette*, *la Mare au Diable*, *François le Champi*, *Mont-Revêche*. Les paysans mis en scène par l'auteur ne valent pas

Digitized by Google

ceux de Balzac, évidemment; ce sont des rustres en biscuit de Sèvres ou en porcelaine de Saxe : ils sont pour l'étagère et non pour le labeur de la glèbe. Mais quelles pages ravissantes ils ont inspirées et comme tout, autour d'eux, est clair, frais, agréable! On comprend que ce n'est pas ici la vie, que l'imagination ne ressemble pas toujours à la réalité et que ces petites histoires si édifiantes, si délicates, d'un si bon style, sont des fables, ni plus ni moins. Un critique (1) a écrit que c'était là : « les *Géorgiques* de la France », et ce n'était pas trop dire. C'est encore l'amour de tête, l'amour cérébral qui règne dans les romans champêtres de Mme Sand, et ce n'est pas leur moindre originalité. Pourtant, ce n'est plus, ici, le paradoxe à outrance ni l'intrigue désordonnée; ce n'est plus le héros providentiel surgissant, soudain, pour debrouiller une situation en apparence inextricable; c'est l'invraisemblance, mais l'invraisemblance délicieuse et souriante de l'églogue.

Mme Sand vivait maintenant parmi les enfants, les humbles et les simples, adorée de ses bergers berrichons pour qui elle était bonne; adorée de ses petites-filles qu'elle gâtait. Elle passait une partie de son temps à coudre des vêtements chauds pour les bergers et des costumes clinquants pour les marionnettes des petites filles qui avaient un théâtre dont la bonne maman composait aussi le répertoire dramatique. Le passé était enseveli avec la jeunesse, et c'est de la vieillesse qu'elle attendait le bonheur. Elle écrit : *Le Marquis de Villemer*, *Valvèdre*, *Les Beaux Messieurs de Bois doré*, de jolis récits qui peuvent passer pour des modèles de lectures morales, faites dans le dessein de glacer la passion et de l'anéantir.

Comme Mme de Staël, Georges Sand avait eu, très tôt, la certitude de l'immortalité. Leurs livres, à toutes deux,

(1) Sainte-Beuve.

Digitized by Google

comptaient au nombre des plus retentissants succès de librairie de l'époque et elles brillaient entre les maîtres écrivains les plus célèbres. C'est un genre d'illustration qu'il n'est pas indifférent pour une femme d'obtenir, mais que ses confrères la dispensent rarement d'expier. Aussi, on comprend l'espèce de fatigue dont se sentent atteintes celles qui aspirent au silence et à l'oubli après beaucoup de travail et tous les enivrements de la gloire. Plus favorisée que Mme de Staël, Georges Sand réalisa pleinement cette ambition négative; elle fut, enfin, heureuse au déclin de la vie, par la vertu paisible et la grâce charmante d'un foyer dont elle était la reine et qu'elle gouvernait avec la science ménagère la plus compétente, la plus autorisée.

III

Entre ces deux femmes dont la personnalité, la vie, le talent ont passionné quatre générations et accaparé l'attention de tout un siècle, se place une figure féminine qui, si elle n'atteint pas leur taille majestueuse, est, néanmoins, fort attachante. C'est Mme Récamier.

Celle-ci apparaît sous le Directoire, dix ans après Mme de Staël, vingt ans avant George Sand; elle fera les beaux jours du Consulat et de l'Empire. Mme Récamier incarne exactement les héroïnes romanesques imaginées par les deux autres; elle les réalise. Cette femme est d'une beauté souveraine; elle possède mieux encore que la beauté : elle a le charme. Il suffit qu'elle se montre pour être adorée et quand, une fois, on l'adore, c'est pour longtemps, c'est pour toujours. Elle représente la puissance féminine sous sa forme irrésistible, sous sa forme triomphante et, après plus d'un siècle, son nom est demeuré notoire par le seul prestige de qualités éminemment, exclusivement féminines : elle n'a pas écrit de livres, elle n'est jamais sortie des limites de la vie

Digitized by Google

privée; pourtant, elle est célèbre. Voici comment cela se fait : tous les grands hommes de son temps furent amoureux d'elle et elle n'en aima aucun. Napoléon n'eut qu'à la rencontrer pour s'en éprendre et le frère du César, Lucien Bonaparte, éprouva pour elle une passion folle. Puis, c'est le général Bernadotte, qui devait devenir roi de Suède et qui lui offre un trône; ce sont les frères Adrien et Mathieu de Montmorency, et c'est Chateaubriand, et c'est Ballanche; enfin, c'est Ampère.

Tous ces hommes, de qui Mme Récamier s'était laissée aimer d'amour, sans leur donner autre chose en retour que de l'amitié, devinrent — sauf Napoléon, qui ne lui pardonna jamais — ses chevaliers servants, ses sigisbées, et le culte dont ils l'entouraient touchait à l'idolâtrie. La mort seule put les détacher d'elle.

Mais le roman extraordinaire, le roman merveilleux, quoique véritable, de cette existence féminine a pour héros un étranger : c'est le prince Auguste de Prusse, le propre neveu du grand Frédéric. Ni Mme de Staël ni George Sand n'auraient jamais pu imaginer rien de comparable à cette idylle qui dura de longues années et eut des péripéties tout à fait singulières.

Mme Récamier, continuant une tradition de la société française, avait un salon où se réunissaient tous les beaux esprits du temps : on la nommait « Juliette », en souvenir de Shakespeare dont le théâtre était alors fort à la mode; le *Roméo* de Mme Récamier était Lucien Bonaparte. Le prince Auguste se fait présenter dans ce salon fameux et, immédiatement, le charme de la maîtresse de la maison, opérant sur lui, il devient amoureux d'elle. Il connaissait les échecs successifs de l'empereur, du frère de celui-ci, de tant d'autres... Il crut réussir là où ils avaient échoué et lui proposa le mariage. Le divorce existait à ce moment-là, en France, et M. Récamier qui, lui aussi, adorait sa femme, n'eût pas

Digitized by Google

hésité à consentir au sien si elle l'eut désiré. Mais « Juliette » ne désirait pas le divorce; elle tenait beaucoup aux hommages masculins : les escarmouches de la guerre galante constituaient pour elle la première nécessité de l'existence; toutefois, les grands éclats n'étaient pas son affaire. Elle appartenait à cette catégorie de filles d'Ève qui se plaisent par-dessus tout à payer en monnaie de singe les traites signées du sentiment. Le mot « flirt » ne nous était pas encore arrivé d'Amérique; cependant, la langue française possédait le verbe « fleureter » qui a une signification identique. Mme Récamier l'utilisa beaucoup : elle fleureta non seulement d'une manière exquise, mais magistrale, mais géniale, avec ce pauvre prince de Prusse. Sans accepter catégoriquement les ouvertures matrimoniales de celui-ci, Mme Récamier trouva moyen de ne point le désespérer tout à fait; elle lui conseilla seulement la séparation, l'éloignement, les voyages. Quatre années plus tard les sentiments de ce parfait gentilhomme n'avaient point changé; il la suppliait de consentir à le revoir. Elle eut l'air de céder et, enfin, lui indiqua Lausanne pour un rendez-vous où elle se garda bien, elle-même, de se rendre. Il avait fait trois cents lieues pour cela et en éprouva beaucoup de chagrin, sans rancune; peu après, il commandait au baron Gérard, le peintre mondain, un portrait de la cruelle. Ce portrait, qui se trouve actuellement à l'hôtel de ville de Paris, est censé figurer, sous les traits ravissants de Mme Récamier, la *Corinne* de Mme de Staël, seule créature assez parfaite, aux yeux de cet amant ensorcelé, pour représenter son idole. Le prince Auguste ne pouvait plus vivre sans avoir, au moins, une effigie de la décevante *Juliette* et celle-ci n'était pas compromettante.

Quand ce modèle de la patience et de la fidélité amoureuses rendit l'âme — trente ans après — on vit, par son testament, qu'il léguait cette toile historique à l'insensible.

Digitized by Google

Il émettait pour vœu suprême d'être enterré avec, au doigt, une certaine bague que Mme Récamier lui avait autrefois offerte et qu'il avait cru pouvoir considérer comme le gage d'un tendre engagement. C'est, à peu de chose prés, l'illusion du troubadour Rudel, amant sans espoir de la Dame de Tripoli. Mais l'illusion du prince de Prusse est encore plus forte, plus chevaleresque, plus galante.

On s'est évertué à expliquer de cent façons l'indifférence de Mme Récamier devant tant, et de si nobles, et de si touchantes preuves d'amour. Sainte-Beuve (1) a, même, invoqué pour cela des raisons physiologiques. Il est certain que le nombre et la persistance des « fleuretages » de Mme Récamier, est une chose exceptionnelle : c'est, aussi, une chose un peu irritante pour l'orgueil masculin, et les hommes admettent difficilement l'hypothèse de la résistance féminine devant la séduction des plus illustres, des plus beaux d'entre eux.

Pourtant, ce fut le cas de Mme Récamier avec Napoléon et Lucien Bonaparte, comme avec les Montmorency, le prince de Prusse, nombre d'autres. Et le sublime René, qui avait rendu Mme de Staël malheureuse, en souffrit comme un simple mortel : il eut beau crier son amour, le mettre aux pieds de la belle, prier, supplier, s'emporter, elle demeura pour lui comme pour les autres : bienveillante, souriante et, au fond, irréductible. Si bien qu'il fit comme les autres, et, ne pouvant vivre loin d'elle, accepta d'y vivre enchaîné et content, sinon satisfait. Napoléon, lui, s'était révolté et avait tourné sa passion en haine. Ce qui nous semble plus naturel.

C'est que les littérateurs auront beau exalter les sentiments romanesques, ce sera toujours sans conviction qu'ils admettront les exigences du système romantique : leur manière de comprendre l'amour s'en écarte trop et, pour être homme de lettres, on n'en est pas moins homme. Au

(1) Voir aussi : Dr Cabanès, *Cabinet secret de l'histoire* (2e série).

Digitized by Google

contraire, c'est d'enthousiasme que la femme adoptera la conception de l'amour romantique. Je n'ai pas dit que c'est toujours celui-ci qu'elle pratique effectivement : Mme George Sand, après Mme de Staël, nous l'a prouvé. Cependant, c'est celui qu'elle rêve et c'est selon les préceptes du platonisme le plus pur qu'elle voudrait se conduire dans l'existence, qu'elle voudrait pouvoir aimer et être aimée.

Mme de Staël en a fait l'aveu dans *Corinne;* Mme Sand chercha vainement à les suivre et pourquoi ne pas attribuer à l'espérance, toujours renaissante chez elle, d'y parvenir, les expériences nombreuses qu'elle fit de l'amour durant sa vie d'essayste sentimentale, curieuse et persévérante?

Mme Récamier, elle, a réalisé pleinement son rêve en écoulant une existence entière dans les plaisirs raffinés de cet amour d'exception. Elle pourra passer pour un phénomène physiologique, pour un monstre aux yeux masculins. Les yeux féminins, au contraire, verront en elle la femme ayant touché du doigt la chimère poursuivie par toutes ses semblables. C'est que le *poème* de l'amour, ce sont les femmes qui l'ont créé, qui l'ont imposé; les hommes ont pu commenter ce poème et en disserter abondamment; ils ne l'ont pas compris.

Si rien n'est mieux selon la *règle* romantique que les figures de Corinne et de Lélia, rien ne se rapproche davantage de l'*idéal* romantique que la vie singulière, un peu cruelle et mystérieuse, de Mme Récamier.

Celle-ci eut une maturité identique à celle des deux autres : devenue veuve du plus parfait des époux, ruinée par Napoléon qui ne lui pardonnait pas de l'avoir dédaigné, elle se retira au couvent de l'Abbaye-au-Bois, où, entourée du dévouement d'une nièce et de l'affection d'amies excellentes, comme Pauline Borghèse et la reine Caroline, visitée souvent par d'incomparables amis : Chateaubriand, Ballanche et Ampère en étaient, elle coula des jours paisibles et heureux.

Digitized by Google

Comme pour Mme de Staël, comme pour George Sand, l'amour avait été l'affaire principale de sa vie, bien qu'elle l'eût servi d'une manière assez différente. Comme les deux autres, elle devait tanguer vers un port modeste et finir dans une existence tranquille, sans complication et sans tracas, en satisfaisant à un idéal de bonheur familial et domestique. C'est l'idéal auquel, quoi qu'on en puisse penser, la femme aspire d'instinct ; c'est celui qui lui est le plus naturel.

A côté de ces trois grandes figures, la charmante Delphine Gay qui, elle aussi, eut beauté, esprit, talent et un salon célèbre, va paraître bien peu de chose ; quant à Mme Desbordes-Valmore, nommée, par un ironiste [1], « cette lacrymatoire Marceline », qui a tant pleuré dans ses *Lettres*, elle nous donne un peu trop l'impression, qu'elle le faisait ponr la douceur, pour l'avantage d'être plainte. Avec elle, nous sommes, non pas dans la *sensibilité* du romantisme, mais dans sa *sensiblerie* ; c'est l'excès fâcheux du système, de l'école.

Tout en ne m'en tenant qu'aux héroïnes de cette école, ce n'est pas en une heure de causerie que j'aurais pu prétendre à les passer toutes en revue. Contrainte de choisir entre elles, je me suis arrêtée aux vedettes de la période : Corinne, Lélia, Juliette.

Elles ont disparu et, aussi, le temps où des générations de femmes s'ingéniaient à les imiter. Or, elles étaient inimitables et l'atmosphère au milieu de quoi elles vécurent ne pouvait renaître ; cette atmosphère n'aurait, du reste, pu convenir à d'autres.

Un fait capital, un fait immense : la Révolution s'était interposée entre la littérature du XVIIIe siècle et celle dont Mme de Staël, avec Châteaubriand, devait être l'inspiratrice : « les lois, les mœurs, la famille même avaient changé [2] ». On

(1) Remy de Gourmont, *Le livre des Masques*.
(2) Villemain.

Digitized by Google

avait beaucoup souffert, mais une nouvelle issue était ouverte aux arts de la pensée; les écrivains se tournèrent tous du côté de la fantaisie, de l'invention, du spiritualisme. C'est un phénomène analogue à ce qui s'était produit après les misères et les épouvantes de l'an mille, et la littérature qui en résulta se rattache directement à celle du moyen âge. Elle s'était proposée l'étude de la vie intérieure et s'égara un peu dans les vanités de l'individualisme et les déréglements de l'imagination. Sa couleur n'en est pas moins chatoyante, brillante, fastueuse, et l'intérêt qu'elle doit inspirer n'en est pas moins vif. Les femmes qui illustrèrent l'école eurent beau sacrifier à son goût théâtral, à son style emphatique, leur idéal, je le répète, était ailleurs.

Il n'y a rien de moins romantique, au fond, que Mme de Staël, George Sand et Mme Récamier. On a pu dire de la première qu'elle s'était peinte elle-même sous les traits de Corinne et, de la seconde, sous ceux de Lélia; ce n'est ni Lélia ni Corinne que ces dames auraient voulu être. Quant à Mme Récamier, issue de la bourgeoisie comme les deux autres, elle en a, elle en conservera exactement tous les traits, en dépit des apparences contraires.

Généralement, les femmes ne sont pas romantiques. A l'exemple de tous les humains, c'est le bonheur qu'elles cherchent; or, Mmes de Staël, Sand et Récamier le savaient parfaitement, toutes trois : dans notre société, le bonheur, pour la femme, ne peut se découvrir que dans l'intimité et la paix du foyer domestique.

Revenues des agitations de l'esprit et du cœur, revenues de l'amour et de la gloire, c'est de ce côté que celles en qui l'on a vu, bien à tort, des créatures d'exception, tournèrent leur espoir définitif, leur idéal suprême.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

Digitized by Google

LES POÈTES

Emile Verhaeren, *Les Rythmes souverains*. — Paris, *Mercure de France*.

Adam et Ève, l'une voulant aimer et l'autre désirant connaître, une grande nuit amoureuse et féline, s'unirent :

> L'ordre divin et primitif n'existait plus.
> Tout un autre univers se dégageait de l'ombre
> Où des rythmes nouveaux encore irrésolus
> Entremêlaient leurs forces et leurs ondes sans nombre.

Dès lors, à travers les siècles et d'années en années, les rêves humains, petit à petit, se métamorphosèrent. Les buts que les efforts du premier homme avaient tenté d'atteindre devinrent plus accessibles, moins désirables et la ferveur de croître et de progresser qui stimulait les races fit dépasser ces buts et marcher plus avant les vouloirs énergiques. D'autres sommets d'idéal ou de volonté fixèrent l'attention. Des expéditions où la pensée se mouvait plus librement fascinèrent de leur nouveauté ou de leur péril aventureux l'imagination active des êtres. Les rythmes nouveaux, toujours nouveaux, sans cesse renouvelés, refondus et reformés, emplirent de plus en plus les horizons de leur concert symphonique et lyrique. Les légions de la Force et de la Foi humaines que décimaient l'insuccès, la mort ou le trop fréquent découragement se repeuplaient, reformaient leurs rangs, et sans s'être arrêtées même un instant, repartaient toujours plus denses et plus compactes. Un large frisson secouait toute la terre. Des brises soufflaient de l'espoir sur l'hésitation et le doute. Le soleil accentuait l'ardeur, muait le découragement en énergie et insufflait de nouvelles volontés en l'âme des foules. Les rythmes souverains, plus puissants, plus originaux, comme de grands courants dominateurs ou dirigeants, s'extériorisaient de l'harmonie complète et totale. Des statues de courage et de volonté immuables imposaient leurs formes géantes et idéales en la pensée des hommes. Le monde se formait et se retransformait sous la pesée de fer ou de velours qui émanait

Digitized by Google

de ces ombres magnifiques. Chaque secousse qui déterminait un mouvement faisait songer à quelque concert nouveau dont l'harmonie, non encore entendue, étonnait avant d'imposer sa conception soudaine et d'influencer tout un passé. Chaque rythme était un acte ajouté par l'âme innombrable et indéfinissable du monde à tous les actes antérieurs dont avait dépendu son existence. Depuis les senteurs parfumées du Paradis d'où naquit le genre humain, depuis la légende héroïque et glorieuse d'Hercule, depuis le chimérique envol de Persée jusqu'à Saint-Jean qui avait conçu

> Lui le premier, quand Jésus-Christ dormait sous terre,
> L'héroïsme tranquille, intime et solitaire
> Qui changea l'âme humaine et qui l'exalte encor,

tous les actes et tous les rêves humains contribuèrent à construire l'univers que bornent les horizons actuels.

Verhaeren fait chanter ces rythmes souverains.

Il dit la genèse du monde, au paradis, quand Ève s'emparant des mains d'Adam

> Les baisa longuement, lentement, comme en rêve,
> Et doucement glissa leur douceur sur ses seins.

Il l'exprime avec une douceur inattendue, mais avec un lyrisme enthousiaste d'amant vibrant de la Vie totale. Puis il célèbre Hercule, le légendaire héros de la force brutale et mâle, Persée, l'illuminé splendide du rêve ingénieux, Saint-Jean, le disciple fervent et fidèle du Christ, pour arriver à décrire l'invasion rouge des barbares se profilant au tournant de l'histoire universelle, et le départ juvénile et rué comme un torrent vers la cité sainte des croisades, esquissant le premier effort tenté vers l'unité de l'Europe. Prenant chacun des actes saillants marqués sur la route de la lointaine histoire par quelque monument légendaire ou réel, Verhaeren évoque l'âpre volonté de Martin Luther qui reconquit pour les hommes, ses frères, le droit de penser par soi-même. Il dit et célèbre Michel-Ange, cet ouragan d'art et de splendeur; il synthétise l'éblouissant mirage de l'Or fascinant les masses; il dresse devant ses yeux l'image d'un dominateur impérial, volontaire et absolu, conduisant tout un peuple; il montre l'énorme et grandiose fourmillement des races montant à l'assaut du bonheur; il décrit l'âme, le cœur et l'esprit de la Cité qui, fiévreuse et forte, élucida les idées, et il peut se dire qu'il a mis, dans ses *Rythmes souverains* toute l'énergie mâle de l'Humanité.

Ce recueil d'Emile Verhaeren, dont je signalais ailleurs la perfection d'expression verbale et de forme, dégage la vibration et le frisson des rythmes contradictoires dont vivent les jours modernes. Il montre combien la révolte habite et vit en nous et nous chauffe le cœur et retrempe l'équité boiteuse et mourante. Il extériorise l'âme dangereuse, éclatante et nouvelle

Digitized by Google

que s'est créée l'humanité. L'âme aventureuse de Verhaeren bondit vers l'avenir, et, pourtant, dit-il, je sens,

Comme au temps de l'enfance, au fond de moi, frémir
L'aile qui dort
Des anciennes prières.

Son cœur se sent d'accord avec les cris des hommes qui seront vraiment les maîtres de la terre; il dédie à leur orgueil futur son amour et son enthousiasme,

Je ne suis point de ceux
Dont le passé doux et pieux
Tranquillise l'âme modeste.
La lutte et ses périls font se tendre mon corps,
Vers le toujours vivace et renaissant effort,
Et je ne puis songer à limiter mes gestes
Aux seuls gestes qu'ont faits les morts.

Il aime les essais, les combats, les labeurs téméraires. Il trouve la joie à se grandir soi-même; il aime l'élan; il a peur de s'attarder en route; il voue à tous son verbe et donne un sens divin aux passions humaines et relie ainsi le présent surmonté à l'avenir téméraire :

Dites, ne reculer que pour bondir plus fort,
Au rebours de l'habitude qui est la mort,
Savoir que d'autres mains imposeront la gloire
Au front encore voilé des finales victoires,
Que le geste qu'on fait n'est point pour notre temps,
Mais le faire quand même avec un cœur battant,
Et guetter l'heure où les soirs d'or,
Réveillent, doucement la belle aile qui dort
Des prières profondes,
Pour imprimer l'élan à la nouvelle foi,
Qui fait du monde l'homme et de l'homme le monde,
Et lentement s'impose et se condense en loi.

Les Rythmes souverains sont l'un des chefs-d'œuvre du maître Émile Verhaeren et je ne crois pas que depuis des siècles jamais poète ait aussi puissamment pu symboliser et exalter l'âme humaine et ses aspirations diverses.

* * *

Paule Lysaine, *Soirs au Jardin*. — Paris, *Le Feu*.

Dans la courte préface qu'elle écrivit pour ce petit recueil de poèmes, Aurel dit, entre autres choses agréables à lire, que la femme aura enfin nié comme il le faut le « mystère » amoureux quand elle ne nous taira plus le pire de son cœur. Je n'ai pas besoin de montrer combien cette élégante formule critique exprime ce qu'en termes moins heureux, je n'ai cessé

Digitized by Google

d'écrire en parlant des femmes-poètes. Qu'on ne s'imagine point pourtant que Paule Lysaine soit arrivée à entamer le mur si cruel du mutisme féminin qui ne se métamorphose en franchise que par une crise ou par un désordre moral; non, Paule Lysaine nous confie que :

Le soi s'attendrit dans nos âmes

et elle avoue que

Le jardin n'est plus que tendresses,
Le jardin n'est plus que parfums,
Le jardin n'est plus qu'harmonie.

Elle est tendre, douce, sentimentale, mélancolique et résignée :

Moi, je ne songe pas à de nouveaux départs,
Et je ne rêve pas à des robes nouvelles ;
Que m'importe, ce soir, d'être plus ou moins belle?
Ma vie est toute entière en ce jardin sans art.

Elle est hésitante, faible, un peu attristée et songeuse aussi comme bien des petites filles ingénues :

La pluie, morne et monotone,
Chante au jardin son chant d'automne,
— Ai-je passé près du bonheur?
N'a-t-il pas effleuré mon cœur? —
De l'étang sombre et de l'allée
La joie, ce soir, s'en est allée...

Mais sa mélancolie, essentiellement musicale et rythmique comme il convient à toute sentimentalité féminine, s'accompagne d'un sourire un tantinet sceptique et moderne :

J'ai quitté le triste mal d'espoir.

Puis, en d'autres instants, lorsque le rêve qui l'étreint se désembrume, Paule Lysaine, regardant le ciel merveilleux, la mer idéale et le radieux soleil niçois, azure toute son âme d'une douceur juvénile et sincère; son cœur, comme une fleur toute fraîche éclose, se penche dans le matin ou le soir, inquiet peut-être du désir de l'amour, mais heureux de ce seul désir lui-même :

Voici des jours, des jours, et voici ma pensée.

Bientôt cependant, revenue à son mal mélancolique et fière, Lysaine, maternelle avec l'instinct amoureux des femmes d'esprit et de cœur, reprend :

Il nous faudra souffrir sans nous plaindre jamais
Pour ne pas attrister — car nous sommes sans haine!
La joie du doux ami qui nous fit tant de peine.

Digitized by Google

Paule Lysaine ne s'est pas révélée tout entière dans ses poèmes et je lui en ferais le reproche si elle n'avait eu le scrupule de dire :

Et toute la douceur de ce soir est enclose
En mon cœur orgueilleux que nul ne connaîtra.

Cette discrétion qu'un Albert Samain semblait seul avoir su garder, cette discrétion qui n'est que trop rarement l'apanage des poètes lyriques fait bien tout le charme et toute la délicatesse exquise de ces *Soirs au jardin*. La femme qui a connu ces soirs-là est certainement un vrai et un sincère poète et si elle n'a pas apporté tout le mirage méridional aux corbeilles de fleurs cueillies dans le jardin, elle y a, du moins, fait entendre une surprenante musique de rêve et une douceur comme un sourire de femme.

* * *

EDMOND ROCHER, *Le Manteau du Passé*. — Paris, Sansot et Cie.

Edmond Rocher publie, en guise de préface à son recueil de poésies, quelques lettres d'Albert Samain.

Je n'approuve absolument pas cette façon d'agir. J'y vois un mobile déplaisant; j'y remarque surtout un acte diamétralement opposé de ce qu'eût été le désir du poète d'*Au jardin de l'Infante*. Edmond Rocher, en effet, avait demandé une préface à Samain; celui-ci refusa, se récusant aimablement, modestement, mais définitivement; son intention n'était donc certes pas de livrer au public les lettres particulières adressées par lui à Edmond Rocher. Samain est mort; sa gloire est réelle; son nom fait autorité; la publication de ses lettres élogieuses rehausse aux yeux d'un certain public celui qui inspira ces missives; voilà pourquoi, craignant que l'auteur du *Manteau du Passé* ait réfléchi à ce bonheur posthume que pouvait lui donner Samain, je n'aime absolument pas que son recueil soit précédé de ces lettres.

Quoi qu'il en soit, Edmond Rocher pouvait se dispenser de préparer les lecteurs de ses poèmes. Ses vers, amples et sonores, solidement charpentés et délicatement harmonisés, ont non seulement de la couleur et de la pureté, mais ils sont encore élégants et choisis, bien pensés et fermement exprimés. J'en épingle, par exemple, quelques-uns :

Le cri navré des paons afflige le silence !
La ville est loin. Le hameau dort. Mon âme est lasse.
L'ombre de la Beauté se penche sur mon front.
Et nous mourions d'amour dans le soir apaisé.
. . . . . .

Le Manteau du Passé, c'est, dans l'esprit du poète et d'après l'expression verbale qu'il en donne, le voile constellé de clous d'or, d'argent ou d'acier que lentement, sur son cœur et son âme, le temps et la vie ont tissé; c'est l'épais rideau qui s'appesantit infiniment sur les souvenirs de bonheur

Digitized by Google

ou de malheur; c'est le mur brusque et soudain qui surgit entre l'adolescence et la maturité humaine, qui rompt la vie en deux larges épisodes et fait plus beau tout ce qui n'est plus.

Edmond Rocher est un poète de beaucoup de talent.

***

JULES ROMAINS, *Un être en marche.* — Paris, *Le Mercure de France.*

Ce poème, divisé en deux chants, l'un épique et l'autre lyrique, est bien écrit à la manière de Jules Romains. Le poète de *La Vie unanime* ne change pas. Déjà dans son *Premier livre de Prières* j'indiquais une même nature inspiratrice; je pourrais, à propos de son poème *A la foule qui est ici*, couronné au concours de l'Odéon, rappeler celui de *La Vie unanime* où il exaltait *le Théâtre* et son âme; j'indiquerais aisément le même caractère de la pensée, la même orientation. Je ne veux point laisser entendre en cela quelque reproche ou critique; non, j'estime qu'il était nécessaire que le poète *unaniste* définît bien exactement son idée maîtresse, qu'il la limitât à une formule esthétique concrète et déterminée. Son *Etre en marche* s'imposait donc. Or, notez que, même en y répétant la grande opinion philosophique de ses œuvres antérieures, Jules Romains sait l'élargir jusqu'à la vérité de ce qu'il avait à dire.

Un poème épique montre des jeunes filles sortant de la pension, traversant la rue où passe un régiment, atteignant une gare et s'embarquant dans un train qui les conduit à un chemin. Ce chemin mène au silence de l'horizon campagnard :

Le silence est plus grand que le monde

et l'insecte qui, soudain, y voltige,

L'insecte est devenu plus grand que le silence.

Puis vient la forêt et son grand air de liberté, le plateau où la joie s'ébat dans le courant d'air chaud et frais; un village, tout en bas, apparaît; un chemin y descend; voici le village :

La place est une roue autour de son moyeu
Le puits, dont la margelle est en pierre lippue.
La place est un moulin qui fait tourner la rue,
L'élan de ceux qui vont lui tombe sur les aubes;
Elle tourne et travaille à moudre du soleil.
Le groupe est entraîné comme l'eau d'un chenal,
Et la place tourne en silence autour du puits.

L'image est belle et neuve, c'est pourquoi je la cite. Elle donne aussi tout le système du poète : faire vivre d'une vie unique et totalement identique un groupe ne formant qu'un Etre : « le Pensionnat » avec tout l'extérieur ne formant qu'une chose : « le Monde ». Et, que le groupe suive un canal,

Digitized by Google

rencontre des cyclistes, un viaduc, s'attarde sur quelque gazon à esquisser une roude et rentre enfin au dortoir, le groupe, parcelle vivante de la ville a uni à sa vie de ville la vie de campagne et la campagne : la vie est ainsi unanime. Romains, dans son poème lyrique, soutient la même et fervente idée en se plaçant lui-même devant sa ville : l'être semble naître lorsque son pied foule la rue, lorsqu'il s'unit à la vie extérieure et nombreuse :

Il a été le corps en marche ;
Il a marché pendant un jour ;
Il a percé les carrefours
L'un après l'autre avec sa marche.

Tant d'êtres depuis ce matin
Ont la mémoire de ma force,
Tant de forces que j'ai pensées
Se traînent sans yeux jusqu'à moi,

Que rien ne m'ôtera ce poids
De ville intérieure au torse.

L'aspect énergique du style de Jules Romains, les ahans comme nerveux et saccadés qui s'y entendent, les heurts sans cesse répétés qu'on y perçoit, font ressembler les plus fugitifs de ses poèmes à des déclamations lyriques et retentissantes. Jules Romains a trouvé une formule nouvelle pour exprimer le *panthéisme* universel. Il faut lui en savoir infiniment gré. Je l'ai dit : c'est un pur, un grand poète qui se révèle, et, s'il se méfie de la « monocordie » littéraire tout en demeurant lui-même, le plus grand avenir l'attend. La pensée moderne doit être renouvelée.

* * *

ALBERT DE BERSEAUCOURT, *Vingt-quatre poèmes en prose pour honorer ma demeure et chanter mon jardin.* — Paris, Henri Falque.

Albert de Berseaucourt dont je ne cesse de signaler les études intéressantes, documentées et fouillées sur des poètes (Jammes, le Cardonnel, Verlaine, Verhaeren) Albert de Berseaucourt, dont ici même j'analysai avec éloge les *Tryptiques*, semble vouloir remettre en honneur les poèmes écrits en belle prose sonore, pure et rythmée. Depuis Houssaye et Baudelaire, bien des écrivains se sont plus à user de ce mode d'expression. Outre qu'il permet d'éviter les remplissages, il n'offre ni la difficulté ni le danger des rimes, et, chose importante, il ne limite jamais l'expression qui se présente ; car, pour être rythmée, la prose ne demande pas les assonances que Paul Fort affectionne ; elle se plie aisément à l'harmonie des phrases ou à la musique de la pensée comme dans la *Monna Vanna* de Maurice Maeterlinck ; elle n'a même nullement besoin de la subtilité raffinée et de l'esthétique compliquée qu'y mettait Mallarmé ; une grande simplicité, une modestie de ton et d'allure, d'expression et de forme, de sujet ou de but lui suffisent : une prose

Digitized by Google

française, c'est-à-dire *bien écrite*, est toujours belle, musicale et artistique. Ceci est propre au génie de la langue française, cet outil merveilleux, diamant brut d'une valeur inestimable qu'il ne nous appartient pas d'alourdir ou d'alléger, mais qu'il importe de bien éclairer et de bien situer. Albert de Berseaucourt l'a compris : sa prose est simple, unie et pure ; ses images sont claires et nettes, savoureuses et idylliques

Maintenant, si vous me demandiez ce qu'il faut ou ne faut pas pour qu'une page de prose soit ou ne soit pas un *poème*, vous me trouveriez très embarrassé. Où commence, où finit la poésie? *Chi lo sa*. Cela dépend du goût, de la grâce, du talent ou du génie même de l'écrivain. Une épée est vive et alerte dans telles mains savantes et habiles qui devient lourde et maladroite dans telles autres inexpertes à l'art de la manier. De même la langue française chante de la *poésie* ou de la *simple prose* selon la manière dont un écrivain peut s'en servir. Albert de Berseaucourt utilise la prose en poète. Mieux vaut une page de prose médiocre qu'un mauvais vers ; or, la prose de de Berseaucourt est belle.

Les vingt-quatre poèmes de ce recueil chantent l'intimité familiale ou passionnelle d'une demeure ou d'un jardin chers au poète. Il faut les lire ; ils ne se résument pas. Qu'il vous suffise de savoir que *Le Secrétaire*, *Les Massifs* et *Le Puits* sont ceux d'entre eux qui me séduisent le plus par leur charme gracieux et frais, clair et ingénu.

* * *

ERNEST FOISSAC, *Philippe II*, tragédie en cinq actes de Vittorio Alfieri ; traduction en vers français. — Paris, Crès & Cie.

Vittorio Alfieri, écrivain piémontais, qui unit le plus magnifiquement à l'imagination italienne la philosophie française du XVIIIe siècle, ne vibra que pour de nobles idées et pour de belles passions. Epris avant tout d'idéal romantique, il fit du théâtre une tribune d'éloquence et de chaleur où il exalta la haine des tyrans, enseigna la bonté, la générosité et préconisa l'amour de la vertu et de la patrie.

Ernest Foissac accomplit œuvre utile et méritoire en traduisant le *Philippe II* de ce pur écrivain. On ne connaissait jusqu'à présent que les *Mémoires* d'Alfieri. L'auteur en apparaît comme un caractère toujours révolté.

Vittorio Alfieri respecte dans sa tragédie la loi des trois unités et si son érudition permet de le rapprocher de la méthode anglaise, il n'a pas voulu, cependant, y reprendre entièrement la donnée historique. Le successeur de Charles-Quint a épousé en troisièmes noces la fiancée de son fils, Isabelle de Valois. Isabelle et Carlos ne cessent point de s'aimer. Jaloux de cette passion sentimentale, Philippe II accusant son fils d'un projet parricide, le fait condamner à mort par son conseil de courtisans.

Digitized by Google

Alfieri, comme Verhaeren, dédaigne les rôles épisodiques ; il va droit au but. Ainsi que le fait remarquer Ernest Foissac son drame perd de l'ampleur, mais gagne de la force. Le dénouement, sobre et tragique, entre Isabelle, Philippe et Carlos, ce dénouement brutal et atroce amené par l'aveu même de l'amour de Carlos et d'Isabelle est plus émouvant que la version de Schiller ; puis, par cette concision, le caractère des héros est plus nettement déterminé et analysé. La tragédie y gagne en beauté théâtrale.

Ernest Foissac a traduit Alfieri en vers assez réussis et qui ont surtout le mérite de respecter l'œuvre initiale. Ces vers sont clairs et précis et ne se ressentent pas du travail ou de l'effort ; souvent même, dans les scènes dramatiques, ces alexandrins ont une majesté et une noblesse remarquables. Le *Philippe II* d'Alfieri ne pouvait, je crois, être mieux compris et exprimé. C'est le plus bel éloge que je puisse faire de la tentative de Foissac.

* * *

STÉFAN ZWEIG, *Émile Verhaeren*, sa vie et son œuvre. Traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit par Paul Morisse et Henri Chervet. — GEORGES BUISSERET, *L'évolution idéologique d'Émile Verhaeren*. — Paris, *Mercure de France*. — ALBERT DE BERSEAUCOURT, a) *Louis le Cardonnel* ; b) *Francis Jammes*. — Paris, Falque.

Je ne puis guère m'attarder à analyser ici les essais monographiques que des écrivains publient sur tels ou tels écrivains. Je range le plus souvent ces essais dans mon *Memento* où je me borne à les signaler suivant leur valeur. Je ne déroge à cette coutume qu'exceptionnellement.

Émile Verhaeren, dont la gloire est universelle, vient d'être étudié en deux forts volumes parus aux éditions du *Mercure de France* : l'un est de Stéfan Zweig ; l'autre, de Georges Buisseret. Stéfan Zweig est poète allemand. Je ne connais ses poèmes que par quelques traductions parues dans des revues françaises, mais, les ayant jugés de réelle valeur, peut-être en donnerai-je moi-même d'autres adaptations : Stéfan Zweig, poète donc, et Allemand, était bien préparé à la complète compréhension du génie plus germain que français d'Émile Verhaeren. Son œuvre n'est pas une analyse succincte ; c'est un livre entier, complet où l'âme, le cœur, le caractère et la physionomie générale de l'œuvre verhaerienne est non seulement décrite mais étudiée. Ce livre est un monument à la gloire d'Émile Verhaeren bâti par un de ses plus talentueux admirateurs et amis. Peut-être a-t-il le tort d'être trop touffu et de répéter en plus d'un endroit des réflexions et considérations antérieures, mais qu'importe ! Stéfan Zweig a voulu peindre Émile Verhaeren ; il y a réussi.

Tandis que l'étude de Zweig est construite à peu près selon la conception plus modeste d'une étude que je publiai moi-même, jadis, celle de Georges Buisseret est plus spéciale, plus restreinte, moins ample mais plus originale

Digitized by Google

et plus fouillée. Je ne partage pas toutes les opinions de Georges Buisseret. Je n'aime pas non plus certaines déclarations assez inattendues et assurément inutiles dont il corse ou amoindrit son opuscule, car, peut-être à tort, je ne crois y voir souvent qu'une affectation à l'originalité et à la personnalité. Cette affectation — réelle ou imaginaire — ne lui était pourtant point nécessaire. En étudiant, comme il le fait, l'évolution idéologique du maître, Georges Buisseret classait à part son travail. Je ne dirai point que celui-ci est une œuvre d'érudition pure. Je ne dirai pas non plus que l'érudition dont l'auteur fait souvent preuve nuit à la clarté de son exposé. Non ; j'estime que Georges Buisseret a une connaissance parfaite de l'œuvre d'Émile Verheeren, qu'il en a très habilement, très adroitement extrait les théories chères au poète et qu'il est arrivé à situer ses théories dans la philosophie contemporaine tout en faisant très bien ressortir leur évolution logique et inévitable. Georges Buisseret a, je tiens à le signaler, un très grand avantage sur Stéfan Zweig : son style clair et net, pur et personnel, essentiellement français, se lit plus aisément, plus agréablement que la traduction du livre allemand où plus d'une page semble un peu terne, obscure et bizarre par suite de l'inégale valeur des phrases qui y sont demeurées. Enfin, en limitant le champ de son étude Buisseret a pu dire des choses neuves et vraies là où Stéfan Zweig ne se faisait que l'écho de certaines opinions antérieures.

J'imagine que l'un et l'autre eussent pu s'inspirer de la manière dont de Berseaucourt étudia Louis le Cardonnel. Ils auraient vu comment il se peut faire qu'en analysant, en même temps, l'évolution intellectuelle et philosophique d'une âme de poète et les caractères essentiels de son génie, on obtienne une monographie plus révélatrice et plus perspicace. Il est vrai que Stéfan Zweig révèle Verhaeren à ceux d'entre les Allemands qui ne le connaissent pas encore et que Georges Buisseret estime plus noble la tâche choisie parce que plus personnelle et plus nouvelle par l'extraordinaire multiplication des monographies Verhaeren. Aussi bien, Albert de Berseaucourt à son tour eût pu suivre, lorsqu'il étudia Francis Jammes, cet exemple. Au lieu de paraphraser avec art et justesse l'œuvre du poète bucolique, il eût pu, en restreignant son effort, dire davantage et le mieux dire.

* * *

FLORIAN PARMENTIER, *Par les routes humaines*. — Paris, Ollendorff.

Florian Parmentier, dont voici un nouveau recueil de poèmes, est un peu victime de l'érudition contemporaine. La pensée, en effet, se débat parmi le fatras compliqué de toutes les philosophies ou de tous les systèmes métaphysiques ou psychologiques de l'époque ; elle est comprimée, étouffée, rendue obscure et diffuse par l'abondance même des différents courants idéologiques qui la traversent ; l'abstraction de ses formules est encore multipliée, exagérée par un excès trop évident de mots techniques et peu usités empruntés, un tant soit peu à tort et à travers à des théories divergentes.

Digitized by Google

De tout cela, il résulte que le poème de *Par les routes humaines* est, en plus d'un endroit, non seulement difficile à lire mais presque indéchiffrable sans fatigue et lassitude : je pourrais citer des pages entières dont la pensée inspiratrice était neuve, originale et belle et qui apparaissent vaines et ridicules à cause de cette matière ampoulée, bizarrement grandiloquente et malheureusement vide, creuse et terne qu'affectionne l'auteur. Ayons des systèmes philosophiques nouveaux ou anciens. Exprimons-les simplement en respectant surtout le principal génie de la langue française qui est la clarté. Ne nous abusons pas sur l'effet que peut obtenir une rhétorique « absconde », hérissée des ronces désagréables d'un vocabulaire scientifique. Si nous ne pouvons philosopher à l'aide du seul langage poétique, écrivons de la prose, et, si nous voulons absolument tenter la gloire poétique, laissons là philosophies et théories, disons notre cœur, notre âme, le cœur et l'âme des êtres ou des choses. Cela vaudra mieux que de nous égarer aux carrefours des routes humaines.

L'inspiration du poème de Florian Parmentier ne manquait cependant pas d'originalité. Il considérait une âme descendue de l'Espace pour être incarnée et se mêler ainsi à l'Humanité. Les problèmes de la naissance, de l'amour, de la vie, de la pensée et de la mort agitent leurs angoissants mystères en sa forme nouvelle Retirée à la campagne, s'identifiant à la Nature, elle s'imagine pénétrer le secret du Monde, goûter au Bonheur parfait et, plus tard, repoussée, dépouillée par les hommes, elle parvient à la sagesse, se reconnaît un Dieu et meurt. Il eût fallu que la donnée de ce poème fût développée sans les erreurs que je signalais tantôt. Et Florian Parmentier le pouvait puisque voici un poème assez réussi :

Ne renonce pas à toi-même,
Mais, confiant en ton labeur,
Trouve la majesté suprême
Dans l'intégrité de ton cœur.

N'attends pas de mains étrangères
L'aumône d'un peu de clarté ;
Les vérités sont mensongères
Qui ne sont pas ta vérité.

J'espère n'avoir dans l'avenir qu'à féliciter ce poète. En dépouillant un peu sa muse des flambants oripaux qui la revêtent et en lui conservant les qualités qu'elle possède (la franchise, la sincérité, le lyrisme et l'originalité) il acquerra certainement toute la gloire qu'il peut désirer atteindre.

* * *

EDMOND GOJON, *Le Visage penché*. — Paris, E. Fasquelle.

Edmond Gojon est un poète délicieux. Il écrit des choses exquises, sentimentales ou ironiques, tristes ou nonchalantes qui ont toutes le parfum

Digitized by Google

automnal des dernières fleurs de l'année se fanant dans un vase. Edmond Gojon semble même être un poète automnal. La simplicité de ses phrases, de ses poèmes et de tout son recueil fleure bon comme une essence fine presque imperceptible :

O Schumann, il faudrait, puisque la lune émerge
Et monte avec lenteur aux mains du soir fervent,
Que, plus mélancolique et plus pâle, une vierge
Troublât la nappe d'or de ton lied en rêvant,
Et qu'en longeant, alors, le jardin solitaire
De la villa lointaine où prirait ce piano,
J'unisse, en l'écoutant, mon rêve, à ce mystère
De ton âme qu'effleure une main sans anneau.

Edmond Gojon est un poète ému et émouvant, car, il a beau dire :

Mon cœur est sans amour et mon âtre, sans feu

son âme est ardente, vibrante et spontanée. Elle a certes l'orgueil superbe de son isolement et plus qu'une autre elle savoure une vie de solitude, de sérénité :

Le bonheur est autour de la lampe. Travaille.

Cette âme de poète souffre d'amertume et d'ennui comme celles de tant de poètes et d'artistes que l'humanité charge de toutes les douleurs mystérieuses. Parfois, pesant la vanité des larmes qu'elle a pleurées ou pleure, se reprenant à sourire à quelque souvenir de joie et de quiétude amoureuse, elle oublie ses déceptions cruelles et ses vaines attentes. Elle revoit le visage de l'aimée comme on aime à revoir, si ressemblant, un pastel joli de Helleux. Puis, cette âme retrouve sa douleur, son tourment, sa lassitude et, dit-elle à sa lampe, en empruntant la voix du poète :

Son visage penché veillant dans ta clarté,

elle revoit l'arrière-saison de ses bonheurs, l'agonie de ses joies, le mutisme de son exubérance... et elle soupire plutôt qu'elle ne pleure.

Une âme se lamente exquisement dans le recueil d'Edmond Gojon : c'est une âme délicieuse de poète et chacun de ses soupirs me laisse un peu de deuil frisonnant au cœur et un peu de spleen dans l'âme.

* * *

PROSPER ROIDOT, *La Lumière des Buis*. — Bruxelles, Lacomblez.

Je parlais dernièrement d'une plaquette de vers *Dix-huit ans* que Prosper Roidot avait jugé bon de publier. Je n'aimais pas les piécettes que contenait ce petit livre. Je les trouvais indignes du poète, et surtout trop factices, trop

Digitized by Google

impersonnelles pour succéder aux *Poèmes pacifiques* et au *Hameau vert*. Il semblerait presque que l'auteur ait eu après coup la même impression et ceci justifierait l'empressement qu'il mit à donner en ce recueil, si délicatement titré *La Lumière des Buis*, une sensation plus forte, une originalité de vrai et bon poète, une œuvre enfin appelée à susciter l'admiration de ceux qui, comme moi, préférèrent la manière de l'artiste antérieure à *Dix-huit ans*.

Le poète, d'accord avec son Destin, vivait content avec le tact délicat de cacher avec soin sa pure et douce allégresse. C'était l'heure des buis. De l'ombre vint. Un rayonnement subtil s'en dégagea : l'enfance est semblable à ce nid d'où des ailes se sont échappées et qui, mis en feu, s'anéantit dans un éblouissement de flammes.

La douleur que Prosper Roidot connut est une douleur sage et paisible, une tristesse souriante et tranquille.

Notre cœur, semble-t-il, est plein de fleurs vivantes.

Un peu de froid, une certaine ardeur, et c'est tout ce que laisse la tristesse ; elle fait songer à un large sourire de nostalgie rêveuse ; elle évoque l'ombre quiète des lueurs de lampe ; elle est un peu de doute en même temps que de l'obéissance et elle s'exprime par des mots sans bruit qu'on devine :

Elle a le goût du vent au sommet des collines.

Le poète a pris cet air qui convient à qui peut abandonner beaucoup en possédant très peu et comme il s'est dit :

Pèse donc l'univers admirable et rends grâce
à ce règne d'amour dont tu cherches la trace,
sans attarder ton rêve à l'unique journée
dont l'ombre blanche fuit au sillon de l'année,

il enseigne calmement ce principe serein :

Le printemps naît demain. Tends les mains à ton tour.

L'enfance et les lèvres innocentes, réelles ou irréelles, le font songer à l'automne, *pays de colombes et de loups*, et, comme un soir il écoutait en son âme les souvenirs euphoniques et rythmés de Beethoven, comme il songeait qu'il ne faut qu'exister et rien qu'exister, voir et goûter, il comprit que

Rien n'est triste ou n'a mal et rien n'est solitaire.
Il n'y a pas la mort, il y a de la terre,

Le matin vint. Comme Beethoven, le poète peut se dire qu'

Il voyait l'aube. Il voyait l'eau. Il voyait l'air

Digitized by Google

et ayant souri à la poésie mystique et naïve, simple et compliquée de la religion, il trouva cette définition qui est tout son système ou toute sa philosophie — si l'on veut bien admettre ces mots vis-à-vis d'un poète aussi simple :

Vivre n'est pas du bruit ;
C'est être dans de l'ombre et c'est voir dans la nuit.
Il faut aimer l'instant.

Dès lors, son cœur, son âme, son esprit et son corps ne se nourrissent plus que des substances matérielles et immatérielles à la fois de tous les instants de la vie ; ce furent des minutes de communion intime : sa parole naquit pour louer les multiples symboles de tout ce qui est utile et joyeux ; il goûta les fruits mûrs et la paresse et découvrit en chaque instant de nouvelles saveurs ; il fut simple, sans désir et fut content de l'être.

Tous les aspects sont beaux, car du moindre peut naître
un message éternel du mouvant univers
s'arrêtant à ton cœur comme un fleuve à la mer.
Des terrestres aspects la possession parfaite
est le bien le plus sûr d'une ame satisfaite,
car les réalités accordent au plaisir
le sagace trésor de borner le désir

et il résuma sa théorie, sa poétique, en ces deux vers :

Bannis la vaine alarme. Au seul instant docile
comprends que ta ferveur est fille de l'argile.

... Que vous disais-je? J'ai retrouvé le poète Roidot que j'avais jadis étudié passionnément (1), j'ai retrouvé l'exquis penseur et le délicieux chanteur naïf et simple :

et moi, je vois tes yeux et je pense à ce jour
où dans les noisetiers ton enfance tremblante
comme un vol de colombe avait peur de l'amour.
Je pense à ce village et à des ruisseaux noirs
je pense au coup de vent qui cassa tes rosiers.

* * *

TOUNY-LERYS, *Amoureusement*. — Toulouse, Pastres : *Poésie*.

La mince plaquette de vers qu'*amoureusement* Touny-Lerys a rimée, m'arrive ici comme un parfum de verveine ou mieux comme un peu de senteurs printannières. Ah ! l'amour ! Poètes heureux qui le pouvez chanter sur

(1) Cf. *Le Livre des Masques belges*, 1re série.

Digitized by Google

les cordes vibrantes de la lyre, poètes que je vous envie — ce soir. C'est un peu cet amour de Touny-Lerys qui me chante à l'âme sa berceuse énivrante, exaltante et caressante :

Son jeune amour a tout le parfum d'une fleur

et les plaquettes trop minces des bons poètes font regretter de n'avoir pas à parler d'œuvres plus importantes, tant il est vrai que, même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

* * *

LOUIS LAUTREY, *Poèmes d'Israël.* — Paris, Fischbacher.

La tentative de Louis Lautrey est interessante. Il a voulu en quelques poèmes évoquer l'époque biblique du peuple d'Israël. Parfois son inspiration se ressent de la difficulté vaincue, une certaine sécheresse, une lourdeur entravent la liberté du vers, désorientent la cadence des phrases, Cependant, un réel souci d'art et de beauté en même temps qu'une connaissance parfaite de l'histoire hébraïque font que des pages comme *La Sagesse profane*, comme *Rébecca* et comme *Bath-Chéba* sont non seulement curieuses, mais bien venues, très harmonieuses et très belles.

* * *

EDMOND ROSTAND, *Chantecler.* — Paris, Fasquelle.

Le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand, poète, est assurément l'une de ses premières œuvres : *Les Romanesques*. Certes le dernier acte de *Cyrano de Bergerac* est une réelle évocation de beauté et il est maints passages de *L'Aiglon*, une erreur dramatique cependant, où se retrouve la veine lyrique et claire de la franche pureté esthétique, mais, si nulle part Rostand n'a pu prouver qu'il avait, — mieux que du talent, — du génie, nulle part non plus il n'atteignit une seconde fois à la valeur des *Romanesques*. Rostand est à la littérature ce que Massenet est à la musique. Or, vint-il à l'esprit de Massenet d'unir en un chant toute la poésie et toute la nature comme l'avait fait Wagner dans sa *Tétralogie*? Là, gît, me semble-t-il, la principale erreur de *Chantecler*. Rostand, oublieux des *Fables* de la Fontaine et ne se souvenant pas des écarts commis par Victor Hugo dans *La Forêt mouillée*, Rostand, n'ayant même pas eu le souci d'harmonie constante que Gregh révéla dans son *Prélude féerique*, Rostand voulut se hausser au génie d'un symbolisme sublime. Aristophane, dans *Les Oiseaux*, Jean Richepin, dans *La Belle au Bois dormant* lui avaient donné des exemples de ce symbolisme difficile; ils lui prouvaient qu'il ne faut pas, sur la scène, exagérer le rôle des animaux, qu'il ne faut pas non plus leur faire parler l'argot des salons,

Digitized by Google

l'argot du boulevard et l'inepte langage des à-peu-près dont un Willy seul peut toujours user avec bonheur ; Rostand n'en écrivit pas moins :

Oui, Coqs affectant des formes incongrues.
Coquemars, Cauchemars, Coqs et coquecigrues,
Coiffés de cocotiers supercoquentieux
Oui, Coquards cocardés de coquilles,
Coquardeaux Coquebins, Coquelets, Cocodrilles,
Au lieu d'être coquets de vos cocoricos,
Vous rêviez d'être, ô Coqs ! de drôles de cocos !
Oui, Mode ! pour que d'eux tu t'emberlucoquasses,
Coquine ! ils n'ont voulu, ces Coqs, qu'être cocasses !
Mais ! Coquins, le cocasse erige un Nicolet !
On n'est jamais assez cocasse quand on l'est !
Mais qu'un Coq, au coccyx, ait plus que vous de ruches,
Vous passez, Cocodès, comme des coqueluches !
Mais songez que demain, Coquefredouilles ! mais
Songez qu'après-demain, malgré, Coqueplumets !
Tous ces coqueluchons dont on s'emberlucoque,
Un plus cocasse Coq peut sortir d'une coque,
— Puisque le Cocassier, pour varier ses stocks,
Peut plus cocassement cocufier des Coqs ! —
Et vous ne verez plus, vieux Cocâtres qu'on casse,
Que des coqs rococos pour ce Coq plus cocasse !

...Je cite, et je ne commente point ! De telles fautes de goût, de telles gymnastiques verbales sont trop fréquentes pour que l'œuvre de Rostand puisse être admirée dans tous ses développements.

Qu'on ne dise pas que je m'arrête au détail puisque — lisez ou entendez *Chantecler !* — Rostand *n'a mis du Symbolisme que dans les détails de sa pièce* et non point dans l'*idée même de celle-ci*. En sommes, qu'est-elle cette idée ?

Chantecler est le coq français du *Roman de Renart*. Il a un mépris orgueilleux pour autrui et, étant fort, il est doux Il a des favorites et même une maîtresse en titre, la Poule du Houdan. Cependant, il n'aime *d'amour* que *la lumière*, *le soleil*, *la clarté*, *le jour* qu'il considère comme son œuvre Il est artiste, romantique et olympien. La Faisane — héroïne de Prévost — révoltée, affranchie, cérébrale et féministe survient. Chantecler la désire, mais la Faisane ne l'aimera un peu et rien que par pitié, que dans l'abandon où le laissent l'envie et la haine des « Nocturnes ». Chantecler a foi en sa Maîtrise illuminatrice : son chant fait se lever l'Aurore. C'est son secret qu'il cèle à tous. La Faisane le lui arrache et, l'ayant entraîné dans la forêt alors qu'écœuré il était las de la veulerie du poulaillier, voulant écraser sa supériorité, elle le grise de câlineries et de voluptés, si bien qu'une nuit se dissipe sans que son chant ait pu retentir. Pitoyablement désillusionné, Chantecler s'en retourne à la ferme, nullement découragé, avec la volonté de continuer envers et contre tout, son métier de

Digitized by Google

flambeau auroral. Faite captive, la Faisane, vaincue par tant de stoïcisme, le rejoindra, tout à fait amoureuse et dévouée.

Il y a là, qu'on le veuille ou ne le désire point, tout à la fois un drame amoureux et un drame épique, tout à la fois une comédie héroï-comique et une comédie satirique, et ces quatre genres divers s'unissent pour former, dirait-on, un poème philosophique. Soit, *le Coq* est le symbole de la poésie, de la foi, du travail, de l'effort, de la beauté, *le Merle*, celui du sarcasme méchant est stérile, du faux-esprit et du mauvais-goût, mais quelle est la vérité de *la Faisane* ? Puis que nous importe, ici, que des animaux nous viennent parler d'Ugolin, Molière, Nicolet, Mélingue, que des poules imitent Emmanuel Kant, qu'un Paon lise Pétrone, qu'un Dindon cite Horace, qu'un Merle se tienne au courant des progrès de l'armurerie et de l'hervéisme et des succès de Mélingue et d'Emile Augier et que des oiseaux ridiculisent les précieuses modernes et le comte de Montesquiou-Fezensac !

Deux idées se livrent combat dans *Chantecler*.

La première est un lieu commun venu du romantisme et qu'on trouve dans *les Mages* de Hugo et le *Moïse* de de Vigny : « l'homme de génie est fils de la terre et la femme lui est fatale.»

La seconde, bien qu'elle se trouve en partie dans le second *Faust* et dans *la Tentation de Saint-Antoine*, est plus neuve et rachète bien des erreurs de détails. Elle montre l'inutilité des efforts, le néant de la fièvre humaine et, lorsque dans sa conclusion le poète la rend optimiste par l'image de ce Coq, qui déçu, vaincu, chantera, chantera quand même, l'idée est belle, haute, lyrique, noble et vraie.

Elle fait se souvenir de ces beaux vers dont se sert le *Pigeon* pour peindre Chantecler apparaissant :

> Moi, je vois, sous un cimier qui tremble,
> Venir le Chevalier superbe de l'été,
> Qui pour se draper d'or semble avoir emprunté
> A quelque char du soir où la moisson vacille
> Sa cape, qu'il retrousse avec une faucille.

ou mieux encore, de la scène capitale de la pièce, la scène troisième du deuxième acte, celle où Chantecler amoureux, dépeint son âme, cette scène, depuis :

> Je ne chante jamais que lorsque mes huit griffes
> Ont trouvé, sarclant l'herbe et chassant les cailloux,
> La place où je parviens jusqu'au tuf noir et doux

et qui se poursuit, lyrique et belle jusqu'au cri:

> Je suis la Terre et le Travail !
> Ma crête a le dessin couché d'un feu de forge
> Et je sens le sillon qui me monte à la gorge !

Digitized by Google

Cette scène, ces vers et d'autres peut-être rachètent les erreurs dont *Chantecler* fourmille. Or, toutes ces erreurs viennent du verbiage, de la facilité et de la fantaisie à la Rostand.

Rostand a été grisé par le succès. L'insuccès *artiste* de Chantecler, plus sincère que les articles élogieux de commande ou d'intérêts, espérons-le, le dégrisera. Il s'amendera et, quoi qu'il arrive, au moins, *les Romanesques*, la fin de *Cyrano*, quelques passages de *l'Aiglon* et la scène III du 2e acte de *Chantecler*, nous demeureront ; c'est beaucoup !

* * *

JOHN KEATS, *Poèmes et Poésies*. — Traduction par PAUL GALLIMARD. *Paris, Mercure de France.*

Je ne puis guère réserver de place, ici, à l'étude de l'œuvre de John Keats. Je dois me borner à résumer brièvement l'impression qu'elle me donne. Je le regrette, car la traduction et l'introduction de Paul Gallimard, par leur probité, leur intérêt et leur originalité méritaient mieux et davantage.

Keats est un des quelques grands génies poétiques de l'Angleterre. Son classicisme a une pureté incomparable mais n'a pas la froideur ou la sèche régularité qu'on pourrait craindre. Une sensualité merveilleusement aiguisée, une compréhension voluptueuse toute spéciale se dégagent de ses poèmes Keats est un des rares artistes dont la passion ne se dément jamais, et qu'un amour singulier et puissant de la vie, de la beauté et de l'art font atteindre aux lyrismes les plus élevés et les plus éblouissants.

* * *

FERNAND RICHARD, *Le Christ*. — Paris, Plon.

Que Fernand Richard ait, en des heures troubles de sa vie, douté de Dieu, c'est possible et même vraisemblable. Qu'il ait retrouvé la foi, l'espérance, ceci est assez heureux pour nous car son livre, orné de poèmes très réussis et de vers bien frappés, animé d'un souffle non encore démodé, est de ceux qui, tout en ne propageant pas mes idées, m'incitent à penser.

F. Richard est passionné, exalté et même un peu fanatique ; on le dirait du moins quand il s'en prend au théories de l'effort et de la volonté et qu'il méprise la thèse que *les forts et les fiers ont le droit de piétiner les faibles, leurs victimes*, car il me semble qu'avant de critiquer une philosophie il importe de la posséder ; je n'ai jamais rien nié, du moins en l'expression de mes idées, de ce que je n'avais point, pas à pas, et sagement étudié. Je sais bien qu'un tel amour du Christ, comme toute passion, doit être exclusiviste et opiniâtre ; j'excuse même cette ardeur au combat ; mais je ne l'approuve ni ne l'admets. Que voulez-vous ? j'aime mieux un poète mys-

Digitized by Google

tique qu'un poète catholique. L'un veut révéler un monde ; l'autre défend une idée, une seule et rien d'autre. C'est peu de nos jours — et c'est beaucoup aussi.

* * *

TANCRÈDE DE VISAN, *Les élégies et les sonnets de Louise Labé.* Paris, Sansot.

La petite bibliothèque surannée que la maison Sansot publie s'enrichit d'une curieuse étude bibliographique de Tancrède de Visan sur Louise Labé et d'une réédition du mince bagage littéraire de ce poète féminin du XVI^e^ siècle.

Louise Labé n'a, en réalité, qu'une valeur historique. Les modes et les phrases employés par elle, les sentiments qu'elle décrit sont à ce point spéciaux et particuliers, qu'il faut la patience d'un de Visan ou son érudition pour *oser* expliquer une admiration de ce talent. Il est vrai qu'on aime satisfaire la curiosité et, sur ce point, la préface-étude de cette plaquette suffit.

* * *

PAUL DROUOT, *Sous le vocable du chêne.* — Paris, Dorbon aîné.

J'avais rêvé lorsque je commençai la besogne esthétique souvent ingrate de la critique littéraire de me faire petit à petit un groupe de fidèles amis jamais vus mais pourtant compris et préférés qui m'auraient rendu leur sympathie... Jean de Gourmont, André Fontainas, Léon Bocquet, Tancrède de Visan, Gabriel Volland, Julien Ochsé, d'autres encore, parmi lesquels j'aimerais compter Paul Drouot, m'ont donné, m'a-t-il parfois semblé, un peu de leur âme et de leur pensée... Les poètes doivent aimer les poètes et les réconforter, et les soutenir et les faire connaître à tout le monde; et que la tâche est joyeuse ainsi de l'effort enthousiaste et clair soutenu par le cœur!

Paul Drouot est un poète du soupir ardent; il se dépense dans l'égoïste pensée des tourments de la vie mise face à face avec l'Amour,

Amour, tyran des Dieux, triste oppresseur du Monde!

Car, s'il aime son pays âpre avec son horizon appesanti comme un univers de pensée, avec ses sources, son coteau, sa misère, son vallon, ses bruyères mauves et ses rochers grisaillant dans les brouillards, s'il aime aussi les côtes sauvages, parfumées d'une odeur d'algues et de brise saline, de la Bretagne, s'il dit — et le vers est d'un vrai poète :

Je songe à l'air léger qui est sur la montagne,

et s'il ajoute

Je regarde la gloire avec tranquillité,

Digitized by Google

ce qu'il aime et préfère, c'est l'amour, un amour impossible, un amour que le monde étouffe, que des mystères et des secrets enchaînent, un amour triste, douloureux et mortel comme l'amour de Charles Guérin. Et toute cette douleur, toute cette mélancolie qui montent à l'âme et au cœur du poète font que son lyrisme, plus mélancolique (un peu breton et un peu anglo-saxon, comme un lyrisme de Browning, de Keats on de Shelley) est celui que la divine poésie a caressé d'une main fraîche et lourde de tristesse.

Paul Drouot, depuis *La Chanson d'Éliacin* et *La Grappe de raisins* (un peu factice de forme et de volonté) s'est révélé à lui-même. Il est le poète du *soupir ardent*, et je ne puis dire mieux ni diminuer par une explication inutile, ce titre qui le dépeint si bien.

* * *

LÉON BOCQUET, *Les branches lourdes* — Paris, *Le Beffroi*.

Qu'on dise n'importe quoi de son œuvre et de lui-même, Léon Bocquet ne s'en soucie guère, puisque, dit-il,

> Puisqu'en somme il suffit pour consoler mon cœur,
> Ma femme et mon enfant, que votre amour prolonge
> Dans un beau paysage un moment de bonheur.

Et tel il apparaît, poète paisible, harmonieux et pur lorsqu'on l'écoute chanter ou murmurer son rêve, l'heure, le silence et les rameaux flottants dans le vent qui berce l'ombre légère. Il n'est pas lassé de la vie car un peu d'espoir lui semble être attendu, et même s'il pressent l'automne et sa pluie, son cœur ne contient qu'un clair désir d'éternité L'amour heureux de sa vie lui a révélé le monde, le génie, l'audace, la tendresse et la douceur, et, s'il ploie à certaines heures, c'est sous le poids trop complet d'une jouissance extrême, exaltante comme il en naît

> Un de ces soirs si beaux qu'on se parle tout bas
> Et qu'on croit tressaillir d'extase à chaque pas.

Éclos à l'heure bénie des fiançailles, ses poèmes, comme des rosiers pourpres, sont parfumés d'une brise d'été et du mystère ingénu que dégage

> Le sourire éternel des anges en prières.

Avec la fiancée et tout ce grand bonheur qui entraient, dans sa maison, le poète, ému des souvenirs de chansons égrenées dans les bois, de baisers échangés sous les ciels bleus de juillet, rencontre la douceur de vivre et s'écrie :

> La vie est ce matin comme un arbre qui ploie
> Et tend vers notre amour à son ombre arrêté
> Son feuillage, ses fruits, sa rosée et sa joie :
> La vie est, ce matin, un songe de beauté.

Digitized by Google

Des vers admirables lui viennent alors, comme à son insu :

Et ce fut le plus triste et le plus beau des soirs !
Le ciel à notre rêve ouvre ses parvis bleus.

Puis survient l'automne sanglante, pauvre, dépouillée, l'automne où chaque poète se dit :

Ma vie est devant moi comme un mur écroulé

mais ne l'exprime pas si bien, l'automne où la chair est malade, le cœur désenchanté et la tristesse irritée et énervée; les heures d'hiver qu'enchantent les souvenirs italiens, les réminiscences florentines, napolitaines et siciliennes, les nostalgies sensuelles de Venise et les amicales fraternités, douloureuses ou souriantes comme les songes de l'Instant. Du silence, de l'amertume chère aux âmes élues des poètes, de la tristesse incertaine et vague et puis, le sourire enfantin d'un espoir malgré tout caressé, et, les branches de sa vie, Léon Bocquet, les a trouvées lourdes et chères à son âme et à son cœur. Il les a chantées; il les a pleurées; il les a fait sourire dans l'air bleu et pâle de l'arrière-saison... et son livre qu'enchantent encore les ombres de ses *Cygnes noirs*, son livre est beau, harmonieux et délicat... Mais, que lui importe ce que j'en pense; moi seul suis content, et je dis que

Ce jeune homme est un parfait poète,
Et son lyrisme est doux comme un soir sur la mer,
Une invisible gloire environne sa tête :
Il est grand aujourd'hui par ce qu'il a souffert.

et j'ajoute que je lui suis reconnaissant d'avoir, à travers ses mélancolies, ses sentiments et ses rêves, prolongé devant moi

Dans un beau paysage un moment de bonheur.

* * *

NICOLAS BEAUDUIN, *La divine Folie.* — Paris, *Les Rubriques nouvelles.*

Le poète a voulu se connaître, tout comme Prométhée placé en face de la douloureuse expérience humaine. Il s'est posé l'éternel « pourquoi? » des races, et, las de geindre et de souffrir, il s'est tourné vers la bravoure altière. Tout est-il vain sur la terre, et suffirait-il que nous fuyions le mal pour que nous trouvions l'amour? Tous les êtres qui furent déçus par la vie n'ont pas su trouver le chemin de soleil par où atteindre le ciel et conquérir l'espace. Les désespérés, vaincus, dont l'espoir s'est fané dans les mains, se sont abattus. La race des Prométhée, à laquelle le poète rêve d'appartenir, s'exalte par la souffrance; elle inspire l'amour aux amantes et les mères veulent trouver en elle l'exemple pour l'enfant, tandis que les

Digitized by Google

poètes écoutent par sa voix chanter l'hymne des temps futurs. Ainsi la race des divins Prométhée connaît l'enthousiasme, l'ardeur, la régénération, l'aurore et le soir. L'amour lui sourit, l'accueille et l'exalte. Christ, Salomon, Job tenté, Samson, Le Tasse, Michel-Ange furent des héros de la résignation héroïque aux lois inéluctables des théories humaines et idéales.

Nicolas Beauduin est un poète assurément intéressant. Il a su concentrer en ses poèmes, non de vagues images et de vagues pensées, mais encore des idées philosophiques intéressantes. Je le tiens pour un de nos jeunes poètes les plus vivants et les plus personnels et ne crains pour lui que l'excès d'abondance.

* * *

JEAN DE GOURMONT, *Muses d'aujourd'hui*. — Paris, *Mercure de France*.

Ah ! comme j'aimerais m'étendre ici sur ce livre curieux, perspicace et intéressant de Jean de Gourmont !

Il y analyse parfaitement les poétesses contemporaines et je suis heureux de lui voir développer avec talent des idées que je n'ai fait que répéter sans cesse depuis quelques années. Jean de Gourmont, d'un style impeccable, type chacune des poétesses qu'il étudie avec une science admirable de la poésie. La comtesse de Noailles qui écrit pour qu'on sache le jour où elle ne sera plus « comme l'air et le plaisir lui ont plu », Gérard d'Houville, dont la souple simplicité rappelant un peu Mallarmé plaît, Marie Dauguet, baudelairienne et verlainienne, Renée Vivien, saphique et harmonieuse, Elsa Koeberlé, se consolant par la culture de l'amour, Hélène Picard, qui fait songer à l'amour de Dante pour Béatrix, Jane-Catulle Mendès, qu'une clarté soudaine illumine, C. Sauvage, qui respire le plein air et le vent, J. Perdriel-Vaissière, dont l'inquiétude poétique n'empêche point la sérénité, L. Evrard, inspirent tour à tour à Jean de Gourmont des pages de critique juste et profonde. Son livre est pénétrant et compréhensif.

MAURICE GAUCHEZ.

Memento. — A. SÉCHÉ, *Les plus jolis vers de l'année*. — Paris, Louis Michaud. — Chaque année A. Séché nous donne une de ces délicieuses petites anthologies où j'aime à retrouver les poètes et les livres que j'ai préférés. Cette fois, les noms de Tonny-Lerys, François Porché, Alfred Mortier, Stuart Merril, Jane-Catulle Mendès, Gasquet me rappellent de bien doux et bien charmants souvenirs. — ALBERT LONDRES, *Lointaine*. — Paris, Sansot et Cie. — Je n'aime pas ce genre de roman versifié, *Miette et Noré* mis à part. Je n'aime pas ces vers faciles ni ces longues tirades inutiles. J'aime encore moins ce modèle de préface. Alors, quoi ? Je n'aime rien dans ce livre. — LÉON-MARIE THYLIENNE, *Des chats*. — Liége, Société belge

Digitized by Google

d'éditions. — Après Baudelaire, Théophile Gauthier, Rostand, Anatole France, Bourget, Armand Sylvestre, Ramaekers, et tant d'autres encore, Léon-Marie Thylienne s'est avisé de croquer quelques attitudes félines, souples et gracieuses des chats. Ses poèmes, mignons et jolis, sont réussis, frais et légers. On regrette qu'ils soient si peu nombreux et que le poète des *baisers*, n'ait pas prolongé les gestes menus de ses notations. — NELSON COUYTIGNE, *La Maison de la Morte*. — Paris, Société Philotechnique. — Des vers réussis et des poèmes bien composés sur un sujet que sa banalité même rend, dirait-on, intéressant. Mais Nelson Couytigne m'annonce un recueil *Vers l'Infini* qui, je l'espère, me permettra de parler plus longuement de son œuvre. — ROBERT.-E. MELOT, *Printemps*. — Bruxelles, Larcier. — Ce recueil, précédé d'une lettre-préface de Valère Gille dit et répète avec élégance et pureté les rêves un peu précoces d'un poète de 16 ans; il s'y rencontre quelques beaux vers — c'est beaucoup! — et il s'y retrouve pas mal de réminiscences — c'est assez! — FRANÇOISE LE ROY, *Chants et souvenirs*. — Bruxelles, Lebègue. — Mon amie a eu, ce soir, le mot juste qui *exalte* ce livre. Je lui en lisais quatre ou cinq... alexandrins : « Oh, fit-elle en m'arrêtant, ceci suffit. J'ai fait des vers pareils à ceux-là, en classe, jadis, par devoir. Ils valaient autant que ceux-ci... seulement, voilà, moi, je ne les ai pas publiés! » Sage amie, va! — JEAN HÉRITIER, *Une critique de Chantecler*. — Paris, Sansot. — Critique sérieuse et très juste, cette analyse se recommande par son souci d'art. — JACQUES NAYRAL, *La Dentelle des Heures*. — Paris, E. Figuière. — Ce sont ici des poèmes amoureux et légers, là des impressions fugitives de poète, enfin tout un livre exquis et doux.

M. G.

Digitized by Google

UNE NOUVELLE FORMULE

DE REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE QUASI INTÉGRALE (1)

Les expériences électorales qui se sont succédées en Belgique depuis dix ans ont démontré que si l'introduction de la R. P. a été une réforme juste, féconde et nécessaire, son mode d'application laisse cependant à désirer, en ce qu'il maintient d'énormes « déchets », c'est-à-dire des fractions nombreuses d'électeurs dont le vote est perdu. L'auteur de la brochure que nous analysons fait le compte de ces déchets dans les élections de 1908 et de 1910. Il trouve : 139,934 suffrages pour l'opposition anti-cléricale; 99,162 pour les cléricaux; 25,417 pour les démo-chrétiens; en outre, 38,235 suffrages attribués sans résultat utile à des candidats dissidents ou isolés.

Cette déperdition de suffrages n'est pas un vice propre à notre compteur électoral. Le système d'Hondt est encore de tous les systèmes proportionalistes celui qui occasionne le moins de déchets; seulement, comme le fait judicieusement observer l'auteur, « ce qui choque surtout dans son fonctionnement, c'est qu'il favorise toujours le parti qui fournit le commun diviseur électoral ». Le premier remède qui se présente c'est l'élargissement des circonscriptions électorales. Les déchets seraient déjà fort diminués, si l'on adoptait, comme on l'a proposé, la circonscription provinciale. Cependant il resterait toujours un certain nombre de voix perdues et de citoyens non représentés. Ainsi les démocrates chrétiens garderaient probablement leur déchet de 25,000 voix, parce que celles-ci sont disséminées dans un trop grand nombre de circonscriptions.

Le problème de l'emploi des déchets est devenu une des grandes préoccupations de notre monde politique. Il n'y a guère qu'une solution possible : c'est de permettre à chaque parti d'obtenir des sièges supplémentaires en faisant servir ses suffrages non utilisés. Diverses combinaisons

(1) *Représentation proportionnelle intégrale; une formule nouvelle*, par FÉLIX GOBLET D'ALVIELLA, avocat près la Cour d'appel. Broch. de 40 pages. — Bruxelles, Lamertin, 1910. — Prix : 75 centimes.

Digitized by Google

ont été mises en avant par MM. Massau, Tempels, Vande Walle, etc. Mais parmi ces projets, les uns impliquent, sinon la constitution d'une circonscription unique pour tout le pays, du moins la fixation d'un quotient unique; les autres, des déclarations de solidarité difficiles à obtenir et, en tout cas, attentatoires à la liberté des électeurs; ou encore la proportion des sièges au moyen desquels on pourra accorder des compensations aux partis les plus maltraités, y dépendra du nombre des sièges qui n'auront pas été attribués au cours du premier scrutin. M. Félix Goblet d'Alviella, qui appartient aux nouvelles générations libérales et pour qui le souci du bon renom de la R. P. est en quelque sorte une tradition de famille, a trouvé un remède qui est plus radical, puisqu'il nécessite une revision de la Constitution et une augmentation du chiffre des députés, mais qui offre l'avantage de dédommager les partis lésés d'une façon assez simple, dans une proportion fixe et sans modifier les résultats du scrutin dans les divers arrondissements.

De même que, en 1894, on a créé des sénateurs provinciaux, il s'agirait de créer des députés provinciaux à raison d'un par arrondissement. Chaque parti continuerait à présenter dans les diverses circonscriptions une liste de candidats comme on le fait aujourd'hui, mais en outre, il présenterait une liste *provinciale* de candidats, en affectant chacun de ces candidats à un arrondissement de la province. Après l'élection on totaliserait les déchets de chaque parti dans l'ensemble de la province; on rangerait ces totaux dans leur ordre d'importance et l'on distribuerait les sièges provinciaux en appliquant le système d'Hondt. Les sièges ainsi attribués à chaque parti reviendraient aux candidats qu'il a présentés pour l'arrondissement où le déchet de ses suffrages a été le plus considérable. Si on applique ce système aux chiffres des deux dernières élections, on trouve que le total des déchets pour les trois partis serait tombé de 347,479 à 41,205, comprenant surtout des suffrages attribués à des candidats de coterie. On voit que l'attribution des sièges provinciaux ne modifierait pas, mais compléterait et compenserait les résultats inadéquats du scrutin. Pour le détail du fonctionnement de ce système qui n'est complexe qu'en apparence, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à la brochure elle-même, écrite en un style sobre et clair.

Les principales objections sont que ce système heurte les idées reçues, qu'il exige une revision de la Constitution et qu'il tend à accroître encore le nombre des représentants. A ce dernier égard, il est bon de noter que beaucoup de Chambres sont bien autrement nombreuses que la nôtre : Allemagne (Reichstag), 397 membres; États-Unis, 386; Autriche, 516; France, 584; Grande-Bretagne, 670; Hongrie, 453; Italie, 508, etc. On voit que nous avons de la marge, et, en fait, 280 parlementaires ne feraient pas beaucoup plus de gâchis que 166, chiffre actuel de nos honorables. Quant à la nécessité de reviser la Constitution, l'auteur fait observer qu'il faudra quand même recourir à cette mesure pour supprimer le vote plural. En

Digitized by Google

attendant, il nous semble que rien n'empêcherait d'élargir les petites circonscriptions; ce qui ferait déjà disparaître une des principales causes d'inégalité et pourrait se réaliser par un vote des Chambres à la simple majorité.

Quoi qu'il en soit, l'idée mérite d'être discutée. Appliquant son système aux chiffres de la dernière élection législative, dans les provinces du Brabant et d'Anvers, à titre d'exemple, l'auteur montre que les six sièges provinciaux à créer, un par arrondissement, y auraient été attribués : quatre aux anti-cléricaux et deux aux cléricaux. Peut-être dans d'autres parties du pays, les cléricaux se trouveraient-ils avantagés. Mais l'essentiel, c'est d'avoir une représentation adéquate des partis dans l'ensemble du pays. « Quand on s'est « engagé pour la première fois », écrit-il, « dans la voie de la R. P., personne « ne pouvait prévoir quelle serait la répartition exacte des sièges. On fit « néanmoins un pas décisif vers le progrès, et après les élections faites « selon la nouvelle loi les trois grands partis se montrèrent satisfaits. »

L'auteur s'occupe aussi de la case de tête qu'il souhaite voir disparaître, les candidats de chaque liste étant rangés par ordre alphabétique et l'électeur attribuant son suffrage au candidat qu'il préfère.

C'est le cas de rappeler, avec lui-même d'ailleurs, que la suppression de cette case a été préconisée dans cette *Revue*, il y a dix ans, par un proportionaliste qui n'est autre que le père de l'auteur de la brochure. Seulement ce que proposait M. le sénateur Goblet d'Alviella, c'était, tout en supprimant la case de tête, de laisser aux présentants le soin de déterminer le rang des candidatures sur le bulletin de vote. Les excédents de suffrage obtenus par tous les candidats seraient additionnés, puis répartis entre les candidats non élus de la même liste dans un ordre *dévolutif*. Cette combinaison a été défendue depuis lors dans le *Ralliement* par M. Herman Dumont et elle a été reprise dernièrement, dans la *Dernière Heure*, comme conclusion d'une série d'articles sur la nécessité d'accroître la liberté du corps électoral. Elle est moins radicale; mais, tout en faisant une part beaucoup plus considérable au libre choix des citoyens qui n'appartiennent pas aux associations électorales de leur parti, elles laissent cependant certainsa vantages à l'ordre de présentation établi par les dirigeants et elle échappe aux inconvénients qu'amènerait l'accumulation des suffrages sur un ou deux noms particulièrement populaires.

Toutes ces questions ne peuvent qu'acquérir chaque jour une importance nouvelle, car c'est la sincérité même de notre régime parlementaire qui est en jeu.

E F.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les romans.

C'est leur date et c'est leur vogue. La mer élégante et la montagne leur sont propices. Que lira-t-on? *Le Trust* de Paul Adam et *La vague rouge* de J. H. Rosny, si l'on a des hantises sociologiques, *Les petites alliées* et *Lucien* si certaines audaces d'observation n'effarouchent point. Nous avons déjà annoncé *Les petites alliées* de M. Claude Farrère. Le nouveau livre de M. Binet-Valmer (chez Ollendorf) ne le cède point en intérêt dramatique à celui qui eut, il y a quatre ans, un retentissement si justifié, à ces *Métèques* où des détails précis et abondants semblaient des indiscrétions littéraires. Peut-être l'auteur, en réduisant la mise et en resserrant les mailles, s'est-il même montré supérieur. Au lieu d'une vue panoramique d'un monde, dont la bigarrure ne cachait qu'à demi la triste vacuité et la superficialité incurable, il a entendu nous peindre des caractères, un père et un fils qui résument deux espèces d'hommes bien dissemblables, mais doués d'une égale vraisemblance. Lucien, cet inverti, est analysé sans cruauté ni faiblesse, de même que les hautes vertus et la puissance intellectuelle du médecin illustre qu'est son père n'aveugle pas l'écrivain sur les tares d'orgueil et de respect humain, dont la vie de Paris l'a affligé, et qui le rendent peut-être plus attachant que ses plus nobles qualités. Une figure de femme exotique touchante en sa candeur et en sa rage de dévouement, d'autres figures encore peuplent le second plan, sans altérer les proportions, ni nuire au relief. Et l'œuvre est charpentée avec dextérité, conçue et exécutée avec cette sobriété un peu sèche qui constitue une manière, et pas banale en somme, par ce temps de narration facile.

Dans *Ames de retraités* (chez Ollendorf), on retrouve le même soin d'observation concentrée, sinon le même faire expérimenté. Déjà Jean Jullien et quelques autres nous avaient initié à la mélancolie de ces fins de carrière de soldat, où les servitudes dédorées restent comme un fait, tandis que s'opère l'évaporation des fumées orgueilleuses d'une profession qui est

Digitized by Google

un apostolat. M. Jean Renaud s'y est appliqué, à son tour, et son analyse, un peu schématique, ne manque pourtant ni de variété ni de justesse expérimentale.

Un livre hollandais, traduit et publié chez Fischbacher, mérite, malgré une sévérité d'accès plus apparente que réelle, d'être rangé à côté de ces romans, de tenue bien française. Certes il nous transporte loin, bien loin de Paris, et la futilité niaise de l'aristocratie de La Haye n'est pas du tout la futilité plaisante de Louise dans *Lucien*, de Valentine dans *Eros*. Ces Germaines, lorsqu'elle sont incultes et n'ont que les formules d'une politesse, apprise au pensionnat, et le luxe des toilettes commandées chez la bonne faiseuse, ressemblent plus à de jeunes oies grasses qu'à des ingénues de comédie. Il n'importe, car à leurs côtés vivent et s'agitent de vraies femmes, secouées des plus nobles frissons, perverses ou graves suivant les exigences de leur tempérament ou les secrets de leur éducation, mais singulièrement attirantes parce qu'appartenant à une race où l'individualisme a cessé d'être monosexuel. *L'Inévitable réparation* de M. C. Jong van Beek en Donk est une très curieuse étude de mœurs contemporaines, à laquelle il ne manque qu'une préface explicative qui servirait, de clef pour ainsi dire

Et puis voici *Eros* par JEAN DE FOVILLE (Plon, in-12). C'est un roman, c'est surtout une étude, qui a le capricieux dessin d'un voyage expérimental plutôt que la logique serrée d'un récit construit selon la méthode. L'écrivain est jeune, évidemment, mais il se dégage déjà de cet excès de personnalisme, qui est l'écueil de l'auteur d'un premier ou d'un second livre. Il a sur les passions humaines des clartés séduisantes; il les traite avec un rien de scepticisme et de mélancolie tout ensemble. Sa Valentine est un joli oiseau de volière; Mme Gandria est un pastel; mais il y a, dans les variations sentimentales de Sandro plus d'observation qu'une lecture rapide ne porterait à l'admettre. La tenue du livre est, d'ailleurs, élégante et l'écriture, des plus distinguées. W.

* * *

H. TAINE, *Étienne Mayran*. Fragments. Paris, Hachette, in-12.— Avec l'indulgent respect d'un disciple, M. Bourget fait la présentation de ces fragments retrouvés parmi les papiers de Taine. On savait que l'illustre écrivain s'était cru romancier à un tournant de sa carrière, puis, brusquement, qu'il avait repris la plume du critique-historien. En vérité, il fit bien. Et ces pages, qui ont assurément de l'intérêt — peut-il en aller différemment? — n'ont pas cette vie que le romancier doit d'abord communiquer à ce qu'il nous narre. C'est une étude de psychologie, où les souvenirs personnels se mêlent aux observations et aux lectures. Ce n'est même pas une nouvelle, sobre, rapide et dramatique comme Mérimée excellait à les écrire. L'action est absente, et les rares incidents, qui constituent la trame de ce début de

Digitized by Google

roman, n'y ajoutent rien de bien utile; pensez à La Bruyère et à un « caractère » prolongé pendant des pages et des pages encore, mais avec des ressources d'analyse expérimentale que le XVII^e^ siècle ignorait. En somme, un document précieux pour la connaissance de l'auteur de *Thomas Graindorge*, et cela suffit.

* * *

De M. CHARLES DE SAINT-CYR, deux volumes à signaler. Le premier, intitulé *Matines* (Paris, Marcel Rivière), rentre dans la rubrique des poèmes, et notre collaborateur M. Gauchez, en parlera. Pourtant il faut noter que ce premier volume est précédé d'un « essai sur l'intensisme » qui résume les idées de l'auteur sur le passé et le présent littéraire. Qu'est-ce que l'intensisme? C'est cette qualité d'un ouvrage en vertu de laquelle l'auteur se livre tout entier, pensée et vocabulaire. C'est, si vous le voulez, l'individualisme, condamné par la doctrine classique, et que le romantisme a remis à la mode. Le classement des écrivains qui résulte de cette façon de les hiérarchiser conduit à quelques surprises, et notamment, pour ne rien dire des maîtres du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, Victor Hugo et Lamartine y sont sacrifiés à Musset et à Vigny; M^me^ Desbordes-Valmore doit à son entière et douloureuse sincérité d'y occuper une place élevée, les Parnassiens, à leur impassibilité (sauf Leconte de Lisle) d'y être refoulés bien bas sur l'échelle des valeurs. Qu'après cela M. de Saint-Cyr soit partisan du vers libre, de l'assonance, etc., vous n'en pouvez douter. Je n'ose affirmer que sa théorie soit d'une absolue nouveauté, ni qu'elle fera une grande fortune; mais elle devait être signalée et résumée ici. Dans un autre livre, qui est une sorte de roman de mœurs bourgeoises, M. de Saint-Cyr a fait preuve de verve et d'observation. Mais pourquoi ce titre ébouriffant : *De Homais-Trouillard à Monthausiel* (Paris, Librairie universelle)?

* * *

JOSEPH BURNICHON, *Le Brésil d'aujourd'hui*. Un volume in-16 de 340 pages. Librairie académique Perrin et C^ie^, Paris. — La grande colonie portugaise de l'Amérique du Sud, devenue, après son émancipation, l'empire du Brésil, puis la république des États-Unis du Brésil, est un pays énorme dont l'étendue égale dix-sept fois celle de la France, avec une population de plus de vingt millions d'habitants et merveilleusement doté par la nature. Nous l'avons presque ignoré jusqu'ici; à vrai dire, il n'est encore guère plus connu de la majorité des Français que le Congo ou le Turkestan. On compterait sur les doigts les livres français consacrés au Brésil. Ce livre, ou l'auteur reproduit les notes et impressions d'un voyage récent, ne pouvait donc passer inaperçu. On ne s'étonnera pas trop que M. Burnichon, ecclésias-

Digitized by Google

tique, se soit complu à rechercher surtout, au cours de ses déplacements dans la jeune république, les faits intéressants au point de vue religieux. Il nous cite avec complaisance la part très grande que les religieux et surtout les jésuites ont prise dans la fondation de la colonie portugaise et l'influence très grande que les congrégations ont encore gardée aujourd'hui dans cette partie de l'Amérique du Sud. Il nous signale la bizarrerie de certaines confréries religieuses du Brésil composées en majeure partie de francs-maçons, mais catholiques pratiquants. La suppression totales des couvents, décidée de longue date par la royauté, mais appliquée avec tolérance au fur et à mesure de la mort des religieux a, comme toujours, donné aux congrégations le temps de « se retourner » car elles purent faire rapporter le décret par le Gouvernement républicain, et leur habileté séculaire leur fera promptement regagner au centuple le terrain perdu. Les « expulsés » français y ont trouvé un emploi illimité de leur activité. En dépit de son Gouvernement plutôt anticlérical, le Brésil est en voie de devenir une vaste capucinière. Ce n'est pas là ce que dit l'auteur, mais sa satisfaction du nouvel état de chose s'étale à chaque pas.

A part la question religieuse, l'auteur ne s'est guère attaché à donner ce que, dans notre vie à toute vapeur, nous serions désireux de connaître : c'est-à-dire une vue d'ensemble du développement économique et industriel du Brésil. Son récit a un caractère fragmentaire. Il a été plutôt touché par la beauté impressionnante des sites et le pittoresque des endroits qu'il a visité. Son âme d'artiste se double cependant de celle d'un naturaliste lorsqu'il s'occupe de la végétation tropicale et spécialement des fruits exotiques.

Retenons de ces pages au style agréable que le français occupe au Brésil le premier rang parmi les langues étrangères. Au lycée, il faut savoir le français de façon à écrire à l'examen final une dissertation française sur un sujet quelconque. Pendant le mois de février 1908, il fut demandé en lecture à la bibliothèque nationale de Rio : 2,472 livres portugais, 1,093 français, 54 anglais, 33 espagnols, 30 italiens et 19 allemands. Un ouvrage sur les palmiers, et luxueusement édité, en 1903, à Leipzig, aux frais du gouvernement brésilien, a son texte en latin, suivant l'usage des botanistes, mais il est précédé d'une longue introduction en français. Terminons par cet écho d'une phrase connue, et dite à l'auteur par un compagnon de rencontre : « Je suis Brésilien de naissance, mais Français de cœur. »

F.

* * *

A. MATHIEZ, *Le club des Cordeliers pendant la crise de Varennes et le massacre du Champ de Mars*. Un volume in-8°, Paris, Champion. — L'étude que notre collaborateur, M. Pergameni, prépare sur les travaux de M. Mathiez, nous dispense d'insister longuement sur ce volume, dont l'intérêt, pour

Digitized by Google

spécial qu'il soit, ne peut être contesté. De plus en plus, l'histoire de la Révolution, dégrossie, fixée dans ses grandes lignes et sortant de l'âge polémique pour entrer dans sa période critique, appelle des recherches particulières, localisées sur tel ou tel point, concentréesautour d'un fait unique, dont l'importance relative n'a pas encore été dégagée comme il convenait. Ainsi envisagée, l'étude de M. Matheiz peut être louée sans réserve. C'est l'élucidation complète, minutieuse autant qu'impartiale, des événements dont le Champ de Mars fut le théâtre au lendemain de la fuite du roi. On y voit nettement le rôle joué par le club des Cordeliers dans l'organisation révolutionnaire et la violence du courant réactionnaire, qui, à cette date, devait arrêter un moment l'élan des adversaires de l'ancienne monarchie. Les procès-verbaux des séances du club et les pièces du procès intenté aux pétitionnaires du Champ de Mars modifient sur plus d'un point les vues des historiens les plus qualifiés de la Révolution ; ils expliquent, en tout cas, certaines colères alors refoulées, certains ressentiments qui se donnèrent cours plus tard.

* * *

De Mme DUGARD, une curieuse étude, *L'évolution contre l'éducation* (Hachette), où bien des préjugés éducatifs, acceptés comme des formules infaillibles, sont bousculés au nom des doctrines évolutionnistes. Le préjugé scientifique n'est pas plus épargné que les autres, et sur la surcharge des programmes, sur l'abus des préoccupations « préparatoires », sur la multiplication périlleuse des directions pédagogiques, sur les imperfections du milieu scolaire, etc., abondent ici les vérités, exprimées sans indulgence, dans une langue qui a la netteté et le mordant.

* * *

L'éditeur Stock vient de publier le tome IV des *Œuvres* de MICHEL BAKOUNINE. Ce n'est pas le moins curieux. Il contient notamment « La lettre à Esquiros » et une longue « Lettre à la Liberté de Bruxelles », qui ne fut jamais envoyée et qui, pour la première fois, fut révélée au public par *La Société nouvelle*, mais sous une forme peu correcte. Cette critique du Marxisme ne manque ni de vigueur, ni de justesse, et elle est semée de remarques, dont certaines attestent une connaissance des hommes, et aussi des races, qu'un Slave, cosmopolite par essence et par éducation, possède infiniment mieux qu'un Germain. C'est là que Bakounine, admirateur de l'hégémonie intellectuelle de la France, a écrit ces mots restés encore vrais (1872) : « Un Allemand ne se croit pas assez recommandé au monde tant « que sa réputation, sa gloire, son nom n'ont pas été acceptés par la « France. » Les tomes II et III sont surtout consacrés à la réimpression de

Digitized by Google

L'Empire knouto-germanique, et le tome I contient une série de pamphlets fameux, notamment les *Lettres sur le patriotisme*, dont par ces temps d'épidémie hervéiste, l'actualité ne peut être contestée.

* * *

Chez Perrin (il est un peu tard pour l'annoncer) a paru en deuxième édition, un livre de M. LOUIS FLANDRIN, qui est intéressant non seulement pour les peintres et les critiques d'art, mais aussi pour les historiens de la culture française. Il est intitulé *Hippolyte Flandrin* et consacré à l'artiste inspiré, qui a illustré de tant de belles œuvres la pensée chrétienne pendant la première moitié du XIX^e^ siècle. Des extraits de lettres intimes et des détails personnels ajoutent à l'intérêt de cette pieuse biographie.

* * *

Dans une étude sur Victor Hugo, qu'il intitule *Fonction du poète*, M. AMÉDÉE GUIARD s'est efforcé de découvrir le secret de ce grand génie. Bien loin de mépriser la chronologie, il l'a utilisée amplement, ainsi que la correspondance du poète, ses manuscrits, les éditions diverses de ses œuvres, les journaux et les livres qui l'ont soutenu et combattu, pour suivre, d'année en année, cette étrange ambition d'un génie qui, dès sa jeunesse, voulut instaurer à son profit la *Papauté littéraire*.

Cet élégant volume in-16 de VIII-316 pages, réduit à néant bien des allégations, acceptées jusqu'ici sur la foi de E. Biré, et donne à tous ceux que passionnent les problèmes d'art un exemple précis pour résoudre le délicat problème des rapports de la Poésie et de la Morale.

* * *

Chez Bloud (Paris) — on a publié — et nous y reviendrons — des livres posthumes de GEBHARDT et M. DE VOGÜÉ. De l'historien de l'art et de la religion en Italie, le livre est intitulé *Les Jardins de l'histoire* et il est introduit par ces lignes explicatives :

« Pour le moment, la plate-bande est assez touffue et j'y ai cueilli un assez beau bouquet de fleurs de crime; » et ailleurs : « une série de scélératesses où l'élément passionnel, le trait romanesque et pathétique dominent, donnent plus d'agréments au lecteur. »

Ne trouve-t-on pas là comme une indication, un aveu de son goût décidé pour toutes les formes du terrible et de l'atroce?

Le titre seul des chapitres indique qu'on nous transporte loin des tableaux délicats de l'Italie mystique. C'est : Le Songe de Brutus, Drames byzantins, Odyssée sanglante, Un évêque satanique au XIV^e^ siècle, Un écrivain

Digitized by Google

de proie, Les grands brigands vénitiens, Les procès pour sorcellerie aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Toutes ces fleurs empoisonnées ou sanglantes n'ont pas été réunies arbitrairement sous le titre « Jardins de l'histoire ». S'il nous en souvient bien, ce titre avait été choisi par M. Gebhardt lui-même pour toute la série d'articles qu'il publia dans le *Temps*. Les éditeurs annoncent que d'autres séries suivront, moins ténébreuses et plus sereines.

De M. DE VOGÜÉ le livre est intitulé *Les Routes*, titre heureux qui fait songer au voyageur, à qui on doit notamment la révélation de la culture slave, et dont la curiosité s'est promenée à travers bien d'autres empires. Dans ce recueil d'articles, on admirera avec quelle agilité ce brillant esprit passait sans effort, à un mois, parfois à une semaine de distance, d'un lieu, d'un sujet, d'un personnage à un autre : d'Eléphantine à Reims, de Karnack à Saint-Pétersbourg, de la crise viticole à l'expansion coloniale, de Brunetière à Galiffet, de Marcellin Albert à d'Ærenthal. On ne lira pas sans émotion le chapitre final, *Ceux de Bir-Taouil* où l'auteur rend un hommage solennel à la mémoire des officiers et des soldats qui succombèrent dans ces parages lointains, sans qu'on sache encore comment, pour assurer à la France la possession de l'Ouadaï. Dans une préface qui ne compte pas moins de soixante pages, M. le comte d'Haussonville trace un portrait définitif de son éminent confrère de l'Académie française et donne une esquisse de son œuvre impérissable. Cette préface augmente, s'il est possible, le charme et l'intérêt de ce livre dont l'apparition sera d'autant plus remarquée que M. de Vogué n'a publié de son vivant qu'avec une discrétion extrême et que son œuvre, fort dispersée, est, dans son ensemble, assez peu accessible.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE MAI

Pages.

C. Vanlair. L'art de créer des monstres 5

Max L. Gérard. Le conflit entre les théoriciens et les praticiens sur le terrain de l'économie politique 29

Antonine Coullet. Mme Yu-yumé. (*Fin.*) 45

G. Vrancken. Le « Jeune homme » de Marceline 54

L.-G. Suain. La conquête de l'air. (*Suite.*) 73

Petite chronique 93

LIVRAISON DE JUIN

Goblet d'Alviella. Nos partis politiques au lendemain du 22 mai . . 101

Antonine Coullet. Les souliers de laque 121

C. Vanlair. L'art de créer des monstres. (*Suite.*) 134

Léon Dumas. La question des langues 151

A. Marignan. Les méthodes du passé dans l'archéologie française. (*Fin.*) 164

Petite chronique 179

Digitized by Google

LIVRAISON DE JUILLET

Pages.

A.-J. Wauters. Le siècle de Rubens et l'exposition d'art ancien . . . 193

J.-B. Bull. Björnson à l'étranger. 211

Marguerite Van de Wiele. Les héroïnes romantiques 224

Camille Maufride. Feuille de rose 245

C. Vanlair. L'art de créer des monstres. (*Fin.*) 249

L.-G. Suain. La conquête de l'air. (*Fin.*) 261

Petite chronique. 286

LIVRAISON D'AOUT

Michel Épuy. Du peuple-enfant au peuple-roi. 297

A.-J. Wauters. Le siècle de Rubens et l'exposition d'art ancien (*Suite.*) 312

Antonine Coullet. Onono-Mahé. 327

Marguerite Van de Wiele. Les héroïnes romantiques (*Fin.*) . . . 340

Maurice Gauchez. Les poètes 354

E. F. Une nouvelle formule de représentation proportionnelle quasi intégrale 377

Petite chronique. 380

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

02 015

Digitized by Google